

VOYAGE
EN SIBÉRIE.
TOME PREMIER.



Le Roy au milieu d'une guerre dispendieuse daigna s'occuper de l'avancement des Sciences. L'Académie sous la figure d' Uranie lui rend compte du passage de Vénus sur le Soleil, et des autres observations nouvelles et physiques faites à cette occasion.

VOYAGE EN SIBÉRIE,

FAIT PAR ORDRE DU ROI EN 1761;

CONTENANT

LES MŒURS, LES USAGES DES RUSSES, ET L'ÉTAT ACTUEL de cette Puissance; la Description géographique & le Nivellement de la route de Paris à Tobolsk; l'Histoire naturelle de la même route; des Observations astronomiques, & des Expériences sur l'Électricité naturelle:

ENRICH

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES, DE PLANS, DE PROFILS DU TERREIN; de Gravures qui représentent les usages des Russes, leurs mœurs, leurs habillemens, les Divinités des Calmouks, & plusieurs morceaux d'histoire naturelle.

Par M. l'Abbé CHAPPE D'AUTEROCHE, de l'Académie royale des Sciences.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez DEBURE, pere, Libraire, quai des Augustins, à Saint Paul.

M. DCC. LXVIII
Avec Approbation, & Privilège du Roi.

P R É F A C E

L'INSTANT où les hommes ont formé des sociétés, fixe l'époque de la naissance des loix & des différents gouvernements. Ces loix, déterminées par la nature des besoins, étoient simples dans leur origine, & dirigées vers le bonheur des peuples. Les connoissances acquises, l'inégalité des conditions, les émigrations, & une multitude d'autres causes morales & physiques, ont été la cause de nouveaux systêmes politiques, aussi différents entre eux, que les causes qui ont concouru à leur établissement. Heureux ceux qui ont conservé, au milieu de ces révolutions, les premiers principes des gouvernements, établis relativement à la nature des climats, à l'esprit & au caractère des peuples: principes si essentiels dans toute législation, par l'influence du gouvernement sur les mœurs!

L'humanité, considérée dans les voyages sous différents points de vue, offre le tableau le plus intéressant, & le plus propre à former l'homme & à le diriger vers le bonheur. Le philosophe y trouve l'histoire de l'homme & de la nature; l'homme d'état, le systême politique des nations, les intérêts & la connoissance des peuples.

Les Russes, renfermés dans leurs contrées au commencement de ce siècle, n'avoient aucune liaison avec l'Europe civilisée. On savoit à peine qu'il existoit dans

ces climats glacés un peuple ignorant & grossier. L'influence actuelle de la Russie dans le système politique de l'Europe montre assez les avantages qu'on peut tirer de la connoissance de ce peuple & du pays qu'il habite. Je n'entreprends point d'en donner l'histoire ; je me borne à ajouter de nouvelles connoissances à celles que nous avons ; je rapporte des faits propres à répandre du jour sur son histoire civile, morale & politique. C'est l'objet de la première partie de mon Ouvrage. Les dessins nécessaires à la description des mœurs sont de M. le Prince, de l'Académie de Peinture : on reconnoît dans la beauté de ses compositions, la fécondité de son génie & son rare talent pour rendre le costume & la nature, qu'il a étudiés en Russie.

La seconde partie a pour objet la Géographie. Quand on cherche une exactitude sévère dans cette branche des connoissances humaines, on voit avec étonnement combien elles sont bornées à cet égard. On connoissoit à peine en 1761, quelques positions déterminées astronomiquement depuis Strasbourg jusqu'à Tobolsk en Sibérie : cette distance est cependant de douze cents lieues environ. M. Cassini de Thuri a rectifié, dans son voyage à Vienne, cette ancienne Géographie, par des observations géométriques, depuis nos frontières jusqu'à cette capitale de l'Autriche.

Aidé de quelques observations de M. Del'Isle, faites en Russie, & de celles que je fis en Sibérie en revenant de Tobolsk, j'ai établi la partie géographique

de cette contrée d'après un canevas fondé sur des observations astronomiques : j'ai borné cependant mon travail à la seule route que j'ai parcourue. Il n'est pas possible de construire une Carte d'après les seuls éclaircissements qu'on peut tirer de ces peuples, sur-tout pour les endroits dont ils sont éloignés. J'apportai d'autant plus de soin au détail de ma route, que les Cartes Russes qui forment l'Atlas terminé en 1745, ne présentent qu'un canevas très imparfait de la géographie de ce pays. On y voyage quelquefois sans trouver sur ces Cartes une seule position dans des espaces de près de cent lieues. La route de Cazan à Ossa est dans ce cas, quoiqu'on traverse la partie du pays la plus peuplée, & qu'on rencontre à chaque quart de lieue des poteaux où les distances sont marquées. Je donne dans cette partie tout le détail des matériaux que j'ai employés, afin qu'on puisse juger du degré de précision de mes résultats, & les rectifier par les nouvelles connoissances qu'on peut avoir avec le temps.

Il seroit bien à désirer que les Géographes accompagnassent leurs Cartes de mémoires instructifs, où l'on pût s'assurer des fondemens de leur travail. Quelques-uns l'ont fait dans certaines parties de leurs ouvrages, & en particulier M^{rs}. Delisle, Buache, Danville & Bellin. C'est la seule route qu'on puisse suivre pour faire des progrès dans la Géographie : on ignore, sans ces mémoires, quelles sont les parties perfectionnées d'une Carte, celles qui demandent à l'être : souvent, dans le

but de les rectifier, on dénature les contrées connues; on substitue des erreurs à des vérités, par l'ignorance des travaux, peut-être immenses, des Géographes qui ont discuté les relations des Voyageurs.

C'est ce qui est arrivé à l'égard de la communication de l'Orinoque avec la riviere des Amazones, établie par les anciens Géographes, supprimée par les suivans, & rétablie par des témoignages authentiques. C'est ainsi que la Californie est redevenue de nos jours une péninsule, comme on l'avoit reconnue au temps de sa découverte, quoique depuis long-temps elle fût regardée comme une île sur les Cartes.

La troisième partie traite de l'Histoire naturelle. La théorie physique du globe terrestre a été de tous les temps l'objet des recherches des Philosophes, & la source d'une multitude de systèmes: enfans de l'imagination & de l'erreur; ils conduisent rarement à la vérité: la vraie route est dans la science des faits.

Les révolutions étonnantes & successives arrivées à notre globe, sont empreintes dans les masses énormes qui en forment la charpente: leurs figures irrégulières font voir aux Naturalistes la plus grande harmonie: l'examen des différentes matieres qui en composent l'intérieur, en a développé l'organisation, l'économie; l'ordre a succédé à la confusion apparente qui s'annonçoit de toutes parts. Ces matieres transportées dans le laboratoire du Chymiste, ont été analysées, reproduites; & la Nature, surprise dans ses mystères, a vu

élever le monument où la postérité lira l'histoire du globe & de ses révolutions.

L'étude de la nature, autrefois le partage de quelques Philosophes, est devenue dans ce siècle éclairé le goût de la nation: on doit à l'esprit de recherche qui l'anime, ces collections immenses, rassemblées de toutes les parties du globe: elles offrent, dans la seule Capitale, les dépôts les plus féconds & les plus lumineux. Il seroit peut-être avantageux qu'on s'attachât moins à tout ce qui tient au merveilleux, & qu'on portât plus d'attention aux productions plus communes; qu'on les distribuât par ordre des pays & des lieux où elles se trouvent, & qu'on en formât des catalogues raisonnés. Ils seroient les archives de la nature, & les moyens les plus propres à former la géographie physique du globe, science qui constitue le fondement de l'édifice.

M. Guettard est le premier, ce me semble, qui nous ait donné des Cartes minéralogiques: elles ont pour objet une partie de l'histoire de la surface du globe. Je suivis, en 1753, ce projet dans la description des Vôges. La Sibérie m'a fourni une nouvelle occasion de concourir à son exécution: les résultats en sont d'autant plus intéressans, que cette partie du globe nous est absolument inconnue. Les Russes nous la présentent comme un nouveau Pérou, où abondent les mines d'or, d'argent, & les pierres précieuses. Il est constant qu'on trouve des mines d'or & d'argent dans les terrains glacés de la Sibérie, ainsi que dans les ter-

reins brûlants de la Zone torride. Si l'on jugeoit même de la formation des mines de Sibérie par la situation de celles qu'on y exploite, on seroit tenté de croire que la nature y a suivi une marche différente de celle des autres pays. On ne les trouve pas en Sibérie, comme par-tout ailleurs, dans le sein de ces blocs immenses de rochers, dont la solidité & la continuité forment des chaînes de montagnes qui traversent le globe. Les mines sont le plus souvent, en Sibérie, dans des endroits peu élevés, & à un ou deux pieds de la surface de la terre. La profondeur & les dispositions intérieures de ces mines y présentent un spectacle nouveau.

Je ne me suis pas borné à déterminer leurs positions géographiques, je suis entré dans des détails particuliers par rapport à celles que j'ai examinées. J'en donne les plans & les profils : on y voit la direction des filons : j'en ai déterminé, quand je l'ai pu, les formes, les profondeurs, les épaisseurs, ainsi que les dimensions des couches des matières qui les séparent, & tout ce qui doit concourir à donner l'idée la plus exacte de l'organisation intérieure de ces parties du globe.

J'ai rapporté une collection nombreuse de tous ces fossiles, comme des mémoires pour servir à leur histoire. J'ai profité à ce sujet des lumières de M. le Sage, connu par ses talents dans la Chymie. Cette partie offre des objets d'autant plus intéressants, qu'on pourra avoir recours aux matériaux que j'ai rapportés, pour leur comparer les faits dont je donne le détail.

Quoique toutes ces connoissances soient des plus propres à nous conduire à la découverte du mécanisme de la nature & des agents qu'elle emploie dans ses productions, il étoit nécessaire, pour en faire une juste application au système général, de considérer l'organisation du globe sous de nouveaux rapports absolument inconnus. L'épaisseur de la Terre soumise à nos connoissances, est composée de différentes couches de terre, de sable, de marne, d'argille, de pierres vitrifiables & calcaires. On trouve dans toutes ces couches, des coquilles marines; elles forment souvent des bancs qui traversent des provinces entières. Toutes ces couches, produits des sédiments que les eaux ont déposés dans les révolutions que le globe a éprouvées, offrent dans les montagnes, les plaines & les vallées, des phénomènes analogues à ces événements : ils en fixent l'ordre & les époques relatives. Mais la solution de ces différents problèmes suppose que l'on connoisse la hauteur de ces différentes couches par rapport à un niveau commun, l'inclinaison qu'elles observent dans la plupart des montagnes, la direction de leur pente, la position des métaux, des minéraux, & de toutes les matières qui sont les produits de la destruction des substances animales & végétales.

Les connoissances neuves & lumineuses que nous présente le nivellement du globe, m'avoient occupé de tous les temps; & malgré les difficultés qu'il a fallu vaincre, le barometre m'a fourni le moyen d'en constater la

possibilité par le fait; ce qui forme la quatrième partie de mon Ouvrage.

Avant la détermination de la figure de la terre, une courbe dont tous les points étoient placés à égale distance du centre de la terre, déterminoit le niveau auquel on rapportoit toutes les opérations du nivellement.

L'aplatissement de la terre vers ses poles a fait connoître que le niveau de la mer décrit, dans la direction des méridiens, une courbette que les lignes droites, tirées de sa surface dans la direction de la pesanteur, forment par leur intersection une autre courbe que M. Bouguer appelle *gravicentrique*. Toutes ces lignes déterminent dans cette courbe le lieu géométrique des centres des différentes courbes du méridien: elles sont les tangentes de la courbe gravicentrique; & par conséquent toutes ces hauteurs déterminées par rapport au niveau de la mer, sont partie de cette tangente.

Il suit de cette théorie, que les matières de niveau ne seront plus à égale distance du centre de la terre: des couches de même pesanteur spécifique, déposées en même temps vers l'équateur & vers les poles, seront plus éloignées du centre du globe sous l'équateur que sous le pole; elles ne seront de niveau qu'en suivant la courbe des méridiens, que je suppose uniforme.

La théorie du barometre étant fondée sur la pesanteur, les hauteurs qu'on en déduit sont partie de la tangente de la courbe gravicentrique; & par conséquent elles

elles sont immédiates, & n'ont besoin d'aucune correction. Cet instrument & sa théorie offrent, sous ce point de vue, les moyens les plus commodes, & les seuls praticables pour le genre d'observations nécessaires au nivellement du globe; mais il faut convenir que dans la pratique, les causes physiques opposent les plus grands obstacles à ce qu'on obtienne des résultats exacts.

Dans l'usage qu'on a fait jusqu'ici du barometre pour niveler, on s'est presque borné à déterminer les différentes hauteurs des montagnes, sans doute par les difficultés qu'opposent les variations de l'atmosphère: & en effet quelques heures suffisent pour observer la hauteur d'une montagne; & il est aussi facile de s'assurer si l'atmosphère a eu des variations dans cet intervalle, que d'y avoir égard. Mais dans l'application de cet instrument pour niveler le terrain, tous les inconvénients semblent se réunir pour s'opposer à son usage. Les moyens dont je me suis servi pour m'assurer de l'exactitude de mes observations, seroient ici trop longs à détailler. J'en fis l'application pour la première fois dans les Vôges en 1754, & ce fut avec le plus grand succès. Je me trouvois dans les circonstances les plus favorables: l'étendue du pays que j'observois, n'occupoit qu'une vingtaine de lieues; j'avois des Cartes très exactes, & un barometre de comparaison au centre de mes opérations. Dans mon voyage de Sibérie, j'étois dépourvu de toutes ces ressources: je n'ai pu que très rarement faire usage avec exactitude d'observations correspondantes: j'ai été

obligé en conséquence de multiplier mes observations, de déterminer les pentes des rivières, & de lever le plan des terrains que je parcourais. Sans ces différentes opérations, je ne pouvois m'assurer de l'exactitude de mes résultats : elles demandoient un travail continuel & des plus pénibles ; mais j'étois animé par l'espérance du succès.

Quand je fus de retour en France, la combinaison de cette multitude d'observations m'offrit de nouveaux obstacles. J'étois dans le préjugé, avec plusieurs Physiciens, que le terrain de la Sibérie étoit prodigieusement élevé : ce préjugé, établi par les Voyageurs, passoit pour un fait décidé, d'où l'on parloit pour donner des raisons plausibles du grand froid qu'on éprouve en Sibérie.

Persuadé que tous mes résultats devoient s'accorder avec cette hypothese erronée, je me faisois illusion sur tout ce qui y étoit contraire : l'erreur étoit pour moi une source de plaisir : la vérité parloit en vain, j'étois sourd à sa voix ; mais elle conserva l'avantage de jeter tant d'amertume & de dégoût sur un travail de plus de deux mois, que j'avois renoncé à publier cette partie de mon ouvrage, & au barometre pour toujours.

Je repris cependant ce travail après plusieurs mois, & je me livrai enfin aux seules observations. Un premier calcul, fait grossièrement, me fit connoître, par l'accord de mes résultats, que j'étois sur la bonne voie : j'abjurai un préjugé qui étoit démenti par toutes mes observations ; je ne consultai plus que les faits. Je résolus de faire

un semblable usage du barometre dans tous mes voyages. L'occasion s'en présenta de nouveau dans l'examen de la pendule de longitude de M. Berthou : elle m'obligea de me rendre à Brest en 1765, où je me réunis à M. Duhamel qui y fut pour le même sujet.

Ces dernières observations, combinées avec celles de mon voyage en Sibérie, & avec celles que j'avois faites en 1754 dans les Vêges, m'ont procuré le moyen de donner le profil de la partie du globe comprise entre Brest & Tobolsk, sur une distance de 1600 lieues environ, à quelques lacunes près, dans les endroits où des accidents m'ont privé de mes barometres.

On trouvera sur les Cartes géographiques de la route, toutes les positions des fossiles. J'ai profité, pour la partie située en Europe, des Cartes minéralogiques de M. Guettard. Les hauteurs de ces positions sont déterminées dans le profil, ainsi que celles des rivières, des montagnes, & principalement celles des différents fossiles que j'ai vus. Ce nivellement m'a procuré l'avantage particulier de pouvoir exprimer les montagnes sur les Cartes par des teintes analogues à leurs différentes hauteurs, & par-là de rendre la nature, objet trop négligé dans la Géographie.

J'ai exposé dans des Tables toutes les observations telles qu'elles ont été faites, & les résultats corrigés : il sera facile par ce moyen de s'assurer de leur exactitude, ou de les rectifier. Cette méthode m'a paru la plus avantageuse. Quelques découvertes qu'on fasse par la suite,

on fera à même de tirer parti des observations originales; ce qu'on n'est pas toujours à portée de faire, lorsqu'elles sont déguisées par des corrections particulières.

La cinquieme partie a pour objet l'Astronomie, & principalement l'observation du passage de Vénus. Les événements de la guerre ont privé l'Astronomie d'une partie des observations qui devoient être faites vers le Midi. Cependant l'incertitude de la parallaxe du Soleil ne roule plus que sur deux ou trois secondes, tandis qu'elle étoit de huit; & les Astronomes voient enfin approcher le terme désiré qui décidera cet élément, l'un des plus importants de l'Astronomie.

La sixieme partie contient une suite d'expériences sur l'électricité naturelle, faites à Tobolsk, & comparées à celles que j'avois faites à Bitche en Lorraine, en 1757. Le tonnerre est rangé maintenant dans la classe des phénomènes électriques; c'est une vérité constante, d'après laquelle il faut partir dans la recherche des effets de ce météore.

J'étois persuadé, en 1757, que les nuages orageux étoient toujours enveloppés d'une atmosphère de matière électrique, & qu'ils étoient les seuls conducteurs d'où partoient ces éclats de foudre, qui, après avoir traversé les airs, portent l'effroi & le désordre sur la surface du globe. J'élevai, d'après ces idées, en plein air une barre de fer, suivant la méthode ordinaire, dans le dessein de déterminer l'étendue de l'atmosphère électrique des nuages, & le rapport des degrés d'électricité analogues aux circonstances, & aux différentes distances

de la barre aux nuages où je supposois que se faisoit l'inflammation. La Physique détermine cette distance par l'intervalle du temps compris entre l'éclair & le bruit, en supposant qu'une seconde de temps répond à 173 toises. Pour mesurer les différents degrés d'électricité, je me servis de la méthode de M. l'Abbé Nollet, rapportée dans ses Lettres sur l'Électricité. Je ne connoissois pas alors l'ingénieux instrument inventé par M. le Chevalier d'Arcy & M. le Roi, connu sous le nom d'*Électrometre*.

Je reconnus & m'assurai bientôt que dans presque toutes mes observations, l'inflammation s'étoit faite à la surface du globe, qui représentoit alors le conducteur, & que la foudre s'élevoit, au-lieu de se précipiter des nuages. Les circonstances d'un homme qui en fut frappé, & dont je dressai un procès-verbal, m'en fournirent une nouvelle preuve. Il se trouvoit cependant des cas où l'inflammation se faisoit à près de 1000 & 1500 toises de l'endroit où j'observois; mais ces distances étant dans la direction oblique du rayon visuel, elles pouvoient être des plus considérables, quoique l'endroit de l'inflammation fût peu élevé au-dessus de l'horison.

La position où j'étois ne me permit pas de me servir des moyens propres à m'éclairer sur cette matière. J'eus cet avantage à Tobolsk; je saisis avec empressement cette occasion: je me trouvois d'ailleurs à portée d'examiner plusieurs questions intéressantes sur l'électricité. On sait, du-moins c'est une opinion reçue, que l'électricité est très foible dans les pays méridionaux; & il est

d'autant plus important de s'assurer de son degré de force dans les pays du Nord, qu'on a soupçonné bien des rapports entre les aurores boréales & la matiere électrique.

La tradition des habitants décida d'avance ce que je devois espérer de mes expériences. Le tonnerre est si fréquent à Tobolsk, & il y produit de si grands ravages, qu'on y redoute ce météore plus que par-tout ailleurs; l'été, la seule saison où ces habitants puissent jouir de quelques agréments dans ce climat glacé, est pour eux une saison de crainte & de désolation.

J'élevai promptement une barre de fer : le respect qu'elle imprima à ce peuple timide, mit mon observatoire à l'abri des insultes dont il étoit menacé chaque jour; les premières expériences ayant répandu la terreur parmi ce peuple superstitieux. La disposition de mon observatoire, & sa situation d'où je découvris l'horison, me procurerent les moyens de faire mes observations avec la plus grande facilité, & en particulier celles que je n'avois pu faire à Bitche: elles consistoient à déterminer, dans toutes les circonstances, la hauteur au-dessus de l'horison de l'endroit où paroissoit l'inflammation dans les orages.

Par l'intervalle de l'éclair & du bruit, je connoissois exactement l'hypothénuse d'un triangle sensiblement rectangle, dont la perpendiculaire abaissée de l'endroit de l'éclair sur l'horison, déterminoit la hauteur. Or, en observant l'angle formé à mon œuil, il m'étoit aisé de déterminer tous les éléments de ce triangle.

J'avois remarqué que les grands éclats de foudre sur-tout déterminent dans le ciel des points fixes & décidés, que nous rapportons dans les nuées, qui offrent elles-mêmes, dans leurs couleurs & leurs figures, des objets également terminés. Partant de ces faits, dont on peut s'assurer dans tous les temps, j'avois disposé un quart-de-cercle de trois pieds de rayon, divisé par transférences : il étoit mobile sur son genou, & parfaitement calé dans tous les sens. L'œuil fixe sur un nuage, un éclair ne paroissoit point, que je ne dirigeasse à l'instant la lunette du quart-de-cercle sur le point du ciel où il paroissoit. La seule erreur que je pouvois craindre, étoit fondée sur le mouvement du nuage; mais en lui supposant une vitesse des plus rapides, estimée de douze lieues par heure, on auroit huit toises par seconde, & dans la vitesse moyenne, deux toises environ : or, dans les circonstances les plus défavorables, la promptitude avec laquelle on peut faire cette opération, met à l'abri de toute erreur considérable, & l'on est sûr d'avoir la hauteur de l'éclair avec une exactitude plus que suffisante pour l'objet qu'on se propose.

Les orages sont si fréquents à Tobolsk, que j'ai été à même de multiplier mes opérations de ce genre. Je n'ai jamais observé en Europe une électricité si forte que dans cette partie du Nord; & j'ai reconnu constamment dans mes observations de Sibérie, que la foudre s'étoit portée de bas en haut. Si l'on examinoit les orages avec attention, & avec des yeux dégagés de préjugés, on la verroit souvent s'élaner de la terre, ainsi que je l'ai

observé plusieurs fois à Tobolsk. Il est vraisemblable qu'elle s'éleve souvent en silence par des conducteurs qui nous font invisibles, & qu'elle n'éclate qu'après être parvenue à une certaine hauteur.

Plusieurs Physiciens, & en particulier M. le Marquis de Maffei & M. Beccari, sont parvenus aux mêmes résultats par des routes différentes; mais il faut convenir que, malgré ces découvertes, ce météore est un champ presque en friche, qui promet une récolte abondante à ceux qui voudront le cultiver.

Il seroit bien avantageux qu'on vît renaître le zèle qui animoit l'Europe favante en 1753, lors des premières découvertes. On manque de faits pour marcher sûrement dans la recherche des nouvelles vérités que nous offre ce météore : ils peuvent seuls nous y conduire.

Destiné à concourir en 1769 à la découverte de la parallaxe du Soleil, je me propose de faire dans la Zone torride, des observations semblables à celles que j'ai faites dans les pays glacés. Que je me croirai heureux, si l'on trouve dans mes travaux le fruit des espérances de l'Académie! On reconnoitra du-moins le zèle de ses Membres à remplir ses vues, & celles des Ministres éclairés qui ont concouru au succès de ces voyages. A portée de connoître les intentions du Souverain, ils savent qu'on ne peut mieux lui plaire qu'en lui faisant part de tout ce qui a rapport au bonheur de ses Peuples; qu'augmenter nos connoissances, c'est être le bienfaiteur de l'humanité, étendre la gloire de LOUIS & celle de la Nation.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES

D U

VOYAGE EN SIBÉRIE.**P R E M I E R E P A R T I E.**

<i>RELATION du voyage fait en Sibérie, pour le passage de Vénus sur le Soleil,</i>	PAGE 1
<i>Du climat de la Sibérie & des autres provinces de la Russie,</i>	83
TABLE I. Représentant les plus grands froids observés en Sibérie & ailleurs,	94
TABLE II. Des hauteurs, par rapport au niveau de la mer, des endroits de Sibérie où l'on a observé les plus grands froids,	104
<i>Du gouvernement de Russie, depuis 861 jusqu'en 1767,</i>	110
<i>Ordonnance de Pierre III (en notes),</i>	119
<i>De la Religion Greque</i>	128
<i>Ordonnance de Pierre I sur l'institution des Moines & leur réforme (en notes),</i>	135
<i>Description de la ville de Tobolsk, de ses habitans, des mœurs des Russes, de leurs usages, coutumes, &c.</i>	154
<i>Des animaux domestiques & sauvages; des oiseaux, des poissons & des insectes,</i>	198
<i>Du progrès des sciences & des arts en Russie; du génie de la nation, & de l'éducation,</i>	209
<i>Des loix, des supplices & de l'exil,</i>	225
<i>De la population, du commerce, de la marine, des finances & des armées de Russie,</i>	238
<i>Exportation des marchandises de Russie (en note),</i>	248
<i>Exportation des marchandises de France en Russie (en note),</i>	249
<i>Revenus de l'empire de Russie (en note),</i>	250
<i>Etat des vaisseaux de guerre qui composoient les forces marines de la Russie en 1756 (en note)</i>	254
<i>Etat militaire des troupes de Russie (en note),</i>	257

Tome I.

6

TABLE DES CHAPITRES.

<i>Etat de dépense annuelle d'un régiment Russe (en note),</i>	pag. 167
<i>Dépense des troupes de campagne (en note),</i>	170
<i>Dépense de toutes les troupes de terre & de mer (en note),</i>	171
<i>Révolution des Calmouks-Zongores en 1757; de leur religion, & de la mythologie d'une partie de leurs idoles,</i>	190
<i>Départ de Tobolsk pour Saint-Petersbourg, le 28 Août 1761,</i>	315

SECONDE PARTIE.

<i>D</i> & la Géographie,	348
CHAPITRE I. De la France & de ses frontières (Cartes, n ^o . 1 & 11),	351
TABLE I. Des longitudes & latitudes de quelques endroits de la France & de ses frontières,	352
TABLE II. Itinéraire de la route de Paris à Brest & à Tobolsk en Sibérie,	353
CHAP. II. De l'Allemagne & de ses frontières (Cartes, n ^o . 11 & 111),	354
TABLE III. Des longitudes & latitudes de quelques endroits de l'Allemagne & de ses frontières,	ibid.
TABLE IV. Itinéraire de la route de Paris à Tobolsk en Sibérie. Strasbourg, Vienne & Bilitz,	355
CHAP. III. De la Pologne & de ses frontières (Cartes, n ^o . IV & V),	358
TABLE V. Itinéraire de la route de Paris à Tobolsk en Sibérie. Bilitz, Varsovie & Riga,	359
CHAP. IV. De la Livonie & de l'Estonie, <i>Détermination de la longitude & de la latitude de Riga, Revel, de l'Isle d'Ago & de Narva,</i>	360 ibid.
TABLE VI. Itinéraire de la route de Paris à Tobolsk en Sibérie. Riga & S. Petersbourg,	362
CHAP. V. De l'Ingrie, de la Russie, & de la Sibérie jusqu'à Tobolsk, <i>Détermination des longitudes & latitudes de quelques endroits de la Russie,</i>	363 ibid.
<i>Observation de la latitude d'Ekaterinbourg,</i>	364
<i>Observation de la longitude & de la latitude de Caçan,</i>	365
<i>Longitude de Caçan,</i>	366
<i>Latitude de Caçan,</i>	367.

TABLE DES CHAPITRES.

<i>De la longitude & de la latitude de Moscou,</i>	368
<i>De la longitude & de la latitude de Novo-Ufolie & de Vérieia,</i>	369
<i>De la longitude & latitude de Saiguka,</i>	370
<i>De la longitude & latitude de Saraspul,</i>	ibid.
<i>De la longitude & latitude de Ust-Yksoi, ou Ust-Gskoi,</i>	370

TABLE VII. Des longitudes & latitudes de quelques endroits de la Russie,	371
--	-----

TABLE VIII. Itinéraire de la route de Paris à Tobolsk en Sibérie. Saint-Petersbourg, Moscou & Tobolsk,	372
--	-----

TABLE IX. Itinéraire de Paris à Tobolsk en Sibérie, en passant par Kufmodimiank & Solikamskaia,	373
---	-----

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE I. <i>D</i> u nivellement de la route de Paris à Brest & à Tobolsk en Sibérie,	380
CHAP. II. De l'application du barometre au nivellement du globe,	383
CHAP. III. Des regles de la condensation de l'air,	385
CHAP. IV. Nivellement de la route de Paris à Brest,	390
CHAP. V. Détermination de la hauteur de la salle de l'Observatoire par rapport au niveau de l'Océan à Brest, par les hauteurs moyennes du barometre, faites à l'Observatoire royal de Paris,	ibid.
TABLE I. Des hauteurs moyennes du barometre dans la grande salle de l'Observatoire, depuis 1706 jusqu'en 1754,	391 & suiv.
CHAP. VI. Détermination de la hauteur de la salle de l'Observatoire au-dessus du niveau de l'Océan, par la comparaison des observations faites dans le même temps à Brest & à Paris en 1764,	397
TABLE II. Observations du barometre faites à Paris & à Brest, 398 & suiv.	
CHAP. VII. Détermination de la hauteur de l'air qui répond à la hauteur du mercure dans le barometre dont l'Auteur a fait usage pour niveler la route de Paris à Brest,	403
TABLE III. De la hauteur de l'air qui répond à la hauteur du mercure dans le barometre dont l'Auteur a fait usage pour niveler la route de Paris à Brest,	405
CHAP. VIII. Détermination de la pente moyenne de la Seine, de Paris au Hayre,	407

CHAP. IX. Détermination de la hauteur des principaux endroits de la route de Paris à Caen (Carte, n°. 11 ; & Coupe, n°. XI1),	409
TABLE IV. Hauteurs des principaux endroits de la route de Paris à Caen, déterminées par les hauteurs absolues du barometre,	419
TABLE V. Hauteurs de ces mêmes endroits, déterminées par les hauteurs relatives du barometre,	ibid.
CHAP. X. Détermination des principales positions de la route de Paris à Brest, depuis Caen jusqu'à Dol,	420
CHAP. XI. De la position de Dol, d'Iégo, & des endroits intermédiaires,	426
CHAP. XII. Détermination des principales positions depuis Iégo jusqu'à la ville de Morlaix au niveau de la mer,	430
TABLE VI. Hauteurs absolues, déterminées par Brest & Paris,	434
TABLE VII. De ces mêmes hauteurs, déterminées par les hauteurs relatives,	435
CHAP. XIII. Du nivellement de la route de Paris à Bitché,	436
Recherche de la différence des barometres de MM. Duhamel & Chappe,	437
Comparaison des observations faites à Dinainvilliers & en route,	438
TABLE VIII. Hauteurs moyennes du barometre à Dinainvilliers, depuis 1750 jusqu'en 1763,	439
TABLE IX. De la hauteur de l'air qui répond, au niveau de l'Océan, à la hauteur du mercure du barometre, suivant les observations faites à Bitché,	440
TABLE X. Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, par les hauteurs absolues,	441
TABLE XI. Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, par les hauteurs relatives,	442
Détermination de la pente de la rivière de Marne,	443
Détail du nivellement de la route de Paris à Bitché,	444
TABLE XII. Hauteurs de quelques endroits de l'Alsace & de la Lorraine Allemande, par rapport au niveau de l'Océan à Brest,	452
CHAP. XIV. Nivellement de la route de Paris à Ulm & à Wischau. (Carte, n°. 11 & 111 ; Coupe, n°. XI11 & XIV.)	453
Détermination de la hauteur du niveau du Danube à Vienne, par rapport à celui de l'Océan à Brest,	ibid.
TABLE XIII. Hauteurs moyennes du Barometre à l'Observatoire du Col-	

Iégo des Jésuites à Vienne, depuis 1754 jusqu'en 1763,	454
Détermination de la pente du Danube,	456
TABLE XIV. Hauteurs absolues, déterminées par rapport au niveau de l'Océan à Brest,	457
TABLE XV. Hauteurs, par rapport au niveau de la mer, des endroits compris entre Vienne & Ulm, en suivant le Danube,	459
CHAP. XV. Nivellement de la route de Malagoffitz à Warsovie & Petersbourg (Carte n°. 14 & 4, & Coupe, n°. XV & XVI.)	460
TABLE XVI. Observations du Barometre faites à Saint Pétersbourg & à Warsovie en 1761, pour déterminer les hauteurs de cette dernière Ville, par rapport à l'Océan à Brest,	461, 462
Détermination des hauteurs de quelques endroits de la Pologne au-dessus du niveau de la mer, depuis Malagoffitz jusqu'à Saint Pétersbourg,	464
CHAP. XVI. Nivellement de la Russie, depuis Saint Pétersbourg jusqu'à Tobolsk, (Cartes, n°. VI jusqu'à IX ; & Coupes, n°. XVII jusqu'à XXI.)	467
TABLE XVII. Hauteurs moyennes du Barometre à Saint Pétersbourg, depuis 1749 jusqu'en 1754,	468
TABLE XVIII. Hauteurs moyennes du Barometre à Saint-Pétersbourg depuis 1752, jusqu'en 1762,	469
TABLE XIX. Observations du Barometre faites à Saint-Pétersbourg, & sur la route de cette Ville à Tobolsk, en 1761,	474, 475
TABLE XX. Hauteur de l'air qui répond au niveau de l'Océan à Brest, à la hauteur du mercure du Barometre, suivant les observations faites à Tobolsk en Sibérie,	477
CHAP. XVII. Détermination du niveau des principales rivières de Russie, depuis Pétersbourg jusqu'à Tobolsk, par l'Océan,	478
Hauteur du niveau du lac de Nowogorod,	ibid.
Hauteur du niveau du Volga à Twer,	ibid.
Hauteur du niveau de la rivière Moscou à Moscou ;	479
Différence des niveaux de la Niva & de la Moscou,	480
Hauteur du niveau du Volga à Caçan,	485
Hauteur du niveau du Volga à Astracan,	487
TABLE XXI. Hauteurs du Barometre observées à l'embouchure du Volga, latitude 40, 15 ; à 15 lieues de la mer Caspienne,	487

TABLE DES CHAPITRES.

<i>Détermination de la pente du Volga, depuis Caçan jusqu'à Niç-Novogorod,</i>	492
TABLE XXII. <i>Hauteurs du Barometre sur le steuve Volga, pour en déterminer la pente,</i>	493
<i>Hauteur du Volga au-dessus de l'Océan à Çebakçar,</i>	495
<i>Hauteur du Volga au-dessus de l'Océan à Kujmodémiank,</i>	ibid.
<i>Hauteur du Volga au-dessus de l'Océan à Tainest,</i>	ibid.
<i>Hauteur du Volga au-dessus de l'Océan à Niç-Novogorod,</i>	496
<i>Hauteur du niveau de la riviere d'Oka au-dessus de l'Océan à Muron,</i>	ibid.
<i>Hauteur de la riviere de Kliasma au-dessus de l'Océan à son embouchure,</i>	498
<i>Pente de la riviere de Kliasma, de Wolodimer à son embouchure,</i>	499
<i>Pente de la riviere de Kliasma, de Boïkova à son embouchure,</i>	500
<i>Hauteur de la Kliasma au-dessus de l'Océan à Wolodimer & à Boïkova,</i>	501
<i>Hauteur du niveau de la Moskova à Moskou, corrigée,</i>	ibid.
<i>Hauteur du niveau du Volga à Twer, corrigée,</i>	503
<i>Hauteur du niveau de la riviere de Kama à Ossa,</i>	506
<i>Hauteur du niveau de la riviere d'Istet à Ekaudrinbourg,</i>	508
<i>Niveau de la riviere d'Istet, par rapport à celui de la Néva,</i>	ibid.
<i>Hauteur de la riviere de Pyçma au-dessus de l'Océan à Bêlojarškaia,</i>	512
<i>Détermination de la pente de la riviere de Pyçma, depuis Bêlojarškaia, jusqu'à son embouchure,</i>	514
<i>Pente de la riviere de Pyçma par Kamysçhlowka & son embouchure,</i>	515
<i>Pente de la riviere de Pyçma, par Pyçhminskaia & son embouchure,</i>	ibid.
<i>Pente de la riviere de Pyçma, par Kaiarowskaia & son embouchure,</i>	ibid.
<i>Pente de la riviere de Pyçma, par Bêlojarškaia & Kila.</i>	516
TABLE XXIII. <i>Pente de la riviere de Pyçma, de Bêlojarškaia à son embouchure,</i>	517
<i>Hauteur du niveau de la riviere Tura à Tumen,</i>	518
<i>Hauteur du niveau de la Tura à Bêrozoviar,</i>	519

TABLE DES CHAPITRES.

<i>Hauteur du niveau de l'Iryçk à Tobolsk,</i>	521
TABLE XXIV. <i>Comparaison des observations faites à S. Pétersbourg, & à Tobolsk, depuis le 23 Avril 1761, jusqu'au 28 Août de la même année,</i>	523, 524
<i>Détermination de la pente de la riviere Tura, depuis Werkhoutourie jusqu'à son embouchure à Bêrozoviar dans la riviere de Tobolsk,</i>	526
<i>Pente de la riviere de Tura par Rogeçkaïskoïe & son embouchure à Bêrozoviar,</i>	ibid.
<i>Pente de la riviere Tura par Werkhoutourie & son embouchure à Bêrozoviar,</i>	ibid.
<i>Pente de la riviere de Tura par Werkhoutourie & Tumen,</i>	527
<i>Pente de la riviere de Tura par Werkhoutourie & Rogeçkaïskoïe,</i>	ibid.
TABLE XXV. <i>Pente de la riviere de Tura, depuis Werkhoutourie jusqu'à son embouchure,</i>	528
<i>Vérification de la position de Tobolsk par Solikamskaïa, en prenant pour base, dans les deux hypotheses, le niveau de l'Iryçk à Tobolsk,</i>	530
TABLE XXVI. <i>Hauteur absolues des principaux endroits de la Russie, situés sur la route de S. Pétersbourg à Tobolsk, déterminées par rapport au niveau de l'Océan & de la Néva, pour servir de base au nivellement de la même route,</i>	533, 534
TABLE XXVII. <i>Pente des principales rivieres situées sur la route de Saint Pétersbourg à Tobolsk, pour servir au nivellement particulier de la même route.</i>	535
<i>Détail du nivellement de la Russie,</i>	536
<i>Méthodes dont l'Auteur a fait usage dans le nivellement détaillé de la Russie,</i>	ibid.
<i>Détermination des hauteurs de tous les endroits compris entre Solikamskaïa & Werkhoutourie, par rapport au niveau de l'Océan & de la Néva. (CARTES VIII & IX ; Coupe XXI).</i>	539
TABLE XXVIII. <i>Hauteurs au-dessus du niveau de la Néva & de la Mer, déterminées par les hauteurs relatives,</i>	542
TABLE XXIX. <i>Hauteurs au-dessus du niveau de la Néva, déterminées par les hauteurs absolues,</i>	543
<i>Détermination des positions entre Werkhoutourie & Rogeçkaïskoïe</i>	546

TABLE XXX. Hauteurs au-dessus du niveau de la Néva & de la Mer, déterminées par les hauteurs relatives,	546
TABLE XXXI. Hauteurs au-dessus du niveau de la Néva & de la mer, déterminées par les hauteurs absolues,	547
Détermination des positions comprises entre Tumen & Béroziar,	548
TABLE XXXII. Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs relatives,	ibid.
TABLE XXXIII. Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs absolues,	549
Détail du nivellement de la Russie, depuis Tobolsk jusqu'à Saint Pétersbourg, à mon retour de Sibirie,	550
Détermination de la position de différents endroits compris entre Tumen & Kila,	ibid.
TABLE XXXIV. Hauteurs au-dessus du niveau de la Néva & de la mer, déterminées par les hauteurs relatives,	ibid.
TABLE XXXV. Hauteurs au-dessus du niveau de la Néva, déterminées par les hauteurs absolues,	551
Détermination de la position des différents endroits compris entre Ekaterinbourg & Ossa,	552
TABLE XXXVI. Hauteurs au-dessus de la Néva & de la mer, déterminées par les hauteurs relatives	554, 556
TABLE XXXVII. Hauteurs au-dessus du niveau de la Néva, déterminées par les hauteurs absolues,	555, 557
Détermination des positions comprises entre Ossa & Bapka,	560
TABLE XXXVIII. Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs relatives,	ibid.
TABLE XXXIX. Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs absolues,	561
Détermination de la hauteur de Sowlalova & de tous les endroits compris entre ce hameau & Caçan,	562
TABLE XL. Hauteurs au-dessus de la mer, déterminées par les hauteurs relatives,	564
TABLE XLI. Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs absolues,	565
TABLE XLII. Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs relatives,	566

Détermination

Détermination de la position de tous les endroits compris entre Caçan & Czeçbaskar,	567
TABLE XLIII. Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs absolues,	ibid.
Détermination de la hauteur d'Esthèren, comprise entre Czeçbaskar & Kusmodémiàn,	568
Détermination de tous les endroits compris entre Kusmodémiàn & Niz-Novogorod situz sur le Volga,	569
TABLE XLIV. Hauteur au-dessus du niveau de la Néva & de la mer, déterminées par les hauteurs relatives,	570
TABLE XLV. Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs absolues,	571
Détermination de tous les endroits compris entre Niz-Novogorod & Muron,	572
TABLE XLVI. Hauteurs au-dessus du niveau de la Néva & de la mer, déterminées par les hauteurs relatives,	ibid.
TABLE XLVII. Hauteurs au-dessus du niveau de la Néva, déterminées par les hauteurs absolues,	573
Détermination de tous les endroits compris entre Muron & la rivière de Klafma à Wolodimer,	574
Détermination de tous les endroits compris entre Mofcou & Wolodimer,	575
TABLE XLVIII. Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs relatives,	576
TABLE XLIX. Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs absolues,	577
Détermination des positions comprises entre Mofcou & Twer,	578
TABLE L. Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs relatives,	578
TABLE LI. Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs absolues,	579
Détermination de tous les endroits compris entre Twer & le lac de Novogorod,	582
TABLE LII. Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs relatives,	ibid.
TABLE LIII. Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs absolues,	583

xxvj TABLE DES CHAPITRES.

Détermination de tous les endroits compris entre Bronitskoi-Iam & Saint-Petersbourg , 587

TABLE LIV. Hauteurs au-dessus du niveau de la Néva, déterminées par les hauteurs absolues, ibid.

TABLE LV. Des endroits de la route de Brest à Tobolsk, dont les hauteurs ont été déterminées par rapport au niveau de l'Océan à Brest, & de la salle de l'Observatoire Royal à Paris, 590-597

Réflexions sur la hauteur du sol de la Russie, depuis Saint-Petersbourg jusqu'à Tobolsk en Sibirie, 598

QUATRIEME PARTIE.

OBSERVATIONS minéralogiques faites en France, en Allemagne, & en Russie, pour servir à l'Histoire du globe terrestre, 611

CHAP. I. Des Vûges & de l'Alsace, ibid.

CHAP. II. Du Danube, d'Ulm à Vienne, 618

CHAP. III. De la Pologne, 620

CHAP. IV. De la Russie, 621

DES GYPSES.

I. Gypse solide, strié, demi transparent, 621

II. Gypse cristallisé, transparent, semblable à une plume, 622

III. Gypse transparent, cristallisé en parallépipède, 623

IV. Gypse transparent, cristallisé en parallépipèdes inclinés, 624

V. Gypse transparent par couches, 625

VI. Mica, verre de Mojovic, ibid.

Des différentes mines situées en Sibirie, entre Solikamskaia & Ekaterinbourg (Cartes, n°. VIII & IX) 626

I. Aimant, 627

II. Aimant, 629

III. Aimant, 630

IV. Aimant, ibid.

V. Aimant, ibid.

VI. Aimant, ibid.

VII. Aimant cubique & verdâtre, 631

TABLE DES CHAPITRES.

xxvij

VIII. Mine de fer par couches, ibid.

IX. Mine de fer solide & noirâtre, 632

X. Mine de fer solide, d'un brun tirant sur le rouge, 633

XI. Mine de fer spongieuse, 634

XII. Mine de fer spongieuse noire, ibid.

XIII. Mine de fer solide, 635

XIV. Mine de fer solide, noirâtre, ibid.

XV. Mine de fer rougeâtre, par couches, 636

XVI. Mine de fer noirâtre, 637

XVII. Mine de fer brune, 638

XVIII. Mine de fer par couches, ibid.

XIX. Mine de fer solide, 639

XX. Mine de fer brune, ibid.

XXI. Mine de fer blanche, 640

XXII. Mine de fer solide, ibid.

XXIII. Mine de fer solide, 641

XXIV. Mine de fer solide, ibid.

XXV. Mine de fer solide, ibid.

XXVI. Mine de fer solide, 642

XXVII. Mine de fer solide, ibid.

XXVIII. Mine de fer noirâtre, ibid.

XXIX. Mine de fer noirâtre, 643

XXX. Mine de fer brune, 644

XXXI. Mine de fer brune, ibid.

XXXII. Mine de fer brune, 645

XXXIII. Mine de fer solide, 647

XXXIV. Mine de fer brune, ibid.

XXXV. Mine de fer solide, 648

XXXVI. Mine de fer brune, ibid.

XXXVII. Mine de fer brune, ibid.

XXXVIII. Mine de fer brune, 649

XXXIX. Hématite noire en grappes, ibid.

XL. Mine de fer solide, 650

XLI. Mine de fer solide, 651

XLII. Mine de fer brune, ibid.

XLIII. Mine de fer noirâtre, ibid.

XLIV. Mine de fer brune, 652

xxviii TABLE DES CHAPITRES.

XLV. Mine de fer en roche ,	655
XLVI. Mine de fer brune ,	ibid.
XLVII. Mine de fer brune ,	654
XLVIII. Mine de fer solide ,	ibid.
XLIX. Mine de fer noirâtre , en cubes & cellulaire ,	655
L. Mine de fer noirâtre ,	656
LI. Mine de fer noirâtre ,	657
LII. Mine de fer d'un brun rougeâtre ,	ibid.
LIII. Mine de fer brune ,	658
LIV. Mine de fer brune ,	ibid.
LV. Mine noirâtre cristallisée ,	ibid.
LVI. Mine de fer noirâtre ,	659
LVII. Mine de fer noirâtre avec des points brillants ;	ibid.
LVIII. Mine de fer d'un jaune foué ,	660
Réflexions sur les mines de fer des monts Ryphtés en Sibérie ,	660
Des mines de cuivre des monts Poïas au Ryphtés en Sibérie , & des environs de Caçon (Carte n°. VII & IX.)	664
I. Marne cuivreuse grise ,	ibid.
II. Schist cuivreux d'un gris sale ,	ibid.
III. Pierre calcaire verdâtre ,	665
IV. Malachite ,	ibid.
I. Malachite mamelonnée (n°. XXXII, Fig. 1.) de grandeur naturelle ,	666
II. Malachite (n°. XXXII, Fig. 2.) de grandeur naturelle ,	ibid.
III. Malachite (Fig. 3.) un peu plus petite que la naturelle ,	ibid.
IV. Malachite mamelonnée (Fig. 8 & 9.) de grandeur naturelle ,	667
V. Malachite mamelonnée (Fig. 7.) de grandeur naturelle ,	ibid.
VI. Malachite mamelonnée (Fig. 10.) de grandeur naturelle ,	ibid.
VII. Malachite arborisée (Fig. 4.) moitié plus petite que la naturelle ,	668
VIII. Malachite striée (Fig. 5.)	ibid.
IX. Malachite disposée par couches horizontales (Fig. 6.) de grandeur naturelle ,	ibid.
V. Pierre calcaire cuivreuse , verdâtre ,	669
VI. Pierre calcaire cuivreuse , rougeâtre ,	ibid.
VII. Pierre calcaire cuivreuse & noirâtre ,	670
VIII. Marne cuivreuse & noirâtre ,	ibid.

TABLE DES CHAPITRES.

IX. Marne d'un brun grisâtre , cuivreuse & ferrugineuse ,	670
X. Marne cuivreuse , d'un gris sale ,	ibid.
XI. Pierre calcaire cuivreuse ,	671
XII. Mine de cuivre azurée ,	ibid.
XIII. Cuivre minéralisé dans du sable & dans du bois ,	ibid.
XIV. Cuivre minéralisé dans une terre calcaire ,	672
XV. Mine de cuivre azurée , minéralisée dans le sable ,	ibid.
XVI. Cuivre minéralisé dans du sable & dans du bois ,	ibid.
XVII. Cuivre minéralisé dans le bois ,	673
XVIII. Cuivre rouge uni à du cuivre foyeux ,	674
XIX. Cuivre vierge par feuillettes ,	ibid.
Réflexions sur les mines de cuivre des monts Ryphtés en Sibérie ,	675
Des mines d'or des environs d'Ekaterinbourg en Sibérie ,	678
Mines d'or de Piskminskaïa ,	ibid.
Mines d'or de Bérjouskoi 1.	680
Mines d'or de Bérjouskoi II.	682
Mines d'or d'Oukrous ,	ibid.
Mines d'or de Chilovoïské ,	ibid.

CINQUIEME PARTIE.

OBSERVATIONS Astronomiques , 686

Valeur des tours de vis des micromètres , avec la longueur de lunettes & l'augmentation du diamètre des objets ,	688
Vérification de la position de la lunette du quart-de-cercle ,	ibid.
Observation de l'étoile ζ de la queue de la grande Ourse ,	689
Observation de β de la Cassiopée ,	ibid.
Détermination de la latitude de Tobolsk ,	ibid.
Par l'étoile β de Cassiopée ,	690
Par les observations du Soleil ,	691
Observation de l'éclipse de Lune du 18 Mai ,	692
Taches & facules observées sur le Soleil ,	ibid.
Eclipse du Soleil , du 3 Juin ,	694
Hauteurs correspondantes du Soleil le 4 Juin , thermomètre de M. de Réaumur , 2 degrés au-dessus de zéro ,	695
Le 5 Juin , thermomètre , 7 degrés au-dessus de zéro ,	ibid.

<i>Passage de Vénus sur le Soleil,</i>	696
<i>Observation de Vénus,</i>	697
<i>Observation réduite,</i>	701
<i>Observation des diamètres apparents de Vénus & du Soleil,</i>	702
<i>Observations de la plus petite distance des centres de Vénus, & du Soleil en déclinaison,</i>	ibid.
<i>Distance des bords inférieurs de Vénus & du Soleil, au milieu du passage,</i>	703
<i>Hauteurs correspondantes du Soleil, le 6, thermomètre 11 degrés,</i>	709

SIXIEME PARTIE.

CHAPITRE I. <i>DE l'Électricité naturelle,</i>	710
CHAP. II. <i>Expériences sur l'Électricité naturelle, faites à Bische dans la Lorraine en 1757, & à Tobolsk en Sibirie en 1761,</i>	711
<i>Observations faites à Tobolsk, en 1761, sur l'Électricité naturelle,</i>	730
CHAPITRE I. <i>Observations météorologiques faites à Tobolsk en Sibirie, en 1761,</i>	741
CHAP. II. <i>Déclinaison de l'aiguille aimantée,</i>	743

Fin de la Table des Chapitres.

EXTRAIT DES REGISTRES

de l'Académie Royale des Sciences.

Du 31 Août 1768.

MESSEURS DE JULIEU, d'ALEMBERT & BESOUT, qui avoient été nommés pour examiner la Relation que M. l'Abbé CHAFFE se propose de publier, du voyage qu'il a fait en Sibirie, à l'occasion du dernier passage de Vénus sur le disque du Soleil, & l'Hydroire du Kamtschka, en ayant fait leur rapport, l'Académie a jugé cet Ouvrage digne de l'impression : en foi de quoi j'ai signé le présent Certificat. A Paris le 31 Août 1768.

GRANDJEAN DE FOUCHY, Secrétaire perpétuel
de l'Académie Royale des Sciences.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & fidels Conseillers, les Grands Seigneurs nos Cousins de France, Messieurs des Registres ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justices qu'il appartenra, Salut. Nous ont amés LES MESSIEURS DE L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES de notre bonne ville de Paris, nous ont fait espérer qu'ils avoient besoin de nos Lettres de Privilège pour l'impression de leurs Ouvrages : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Expofans, Nous leur avons permis & permettons que ces Privilèges de faire imprimer par tel Imprimeur qu'ils voudront choisir, toutes les Recherches ou Observations journalières, ou Relations nouvelles de tout ce qui aura été fait dans les Assemblées de ladite Académie Royale des Sciences, les Ouvrages, Mémoires ou Traictés de chacun des Particuliers qui le composeront, & généralement tous ce que ladite Académie voudra faire paroître, après avoir fait examiner ledits Ouvrages, & jugé qu'ils sont dignes de l'impression, en tels volumes, formes, caractères, espacements ou autrement, & sans de fois que bon leur semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de vingt années consécutives, à compter du jour de la date des Privilèges sans toutefois qu'à l'occasion des Ouvrages ci-dessus spécifiés, il en puisse être imprimé d'autres qui se feroient par de telles Académies : Bâties différemment à toutes sortes de professions, de quelque qualité & condition qu'elles soient, s'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à nos Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, & débiter ledits Ouvrages, en nous ou en partie, & de ces faire aucune traduction ou copies, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse de par écrit desdits Expofans, ou de ceux qui seront deus d'eux, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de mille livres d'amende contre chacun des contrefaiteurs, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers auxdits Expofans, ou à celui qui sera deus d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Privilèges seront enregistrés tant au long sur le Registre de la Chancellerie des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'elles, que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & qu'avant de les envoyer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui seront livrés de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis le moins de trois mois chez M. Hal Chancelier de France, & de l'Académie de France, Commandeur de nos Ordres : & qu'il en sera enuoyé remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un en celle de notre Château de Louvre, & un en celle de nosseus très cher & fidèle Chevalier le sieur d'ARZEVILLE, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Privilèges : de commandé députer vous mandons

de enjoindre de faire faire lesdits Exemplaires & leurs ventes en toute pureté & paisiblement, sans fraude
qu'il leur fait faire aucun trouble ou empêchement. Voulez que le Copie des Prélèvements, qui sera imprimé
sous au long au commencement ou à la fin de l'écrit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifié, & qu'aux
copies collationnées par l'un de nos amis, Héros Conseillers & Secréaires, soit fait ajoutés comme à l'Or-
dinaire. Commandons au premier notre Héraut ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles,
tous autres requêtes & nécessaires, sans demander autre permission, & accablant Clément de Haro, Chanoine
Normand, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donnés à Paris le dix-septième jour du
mois de Février, l'an de grace mil sept cent cinquante, & de notre Règne le trente-cinquième. Par le Roi
en son Conseil. MDC.

Registé sur le Registre XII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris ;
N^o. 430, Fol. 109, conformément au Règlement de 1701, qui fait défense, art. 4, à toutes personnes,
de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, dé-
biter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre, fait qu'ils n'en aient les Auteurs, ou autrement ;
à la charge de fournir à la d'icelle Chambre huit Exemplaires de chacun, fournis par l'un de nos
Réglements, A Paris le 5 Juin 1750.

Signé, L E G R A S, Syndic,

RELATION



R E L A T I O N

D U

VOYAGE FAIT EN SIBÉRIE

POUR LE PASSAGE DE VÉNUS SUR LE SOLEIL.

MUNI des ordres du ROI & des recommandations de l'Académie, pour aller observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le Soleil, je comptois m'embarquer en Hollande, afin d'éviter l'embarras de transporter par terre jusqu'à Saint-Pétersbourg un appareil considérable d'instruments : mais le dernier des vaisseaux qui devoient faire ce trajet, étoit déjà en mer. Je me vis donc obligé de faire la route par terre, ce qui exigea de nouveaux arrangements, très différents de ceux sur lesquels j'avois compté. M. Durieu, Colonel au service du Roi de Pologne, devoit partir pour Varso.

Tome I.

A

vie ; je lui proposai de faire la route avec lui , & nous partîmes à la fin de Novembre 1760. Je me consolai d'autant plus aisément de ne m'être pas embarqué sur le vaisseau Hollandois , que j'appris , quelques jours avant mon départ de Paris , qu'il avoit échoué sur les côtes de Suede.

Les pluies avoient rendu les chemins si impraticables , que nous n'arrivâmes à Strasbourg qu'après huit jours de route : nous nous y arrêtâmes deux jours , dans l'espérance de pouvoir faire rétablir nos voitures ; mais une multitude d'accidents les avoient mises dans un si mauvais état , que nous fûmes obligés d'en prendre de nouvelles. Tous mes barometres & thermometres furent brisés dans la nuit du 1^{er} au 2 Décembre , par la chute d'une des voitures dans un fossé de cinq à six pieds de profondeur. J'en fis de nouveaux à Strasbourg , pendant le séjour que nous y fîmes.

Les difficultés que nous avions éprouvées dans notre route en France , nous firent craindre d'en trouver de plus grandes en Allemagne ; & en effet , elles se multiplièrent si considérablement , & nous essayâmes tant d'accidents , que nous fûmes forcés d'aller nous embarquer à Ulm sur le Danube , quoique je fusse dès avant mon départ de Paris , que les brouillards rendoient alors la navigation de ce fleuve très incertaine.

Sachant que nous n'avions aucune Carte détaillée du Danube dans cette partie de son cours , je fis à cette occasion d'en lever le Plan dans le plus grand détail. Comme j'aurai occasion d'en parler ailleurs , je passe ici sous silence tout ce qui a rapport à cet objet.

Embarqués sur le Danube , nous ne pouvions voyager que le jour , & souvent quelques heures seulement , à cause des brouillards & de quelques endroits dangereux qu'on rencontre sur ce fleuve. Les brouillards étoient d'autant plus incommodes que ce fleuve étoit débordé : les ponts n'offroient alors qu'un très petit passage ; il étoit nécessaire de découvrir les arches à une grande distance , pour choisir celles où le courant étoit moins rapide.

Le Danube , après avoir traversé la vaste plaine des environs d'Ulm , coule entre deux chaînes de montagnes : elles n'ont d'abord que très peu de hauteur , & sont très éloignées ; mais elles s'élèvent insensiblement , se rapprochent de même , & ne forment plus qu'une gorge à quelques journées d'Ulm. Les rivages de ce fleuve n'offrent alors communément que des montagnes escarpées & arides : mais dans les terrains fertiles , les prairies , les côtesaux , & les bois dispersés çà & là , forment à chaque instant avec les Villes & les Bourgades , de nouveaux points de vue ; ils présentent aux regards avides du Voyageur tranquille sur son bord , une variété d'objets toujours plus riants.

Le lit du Danube est si ferré par des masses de rochers dans quelques endroits de ces montagnes , qu'on ne s'expose point à le remonter dans ces gorges , tandis que d'autres Voyageurs le descendent. Ces courts trajets exigent beaucoup de précautions de la part des Mariniers , parce que ces rochers étant à pic ne laissent , en cas de naufrage , aucune espérance de salut.

Cette disposition locale nous obligeoit à ne faire que de courtes journées ; mais à peine avoit-on mis le bateau à l'ancre , que j'allois sur ces montagnes , pour en déterminer les hauteurs avec le baromètre. Je n'en ai jamais trouvé qui eussent plus de trois cents à trois cents cinquante toises de hauteur : elles étoient cependant dominées par d'autres qui s'élevoient de plus en plus , à mesure qu'elles étoient plus éloignées du Danube. La neige couvroit toutes ces montagnes , tandis qu'on n'en trouvoit pas le plus petit vestige dans tout le Pays situé sur les bords du fleuve.

Arrivé proche de Ratisbonne , je foris du bateau avec M. Duricel , pour parcourir les environs de cette Ville , dans le dessein de faire quelques recherches sur l'Histoire Naturelle. Nous nous occupions de cet objet toutes les fois que nous débarquions. M. Duricel se prêtoit avec d'autant plus de zèle à ces recherches , qu'il réunît à

une douceur de caractère peu commune, les connoissances les plus étendus. A peine fûmes-nous sortis du bateau qu'il découvrit une Inscription singulière sur une pierre qui étoit au bord du fleuve. Nous fûmes apporter des pioches du bateau pour a découvrir; nous essayâmes de copier cette écriture que nous ne connoissions pas: l'étendue de cette Inscription, le froid qui se faisoit sentir vivement, & la nuit qui commençoit à couvrir la terre, nous déterminèrent à abandonner ce travail. Nous résolûmes de déterrer la pierre, & de l'emporter dans le bateau. Sa grandeur nous obligea d'aller chercher du secours dans le Village voisin. Les Payfans que nous amenâmes nous apprirent qu'on trouvoit quantité de semblables Inscriptions dans tous les environs de l'endroit où nous étions. La multitude de ces Inscriptions fit d'abord disparaître le merveilleux de notre découverte. Nous cherchâmes, mais un peu trop tard, à l'approfondir. Elle se réduisit à celle de plusieurs Tombeaux de Juifs, dont les Inscriptions étoient les Epitaphes en Langue hébraïque.

Quoique d'abord un peu interdits, nous prîmes le parti de nous en amuser, & nous en soupâmes de meilleur appétit, à cause du grand exercice que nous avions fait. Nous fûmes assez heureux en nous retirant, de sauver la vie à un jeune homme, qui dans un dépit amoureux alloit se jeter dans le Danube: nous en fûmes avertis par le cri de quelques personnes qui couraient après lui; nous l'arrêtâmes, & le remis entre leurs mains.

Nous partîmes le lendemain, & nous passâmes le pont de Ratisbonne, qu'on nous avoit dit très dangereux. On nous citoit pour preuve décisive la mort d'un Ambassadeur qui y avoit péri. Nous reconnoîmes que ce pont ne devoit cette célébrité qu'à la mort de l'Ambassadeur.

Nous étant arrêtés à midi le même jour, pour prendre des provisions dans une petite Ville située sur le bord du Danube, nous

fûmes fort étonnés en rentrant dans le bateau, de trouver parmi les Mariniers une jeune Demoiselle de quinze à seize ans qui s'étoit embarquée: elle réunissoit un air distingué, à la figure la plus agréable: ses yeux baissés, son maintien, sa timidité, son habillement, tout annonçoit une personne honnête; aussi l'engageâmes-nous à entrer dans notre chambre; elle y consentit: son embarras & une tristesse profonde étoient exprimés dans les regards languissans qu'elle jetoit sur nous de temps en temps. Nous la rassurâmes par toutes les attentions que nous eûmes pour elle: nous apprîmes après quelques questions, qu'elle demeuroit chez un oncle qui étoit Curé à quelques lieues de la dernière Ville où nous nous étions arrêtés: elle s'étoit sauvée de chez lui, parce qu'il vouloit la forcer à être Religieuse. Nous la conduisîmes jusqu'à Passau, où étoit sa famille.

Nous arrivâmes le 24 Décembre à un gros Village. Ce jour étoit la veille de Noël. Nous allâmes à l'Eglise pour y entendre les Offices, qui furent très longs. Je reconnus le lendemain, que ma dévotion m'avoit coûté la perte d'un porte-manteau qui contenoit une grande partie de mon linge. C'est l'époque du débris de ma garde-robe, dont je n'ai rapporté que peu de chose à Paris; le reste m'a été volé dans le cours de mon voyage.

Après plusieurs jours de route, nous parvîmes le 27 à Lintz: nous trouvâmes dans les environs de cette Ville un amas de granites travaillés pour des escaliers, cheminées & autres ornemens. Les Mariniers nous apprirent qu'on tiroit ces granites des environs de cette Ville, où ces pierres étoient communes.

Le Danube sépare Lintz en deux parties, qui communiquent par un pont de bois; j'en déterminai la longueur de trois cents cinquante pas mesurés exactement. J'ai évalué cette distance à cent cinq toises, & la profondeur de ce fleuve est dans cet endroit de cent pieds, ou de dix-sept toises environ, suivant l'estime des Mariniers. Le brouillard qui avoit été considérable toute la matinée du 28, se

diffipa vers midi, & nous partimes aussi-tôt. Le temps ayant été assez beau pendant plusieurs jours, nous fûmes peu retardés en route : nous arrivâmes enfin à Vienne le 31 Décembre 1760.

Je reçus dans cette Capitale l'accueil le plus favorable de Leurs Majestés Impériales; elles voulurent honorer les Sciences & l'Académie, en désirant que je leur fusse présenté. Pendant mon séjour dans cette Ville j'allai voir le Cabinet d'Histoire Naturelle de l'Empereur. On peut le placer dans le nombre des plus beaux de l'Europe, par les suites complètes qu'il renferme. Je n'en ai vu nulle part une aussi belle dans la classe des Coraux.

L'Arsenal sous la direction du Prince Liechtenstein est un objet des plus curieux à voir, non-seulement par la quantité d'artillerie dont ce Prince l'a augmenté, mais encore par la multitude d'armes de toute espèce qu'on y trouve. L'ordre & l'arrangement offrent un coup d'œil admirable. Ce Prince a fait construire dans le milieu une Salle, où il a placé deux belles Statues de marbre qui représentent l'Empereur & l'Impératrice. Leurs Majestés Impériales ayant été voir l'Arsenal, furent agréablement surprises d'y voir cette nouvelle preuve d'attachement & de zèle du Prince Liechtenstein; mais ce Prince le fut encore plus quelque temps après, de voir son Buste placé dans le même Salon, vis-à-vis de ceux de Leurs Majestés; faveur sans contredit la plus flatteuse pour un Sujet, & qui peut-être fait encore plus d'honneur à Leurs Majestés Impériales, dont la bonté & la générosité captevent tous ceux qui ont l'honneur de les approcher. Le Prince Liechtenstein me procura une suite de bois pétrifiés des Monts Carpats, des marbres, & différens cailloux qui ne sont pas moins intéressans.

Je faisois qu'on faisoit à Vienne l'examen le plus sévère de tout ce qui y entroit. Dans la crainte que mes instrumens, arrangés avec le plus grand soin, ne souffrisent de cette visite, je priai M. le Comte de Staremberg, Ambassadeur de Leurs Majestés Impériales

à Paris, d'obtenir que mes instrumens ne fussent point débâllés. Il eut la bonté d'écrire à ce sujet à M. le Baron de Cotec, qui avoit la régie de la Douane. Je fus enchanté de ses politesses, & des ordres qu'il avoit donnés.

J'avois observé pendant le cours de mon voyage sur le Danube; la hauteur du barometre : mais l'usage que je devois faire de mes observations exigeoit que je les comparasse à celles faites à Vienne. J'y trouvai le Pere Hell, Jésuite, Professeur d'Astronomie, connu par son mérite distingué dans cette Science, & par ses Ephémérides dont il enrichit chaque année l'Europe savante. Le Pere Liesganig, de la même Société, & qui s'occupe avec succès dans le même genre, voulut bien se charger de faire des observations correspondantes à celles que je ferois par la suite, & me communiquer celles qu'il avoit faites pendant mon voyage sur le Danube. Nous déterminâmes dans son Observatoire la déclinaison de la boussole de treize degrés vers l'Occident, & nous comparâmes en même-temps nos baromètres.

J'appris de M. le Baron de Vanswieten, premier Médecin de l'Impératrice, & Associé de notre Académie, qu'il employoit avec le plus grand succès l'électricité, pour guérir les rhumatismes, & les autres infirmités de ce genre, tandis qu'en France les malades n'en reçoivent presque aucun soulagement. Cette différence auroit-elle sa source dans la différence des climats, ou n'auroit-on pas suivi la vraie route dans l'application de ce remède?

Je partis le 8 Janvier de cette Capitale, après avoir reçu de grandes marques de bonté de M. le Duc de Pralin, pour lors Ambassadeur à Vienne. M. Favier, qui alloit à Pétersbourg en qualité de Secrétaire d'Ambassade, se joignit à nous : nous arrivâmes le 9 Janvier 1761 à Nikolsbourg, petite Ville assez bien bâtie. On y voit un assez beau Château, & une belle Fontaine. La Ville de Brünn, où nous séjournâmes le même jour, est fortifiée, mais médiocre.

ment ; elle est assez belle. La Citadelle est placée sur une hauteur.
 Nous avions voyagé depuis Vienne dans une plaine où le chemin est très beau ; mais il devint mauvais aux environs de Brünn. Nous ne partîmes de cette Ville qu'à dix heures du soir, ayant été retenus dans cet endroit par une de nos voitures, dont une des roues avoit été fracassée. Je perdis par cet accident un de mes barometres ; & le jour suivant le dernier, par la chute de la voiture dans un fossé. Nous employâmes une partie de la nuit à la retirer : nous fûmes obligés de la décharger, ainsi que nous le pratiquions à chaque accident. Ils étoient si fréquents que j'étois dans une inquiétude perpétuelle au sujet de mes instrumens. Les flambeaux dont nous avions fait provision à Vienne commençoient à nous manquer ; alors il nous auroit été impossible de voyager pendant la nuit ; ce qui me faisoit craindre de ne pouvoir arriver à temps à Tobolsk. Nous arrivâmes le même jour sur les bords de la riviere de Bianavoda : elle me parut avoir trente toises de largeur environ. N'étant gelée que sur ses bords, nous la passâmes à gué. Quoiqu'elle n'eût dans cet endroit que deux pieds de profondeur, les chevaux éprouverent les plus grandes difficultés à la traverser, à cause des glaçons flottants qui les incommodoient beaucoup, & de ses bords gelés, dont il fallut faire rompre la glace. Nous arrivâmes enfin le 11 à Neutischein, nous y passâmes la nuit, & en partîmes le 12 à sept heures du matin. Nous avions toujours à notre droite les Monts Carpaks, à la distance d'une lieue ou d'une lieue & demie, quelquefois moins. Nous dinâmes à Friedeck : c'est une petite Ville de Silésie assez peuplée ; on y tenoit une Foire considérable. L'habillement du Peuple de cette Ville & des Payfans des environs, me parut le même que celui des Habitans de la Moravie : les femmes portent de petites jupons blancs très courts ; elles ont une espece de corset ordinairement bigaté, & un voile blanc de toile attaché sur la tête. Ces Payfannes s'enveloppent dans ce voile, qui descend jusqu'à la ceinture : quel-

ques-unes

ques-unes n'ont qu'un crêpe blanc, qui joue sur les épaules ; leurs bas sont tous plissés comme s'ils étoient formés d'une grosse ficelle entortillée autour de leurs jambes : leur habillement est aussi ridicule que leur figure. Les hommes d'ailleurs y sont passablement bien faits : leurs habits ont beaucoup de rapport avec ceux de nos Payfans de France.

Quoique nous fussions au 12 Janvier, le froid n'étoit pas considérable : le thermomètre n'étoit qu'à trois degrés au dessous de 0 ; il tomba beaucoup de neige : le 13, le thermomètre descendit à cinq degrés ; il se foutint à cette hauteur le 14 : mais dans la nuit suivante il descendit tout-à-coup à quatorze & demi ; nous étions alors à Bilitz. Nous partîmes de cette Ville à huit heures du matin, exposés à ce froid rigoureux : j'y fus d'autant plus sensible que je n'en avois pas encore éprouvé de considérable. Nous arrivâmes le même jour à Zator, à deux heures après midi : nos équipages n'arriverent qu'à onze heures du soir ; nous avions été obligés de les faire transporter sur des chariots de Payfans, à cause des accidens que nos voitures avoient éprouvés.

Zator est un gros Bourg situé sur la frontiere de la Pologne ; le Comte de Dunin en est Starost (Seigneur) : il ne borna point ses bontés à nous obliger de prendre un logement chez lui ; ayant vu nos voitures dans le plus mauvais état, il fit choisir dans ses magasins les meilleurs bois, & donna les ordres les plus précis pour qu'elles fussent parfaitement raccommodées. Malgré tous les agrémens que nous procurait M. le Comte de Dunin, nous nous disposâmes à partir aussi-tôt que nos voitures furent en état ; mais nous apprîmes que la Vistule n'étoit pas encore totalement gelée. Le froid, qui avoit été si violent le 15, cessa tout-à-coup ; le thermomètre n'étoit qu'à 0 le 17. Dans l'incertitude où nous étions si la riviere seroit bientôt totalement gelée, nous prîmes le parti de faire casser la glace : nous

Tome I.

B

passâmes cette riviere vers sa source le 18 dans un bac; nous arrivâmes le 19 à Cracovie, & le 22 à Varsovie.

Varsovie est la Capitale de la Pologne: c'est une très belle Ville, on y trouve de très beaux bâtimens; mais il est singulier qu'il n'y ait pas une seule Auberge. Un Etranger qui y arriveroit sans connoissance, seroit exposé à coucher dans la rue. Les Polonois sont à la vérité si hospitaliers, que ces tristes événemens sont au-moins très rares. J'y reçus les plus grandes marques de bonté de M. le Marquis de Paulmy, notre Ambassadeur. Il me présenta au feu Roi le 23, & au Prince de Curlande.

Le sexe en général est beau dans la Pologne; les femmes y sont aimables, leur esprit est cultivé par la lecture & la connoissance de plusieurs Langues: en cérémonie, elles sont communément habillées à la Française; en négligé, elles portent un habit Polonois: c'est une espece d'habit de cheval, mais des plus galans. Elles ont au lieu de coëffures un bonnet à la dragonne; cet ajustement sied admirablement à celles qui sont bien faites. Elles aiment la société & les plaisirs, ceux de l'amour y sont peu connus; leur vertu à cet égard tient cependant plus à la superstition qu'aux mœurs civilisées, au climat, & aux vrais principes de la Religion. C'étoit alors le carnaval, temps consacré aux plaisirs: les Ambassadeurs & quelques Grands de Pologne donnoient des Fêtes des plus dispendieuses: l'ennui, compagnon de l'étiquette & de la cérémonie, y jouoit toujours le premier rôle; les plaisirs voloient à la Redoute.

La Redoute est un Spectacle semblable à quelques égards au Bal masqué de Paris: elle est composée de plusieurs appartemens; on danse dans les uns, on joue aux jeux de hazard dans un autre, & le quatrième appartement est une salle de rafraichissement. Les Polonois y paroissent en habit masqué, & souvent, suivant le costume du

Pays, cet habit est une longue robe; ils portent dessous une souberveste, & un bonnet sur leur tête rasée. Les Polonois sont ordinairement grands & bienfaits: tout respire en eux la liberté; ils paroissent vous dire par la fierté de leur maintien, de respecter les jeunes Polonoises qu'ils ont choisies pour danser avec eux. La physionomie douce & agréable de ces dernières, la vivacité de leurs yeux, leur taille délicate, & leur légèreté, font un contraste singulier avec les Polonois.

Dans ces Bals, la danse Polonoise est la dominante; les Danseurs font un cercle aussi grand que la salle le permet; ils tournent autour de cette salle chacun avec sa compagne, les personnes les plus distinguées à leur tête: l'homme agit peu, ne faisant que des plis; la femme, que le cavalier tient par la main, fait plus de mouvement. Cette danse se fait au son d'une musique aussi triste & aussi ennuyeuse que la danse. On prétend qu'elle est remplie de dignité. Après la Polonoise, les danses Angloises sont le plus en usage; leur vivacité dédommage de la lenteur des premières.

La Pologne est assez peuplée: la Noblesse y jouit de la plus grande indépendance, & la Nation est asservie par les Puissances voisines; son Gouvernement anarchique offre un Souverain sans autorité, un Etat sans défense à la merci de ceux qui voudront s'en emparer: les terres appartiennent aux Nobles; ils en distribuent une certaine quantité aux Payfans, qui sont leurs esclaves; ils leur donnent aussi des bestiaux. Le Payfan retire tout le fruit des terres qui lui ont été données; mais il est obligé de travailler avec ses bœufs & ses chevaux quatre jours de la semaine, à labourer les terres du Seigneur, ou à ce qu'on exige de lui, même à tous les ouvrages domestiques.

Chaque Seigneur a une espece de Fermier, qu'on appelle *Podflaroste*; il lui donne un certain revenu en argent ou en terre, & celui-ci à sous lui un *Wour* ou Sous-Fermier, qui rend compte tous

les soirs au Fermier de l'état du Village & des travaux. Si quelque Esclave n'a pas été exact à se rendre à l'ouvrage, ou qu'il ne s'y soit point conduit au gré du Sous-Fermier, il est puni sur-le-champ : dans ce cas on le couche par terre, le dos tout nud, un Esclave le tient par la tête, & un autre par les pieds, pendant qu'un troisième lui met le dos tout en sang avec un fouet, qu'on appelle kantzouk. Le Sous-Fermier conduit ces Esclaves à l'ouvrage le fouet à la main, ainsi que des chevaux, & il les traite de la même manière.

Pendant que les hommes sont occupés aux terres, les femmes vont accommoder le chanvre du Seigneur, faire la lessive, ou les autres ouvrages de leur district : en cas de mécontentement on leur donne le kantzouk, ainsi qu'aux hommes. Si des Esclaves tâchent de se soustraire à cette tyrannie, en se sauvant du Village, les Seigneurs voisins les renvoient bientôt, par une convention faite entre eux : ils sont alors punis si sévèrement, qu'on est rarement obligé d'avoir recours à de pareils exemples.

Les Polonois ont toujours un grand nombre de Domestiques ; qu'ils choisissent parmi leurs Esclaves : on leur distribue une certaine quantité de pain par semaine, & par jour un potage fait avec une espece d'orge, des choux, & du sel : on leur donne en même-temps la livrée, des bottes, des bas, & un louis par an pour leur entretien.

La façon de voyager des Polonois exige qu'ils aient une suite considérable de Domestiques ; car ils portent avec eux tout ce qui est nécessaire à l'usage & aux commodités de la vie, toutes les provisions de bouche, les ustensiles pour les accommoder, des tables, des chaises & des lits, même lorsqu'ils vont chez leurs amis, qui n'en ont jamais que le nombre nécessaire à leur famille. Ils supposent que les Voyageurs ont toujours leur lit avec eux.

Le seul Payfan paye les Impôts en Pologne ; ils y sont très-modiques : le principal revenu des Seigneurs consiste dans le grain, le

beurre & le miel ; les abeilles le déposent dans le tronc des arbres, au milieu des bois. Ceux qui sont convaincus d'avoir enlevé du miel qui ne leur appartenoit pas, sont condamnés à mort : leur Procès fait, on les attache nus à l'arbre où est la ruche à miel ; on leur ouvre le ventre vers le nombril, on fait sortir par cette ouverture tous les boyaux, qu'on entortille autour de l'arbre, & on les laisse ainsi mourir de la mort la plus cruelle. Cette punition n'est cependant presque plus en usage actuellement.

Toute la Noblesse ne jouit pas à beaucoup près du même état en Pologne : la plupart ont des biens fonds ; d'autres ne jouissent que des bienfaits du Roi. Le Monarque ne peut y être que bienfaisant, & ne peut jamais y faire du mal. Il n'appartient qu'au Souverain de donner des Starosties, ou Terres considérables. Une famille n'a le droit d'en jouir que jusqu'à la mort du pere, à moins que le Souverain ne la donne de nouveau à ses héritiers. Il arrive quelquefois que des Polonois très opulents tombent tout-à-coup dans la misère : toute la famille est alors obligée d'entrer au service des Riches, & souvent des Etrangers qui résident à Varsovie.

Cet état de servitude ne dégrade pas en Pologne : un jour de Diète le Gentilhomme domestique quitte son Maître pour aller donner sa voix. Il obtient quelquefois une Starostie, & devient à son tour un grand Seigneur.

Tous les Grands de la Pologne donnent le nom de Palais à leurs Hôtels, qu'on ne regarderoit ailleurs que comme des maisons de très-petits Particuliers. Quelques-uns sont cependant assez beaux, sur-tout le Palais du Grand Maréchal.

Je partis le 27 de Varsovie, avec M. Favier : nous traversâmes la Vistule sur la glace ; elle a dans cet endroit soixante toises environ de largeur. Nous passâmes le 28 par le Village de Pirdelciewa. Cinq François de la même famille avoient été assassinés quelques jours auparavant par des Russes auprès de ce Village. La mere, du nom

de Lebel, faisoit à Pétersbourg un grand commerce de Bijouterie : elle avoit repassé en France pour y faire de nouveaux achats ; elle y avoit établi en même-temps sa fille, qu'elle emmenoit en Russie avec son gendre, un Commis, & une Servante. Ces Voyageurs apprirent en arrivant à Varsovie, que des Voituriers Russes alloient repartir pour Saint-Pétersbourg : ils firent par principe d'économie un marché avec les Russes, pour les conduire en Russie. Arrivés à Wegrow, la mere laissa imprudemment apercevoir une partie de ses bijoux. Les Russes formerent aussi-tôt le projet de les assassiner : pour exécuter leur dessein sans témoins, ils proposerent à ces Voyageurs de partir à deux heures du matin, sous le prétexte que s'ils ne partoient pas à cette heure, ils seroient obligés de traverser la nuit suivante une riviere très dangereuse. Les Voyageurs suivirent leur conseil : les deux hommes étoient dans une voiture, & les trois femmes dans l'autre. A quelques milles de Pirdeleiova, les Russes avoient séparé les voitures pendant que les Voyageurs dormoient. Ils commencerent par assassiner les deux hommes, avec l'espece de poignard qu'ils portent toujours à leur ceinture. Ils furent ensuite à la voiture des femmes : la jeune mariée fut d'abord égorgée sans aucune résistance ; la mere se défendit avec un couteau, blessa même un de ces malheureux. La Servante s'étoit sauvée dans un bois voisin, où elle se croyoit en sûreté ; ils l'y poursuivirent, & l'égorgerent de même. Ils ont par la suite avoué tous ces faits. Après avoir assassiné toute cette famille, ils enfoncerent les malles, prirent les effets les plus précieux, & continuerent leur route vers la Russie. Un Officier au service de l'Impératrice Reine, qui alloit à Saint-Pétersbourg, passa dans cet endroit, quelques heures après cet assassinat : il retourna à Wegrow, & apprit aux Habitants ce triste événement. Le Curé, qui nous a rapporté tous ces faits, lui donna les renseignements nécessaires pour reconnoître ces Assassins. Il repartit aussi-tôt, s'informant à chaque Village de leur route. Ils avoient suivi la grande route

de la Pologne, sans doute pour arriver plutôt en Russie, où ils se croyoient en sûreté ; mais cet Officier fit une si grande diligence qu'il les atteignit avant qu'ils pussent sortir de la Pologne. Ils étoient chez des Juifs, où ils avoient déposé leur bucin. Malgré leur résistance & celle des Juifs, il les fit arrêter, en informa la République, & continua sa route pour Pétersbourg.

Cet assassinat fit d'autant plus de bruit dans le Pays, que les Polonois sont en général très hospitaliers, & connoissent peu ces crimes. Ils ne nous en parloient qu'en versant des larmes, & sembloient trouver de la consolation à raconter les plus petites actions de ces infortunés Voyageurs, leur honnêteté, leur bonté, & sur-tout la parfaite union des jeunes mariés, dont la tendresse mutuelle étoit à chaque occasion.

La Russie fut à peine informée de cet événement, qu'elle réclama les Russes qui avoient commis ces meurtres. Les Polonois, & les Etrangers qui étoient à Saint-Pétersbourg furent étonnés de cette démarche. Cet assassinat ayant été commis sur le territoire de Pologne, la République avoit le droit de les punir. La Russie crut cependant qu'il étoit de sa grandeur que ces scélérats ne fussent pas pendus, & la Pologne en les rendant, donna une nouvelle preuve de sa foiblesse.

Nous arrivâmes le 29 à Bialistok à dix heures du matin, par un temps très froid ; le thermomètre étoit à onze degrés au dessous de 0 dans la voiture. Nous avions toujours voyagé depuis Varsovie sur une belle plaine ; elle étoit toute couverte de granite depuis Wegrow jusqu'à sept ou huit lieues de Bialistok. Ces granites sont de différentes especes & de différentes couleurs ; on les trouve par-tout, depuis quatre pieds de diametre jusqu'à deux pouces, & communément à quatre ou cinq pouces : la plupart ont une forme sphérique qui annonce qu'ils ont été roulés dans les eaux.

Varsovie est pavé en entier de ces granites : on n'en trouve point

dans les environs de Bialistok, ni même aucune espèce de pierre. A peine fûmes-nous arrivés dans ce Bourg, qu'on peut regarder comme une petite Ville, que nous allâmes voir le Château de M. Branisk, Grand Maréchal de la Pologne.

On parvient au Château par une grande rue qui a un portail de pierre à chaque extrémité : le premier est isolé, & assez inutile ; le second s'élève en dôme, & sert d'entrée au Château. On voit sur ce dernier portail un cadran solaire, & au dessous un griffon doré, qui soutient les armes du Grand Général. En entrant dans la cour, qui est très vaste, on voit des deux côtés deux ailes de bâtimens à la Romaine, au milieu desquelles est un grand pavillon. Le corps de logis est en face du portail. On entre dans le Château par un petit vestibule : quatre colonnes de marbre noir soutiennent l'escalier ; il est étranglé, & n'est point noble : il faut chercher derrière les colonnes les appartemens du Maréchal & de la Maréchale ; les premiers sont à droite, & les derniers à gauche. Les appartemens du Grand Maréchal sont beaux ; on y voit quantité de belles figures de bronze : les appartemens de la Maréchale sont magnifiques ; l'or, la peinture & la sculpture y brillent de toutes parts, & y sont distribués avec tout le goût possible. On descend ensuite dans des bains qui peuvent contenir plus de vingt personnes ; mais ils sont un peu négligés. Au premier étage, on entre d'abord dans un beau salon ; dont la sculpture est cependant médiocre : on trouve à droite & à gauche différens appartemens d'une assez grande beauté, quoique distribués avec moins de goût, & inférieurs à tous égards à ceux de la Maréchale. L'appartement du Roi est très beau : celui de la Reine est très riche, mais ancien ; le lit est entièrement brodé en or.

Les jardins, les bosquets, & l'orangerie y sont distribués au mieux : le parc est vaste, bien planté, & bien entretenu ; il est rempli de daims : on y voit une belle faïanderie. Ce séjour annonce le Palais d'un Monarque plutôt que celui d'un Particulier. Quoique

le

le Grand Maréchal fut absent à notre passage, ses gens nous y comblèrent de politesses.

Bialistok est exposé au grand désagrément de manquer d'eau ; on est obligé de la faire venir de fort loin, & par conséquent avec des frais très considérables. Cette Ville est située au milieu d'une grande plaine très bien cultivée. Nous en partîmes le même jour ; & arrivâmes à onze heures du soir à Sokolka, après avoir traversé beaucoup de bois depuis Bialistok.

Le thermomètre étoit encore le 30 à huit heures du matin, à 11 degrés au dessous de 0. Malgré ce grand froid, nous ne trouvâmes de la neige que dans les bois. Nous arrivâmes à neuf heures sur les bords de la rivière de Mémel, dont le vrai nom est Niémen. Après avoir passé dans un bac la rivière, qui n'étoit gelée que vers les bords, nous montâmes une rue qui conduit à Grodno : cette rue, ainsi que toute la Ville, est pavée de granite de différentes couleurs. On divise la Ville en haute & basse : la première a une Citadelle isolée, qui communique avec la Ville par le moyen d'un pont-levis placé sur une gorge très profonde : le chemin est très beau depuis Varsovie jusqu'à cette Ville ; mais à mesure qu'on approche du Nord, le terrain commence à devenir inégal, & forme des monticules. En traversant à un mille de Rotnica une petite rivière gelée, la glace se cassa, & une de nos voitures s'embourba. Il nous fut impossible de la retirer de cet endroit, quoique nous eussions attelé à cette voiture tous les chevaux, au nombre de dix ; & nous fûmes obligés d'en envoyer chercher quatre nouveaux : il étoit onze heures du soir. Le froid devint des plus violents ; nous fûmes du feu au milieu des glaces & de la neige : les chevaux arrivèrent enfin pendant que nous soupions, & nous sortîmes, après bien des peines, de ce malheureux endroit. Les montagnes se multiplioient à mesure que nous avançons : quoique peu élevées, elles nous oppoient de grandes difficultés. Les chevaux ne sont point ferrés en Pologne, & la plupart de

Tome I.

C

ces montagnes étoient gelées depuis le sommet. Nous arrivâmes le 31 à quatre heures du matin, sur le bord d'une riviere, que nous passâmes dans un bac, après deux heures de travail à faire rompre les glaces de ses bords. Nous prîmes de nouveaux chevaux au Village de Mereck, situé sur l'autre bord, & en partîmes aussi-tôt. Arrivés à Olitta, nous nous disposions à passer la Niémen pour la seconde fois, lorsqu'on nous apprit que le bac avoit été emporté par le courant, & qu'il falloit aller à Kowno par un chemin de traverse. La route devoit cependant très-mauvaise, & à peine eûmes-nous fait un mille que nous trouvâmes de nouvelles montagnes gelées : les rampes étoient très roides ; on ne pouvoit alors parvenir à leur sommet qu'en attelant tous les chevaux à la même voiture : on en atteloit ensuite une partie derriere pour descendre. Nous passâmes toute la nuit du 31 Janvier au premier Février, à voyager de cette maniere, & nous arrivâmes le même jour à Gniezno, Village dont le Comte de Pafcy est Seigneur : il étoit alors à Varsovie. N'ayant point trouvé de chevaux dans cet endroit, nous envoyâmes prier le Fermier du Château de nous en procurer ; il nous en accorda de très bons, qui nous conduisirent à Darszoniski avant midi, malgré des chemins affreux. Nous reconnûmes dans cet endroit que les Postillons s'étoient égarés, en s'écartant de la route de Kowno de plus de deux milles. Il fallut retourner sur nos pas. Les Habitans de ce Village nous firent espérer que la riviere de Niémen, qui n'étoit qu'à un quart de lieue, seroit parfaitement gelée. Nous prîmes cette route pour la traverser sur la glace ; mais arrivés sur les bords de la riviere, il nous fut impossible de la passer ; la glace étoit trop foible : nous fûmes obligés de prendre un autre chemin. Parvenus à une montagne proche du Hameau de Podstrava, nous tentâmes envain de la monter depuis trois heures après midi jusqu'à six heures du soir ; elle étoit cependant très basse ; mais sa rampe étoit escarpée, & gelée d'un bout à l'autre. Nous retournâmes au Hameau que nous venions

de quitter ; il n'étoit éloigné de cet endroit que d'une portée de fusil : après y avoir laissé reposer les chevaux pendant plusieurs heures, nous tentâmes de nouveau de passer cette montagne. Nous avions pris tous les Payfans du Hameau, & allumés des torches pour ménager nos flambeaux. Après avoir attelé les dix chevaux à la même voiture, nous parvînmes à moitié de la montagne ; mais il ne fut pas possible de passer outre, quoique les uns fussent occupés à fouetter les chevaux, & les autres à pousser la voiture. Toutes nos tentatives furent inutiles, & nous retournâmes au Hameau de Podstrava, où nous passâmes la nuit. Étant obligés de voyager à pied sur toutes ces montagnes gelées, M. Faviet avoit fait plusieurs chûtes : les dernieres furent très dangereuses ; il avoit plusieurs contusions, qui lui faisoient éprouver de vives douleurs. La maison où nous logions étoit une espece d'Auberge : elle présentoit le tableau de la plus grande misere ; un Juif en étoit le possesseur : il n'y avoit qu'un lit pour le pere & la mere ; le reste de la famille étoit couché par terre sur les haillons les plus dégoûtans. Ces gens n'ont d'autre lumiere que des lames de bois allumées : ils les plantent horifontalement dans le mur. Le Payfan se nourrit de pain pendant l'été dans ces endroits, ainsi que dans la Lichuanie ; mais il en manque pendant l'hiver, parce qu'il vend la plus grande partie de ses bleds : il se nourrit alors de cache, qui n'est autre chose que de l'orge mondé, cuit dans de l'eau comme du ris. Les Polonois aisés mangent beaucoup de cochon, & de la chou-croute (1). Ils ont encore une soupe qu'ils appellent *barsze* : le bouillon est du jus de betterave, qu'ils font aigrir dans un tonneau pendant plusieurs mois ; ils mêlent ce jus avec de l'eau, de la crème, & de la viande quand ils en ont. Ils regardent ce mets comme très délicat.

Les Habitans de ce Hameau sont si misérables, que nous ne

(1) Ce sont des choux qu'on a coupés, & qu'on a fait aigrir pendant plusieurs mois dans de l'eau.

pûmes nous procurer qu'avec beaucoup de peine quelques bottes de paille pour nous coucher. Quoique très fatigués, nous reposâmes peu : nous étions dans la plus grande inquiétude à cause des retards continuels que nous éprouvions. M. Favier étoit chargé de dépêches importantes pour M. le Marquis de l'Hôpital, Ambassadeur à Saint-Pétersbourg : nous demandoient une si grande diligence qu'il avoit été obligé plusieurs fois de rendre compte à M. le Duc de Choiseul de cette multitude d'accidents qui retardoient notre arrivée à Saint-Pétersbourg. Le Payfan que nous avions envoyé chercher de nouveaux chevaux revint à quatre heures du matin : il nous apprit qu'on n'avoit voulu nous en envoyer que jusqu'à la moitié du chemin ; ils nous étoient alors presque inutiles : nous prîmes le parti de tenter à tourner la montagne, & attendîmes en conséquence que le jour commençât à paroître. Nous nous fîmes accompagner par tous les Payfans que nous pûmes ramasser dans le Hameau, & avec leur secours nous sortîmes enfin le 2 au matin de cet endroit, où nous étions arrivés le 1^{er} à trois heures après midi. Nous arrivâmes à Kamtsiki à onze heures du matin, & le même jour à Kowno sur les quatre heures du soir.

Le 3 Février le thermomètre de M. de Réaumur monta tout-à-coup à 0 ; ce qui nous fit craindre le dégel : mais il descendit le soir avec la même promptitude, le vent ayant tourné au nord : nous voyageâmes toute cette journée dans une plaine. Le 4 au matin le froid diminua un peu ; le thermomètre n'étoit qu'à cinq degrés au dessous de 0 : le vent étoit considérable, il élevoit des tourbillons de neige qui nous incommodoient beaucoup : un Postillon ne put y résister ; il nous abandonna au milieu des bois, & se sauva, sans qu'il nous fût possible de le joindre : nous fûmes obligés d'en envoyer chercher un autre au plus prochain Village. Nous arrivâmes à Kraski à onze heures du soir, & le 5 à Mittau sur les dix heures du matin. Nous avions beaucoup souffert cette nuit du froid ; le ther-

momètre étoit descendu à onze degrés au dessous de 0.

Mittau est la Capitale de la Courlande, & la résidence du Duc. Cette Ville est belle, mais en général assez mal bâtie : on rencontre en sortant, le Palais que le Duc de Biren avoit fait bâtir pendant qu'il étoit le favori de la Czarine Anne. Ce Palais seroit de toute beauté, s'il étoit fini.

Les chemins avoient été très beaux depuis Kowno. Nous passâmes à Olin le même jour, après avoir traversé à un mille de cet endroit les limites de la Livonie & de la Russie. Tout le Pays étoit couvert de neige, & l'on commençoit à faire usage des traîneaux. Nous arrivâmes à Riga à dix heures du soir, & descendîmes à une Auberge nommée Krieq : on avoit déjà soupé ; la compagnie étoit très nombreuse : elle étoit assise autour de la table, dont on avoit tout enlevé, excepté les bouteilles & les verres. Tous les convives avoient une pipe de près de trois pieds de long ; ils fumoient & buvoient tour à tour : les uns étoient appuyés sur la table, les autres étoient étendus nonchalamment dans leur fauteuil, la veste déboutonnée ; on n'entendoit que le bruit qu'occasionnoit le choc des verres, des bouteilles, & le mouvement des levres de ceux qui fumoient. Il s'élevoit de toutes parts des tourbillons de fumée qui affectoient aussi désagréablement la vue que l'odorat. La fumée étoit si considérable qu'on distinguoit à peine les personnes à l'autre bout de l'appartement. Des Servantes fort jolies, très bien faites, & proprement habillées, paroissoient de temps en temps, & faisoient connoître qu'elles ne se piquoient pas d'être vestales.

Nous fîmes un assez mauvais soupé : nous avions moins besoin de manger que de prendre un peu de repos. Nous fîmes voir le lendemain la Ville, pendant qu'on nous construisoit des traîneaux, sur lesquels nous fîmes placer nos voitures.

Riga est une grande Ville très commerçante : elle est située sur la

Dana. Avant d'entrer dans la Ville, nous traversâmes sur la glace cette rivière : elle a environ deux fois la largeur de la Seine. La mer n'étant éloignée que de deux lieues de Riga, on y transporte aisément les marchandises. Cette Ville a autrefois appartenu aux Suédois, qui la perdirent du temps du Czar Pierre I^{er} : elle a conservé tous les privilèges qu'elle demanda lors de sa capitulation avec la Russie. Il y a peu de Noblesse, excepté parmi les Etrangers. Les Habitans sont presque tous Commerçans.

Après le dîner nous fûmes pour rendre visite au Gouverneur, qui est de la famille des Dolgorouski; mais comme il étoit très âgé & malade, il ne fut pas possible de le voir.

M. de Vitinhof, Conseiller de la Régence de Livonie, & Chevalier de l'Ordre de St. Alexandre Newski, nous combla de politesses. Il avoit épousé la fille du fameux Général Munick, qui étoit exilé en Sibérie.

Nos traîneaux furent finis le 7 : nous partîmes le même jour de Riga à six heures du soir. A peine fûmes-nous éloignés de la Ville d'un demi mille, que nous ne trouvâmes plus de neige : nous étions alors dans une vaste plaine, qu'il nous étoit impossible de traverser avec les traîneaux. La nuit étoit encore très obscure, & nous étions éloignés de tout secours. Nous tentâmes de remettre les voitures sur les roues; mais quoique nous eussions des flambeaux, l'obscurité de la nuit & la pesanteur de nos bagages nous opposèrent des obstacles insurmontables. Nous fîmes proposer aux Postillons, par un Interprete que j'avois pris à Varsovie, d'aller chercher du secours au plus proche Village : il s'éleva aussi-tôt une dispute des plus vives entre les Russes & l'Interprete. N'entendant point la Langue, il ne nous étoit pas possible de découvrir le sujet de la querelle; & mon Interprete étant ivre, nous ne pouvions ni lui faire entendre raison, ni l'obliger à se taire. Nous étions cependant toujours au bivouac par

le froid le plus rigoureux, sans beaucoup d'espérance de sortir si-tôt de cette situation : nous comprîmes enfin, après bien des peines, que les Postillons ne vouloient pas aller chercher du secours, sous prétexte que la nuit étoit trop obscure. Je m'approchai d'eux, & leur montrai un rouble (1) : ils partirent aussi-tôt, sans en pouvoir garder un auprès de nous; ils revinrent très promptement avec des Payfans. On décida qu'il suffiroit de détacher les traîneaux, qui tenoient lieu des roues de devant, & qu'on les attacherait derrière les voitures. Nous nous remîmes en route vers onze heures du soir; mais à peine eûmes-nous fait quelques pas que les cordes des autres traîneaux se cassèrent : les Payfans, qui ne nous avoient pas quittés, nous firent entendre qu'il seroit indispensable d'ôter les autres traîneaux, & qu'ils nous rendroient ce service, si nous leur voulions donner encore un rouble : nous leur en avions déjà donné deux, & un aux Postillons; ce qui faisoit vingt livres argent de France. Quoique peu contents de nous voir vexés de la sorte, nous leur accordâmes tout ce qu'ils demandèrent, par le désir où nous étions de sortir promptement de cet endroit. Nous voyageâmes tranquillement le reste de la nuit & une partie de la journée du 8. La neige augmentoit cependant de plus en plus : on ne voyoit même que des traîneaux sur la route; mais ce qui nous étoit arrivé nous avoit décidés à n'en faire usage que le plus tard que nous pourrions. Nous éprouvâmes le 8 un ouragan des plus violents : des tourbillons de neige s'élevoient de toutes parts; on distinguoit à peine à quelques toises de distance les objets les plus apparens; le vent lançoit la neige avec tant de violence que les chevaux s'arrêtoient à chaque instant, sans qu'il fût possible de les faire avancer. Pour surcroît de malheur un des Postillons culbuta dans un trou les chevaux & la voiture des équipages : nous crûmes que tout étoit perdu; nous descendîmes promptement de voiture, & après deux heures de travail nous nous

(1) Monnaie de Russie qui vaut cinq livres de France.

remêmes en route , & arrivâmes enfin à Lenzenhof. Le vent s'appaîsa bientôt ; nous fîmes la poste pour Wolmar sans aucun accident ; ce qui étoit très rare. Le Pays étoit couvert de neige , & la route très large : elle devint très étroite à la sortie de Wolmar ; le chemin étoit tracé sur un tas de neige que les vents avoient amassé entre des palissades : il n'étoit solide que dans les endroits battus ; les Postillons nous conduisoient avec les plus grandes précautions dans cette route dangereuse. Nous touchions au moment d'être délivrés de nos craintes , lorsque la voiture où nous étions disparut tout-à-coup : on voyoit à peine la tête des chevaux , & nous étions calcués dans notre voiture ; il ne restoit qu'une petite ouverture vers le haut de l'impériale , par où nous fortâmes sans attendre qu'on nous apportât du secours. Nous tentâmes envain tous les moyens possibles pour dégager notre voiture , en y attelant tous les chevaux de la première : nous fûmes obligés d'envoyer chercher des pelles au plus prochain Village , & nous parvînmes enfin à déterrer la voiture & les chevaux , après avoir passé une partie de la journée à cette opération. Nous fîmes mettre au premier Village nos voitures sur les traîneaux , & arrivâmes le 10 à deux heures après midi à Derpt. Nous y apprîmes par des Russes qui venoient de Saint-Pétersbourg , que la quantité de neige étoit si considérable sur la route , & que les chemins étoient si étroits , qu'il n'étoit pas possible de voyager avec nos voitures. Le Maître de la Poste nous confirma dans la même idée , & nous assura que nous n'arriverions pas à Saint-Pétersbourg dans quinze jours : nous abandonnâmes donc nos voitures , & prîmes dans cette Ville quatre traîneaux , deux pour nous , les deux autres pour le Domestique & les équipages. Je connus pour la première fois la facilité de voyager avec des traîneaux : nous allions avec la plus grande vitesse , sans éprouver aucun accident. Le froid augmentoit cependant chaque jour à mesure que nous approchions de Saint-Pétersbourg : le 11 le thermomètre se soutenoit à douze degrés

dégrés & demi à midi , & il descendoit de quatre ou cinq degrés pendant la nuit. Presqu'à découvert dans nos traîneaux , nous éprouvions les plus vives douleurs de ce froid rigoureux , auquel nous n'étions pas accoutumés. Nous arrivâmes enfin à Saint-Pétersbourg le 13 Février , après deux mois & demi de route. Chaque jour avoit été marqué par des accidents si multipliés , que j'avois désespéré d'arriver à temps en Russie pour mon observation.

J'allai sur-le-champ chez M. le Marquis de l'Hôpital , notre Ambassadeur , dont j'éprouvai bien des bontés. Il étoit au moment de son départ : M. le Baron de Breteuil y resta Ministre Plénipotentiaire.

J'étois parti de France d'après la demande que l'Académie de Saint-Pétersbourg avoit faite à celle de Paris , d'envoyer un de ses Membres en Sibérie , où quelques Astronomes de Russie devoient aussi se rendre. Ces Astronomes étoient déjà partis depuis plus d'un mois , lorsque j'arrivai à Saint-Pétersbourg : leur départ & quelques difficultés survenues avant mon arrivée , avoient rendu problématique mon voyage à Tobolsk. Des Académiciens de Pétersbourg proposèrent différents autres endroits de la Russie , d'un accès plus facile que Tobolsk , & beaucoup moins éloignés ; mais la durée du passage de Vénus sur le Soleil étoit plus courte dans cette Capitale de la Sibérie que dans aucun autre endroit du Globe : elle offroit alors la position la plus avantageuse , dont tout autre n'auroit pu me dédommager. Il me fut aisé de faire goûter ces raisons à un Ministre aussi éclairé que M. le Baron de Breteuil. Il trouva auprès de M. le Comte de Woronzof , Grand Chancelier de Russie , amateur & protecteur des Sciences , toutes les facilités possibles ; les obstacles qu'on avoit suscités furent levés , & mon départ fut enfin fixé au 10 Mars.

L'Impératrice Elisabeth donna les ordres les plus précis à ce sujet.

Tome I.

D

C'est à la protection de cette Princesse que je dois les secours dont j'ai joui en Sibérie pendant le cours de mon voyage.

Arrivé à Saint-Petersbourg, j'étois encore éloigné de plus de huit cents lieues de Tobolsk. Ce nouveau voyage exigeoit de nouveaux préparatifs, & d'un genre différent de ceux dont je m'étois occupé à mon départ de France. Il falloit me pourvoir pour tout ce trajet, de provisions de bouche de toute espece, même de celles dont l'usage est le plus nécessaire, comme de pain; de lits, & de tous les ustensiles nécessaires à la vie. Je ne pouvois me passer ni d'un Interprete, ni d'un Horloger pour raccommoder mes pendules, en cas d'accident. A peine avois-je le temps de désirer; j'étois prévenu en tout par M. le Baron de Breteuil; il partageoit mon zele pour cette observation. C'est à lui sur-tout que les Sciences en doivent le succès; & que ne doit pas d'ailleurs la Nation à ce sage Ministre?

La saison étoit cependant si avancée, que menacé du dégel avant mon arrivée à Tobolsk, on me faisoit craindre que ce nouveau contre-temps ne rendit mon voyage inutile, en m'obligeant de rester au milieu des forêts de Sibérie. Je fondois toute mon espérance dans la facilité qu'offrent les traîneaux pour voyager avec la plus grande vitesse.

Je partis de Saint-Petersbourg le 10 Mars au soir, avec quatre traîneaux. On en distingue de plusieurs especes (*N. 1.*), quoique la construction soit toujours la même à plusieurs égards (1).

(1) *Description des Traîneaux.*

La partie inférieure des traîneaux est composée de deux piéces de bois qui ont six pouces environ de largeur, & trois d'épaisseur à l'extrémité du derrière du traîneau: ces dimensions sont les mêmes sur deux ou trois piéds de longueur; elles diminuent ensuite, toujours en approchant de l'autre extrémité, qui se relève en arc sur le devant du traîneau, jusqu'à la hauteur de deux piéds environ, ainsi que dans le traîneau



J. B. D. H. del.

J. B. D. H. del.

TRAINSAUX DE RUSSIE POUR VOYAGER PENDANT L'HIVER ET TRANSPORTER LES DENREES

Celui dans lequel je voyageois en partant de Saint-Petersbourg, étoit fermé de toutes parts : mais il étoit très pesant, à cause de tout ce que j'avois placé dans son intérieur. On y avoit attelé cinq chevaux de front : l'Hotloger & mon Domestique étoient dans un autre couvert à moitié ; un Bas Officier, que M. le Chancelier avoit eu la bonté de me donner, pour me conduire, avoit choisi celui où étoient les provisions ; & mes instrumens étoient dans un quatrieme.

Désirant procurer à ceux qui m'accompagnoient, tous les agrémens qui étoient en mon pouvoir, je leur donnai la liberté d'acheter toutes les provisions de bouche qui étoient le plus de leur goût, excepté du vin ; il n'étoit pas possible d'en emporter une assez grande quantité pour tout le monde. Je me bornai même à n'en accepter de M. le Baron de Breteuil, que quatre facons pour mon usage, dans l'espérance à la vérité d'en trouver à Tobolsk.

de la Planche 1^{re}, où l'on voit quatre enfans trainés par deux autres. (On donne cette courbe au bois, au temps de la sève, en le fixant dans cet état contre les maisons, où il reste quelquefois une année.) Ces deux pieces, qui sont les principales du traineau, ont dans le milieu de au dessous deux lames de fer presque aussi minces que celles des patins, & l'usage en est le même. Ces deux pieces sont fixées à deux pieds & demi de distance plus ou moins, par des traverses très solides : au dessus de ce premier chassis on en place un second, qui est attaché au premier par des chevilles, ainsi qu'on le voit dans le traineau ci dessus : les pieces du second chassis sont cependant moins fortes que celles du premier. Cette construction simple forme les traineaux ordinaires, dont on fait usage pour transporter les provisions & les bagages : ils sont trainés quelquefois par des hommes ; mais on y attèle communément plusieurs chevaux, & plus souvent un seul, par le moyen de deux beaucards attachés sur les côtés du traineau : le Conducteur s'assied alors sur les provisions ; & si le traineau est vuide, il se tient quelquefois debout, quoique le traineau aille avec toute la vitesse possible. Les autres traineaux de voyage sont de deux sortes : les uns sont couverts en entier, & les autres à moitié seulement. Ces derniers sont les plus communs : leur construction differe très peu de ceux dont j'ai déjà parlé ; on élève sur le second chassis huit montans de bois, de même hauteur que les deux pieces de bois recourbées. Ces montans sont fixés en bas par des chevilles, & en haut par deux traverses : on forme avec des cerceaux sur le derrière du

Je partis dans la semaine de Maslinitcha : elle précède le grand Carême ; les Russes se mettent alors rarement en route, à cause de la débauche du Peuple : il ne cesse d'être ivre pendant ce temps, & se livre à toutes sortes d'excès. La crainte de manquer mon observation ne me permit pas de suivre les conseils qu'on me donna, de retarder mon voyage, & je n'éprouvai aucun événement fâcheux de la part des Russes.

Je voyageai toute la nuit sans sortir de mon traîneau, & ne dormis que le 11 dans la matinée. J'arrivai le même jour vers midi à Tschoudoiwa. Quoiqu'enfermé dans mon traîneau, & couvert de pelisses, j'y avois éprouvé un très grand froid : j'en fortis pour entrer dans un poêle ; mais quel fut mon étonnement, de voir de petits enfans nus qui jouoient sur la neige par ce froid rigoureux, tandis que d'autres plus âgés s'amusaient à en promener quatre ou cinq dans un traîneau ! Ces enfans s'accoutument ainsi dès leur naissance au froid, dont ils ne sont jamais incommodés, quoiqu'ils éprouvent à chaque instant l'alternative du froid & du chaud en rentrant dans leurs poêles.

Je fis apporter dans le poêle ce qui m'étoit nécessaire pour dîner :

traîneau, une espèce de coffre semblable à ceux des cahiolets ; ou plutôt le traîneau dans cet état forme la caisse d'une voiture comme tous le nom de dormeuse : elle est couverte de toutes parts avec du cuir, & le plus souvent avec des raquettes (1). Ce traîneau ainsi construit, est de la plus grande légèreté : on en peut voir la figure dans la Planche 1^{re}. Pour rendre le traîneau plus solide, on fixe obliquement sur les côtés deux traverses, qu'on attache ensemble derrière le coffre : on se met à l'abri des injures de l'air, en attachant une raquette sur le bord de l'impériale ; on l'abat sur le devant du traîneau, ou on la relève à volonté : on en place une seconde sur les pieds, pour empêcher en même-temps que la neige ne tombe dans le traîneau. Le plus commode de tous les traîneaux est celui qui est placé au milieu de la Planche : c'est une caisse très légère, qui a six pieds de long sur trois de large, & quatre ou cinq pieds de haut, avec une porte & une fenêtre de chaque côté ; on y procure les mêmes commodités que dans une voiture ordinaire.

(1) Les raquettes sont des aubes serrées avec des filarets d'écorce d'arbres.

je trouvai plusieurs de mes flacons vuides, & une partie des autres provisions avoient disparu. Ayant voulu m'informer des circonstances de cet événement, l'un de mes Conducteurs me répondit qu'ils en étoient les auteurs ; que quant au vin ils le préféreroient à l'eau-de-vie, & qu'ils vouloient en boire. Ce début, & le ton décifif avec lequel on me tint ce langage, me surprirent d'autant plus que je n'avois rien négligé pour captiver & m'attacher tous ces gens. L'idée de voyager seul avec des personnes que je ne connoissois que depuis deux jours, & qui tenoient une pareille conduite, ne me permit pas d'apporter la plus petite réflexion à celle que je devois tenir : ma réponse fut telle que M. le harangueur fut aussi prompt à sauter de plein gré l'escalier, que je l'avois été à lui répondre. Je fus cependant très aisé quelques moments après de sa légèreté, & ne me repentis pas de ma vivacité : trop de prudence auroit eu pour moi dans cette circonstance les suites les plus fâcheuses. Les Russes de cette classe ne connoissent d'autre subordination que celle des vils Esclaves : ils ne reconnoissent un maître qu'aux durs traitements qu'ils en éprouvent.

J'arrivai le 13 à Gorodnia, hameau situé entre Twer & Klin : à peine fus-je sorti de mon traîneau, que l'Horloger m'en demanda un pour lui seul ; il se plaignoit qu'il étoit trop gêné dans celui où il étoit avec mon Interprete : outre que cet arrangement produisoit une augmentation de dépense absolument inutile, la difficulté d'avoir des chevaux suffisoit pour me déterminer à lui refuser cette demande. Cette fantaisie d'un second traîneau étoit d'autant plus mal fondée, que si le traînage est agréable au commencement de l'hiver, cette façon de voyager est des plus incommodes vers la fin de cette saison ; sur-tout si on est seul dans un traîneau : les routes sont dans ce temps toutes coupées par des fossés parallèles, éloignés de six à sept toises, & l'on trouve souvent des creux de plusieurs pieds de profondeur, dans lesquels les traîneaux se précipitent : on éprouve alors des se-

couffes si violentes ; qu'on court les plus grands dangers de se fracasser la tête contre les parois du traîneau, si l'on ne reste point couché. Malgré cette précaution on est baloté si considérablement, que les Voyageurs préfèrent d'être plusieurs ensemble : les secouffes deviennent alors moins dangereuses.

J'arrivai à Moscou le 14 au soir, mes traîneaux tous brisés, par les secouffes perpétuelles qu'ils avoient éprouvées : ils étoient en si mauvais état, qu'il ne fut pas possible de les faire raccommoder. M. le Chancelier de Woronzof m'adressa à Moscou à M. son frere : je reçus de lui les plus grandes marques d'amitié, ainsi que de Madame la Comtesse son épouse ; ils jouissent dans cette Ville de la plus grande considération : ce respect qu'on a pour leur vertu est plus flatteur que celui qui est attaché au rang qu'ils y occupent. M^{rs} de Woronzof sont les peres des Etrangers : la sincérité & l'aménité, plus rares en Russie que par-tout ailleurs, sont chez eux des qualités qu'on reconnoît dès le premier moment qu'on a l'honneur de les voir.

M. de Woronzof me confirma que le dégel seroit décidé avant mon arrivée à Tobolsk, ainsi qu'on me l'avoit prédit à Saint-Pétersbourg : il m'auroit alors été impossible d'arriver dans cette Ville, & de remplir l'objet de ma mission. J'avois employé quatre jours pour arriver de Pétersbourg à Moscou, tandis qu'on fait souvent cette route en deux jours. Ce retard avoit été occasionné par une multitude d'accidents que je n'avois pas prévus : ils avoient leur source dans le mauvais état des chemins.

Le froid m'avoit encore retardé, en engageant ceux qui m'accompagnoient à rester trop long-temps dans les poëles, pendant qu'on changeoit les chevaux. Ces inconveniens me firent connoître alors la vérité des obstacles qu'on m'avoit prédits, & l'impossibilité d'arriver à Tobolsk, si je ne prenois d'autres arrangements.

J'abandonnai les nouveaux traîneaux que j'avois commandés, &

je m'en procurai de ceux des Paysans : il m'étoit plus facile de les faire arranger promptement. Je rétablis mes provisions, qui étoient en assez mauvais ordre, ou plutôt M. de Woronzof me procura la plus grande partie de ce qui m'étoit nécessaire. Je partis le 17 au matin, résolu de ne plus m'arrêter : je signifiai le lendemain à mon Horloger & à mon Interprete, que je les laisserois en route, s'ils entroient dans les Poëles. Cette menace, qu'ils savoient que j'exécuterois, & l'eau-de-vie que je faisois distribuer aux Postillons, eurent tout le succès que j'en avois espéré : je n'éprouvois plus de retard, & mes traîneaux alloient avec une rapidité sans égale. Les rivières gèlent très promptement dans le Nord : leurs surfaces gelées ne sont point raboteuses, ainsi que la riviere de Seine à Paris ; mais elles sont parfaitement unies : la vitesse des traîneaux est alors si grande qu'étant sur la riviere d'Ocka, un des Postillons ne put éviter un trou où l'eau n'étoit pas gelée, quoiqu'il l'eût découvert à la distance de plus de trente pas : un cheval de volée tomba dans ce trou ; les autres, malgré leur résistance, & les efforts du Postillon, qui ne cessoit de les fouetter, y auroient été entraînés sans le prompt secours que nous y apportâmes, en coupant les cordes qui l'attachoient au traîneau. On trouve quantité de trous pareils, où l'eau ne gele jamais, quoique la glace ait jusqu'à trois pieds d'épaisseur, & que la rigueur du froid fasse geler l'eau-de-vie & l'esprit de vin. J'ai vu sur cette même riviere un espace de plus de cent toises, où l'eau n'étoit pas gelée. On seroit d'abord tenté d'attribuer ce phénomène à des sources d'eau chaude qui peuvent se trouver dans le fond de cette riviere : mais comment imaginer des sources assez abondantes pour produire des ouvertures aussi considérables ? D'ailleurs cette riviere étant d'une très grande profondeur, quelque légèreté spécifique qu'on suppose à ces eaux de source, elles auroient le temps de contracter un degré de froid dans la diagonale qu'elles parcourent pour parvenir à la surface. Il me paroîtroit plus

simple d'en chercher la cause physique dans la congélation même des eaux de cette rivière : & en effet, dans les Pays du Nord, ainsi que dans nos climats, les grandes rivières ne gèleront jamais, à cause de la vitesse du courant, si les glaçons ne commencent à se former vers les bords des rivières, où les eaux sont plus tranquilles : ces glaçons flottants s'accroissent, se multiplient chaque jour, & couvrent bientôt la surface des eaux. Dans ces circonstances la rigueur des froids du Nord fixe dans le même temps tous ces glaçons flottants : ils forment par conséquent une surface parfaitement unie ; tandis que dans nos climats tempérés la surface des rivières gelées est toujours raboteuse, parce que le froid n'est pas assez vif pour produire cette prompte réunion.

En admettant dans le Pays du Nord cette prompte réunion des glaçons flottants, on conçoit aisément qu'ils doivent laisser entr'eux des intervalles vuides, à cause des figures différentes de ces glaçons. Quant au grand espace dont j'ai parlé, il est vraisemblable qu'il a la même origine : il occupoit le milieu du courant suivant sa longueur ; or supposant la rivière gelée sur ses bords pendant qu'elle charioit, & par conséquent son canal considérablement rétréci à la surface de l'eau, les grands glaçons auront formé un embarras dans cet endroit ; ils s'y seront fixés, & auront occasionné cette grande ouverture. On dira sans doute, & avec raison, que quoique la surface de l'eau soit gelée, la rivière peut charier encore sous cette surface gelée : ces glaçons doivent monter à la superficie de l'eau dans les endroits qui ne sont pas gelés, s'y fixer, & remplir les espaces vuides. Ces nouveaux glaçons sont, je crois, la véritable cause pour laquelle on trouve si peu d'espace vuide sur ces grandes rivières : mais il ne s'ensuit pas que toutes les ouvertures doivent être remplies ; d'ailleurs dès le moment que les rivières sont gelées, elles charient très peu, & pendant un espace de temps très court. Dans notre climat tempéré le froid est peu considérable, eu égard à celui des Pays du Nord, où le

le thermomètre descend à vingt ou vingt-cinq degrés, & quelquefois jusqu'à soixante-dix : les variations de la température de l'air sont encore si considérables dans notre climat, qu'on éprouve souvent plusieurs dégels dans le même hiver ; & ainsi il n'est pas surprenant que les rivières charient la plus grande partie de ces temps ; tandis que le froid excessif des Pays du Nord fixe tout-à-coup tous les glaçons flottants ; & il ne s'en forme plus de nouveaux, parce que le froid y est continué pendant sept à huit mois de l'année.

J'ai fait une remarque en Sibérie, qui prouve que les rivières gelées ne charient plus après ce premier moment, & que les espaces vuides, situés vers les courants, ne doivent jamais geler tout le temps que dure l'hiver. En voyageant sur l'Oka, & par la suite sur le Volga, je rencontrai sur ma route quantité d'ouvertures de dix-huit pouces de diamètre : elles avoient été faites par les Payfans à travers la glace, qui avoit trois pieds d'épaisseur ; ils font usage de ces ouvertures pour placer dans la rivière des filets propres à prendre le poisson. Cet usage n'auroit point été établi, & ne subsisteroit point, si ces rivières charioient, puisque leurs filets seroient bientôt emportés. La même raison prouve que l'eau ne doit pas geler dans ces endroits ; & en effet, je l'ai toujours trouvée liquide dans toutes les ouvertures où je me suis arrêté pour examiner ce fait.

Cette observation, en faisant voir que le mouvement des eaux courantes est un grand obstacle à leur congélation, vient à l'appui du système des Physiciens qui ont avancé que l'eau des mers situées vers le pôle ne devoit jamais être gelée, malgré les montagnes énormes de glace qui flottent sur les côtes de ces mers à la fin de l'hiver. Ces montagnes de glace n'ont été formées que sur les côtes, aux embouchures des rivières sur-tout, par les glaçons qu'elles y ont chariés au commencement de l'hiver : mais en pleine mer l'eau n'y doit pas être plus gelée que dans la zone torride, & les Voyageurs

n'ont été en danger sur ces mers, que parce qu'ils ne s'éloignoient pas assez des côtes.

L'accident qui a donné lieu à cette courte dissertation arriva à quelques lieues de Niznowogorod, où j'arrivai le 20 à une heure après midi.

Avant d'arriver à Niznowogorod, j'observai de mon traîneau que la petite chaîne de montagnes qui borde la rivière d'Oka du côté du midi, étoit disposée par couches de matieres de différentes couleurs. Cette montagne étant coupée à pic, ces couches étoient des plus apparentes, & m'offroient des objets intéressans : je fis arrêter le traîneau pour aller les examiner, j'étois alors à vingt wersts de Niznowogorod. Cette montagne avoit environ cinquante toises de hauteur au dessus du niveau de la rivière, & les couches dont j'ai parlé six à sept toises seulement : malgré le plus grand désir de les examiner de près, je balançai cependant long-temps sur le parti que je devois prendre ; je ne pouvois parvenir à leur hauteur qu'en traversant un tas de neige de quarante pieds de hauteur, que les vents y avoient entassée : elle me parut assez solide vers le bas pour me porter ; mais il étoit à craindre qu'une fois embarqué sur cette neige, elle ne m'engloutit ; j'y montai cependant, avec une hache & un marteau, suivi de mon Domestique, qui m'abandonna aussi-tôt. Ce tas de neige étant à la hauteur des couches, j'en fis le dessin ; j'examinai & pris des échantillons de ces différentes matieres : je descendis néanmoins promptement ; j'étois obligé de changer de place à chaque instant, parce que je m'enfonçois insensiblement, & me trouvois au bout de quelques minutes dans la neige jusqu'aux genoux. Ces différentes couches, qui de loin présentoiient un mur de brique, étoient un gyps particulier, dont je parlerai à l'article de l'Histoire Naturelle de Russie.

Quoique vers la fin de l'hiver, j'avois trouvé peu de neige dans

le plat pays, sans doute parce que les grands vents l'avoient rassemblée dans les endroits qui opposoient des obstacles à la direction du vent. C'est par cette raison qu'il y en avoit une si grande quantité le long de cette montagne : je la suivis jusqu'à Niznowogorod, & je remarquai dans plusieurs endroits les mêmes couches dont j'ai déjà parlé plus haut. Mon premier soin en arrivant dans cette Ville fut d'aller voir M. Ismaelof, qui en étoit le Gouverneur : je devois lui remettre des lettres de M. de Woronzof, Grand Chancelier. Ce Ministre n'avoit point borné ses bontés à me procurer des lettres de recommandation pour tous les endroits où je devois passer ; il avoit encore donné des ordres avant mon départ de Saint-Pétersbourg, pour que j'eusse sur ma route tous les agréments qu'on pouvoit me procurer. Je dois ajouter que plusieurs autres Seigneurs m'avoient prévenu, en me donnant de même des lettres qui portoiient des ordres pour leurs Cens d'Affaires : aussi je trouvois auprès d'eux les plus grands secours. Si je me suis trouvé dans quelques circonstances fâcheuses, je ne dois l'attribuer qu'au Pays & au naturel du Peuple qui l'habite. On n'est point à l'abri de ces événements dans les régions les plus policées ; à plus forte raison dans la Sibérie, si éloignée des yeux du Souverain.

J'appris par M. Ismaelof, qu'il y avoit dans la Ville un François nommé Boudet, chargé de l'éducation des enfans d'une des principales Maisons de la Ville : il s'en acquittoit avec distinction ; aussi étoit-il très estimé & considéré dans cet endroit. Il me vint voir le même jour, & me conduisit dans tous les endroits que je désirois connoître.

M'étant arrêté à Niznowogorod, pour faire raccommoier mes traîneaux, je passai toute la journée du 20 à voir la Ville, dont la position est des plus agréables : elle est située en amphithéâtre, sur la rampe d'une montagne dont le bas est arrosé par le Volga. On trouve sur cette montagne une plaine considérable : le terrain, situé

au niveau de ce fleuve, offre également une plaine au-delà du Volga : elle est bornée par la seule étendue de la vue.

Ce fleuve est d'autant plus beau à Niznowogorod, que la rivière d'Oka a son embouchure dans cet endroit : la profondeur du Volga est de trente pieds, & sa largeur de cent cinquante toises, avant sa jonction avec la rivière d'Oka : la largeur de celle-ci est au moins de soixante toises. Ces deux rivières offrent en été le coup d'œil le plus agréable, par l'étendue de cette nappe d'eau. Le Gouvernement est entouré de murs en pierre : ils forment une espèce de fortification, mais foible ; la Ville a quatre cents toises environ de longueur, y compris les Fauxbourgs : elle est dans le deuxième rang en Russie, par son étendue, & à juste titre dans le premier, par son commerce, parce qu'elle est l'entrepôt de tous les grains des environs ; ce qui la rend très commerçante. On y voit chaque jour en été, sept à huit cents nouveaux visages, pendant quatre mois de l'année : cependant les Habitants n'y sont pas riches, parce que la plus grande partie du commerce s'y fait pour le compte du souverain Despote, dont tous les Employés sont de petits Tyrans ; le surplus de ce commerce appartient aux différents Seigneurs qui y font apporter leurs grains, de façon que l'Habitant de la Ville n'est pour rien dans ce commerce. On y voit quelques Marchands Merciers : mais on trouve à peine chez eux quelques mauvaises étoffes ; leurs boutiques sont situées dans le Marché, sur le bord du Volga. Je trouvai dans ce Marché une population considérable : les provisions qu'on y vendoit consistoient en poissons gelés de différentes espèces ; on les prend au commencement de l'hiver, & on les conserve par le moyen du froid, jusqu'à la fin de cette saison, ainsi que la viande de boucherie & le gibier : on en fait souvent des provisions pour quatre ou cinq mois.

La Ville est aussi désagréable par la façon dont elle est bâtie ; qu'agréable par sa situation : les maisons sont presque toutes en

bois ; il n'y en a que quelques-unes en brique. On compte trente Paroisses dans cette Ville, & cinq ou six Couvents : mais chaque Paroisse n'a que deux ou trois Prêtres, nombre plus que suffisant pour celui des Paroissiens qui en dépendent. C'est un usage parmi les Russes d'avoir une multitude de Paroisses dans leurs Villes, quoiqu'elles soient très peu peuplées : cette quantité de Paroisses multiplie considérablement les Gens d'Eglise.

On marie les garçons, ainsi que dans tous les environs, à quatorze ou quinze ans, & les filles à treize : les femmes y sont souvent fécondes jusqu'à cinquante. On conclura sans doute que ce Pays doit être très peuplé : on verra cependant le contraire par la suite, & qu'il est nécessaire d'y marier les filles de bonne heure, pour éviter le désordre.

Mes traîneaux ayant été raccommodés le 21 au soir, je partis de cette Ville le même jour à huit heures : l'accident qui m'étoit arrivé auprès de Niznowogorod, où un de mes traîneaux avoit manqué de périr, quoique pendant le jour, m'avoit d'abord déterminé de renoncer à voyager sur les rivières pendant la nuit. On ne voit pas alors les trous : nous pouvions tous être engloutis, sans que la perte des uns pût même indiquer aux autres la présence du danger ; les Postillons m'assurèrent cependant qu'ils connoissoient les endroits dangereux, & que nous racourcirions beaucoup en suivant ce fleuve. Je me confiai à leur expérience : j'arrivai le 22 à Kuzmodemiansk à sept heures du soir, après avoir fait quarante-trois lieues : la surface du Volga étoit aussi unie qu'une glace ; on n'y voyoit pas la plus petite inégalité ; la neige qui étoit tombée avoit été enlevée aussi-tôt par les vents, & les traîneaux alloient avec une vitesse dont on ne peut se former aucune idée. Je sortois quelquefois de mon traîneau, & me plaçois derrière, pour jouir du plaisir de voyager avec cette promptitude ; plaisir d'autant plus grand que les bords du Volga étant très peuplés sur cette route, ce fleuve étoit couvert

d'une multitude de traîneaux qui se croisoient, se heurtoient, & souvent se culbutoient par l'excessive vitesse dont ils alloient. Quoique ce spectacle fût des plus amusans pour moi, je ne pouvois en jouir long-temps : la rigueur du froid qui faisoit descendre le thermomètre à dix-huit degrés, m'obligeoit de rentrer promptement dans mon traîneau; je ne pouvois supporter d'ailleurs l'excessive vitesse, lorsque je restois debout sur mon traîneau. Les chevaux dont on fait usage sont d'une espece très petite : ils paroissent même très foibles à la vue; mais ils sont durs à la fatigue, & vont avec la plus grande vitesse, quoique les Postillons les fouettent rarement : ils se bornent à les siffler en remuant la main, & en leur parlant; ils appellent ces animaux leur mere, leur sœur, leur bien-aimé : on croiroit, à les entendre, qu'ils sont en conversation avec des êtres raisonnables. Je faisois quelquefois quatre lieues par heure : mais j'étois souvent retardé par la difficulté de trouver assez de chevaux.

Si la mauvaise saison m'avoit fait éprouver beaucoup de désagréments en voyageant en traîneau, je fus convaincu par la traversée que je fis de Niznowogorod à Kuzmodemiansk, que cette voiture est fort agréable dans le commencement de l'hiver : j'étois aussi tranquille dans mon traîneau sur le Volga, que je l'aurois été en été dans un bateau.

Kuzmodemiansk est un assez gros Village qu'on appelle Ville en Russie : il est situé sur le bord du Volga. Je trouvai à la porte une assemblée d'une quinzaine de Payfans : ils prirent mon baromètre pour une horloge. Un de ces Payfans avoit une chaîne au cou, d'où pendoit un gros billot de deux pieds & demi de hauteur sur huit pouces de diametre : c'est une punition; mais je ne pus savoir son crime. Je trouvai dans cet endroit tous les chevaux dont j'avois besoin : je partis aussi-tôt, & quittai la route du Volga avec regret.

Depuis Saint-Pétersbourg je n'avois point rencontré de montagnes qui en méritassent le nom : cette vaste plaine est découverte

dans bien des endroits, & cultivée en partie : on ne voit dans les autres que des pins & des bouleaux. Après avoir traversé le Volga à Kuzmodemiansk, j'entrai dans une grande forêt de plus de trois cents lieues de longueur : on pourroit même regarder comme une seule forêt le reste de la route, jusqu'aux environs de Tobolsk, dont j'étois encore éloigné de près de cinq cents lieues.

Les bois étoient de même nature dans cette forêt que ceux dont j'ai déjà parlé : mais la neige étoit plus considérable ; elle avoit plus de quatre pieds d'épaisseur dans les bois, tandis que dans le pays découvert elle n'avoit que deux pieds au plus. Le thermomètre se soutenoit toujours à dix-huit & dix-neuf degrés au dessous de o.

Je fus obligé de faire avec les mêmes chevaux les postes de Bolchaïa & de Koumia : la première n'est éloignée de Kuzmodemiansk que de deux lieues, & la dernière de deux & demie : les deux postes n'étant que des Hameaux composés de quatre ou cinq maisons, je n'y trouvai ni chevaux ni Postillons ; je fus encore obligé de me servir des mêmes jusqu'à Choumetri, où j'arrivai le 23 à dix heures du matin. Les gens de ce Hameau se sauverent dans les bois à mon arrivée : je me trouvai seul avec le Maître de la Poste ; nous parcourûmes en vain ce Hameau pour avoir des chevaux : je ne vis par-tout que des enfans au berceau ; les meres & les filles s'étoient cachées, dans la crainte qu'on ne les fit servir de Postillons. Le Maître de la Poste n'avoit que six chevaux, ainsi qu'il est porté par l'Ordonnance, pour l'usage des Couriers de la Cour, & les anciens n'étoient pas en état de me conduire plus loin. Quelques Payfans passerent dans leurs traîneaux : on les arrêta, en leur disant qu'on avoit besoin de leurs chevaux ; au-lieu de faire quelque résistance, ils abandonnerent les traîneaux, avec tout ce qu'ils contenoient, & se sauverent dans les bois : on en prit cependant quelques-uns qui furent moins prompts à la course. Je demandai la raison de leur fuite, & de cette espece de désordre que je n'avois pas encore

épruvé : on me répondit que la plupart des Voyageurs dispofoient en maîtres dans ces Hameaux des chevaux & de tout ce que ces Habitans poffédoient ; qu'ils étoient fouvent maltraités en demandant les rétributions qui leur font dues. Ils avoient jugé, à l'uniforme de l'Officier qui me conduifoit, & à ma petite caravane, qu'ils pourroient éprouver le même traitement : les anciens Poffillons raffurèrent ces malheureux Payfans ; l'eau-de-vie que je leur fis diftribuer rétablit l'ordre dans ce Hameau. Ceux qu'on avoit arrêtés demanderent même à me conduire avec ceux des anciens Poffillons qui étoient le moins fatigués : je remontai enfuite continuellement vers le Nord. Le froid & la neige augmentoient chaque jour ; les habitations devenoient plus rares ; il falloit faire vingt-cinq à trente lieues avec les mêmes chevaux : les chemins étoient fi étroits qu'un traîneau y paffoit à peine, & ils étoient d'ailleurs fi tortueux qu'on étoit fort incommodé du choc continuel qu'on éprouvoit contre les arbres. Les creux qu'on rencontroit à chaque instant faifoient encore effuyer des fecouffes fi violentes, que j'étois dans une crainte perpétuelle que les traîneaux ne fe briffaflent. Si je rencontrois d'autres traîneaux venant du côté de la Sibérie, on les couchoit fur le côté, pour laiffer paffer les miens : c'eft un droit accordé à ceux qui voyagent avec la Poste Royale ; une clochette attachée au premier cheval en eft le figne, & avertit au loin les Voyageurs de fe ranger.

Le premier endroit que je rencontrai en partant de Choumetri, eft le Bourg de Carewokokszaisk : il dépend uniquement de l'Impératrice ; les Habitans, qui ne dépendent que du Souverain, font beaucoup plus heureux que ceux qui ont des Seigneurs particuliers. Ceux-ci ayant la liberté des impofitions, en abufent prefque toujours : outre le droit du Seigneur, les Habitans payent encore un rouble (cinq livres de France) à l'Impératrice. La Maîtrefle de la Poste, âgée de quarante ans, avoit eu vingt enfans, dont elle n'en a confervé que deux ; l'un âgé de cinq ans, & l'autre de quatre : tous
les



SOUPE RUSSE.

les autres étoient morts avant d'avoir atteint cet âge. Je m'arrêtai dans cet endroit pour faire raccommoder mes traîneaux ; j'en partis aussi-tôt qu'ils furent en état ; le thermomètre se soutenoit toujours à la même hauteur de dix-huit à dix-neuf degrés. A quelques verstes de ce Bourg mon traîneau fit une culbute si violente, que mon dernier baromètre fut cassé. Je n'avois point quitté la forêt depuis Kuzmodomiensk, & je n'avois rencontré de clairières que dans les environs des habitations : les bois étoient toujours de pins, sapins & bouleaux ; ils avoient été brûlés par accident dans quelques endroits, sur des distances de vingt à trente lieues. C'étoit alors le temps du Carême, que les Russes observent avec la plus grande rigidité : ils ne se nourrissent qu'avec un mauvais pain noir, mal fait & mal cuit, & avec du gruau qui a bouilli dans de l'eau : les plus opulents y mêlent de l'huile de chenevis. Ils ont pour boisson de la quouas, qui n'est autre chose que de l'eau qui a fermenté avec du fon & un peu de farine : cette liqueur est très claire, & d'une couleur jaunâtre ; mais plus aigre que du vinaigre, & d'un goût insupportable pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Dans les autres temps de l'année, ils se nourrissent sur-tout de poisson & de piroquis : les piroquis sont des espèces de petits pâtés de trois pouces de diamètre, remplis en dedans d'un poisson qu'ils appellent *siantki*. Ils prennent leur repas sur une table, où ils se placent autour d'une jatte remplie de gruau (N. 11) ; les uns sont assis, & les autres se tiennent debout : de vieilles femmes vont dans les maisons à l'heure des repas, pour y vendre des piroquis.

Leurs chaumières offrent un séjour d'autant plus triste, que la rigueur des hivers ne leur permet pas de communication avec l'air extérieur : les fenêtres n'ont ordinairement qu'un pied de large sur six pouces de haut ; ils sont encore presque privés de la lumière du soleil, tout le temps que cet astre est dans les signes méridionaux : alors dans une nuit presque perpétuelle, ils ne sont éclairés que par

des éclats de bouleau, qu'ils appellent louchines; ils les font d'abord sécher sur le poêle, & les fichent entre les poutres pour éclairer, ou ils les placent sur un trépied: les vieillards sont ordinairement chargés de cet ouvrage, & d'en substituer d'autres à mesure que les premiers se consomment. Cet usage se pratique dans toute la Russie.

Leurs maisons sont de bois, & n'exigent pas beaucoup d'architecture: ils se contentent de faire des entailles aux extrémités de chaque poutre, afin qu'elles puissent s'emboîter solidement les unes sur les autres. Le peu d'attention qu'ils apportent à les écarier est cause qu'elles laissent des intervalles entr'elles, qu'ils remplissent avec de la mousse, pour empêcher la communication de l'air extérieur. Après avoir élevé le bâtiment de douze à vingt pieds, ils le couvrent avec des planches. Dans les maisons qui ont deux étages, le bas est pour les bestiaux, & le deuxième est divisé en deux parties; l'une pour le laitage, les provisions, & l'autre pour la famille. On trouve dans ce dernier un poêle, qui en occupe près d'un quart: il est ordinairement de brique, & ressemble à nos fours ordinaires, avec cette différence qu'il est plat, & qu'il n'a point de cheminée: pour y remédier, ils font communément au plancher une ouverture de six pouces environ, qu'ils peuvent ouvrir ou fermer à volonté, par le moyen d'une soupape. Malgré la rigueur des hivers, ils ne font du feu dans leur poêle qu'une fois par jour, & c'est le matin, vers sept à huit heures. A peine le feu est-il allumé, que l'appartement se remplit de fumée, la soupape étant fermée dès la veille. Cette fumée devient si considérable, qu'elle forme une nuée qui se soutient à la hauteur de deux pieds ou deux pieds & demi au dessus du plancher: il faut alors que les Habitants soient assis sur le plancher, ou qu'ils marchent tout courbés; la fumée est d'une telle épaisseur, qu'une personne debout y seroit bien-tôt étouffée. Cette pratique, qui pourroit d'abord paroître bizarre, est cependant fondée: la fumée ne peut se répandre, & séjourner long-temps dans ces chaumières,

sans en augmenter considérablement la chaleur; aussi après que le bois est consumé, & qu'il ne reste plus qu'un brasier, ils ouvrent la soupape, trois heures environ après que le feu a été allumé: la fumée se dissipe promptement, & on referme aussi-tôt la soupape, jusqu'au lendemain, pour empêcher toute communication avec l'air extérieur. La chaleur est si considérable, que la liqueur se soutient le matin dans le thermomètre de M. de Réaumur à trente-six & quarante degrés, chaleur presque aussi insupportable pour un Etranger, que la rigueur du froid de l'air extérieur. La chaudière conserve toujours jusqu'au lendemain, un degré de chaleur considérable; le thermomètre est à seize & dix-huit degrés au dessus du tempéré.

Tous leurs meubles consistent dans des bancs placés autour de leurs chaumières, quelquefois une petite table, quelques ustensiles de bois & de terre, pour préparer leur nourriture; ils la préparent sur le devant du four avec le brasier qui reste après la consommation du bois. Ce sont toujours les femmes qui sont chargées de ce soin: les hommes s'occupent à faire les traîneaux, les filets pour la pêche, & autres instruments pour la chasse des animaux qui fournissent à la Russie ses belles pelleteries.

Tous ces Habitants m'ont paru attachés à la Religion Grecque, jusqu'au fanatisme: ils sont si rigides pour les jeûnes du Carême, qu'ils les font observer aux enfans de deux ou trois ans; & ils ne s'écartent jamais de ce devoir, lors même qu'ils commettent les plus grands crimes.

Chaque famille a dans sa maison une petite Chapelle, où est le Patron de la famille: ils le regardent comme le Dieu tutélaire de la chaudière; ils n'y entrent, ni n'en forment jamais sans faire des signes de croix pendant plusieurs minutes, en s'inclinant & adressant quelques prières au Saint. Je vis un jour un de ces Payfans, qui dans l'enthousiasme de ses inclinations se donna contre un poteau un coup de tête si violent, que son visage se couvrit aussi-tôt d'une

pâleur mortelle : il continua cependant ses prières. Tout le monde le regardoit, sans lui prêter aucun secours ; je fus à lui, & l'obligeai de s'asseoir : il se trouva mal ; mais heureusement son excès de dévotion n'eut pas de suite plus fâcheuse.

Les Russes ont la plus grande attention à garnir cette Chapelle de petites bougies de six à sept pouces de hauteur, & de la grosseur de trois ou quatre lignes. Ils y placent aussi d'autres petites Images, sur-tout celles qu'ils ont reçues en mariage. Les plus opulents suspendent une lampe devant la Chapelle : ils allument certains jours toutes ces bougies, qu'ils laissent brûler toute la nuit. Le peu de précaution qu'ils apportent à en substituer d'autres, avant que les premières soient totalement brûlées, occasionnent quantité d'incendies : la Chapelle, le Saint, la chaumière, & le Village entier, sont consumés dans quelques heures. Ces accidents sont fréquents, parce que cet usage se pratique dans toute la Russie, même chez l'Impératrice.

Les Russes ont une si grande confiance aux Saints de leurs Chapelles, qu'ils leur font toujours une courte prière avant de faire une action quelconque. J'ai vu par un Russe épris des charmes d'une jeune femme sa voisine, dont il étoit aimé, qu'après avoir éprouvé toutes les difficultés qu'occasionne un mari jaloux & incommode, il étoit enfin parvenu à pénétrer dans l'appartement de la jeune femme : elle se rappelle le Saint de la Chapelle, dans les moments qu'on regarde en amour comme les plus précieux ; elle court aussi-tôt faire sa prière au Saint, & revient entre les bras de son amant.

J'arrivai le 25 à Chlinow ou Wiatka, à trois heures après midi : c'est une petite Ville située sur la rivière du même nom. Je ne m'y arrêtai que le temps nécessaire pour faire raccommoder mes traîneaux. M. le Chancelier de Woronzof m'avoit adressé à M. Perminof, qui pour lors étoit absent : Madame son épouse me combla d'honnêtetés. J'acceptai le dîner qu'elle eut la bonté de m'offrir, &

je partis à huit heures du soir. La nuit étoit si obscure, que Madame Perminof me fit accompagner à cheval par ses gens, qui couroient la poste avec des lanternes attachées à l'extrémité de grands bâtons. Je les renvoyai à un quart de lieue de la Ville, ayant un flambeau à chaque traîneau.

Le Pays avoit toujours été couvert, depuis Kuzmodemiensk jusqu'à Chlinow : il n'y avoit que les environs des habitations qui fussent défrichés. Ces clairières occupoient rarement une lieue, & communément beaucoup moins. Toutes les fois que je me trouvois sur des hauteurs, je m'y arrêtois, pour en découvrir les environs : ils ne me présentoient jamais que des bois ; les petits défrichements se perdoient toujours dans la masse de ces immenses forêts.

A peine eus-je fait quelques versets, que je rentraî dans le bois, où je voyageai toute la nuit sans accident, malgré les culbutes fréquentes de nos traîneaux. J'arrivai à Troitskoïele 26 à deux heures après midi : je fus obligé de m'arrêter dans ce Hameau jusqu'à six heures du soir, pour faire raccommoder un de mes traîneaux, qui avoit été le plus maltraité dans la dernière nuit. Je partis de cet endroit avec de nouveaux chevaux.

Depuis le 12 que j'étois parti de Moscou, je ne m'étois arrêté qu'à Nizno-wogorod, où j'avois dormi une nuit : j'avois presque toujours passé le reste du temps dans mon traîneau, où je prenois très peu de repos, à cause des secousses & culbutes que j'éprouvois sans cesse. Ceux qui m'accompagnoient ne s'accoutumoient pas à ce genre de vie : ils n'avoient d'ailleurs en vue aucun objet qui pût les encourager ; aussi me témoignoient-ils tous les jours leur mécontentement. J'eus à peine fait quelques versets dans la forêt, que je m'endormis d'un profond sommeil : je m'éveillai après quelque temps ; la nuit couvroit encore la terre de ses ombres ; je ne distinguois les objets qu'à la lueur de la neige, affoiblie par un ciel nébuleux. Dans ce premier instant de réveil, je ne savois si j'étois éveillé, ou si je

révois ; où j'étois ; ni où j'allois : je ne sortis de cet état que par l'affreuse idée qui se présenta d'abord que j'étois abandonné par ceux qui m'accompagnoient. M'étant jetté aussi-tôt en bas de mon traîneau, je me trouvai seul : j'appellai tous ceux qui m'accompagnoient, chacun par son nom : un profond silence régnoit autour de moi ; leur mécontentement que j'avois vu s'accroître tous les jours, quelques propos que j'avois entendus, paroissoient me confirmer dans cette idée. On se persuadera aisément quelle fut ma situation : je me voyois abandonné dans une nuit des plus obscures, à quatorze cents lieues de ma Patrie, au milieu des glaces & des neiges de la Sibérie, ayant sous les yeux le tableau de la soif & de la faim, dont j'allois éprouver les horreurs : j'ignorois même si j'étois sur la route battue ; ce qui n'étoit pas vraisemblable.

Agité de toutes ces idées, je me remets dans mon traîneau ; j'en descends aussi-tôt ; j'y rentre le moment d'après, je prends mes deux pistolets, & je suis une route que je croyois entrevoir. Je m'en écartai bientôt, & au premier pas je m'abîmai dans la neige jusqu'aux épaules : je m'en retirai néanmoins après bien des efforts ; mais si accablé de fatigue, que je restai couché dans la même attitude, la face sur la neige. Je m'assis au bout de quelque temps ; je tâte autour de moi, & ne retrouve plus mes armes : elles étoient restées dans la neige ; je reconnois, & m'assure que je suis dans la même route ; je regagne mon traîneau. J'étois cependant toujours si agité, que je ne pus y rester long-temps ; je reprends bien-tôt le même chemin : averti par l'accident que je venois d'éprouver, de marcher avec précaution, je vais plus lentement ; cette lenteur forcée ajoute un nouveau tourment à ma situation. Je me promenai ainsi une partie de la nuit, toujours occupé de ma situation, revenant de temps en temps à mon traîneau. Quoiqu'exposé à un froid des plus vifs, j'étois tout en eau, sans cependant marcher beaucoup ; enfin en parcourant de nouveau cette route, j'aperçus une foible lumière

à quelque distance de moi ; je reconnus en m'approchant, que c'étoit une maison : j'y entrai aussi-tôt, & j'y trouvai mes gens qui dormoient du plus profond sommeil : ils étoient couchés par terre à côté de jeunes filles : tout annonçoit qu'ils avoient besoin de repos ; j'éveillai cependant mon Domestique, & sortis promptement de cet endroit. Il étoit d'ailleurs inutile qu'ils fussent témoins de la joie que j'éprouvois à les retrouver. On apporta bien-tôt un flambeau ; je reconnus qu'ils avoient laissé les autres traîneaux au bas du Village, & qu'ils avoient conduit le mien cent toises au dessus. Ils m'apprirent ensuite qu'accablés de fatigue, & me voyant endormi, ils avoient voulu se reposer quelque temps ; mais que séduits par la beauté de ces jeunes filles, dont la plus âgée n'avoit que dix-sept ans, ils s'étoient arrêtés plus long-temps qu'ils n'avoient cru : il fallut bien leur pardonner. Je retrouvai mes pistolets, & partis à sept heures du matin, avec les anciens chevaux. Je fis la poste de Volva, & arrivai le 28 à Berezowka. C'est un Hameau situé dans l'endroit le plus épais de la forêt. Comme il n'étoit composé que de trois maisons habitées par des malheureux, je n'y trouvai point de chevaux ; je fus obligé de me servir des mêmes jusqu'à Jouslineuwskoë, & par conséquent pendant vingt-cinq lieues, quoique les chemins fussent des plus mauvais. Je trouvai cependant que j'avois fait deux lieues par heure. Je ne rencontrai dans cet espace de vingt-cinq lieues que quelques habitations : elles en méritoient à peine le nom, par le peu d'Habitants qui y étoient, & par la misère dans laquelle ils vivoient. Je voyageois toujours dans la même forêt, qui devenoit sans cesse plus épaisse à mesure que j'avançois. Les chemins étoient si étroits que les traîneaux qui faisoient route opposée, y causoient encore plus d'embaras que par-tout ailleurs. Il y avoit une si grande quantité de neige, qu'on étoit obligé de prendre des précautions pour coucher les traîneaux sur le côté : on ne voyoit alors que la tête des chevaux, qu'on faisoit sortir de la route pour laisser passer mes

traîneaux. Dans une de ces circonstances, en passant avec trop de vitesse auprès d'un traîneau ainsi renversé, l'impériale du mien toucha au brancard de ce traîneau, & fut emporté avec tant de force qu'il m'en auroit coûté la vie, si j'en avois été frappé. Cette secousse acheva de mettre mon traîneau dans le plus mauvais état: je me trouvai à découvert, & exposé aux plus grandes injures de l'air. Etant peu éloigné de Solikamskaïa, où je prévoyois que je serois obligé de prendre de nouveaux traîneaux, je ne jugeai pas à propos de m'arrêter à Jouffinewskoe pour faire raccommoder le mien: les autres étoient aussi très délabrés. Je continuai la route: mais mon traîneau ne se renverfoit plus impunément: toutes les fois j'étois jetté au milieu de la neige, à plusieurs pieds de distance. J'arrivai enfin à Solikamskaïa le 29, à huit heures du soir, après avoir fait cent quatre-vingt versets dans ce malheureux état. J'étois d'autant plus fatigué, que n'étant entré dans aucun poêle depuis le 18 du même mois, je n'avois fait usage d'aucune nourriture qui ne fût gelée, excepté à Chlinow: Arrivé à Solikamskaïa, je fus au Comptoir de M. Dimidof: il m'avoit donné une lettre pour ses Gens d'Affaires, & les avoit prévenus de mon passage. J'appris qu'ils demeuroient à un quart de lieue de l'endroit: on voulut m'y conduire; mais j'étois si accablé, qu'il ne me fût pas possible d'aller plus loin. Je fis apporter au plus vite mon matelas, & me couchai: je pris peu de repos; j'éprouvois les douleurs les plus vives dans tous mes membres: j'avois encore un rhume qui m'ôtoit la faculté de parler. A peine fut-il jour qu'on m'annonça que l'Homme d'Affaires de M. Dimidof m'avoit envoyé plusieurs traîneaux pour moi & ceux qui m'accompagnoient, & des chevaux pour conduire mes bagages.

Je me levai, & partis immédiatement: je fus reçu par M^{me} ** (1), qui me fit dire par mon Interprete, qu'elle avoit reçu des ordres de

(1) Je n'ai point trouvé son nom dans mon Journal.

son Maître pour que je fusse traité comme s'il y étoit; que je ne pouvois lui faire de plus grand plaisir que de disposer de tout ce qui étoit dans la maison, avec la même liberté que si j'en étois le possesseur. Après lui en avoir témoigné ma reconnaissance, je fis décharger mes traîneaux, & j'envoyai querir des gens pour les réparer. Il fallut les abandonner, excepté celui des équipages, qui étoit susceptible d'être raccommodé. On m'apprit en même-temps que je ne pourrois être en état de partir de chez des trois jours. Le thermomètre étant à dix à onze degrés au dessous de 0, & le Pays toujours couvert de neige, rien n'indiquoit l'apparence du dégel. Je m'arrêtai dans cet endroit, sans aucune inquiétude: je n'étois d'ailleurs éloigné de Tobolsk, lieu de ma destination, que de cent cinquante lieues environ.

La maison de M. Dimidof est située sur une petite montagne qui borde le rivage oriental de la Kama: il a réuni à cette situation heureuse tous les agréments qu'il a pu se procurer par le secours de l'art, soit dans son bâtiment, qui est en bois, soit dans un jardin des plus vastes. La rigueur des hivers étant un obstacle à l'entretien de ce jardin, il y a établi douze serres très belles: elles étoient remplies de citronniers & d'orangers; on y trouvoit tous les autres fruits de France, d'Italie, & quantité de plantes & d'arbrustes de différents Pays. Ces serres étoient les seules que j'eusse trouvées en route depuis Moscou; mais elles sont communes dans cette dernière Ville, dans Pétersbourg, & leurs environs. Sans ces serres, on ne jouiroit dans ces Villes d'aucune espèce de légumes la plus grande partie de l'année, à cause de la durée de l'hiver.

M. Dimidof avoit encore établi dans sa maison une Apothicairerie très bien fournie, & dans le plus bel ordre: un homme fort entendu étoit chargé de la diriger, & de distribuer des remèdes à tous les malades du lieu.

Son Jardinier étoit Russe, & avoit des connoissances sur la Phy-
Tome I. G

sique, outre celles de son état : les premières annonçoient à la vérité moins un homme instruit, que les plus grandes dispositions à le devenir. M. Dimidof étoit lui-même trop connoisseur pour que les talents de son Jardinier lui eussent échappé : aussi lui avoit-il procuré des Livres de Mathématique, de Physique, de Botanique, & des instruments de tout genre.

Le séjour que je fis à Solikamskaïa m'ayant permis de remplacer le baromètre que j'avois perdu en route à quelque distance de Cazan, j'en fis deux, & j'en donnai un à ce Jardinier, qui n'en avoit pas : il le reçut avec autant de joie que si on lui avoit accordé la liberté.

Solikamskaïa est une petite Ville située sur le bord de la riviere Kama. Isbrants Ides, Ambassadeur Moscovite, en donne une si grande idée dans son Voyage de Moscou à la Chine (1), que je me proposai de la voir dans le plus grand détail. Je me levai le 31 de très grand matin, pour prendre les bains avant de sortir ; on me les avoit offerts la veille. A peine fus-je levé qu'on vint m'avertir qu'ils étoient prêts, ainsi que le traîneau qui devoit m'y transporter. Ils étoient sur le bord de la riviere. Je m'enveloppai dans ma touloupe (2), je pris mon Domestique avec moi, & l'on me conduisit aux bains : le froid étoit si vif, que je traversai promptement une petite antichambre, & fus ouvrir une porte que je jugeai celle des bains. Il en sortit aussi-tôt une bouffée de fumée si étouffante, que je regagnai la porte avec la plus grande promptitude : j'avois cru que le feu étoit dans la chambre aux bains. Voyant les Russes aussi interdits de ma démarche, que je l'étois de cet événement & de leur surprise, j'en demandai à mon Domestique l'explication : Ce sont les bains, me dit-il ; il faut vous deshabiller, & y entrer. Un Russe ouvrit la porte de nouveau, & y entra en effet tout habillé. Je re-

(1) Recueil des Voyages au Nord, Tome VIII, page 9, in-12, édition d'Amsterdam.

(2) Espèce de robe de chambre fourrée.

connus que cette fumée n'étoit que la vapeur des bains, qui formoit un brouillard des plus épais, & bientôt de la neige, à cause de la rigueur du froid. La vivacité de la chaleur que j'avois éprouvée ne s'accordoit cependant pas encore avec mes idées sur ces bains, que je croyois des bains de propreté. Ce ne fut qu'après différentes autres questions que je sus qu'ils étoient faits pour suer. Content de ma santé, je me déterminai à repartir à l'instant : mon Domestique m'arrêta, & m'apprit qu'on avoit passé une partie de la nuit à les préparer, & que je ferois beaucoup de chagrin aux gens de la maison, si je n'en faisois point usage. Ces raisons & un peu de curiosité me déterminèrent à les prendre : je fis ouvrir la porte, & essuyai d'abord cette bouffée de chaleur. Je me deshabillai promptement, & me trouvai dans une petite chambre quarrée : elle étoit si échauffée par un poêle, que dans l'instant je fus tout en sueur. On voyoit à côté de ce poêle une espèce de lit de bois élevé d'environ quatre pieds : on y montoit par des degrés ; la légèreté de la matière du feu est cause que l'atmosphère est excessivement échauffée vers la partie supérieure de l'appartement, tandis qu'elle l'est peu sur le plancher ; de façon que par le moyen de ces escaliers on se prépare par degrés à la chaleur qu'on doit éprouver sur le lit. Ignorant toutes ces précautions, & étant très pressé de sortir de ces bains, je fus aussi-tôt me placer dans l'endroit le plus élevé.

Le plancher avoit contracté un si grand degré de chaleur dans cet endroit, que je ne pus supporter la douleur que je ressentis à la plante des pieds : je n'y restai que par la précaution qu'on prit d'y jeter de l'eau froide, qui s'évaporoit presque aussi-tôt. Je pris mon thermomètre, qui dans quelques minutes monta à soixante degrés. Cette chaleur excessive me porta bien-tôt à la tête, & m'occasionna un mal de cœur des plus considérables. Mon Domestique, qui se disoit fort au fait des bains, me conseilla de m'asseoir, m'assurant que cet étourdissement n'auroit pas de suite ; mais ayant suivi son

conseil, j'éprouvai une douleur si vive, que je crus m'être assis sur une plaque de fer rouge. Je n'eus pas le temps de réfléchir sur la cause de ma douleur, ni de chercher les escaliers : je me trouvai dans un instant au bas de ce malheureux lit, avec mon thermomètre brisé par la chute que je fis. La chaleur étant moins considérable sur ce plancher, je restai d'abord couché sans oser me remuer : je fis ouvrir la porte promptement, & les petites fenêtres. Il y avoit un tonneau à côté de moi, avec de l'eau & des bassins. Ayant fait remplir un des bassins, je m'assis dedans, & me fis jeter de l'eau avec l'autre sur tout le corps. Un peu revenu à moi, je ne songeai plus qu'à sortir de ce lieu : mais je n'osois me tenir debout, parce que j'étois alors dans la partie très échauffée de l'atmosphère. Voulant donc m'habiller courbé, mouillé, & avec un peu trop de vitesse, mes vêtements se trouverent trop étroits : plus je me pressois, & moins j'avançois. Excédé de tant d'embarras, je me jetai dans l'anti-chambre presque nud : la rigueur du froid ne m'ayant pas plus permis de m'habiller, je m'enveloppai dans ma touloupe ; je gagnai ma voiture, traînant après moi une partie de mes vêtements, & je me fis conduire avec la plus grande vitesse au logis, où je me couchai aussi-tôt. Mon prompt retour, & l'accoutrement dans lequel j'y arrivai, firent craindre à la Maitresse de la maison qu'il ne me fût arrivé quelque accident : elle vint aussi-tôt me voir ; je la rassurai, & lui demandai de la tranquillité : c'étoit le seul remède dont j'eusse besoin ; elle sortit, & revint quelque temps après avec une jatte de thé, qu'elle me présenta. Me voyant peu disposé à faire usage de cette boisson, elle me fit dire par le Sergent Russe, qui commençoit à entendre le François, que j'étois revenu trop promptement des bains pour avoir assez sué ; qu'il étoit nécessaire que je prisse cette liqueur pour faciliter la transpiration.

Quoique mon intention n'eût jamais été de suer, elle insista avec tant de bonté, que je pris cette jatte de thé ; mais m'en ayant

Fig. 1. N. 10.



BAINS PUBLICS DE RUSSIE.

promis une seconde dans quelques minutes, je me levai dès l'instant qu'elle fut sortie. Mon Domestique étoit resté aux bains : ne le voyant pas venir au bout d'une demi-heure, j'étois sur le point de l'envoyer chercher, persuadé qu'il lui étoit arrivé quelque accident. Il entra dans le moment que je faisois partir un Russe : il alla se jeter sur son lit, sans vouloir dire un mot ; il m'apprit enfin, après bien des questions, qu'il s'étoit trouvé mal aux bains, & voulut me persuader qu'il en étoit encore si malade, qu'il en creveroit certainement. Mon Domestique étant accoutumé à ces bains, j'attribuai son incommodité à des vapeurs pernicieuses : dans pareil cas, le changement d'air est le remède le plus sûr, & le plus prompt ; je fis ouvrir en conséquence les fenêtres, & j'ordonnai qu'on le laissât tranquille, & au bout de deux heures il fut parfaitement remis.

Ce premier essai m'avoit si fort dégoûté des bains de Russie, que je fus cinq mois à Tobolsk sans vouloir les éprouver de nouveau ; malgré toutes les instances qu'on me fit à ce sujet. Tout ce que j'appris dans cette Ville & dans la suite de mon voyage, sur leur utilité, & la façon de les prendre, *et cetera* cependant si forte ma curiosité, que je les essayai à Ekaterinbourg, à mon retour de Tobolsk : mais je ne pus soutenir le degré de chaleur que j'y éprouvois. Ne voulant point partir de Russie sans avoir vu par moi-même tout ce qu'on m'en disoit, je les pris encore chez un Particulier à Saint-Petersbourg, deux mois avant mon départ pour la France.

Ces bains se pratiquent dans toute la Russie : les Habitants de cette vaste contrée, depuis le Souverain jusqu'au dernier de ses Sujets, les prennent deux fois par semaine, & de la même manière. Tous ceux qui jouissent de la plus petite fortune ont dans leur maison un bain particulier, dans lequel le pere, la mere, & les enfants se baignent quelquefois en même-temps. Les personnes du bas Peuple vont dans des bains publics. Il y en a communément pour les hommes & pour les femmes : les deux sexes sont séparés par des

cloisons de planches ; mais sortant des bains tout nus, les deux sexes se voient dans cet état, & s'entretiennent souvent des choses les plus indifférentes : ils se jettent ensuite confusément dans l'eau ou dans la neige. Dans les Hameaux pauvres & éloignés, ils font souvent tous ensemble dans le même bain. J'ai vu dans les Salines de Solikamskaïa des hommes qui y prenoient les bains : ils venoient de temps en temps à la porte, pour s'y rafraîchir, & y caufoient tout nus avec des femmes, qui la plupart apportoient aux Ouvriers de la saline, de l'eau-de-vic ou de la quous. Les bains des Riches ne diffèrent de ceux du Peuple que par une plus grande propreté : en général l'appartement des bains est tout en bois ; il contient un poêle, des cuves remplies d'eau, & une espèce d'amphithéâtre, sur lequel on parvient par plusieurs degrés (N. 3). Le poêle a deux ouvertures semblables à celle des fours ordinaires : la plus basse sert pour mettre le bois dans le poêle, & la deuxième contient un amas de pierres soutenues par un grillage de fer : elles sont continuellement rouges, par l'ardeur du feu qu'on entretient dans le poêle ; on en verra l'usage par la suite. En entrant dans le bain on se munit d'une poignée de verges, d'un petit seau de sept à huit pouces de diamètre, qu'on remplit d'eau, & l'on se place au premier ou deuxième degré. Quoique la chaleur soit moins considérable dans cet endroit que par-tout ailleurs, on est bien-tôt en sueur : on renverse alors le seau d'eau sur sa tête, & après quelques intervalles on en renverse un deuxième & un troisième. On monte ensuite plus haut, où l'on fait les mêmes opérations, & enfin sur l'amphithéâtre, où la chaleur est la plus considérable. On s'y repose un quart d'heure ou une demi-heure environ, & dans cet intervalle on se répand plusieurs fois de l'eau tiède sur le corps. Un homme placé devant le poêle jette de temps en temps de l'eau sur les pierres rouges : dans l'instant des tourbillons de vapeurs sortent avec bruit du poêle, s'élèvent jusqu'au plancher, & retombent sur l'amphithéâtre, sous la forme

d'un nuage qui porte avec lui une chaleur brûlante. C'est alors qu'on fait usage des verges, qu'on a rendues des plus souples, en les présentant à cette vapeur au moment qu'elle sort du poêle : on se couche sur l'amphithéâtre, & le voisin vous fouette avec une poignée de verge, en attendant que vous lui rendiez le même service ; & dans beaucoup de bains, des femmes sont chargées de cette opération. Pendant que les feuilles sont attachées aux verges, on ramasse par un tour de main un volume considérable de vapeurs : elles ont d'autant plus d'action sur le corps, que les pores de la peau sont très ouverts, & que ces vapeurs brûlantes sont poussées vivement par les verges dont on continue à vous fouetter sur toutes les parties du corps.

Dans les bains particuliers que je pris, j'éprouvai une chaleur si étouffante, lorsqu'on me ramassoit sur le visage avec les verges ces tourbillons de vapeurs, que je n'aurois pu y résister, si ces moments avoient eu quelque durée. Désirant savoir le degré de chaleur que cette manœuvre produisoit, je fis la même opération sur le thermomètre, qui ne monta cependant que de trois degrés.

Après avoir été fouetté, on me jeta de l'eau sur le corps, & l'on me savonna : on prit aussi-tôt les verges par les deux bouts, & l'on me frotta avec tant de violence, que celui qui me frottoit éprouvoit une transpiration aussi considérable que moi. On jeta de nouveau de l'eau sur mon corps, sur les pierres rouges, & l'on se disposa à me fouetter de nouveau ; mais les verges n'ayant plus de feuilles, dès le premier coup je me levai avec tant de vitesse, que le fouetteur fut culbuté de l'escalier sur le plancher : je renonçai à être fouetté & frotté plus long-temps. Dans quelques minutes on m'avoit rendu la peau aussi rouge que de l'écarlate. Je n'avois jamais pu rester sur l'amphithéâtre ; mais j'y fis porter mon thermomètre, qui monta à cinquante degrés, pendant qu'il se soutenoit à quarante-cinq dans l'endroit où j'étois : je sortis bien-tôt de ces bains.

Les Russes y demeurent quelquefois plus de deux heures, & re-

commencent à différentes reprises, toutes les opérations dont j'ai parlé : la plupart se frottent encore le corps avec des oignons, pour suer davantage ; ils sortent tout en sueur de ces bains, & vont se jeter & se rouler dans la neige par les froids les plus rigoureux, éprouvant presque dans le même instant une chaleur de cinquante à soixante degrés, & un froid de plus de vingt degrés, sans qu'il leur arrive aucun accident.

Les Russes du premier état se mettent au lit en sortant du bain ; & s'y reposent quelque temps. Il est généralement reçu que les bains sont plus efficaces pour les gens du commun, qui de cette grande chaleur passent au grand froid, que pour ceux qui vont se mettre au lit.

Toute la Nation est en général très sujette au scorbut : la vie languissante qu'ils mènent, le peu d'exercice qu'ils font, étant enfermés tout l'hiver dans leurs poëles, occasionnent beaucoup d'humeurs, & ils transpirent peu. Ces bains sont donc pour eux un remède indispensable : sans l'usage qu'ils en font, ils seroient exposés à bien des maladies. Ces épreuves produisent une grande fermentation dans le sang & les humeurs, & occasionnent de grandes évacuations par la transpiration : le grand froid produit une répercussion dans ces humeurs portées vers la peau, & rétablit l'uniformité & l'équilibre. Que ces conclusions soient justes ou non, il est constant par le fait, que ces bains sont très salutaires en Russie : ils seroient certainement très utiles en Europe pour quantité de maladies, surtout pour celles de la classe des rhumatismales. On ne connoît presque point en Russie ces maladies, & quantité d'Etrangers en ont été guéris radicalement par le secours des bains.

La veille de mon départ de Solikamskaïa, je fus voir la Fonderie de cuivre & les Salines : la Fonderie est située sur le petit ruisseau Taliza, à deux versets de la Ville : elle est composée de trois fourneaux ; un seul étoit en bon état. Je m'étois proposé d'aller voir

M,

M. Tourchenin, qui en est le Directeur : mais il étoit absent. Je demandai son Substitut ; il ne fut pas possible de le trouver, malgré toutes les recherches que je fis dans ces différents bâtimens. Je retournai alors à la Fonderie, désirant avoir quelques éclaircissements sur différents objets : je m'adressai aux Ouvriers qui me parurent les plus intelligents : mais je ne pus, malgré mon Interprète, ni entendre les Russes, ni m'en faire entendre. Le Substitut de M. le Directeur arriva enfin ; mais de fort mauvaise humeur : il prit une pelle, & se mit à travailler ; je fus le saluer, & lui témoignai par mon Interprète, mes regrets de ne l'avoir pas trouvé ; je priai en même temps de me faire voir les mines : Elles sont au milieu de la cour, me dit-il, & me tourna le dos. Ce discours laconique me guérit de l'envie de lier un plus long entretien avec M. le Substitut. Je fus voir cependant toutes les mines, dont je pris des échantillons, que je détaillerai à l'Article des Mines. Ce Russe paroïssoit d'ailleurs fort instruit, à en juger par le bon ordre qui régnoit dans cette Fonderie. Il avoit un air intelligent & spirituel : il ne lui manquoit, à ce qu'il me parut, que d'avoir plus vécu avec les hommes, moins avec les ours, & d'exister dans un Pays libre. J'ai remarqué dans tout le cours de mon voyage, que toutes les fois qu'on n'a point de lettres de recommandation pour les Particuliers chargés de la direction des Manufactures, on éprouve toujours des procédés semblables, & des honnêtetés sans bornes dans le cas contraire. Ces hommes sont esclaves d'un Supérieur despote, ignorants en général, & méfians à l'excès. Cette conduite est dans l'ordre des choses.

On trouve à quelque distance de la Fonderie une Fabrique où l'on met en œuvre la plus grande partie du cuivre de cette Fonderie : on l'emploie à des ustensiles de ménage, à des tabatières, & autres ouvrages de ce genre ; ils sont tous du travail le plus grossier. Je restai peu de temps dans cette Manufacture : j'y fus aussi mal reçu qu'à la Fonderie.

Tome I.

H

La même Ville abonde en Fontaines salées : on en compte plus de soixante. Malgré cette quantité de Fontaines, on ne fait usage que de deux chaudières : la première forme un carré de trente pieds sur deux de profondeur environ ; la deuxième est un peu plus grande (1).

Ces deux chaudières sont placées dans différents bâtiments situés à cinquante toises des sources des Fontaines : on élève l'eau salée dans un réservoir, par le moyen des pompes que des chevaux font jouer : des tuyaux de plomb, soutenus par des supports de bois, conduisent ces eaux jusqu'aux bâtiments où sont les chaudières. Tous ces bâtiments étoient dans le plus grand délabrement : j'en fus d'autant plus étonné, qu'ils sont de bois, & qu'il est assez commun dans le Pays. Il m'a paru qu'on étoit plus occupé du produit de ces Salines que d'en faire les réparations.

On fait une cuisson dans quarante-huit heures : elle produit communément cinquante sacs de sel, & le sac contient quatre poudes : chaque cuite produit donc deux cents poudes (2), ou soixante-six quintaux de France. En supposant cent quatre-vingt-deux cuites par

(1) Selon M. Isbrants-Idees, Tome VIII du Recueil des Voyages au Nord, page 9 ; Solikamskaïa est une grande Ville très commerçante : elle est sur-tout célèbre par ses Salines, qui occupent pendant toute l'année cinquante chaudières, dont les moindres ont dix toises de profondeur. Il s'y fait une grande quantité de sel, que l'on transporte sur de grands Vaisseaux qui ne servent qu'à cet usage. Ces Bâtimens ont seize à dix-huit toises de longueur, portent sept à huit cents hommes d'équipage, & cent ou cent vingt mille poudes, c'est-à-dire huit cents ou mille tonneaux.

Le nombre des chaudières a pu être plus considérable autrefois : mais il est absurde de leur donner dix toises de profondeur. Il n'y a point à Solikamskaïa de rivière capable de porter un Bâtimen de mille tonneaux, & jamais on n'y a employé huit cents hommes d'équipage pour conduire du sel. La Kama dans cet endroit est un peu plus considérable que la Seine lorsqu'elle est haute. On emploie sur cette rivière des bateaux semblables à ceux qu'on voit à Paris, seulement un peu plus long.

(2) La poudre égale quarante livres de Russie, & trente-trois livres de France.

an ; & la poudre de sel se vendant cinquante kopykkes (1), cette chaudière produiroit dix-huit mille deux cents roubles par an, ou quatre-vingt-onze mille livres de France, produit de douze mille douze quintaux de France.

On n'emploie que six hommes à une chaudière ; autrefois il y en avoit dix : le premier a treize kopykkes par jour ; parmi les cinq autres, les uns en ont dix, les autres huit : les supposant à neuf, la dépense journalière pour les Manœuvres est donc de cinquante-huit kopykkes par jour, & de deux cent onze roubles par an.

On consume par cuisson dix toises carrées de bois (la toise est égale à trois archines & demi), la toise carrée de bois coûte trente kopykkes, & les dix toises trois roubles ; la dépense du bois est donc de cinq cent quarante-six roubles par an.

Chaque Saline a quatre & six chevaux : supposons-en cinq, ils coûtent chacun vingt kopykkes de nourriture par jour ; ce qui fait une dépense annuelle de trois cent soixante-cinq roubles pour la nourriture des chevaux. Supposons six autres hommes pour avoir soin des chevaux, des pompes, & leur paye à six kopykkes. Quoiqu'on puisse regarder comme nulle la dépense de l'entretien des bâtimens, par le mauvais état où ils sont, je la supposerois de deux cents roubles. L'achat des chevaux est de sept à huit roubles ; & comme il n'en meurt pas tous les ans, cette dépense ne seroit jamais de dix roubles par an. Supposons-la de cent, à cause de l'entretien des harnois ; la dépense de l'exploitation de ces Salines n'ira jamais au-delà de seize cents roubles, ou huit mille livres argent de France. Le produit est de dix-huit mille deux cents roubles, ou quatre-vingt-onze mille livres argent de France. Cette première chaudière produiroit donc de net seize mille six cents roubles, ou quatre-vingt-trois mille livres argent de France, & les deux chaudières produiroient plus de

(1) Un kopykke vaut environ un sou de notre monnaie.

trente-trois mille roubles, ou plus de cent soixante-six mille livres de France. M. Tourchemin a l'entreprise de ces Salines. Feu M. de Showalow en avoit la régie en 1762. Ces deux premiers payés, le reste doit entrer dans les coffres de l'Impératrice. Je m'informai de la raison pour laquelle on ne se servoit que de deux chaudières, on me répondit que le bois commençoit à manquer. On le fait venir de cinquante wersts, ou de douze lieues de France, par la rivière Kama.

Je trouvai dans ces Salines des Habitants du Pays qui y prenoient les bains, de la même manière que je l'ai décrit en parlant des bains ordinaires. Ils en sortirent au bout de quelque temps tout nus; & quoiqu'en sueur, ils furent se rouler dans la neige.

La petite Ville de Solikamskaïa n'offrant rien d'intéressant que ses Salines & ses Fonderies, j'en partis le 2 Avril à trois heures du soir, pénétrés des politesses des gens de M. Dimidof. Je trouvai presque aussitôt les montagnes des Monts Poias (1) : elles forment une chaîne qu'on doit considérer comme une branche de la grande chaîne du Mont Caucaze. Celle des Monts Poias part du midi, & sépare l'Asie de l'Europe, jusqu'à la Mer Glaciale. Les montagnes de cette chaîne sont très petites, n'ayant que cinquante à quatre-vingt toises de hauteur communément : mais les rampes en sont très rapides; elles sont toutes couvertes de bouleaux, de pins & de sapins. Les chemins y étoient affreux, & d'autant plus dangereux, que les nuits les plus obscures m'exposoient à chaque instant au danger d'être abîmé dans la neige, qui est très sujette à s'ébouler. Je courrois les plus grands risques, si je me fusse écarté de quelques pieds du chemin battu. Ceux qui m'accompagnoient, & les Postillons, me conseilloyent de ne pas voyager de nuit : mais le vent

(1) Ou Poias Zemol.

ayant tourné au sud, le froid avoit diminué tout-à-coup : le thermomètre ne descendoit plus que de deux degrés au dessous de 0, & remontoit l'après-midi jusqu'à trois degrés au dessus; ce qui me faisoit craindre le dégel. Cet instrument étoit cependant le seul indice qui en annonçât les approches. Des sapins de la plus grande hauteur paroissoient accablés sous le poids de la neige : la terre en étoit couverte par-tout de plus de sept pieds d'épaisseur. Nul Oiseau n'annonçoit le retour de la nouvelle saison : les Pies & les Corneilles, qu'on trouve en quantité sur les routes dans toute la Russie, avoient même abandonné ces déserts : la Nature y paroissoit comme engourdie. On reconnoissoit à la seule trace des traîneaux, que ces lieux étoient habités. Une sombre tristesse régnoit par-tout, & le silence ne cessoit que par les cris de quelqu'un de nous, dont le traîneau avoit été renversé, & qui demandoit du secours.

Les Habitants y sont enfermés dans leurs chaumières pendant neuf mois de l'année, & n'en sortent presque pas de tout l'hiver. La neige paroît dans ces montagnes au commencement de Septembre, & bien-tôt la quantité qui en tombe efface presque tout vestige d'habitation.

Les Habitants sont alors obligés de se frayer des passages à travers des tas de neige que les vents y ont formés : le dégel y commence plus tard que dans la plaine; il n'a lieu ordinairement dans les montagnes que vers la fin d'Avril, & la neige ne disparoit totalement que dans les derniers jours de Mai : ainsi ils ne jouissent qu'environ trois mois des douceurs de l'été. On y sème cependant dans ce court espace, du seigle, de l'avoine, de l'orge, & des pois qu'on recueille vers la fin d'Août : mais ces grains parviennent rarement à une parfaite maturité. On fume les terres dans ces montagnes.

J'arrivai à Rostoff le 3 à minuit, très fatigué des secousses de mon traîneau, & des culbutes perpétuelles que j'avois faites. N'ayant pas trouvé de chevaux dans cet endroit, je fus obligé de continuer

ma route avec les mêmes. J'allois alors très lentement, à cause de la rapidité des montagnes qu'il falloit grimper. Je me trouvai le 4 à neuf heures trente minutes du matin sur celle qui étoit la plus élevée dans cette partie de la chaîne : elle n'étoit cependant que de quatre-vingt toises au dessus de sa base. Mais quoique ces montagnes ne soient pas hautes par rapport au terrain où elles sont situées, elles le sont beaucoup plus par rapport au niveau de la mer, à cause que le sol est très élevé. Quand je pris la hauteur de cette montagne, je n'étois qu'à une heure & demie de chemin de Paiudinska, où j'arrivai le 4 à midi : j'en repartis aussitôt. Je passai le ruisseau de Padira, où est située une Fonderie de Fer nommée Spaskoe. On va chercher la mine dans les environs de Werkhotourie. On me dit dans ce Hameau qu'une femme y avoit été dévorée par un Ours au commencement de l'hiver. Ces sortes d'accidents sont cependant très rares, quoique les Ours soient très communs dans ces montagnes : ils sont presque tous noirs. Ces animaux se retirent aux approches de l'hiver, dans des cavernes ou sous de vieux sapins fort touffus : ils y passent cette saison sans prendre aucune nourriture.

Ces Peuples vont à la chasse des Ours à la fin de l'hiver : ils se servent de raquettes pour marcher sur la neige ; ils sont armés de piques, & amènent avec eux de petits chiens pour agacer l'animal. Ils l'attendent hors de son enceinte, dans laquelle ils auroient trop de désavantage ; parce que la neige y étant très solide, l'Ours y feroit usage toutes ses forces : mais dès le moment qu'il en sort il s'enfoncé aussitôt dans la neige ; & pendant qu'il est occupé à se débarrasser, les Chasseurs le tuent facilement avec leurs piques (1). Ils ne vont à cette chasse que pour la peau & la graisse de cet animal. On trouve dans les forêts de ces montagnes quantité de Loups, de Renards, de Lievres,

(1) J'ai appris ces faits à Spaskoe, & ils m'ont été confirmés à Tobolsk, ainsi que la chasse des Ours blancs, dont je parlerai dans la suite.



INTÉRIEUR D'UNE HABITATION RUSSE PENDANT LA NUIT.

d'Écureuils, & de différentes espèces de bêtes fauves. On n'y voit point d'Ours blancs : ils se tiennent plus au Nord sur les bords de la Mer Glaciale ; mais on en apporte les peaux dans toute la Sibérie. J'ai vu à Saint-Pétersbourg trois de ces animaux en vie. L'Ours blanc est de la plus grande férocité. Ceux que j'ai vus à Saint-Pétersbourg étoient enchaînés à un poteau au milieu d'une cour : ils n'avoient pour litière qu'une couche de glace de cinq à six pouces d'épaisseur : elle avoit été formée par leurs ordures & la neige fondue. Cet animal est beaucoup plus dégagé & plus lesté que l'Ours noir : il est plus long, sa taille mieux décidée, & il a un museau plus allongé ; il suffit de le voir pour être convaincu qu'il doit être très prompt à la course, & c'est de sa vitesse qu'on a su tirer parti pour le tuer facilement : il faut à la vérité être intrépide. On m'a dit à Tobolsk, & je n'en ai point d'autre certitude, qu'on va à la chasse de ces animaux avec une simple pique : ils se tiennent vers la Mer Glaciale, où la neige est aussi solide que la terre ferme. Ils courent sur les hommes avec une si grande vitesse, que le Chasseur ne fait qu'un demi tour sur lui-même pour s'en garantir, & perce en même-temps l'Ours avec sa pique.

J'arrivai le même jour à Melechina (N. 4), si fatigué que je me proposai d'y passer une partie de la nuit : je frappai à la première porte, où j'attendis quelque temps ; tout le monde étoit couché : un Russe vint m'ouvrir, tenant d'une main une louchine (1) pour m'éclairer, & son bonnet de l'autre. On voyoit à peine son visage au milieu de ses cheveux hérissés, & d'une longue barbe qui lui descendoit sur la poitrine. Le premier objet qui me frappa en entrant, fut une vieille femme qui s'étoit endormie en berçant un enfant suspendu dans un panier : sa peau ridée & rembrunie par la fumée, offroit un objet des plus désagréables. Son ac-

(1) Morceau de bois allumé, dont j'ai déjà parlé.

courtremment concouroit encore à la rendre plus hideuse. On voyoit tout auprès sur un banc, une jeune femme, plus occupée de fatisfaire sa curiosité que de rajuster sa chemise, qui formoit tout son vêtement. Le désordre qui y régnoit, & son attitude, laissoient à découvrir les beautés de cet âge, & sa peau, de la plus grande blancheur, recevoit encore un nouvel éclat de la vieille placée à ses côtés. Elle avoit près de son banc de petits enfans couchés par terre, ainsi que de jeunes veaux dans une étable : le reste de la famille étoit couché pêle-mêle sur le poêle, & sur une espede de soupente; les uns dormoient, & les autres paroissoient aussi étonnés de me voir dans leur chaumière, que je l'étois de leur situation & de leur figure.

L'enfant qui étoit dans le panier n'avoit pas un mois : il dormoit au milieu d'un tas de paille couvert d'un linge, étant nouveau né. Hors ce temps, les enfans sont communément nus en Sibérie, ainsi que dans toute la Russie : ils jouent dans leur panier des pieds & des mains sans être emmaillotés. Ce panier est suspendu à une longue perche élastique, qu'on peut faire mouvoir facilement avec le pied, pour les bercer. Les femmes chargées de ce soin, s'occupent en même-temps à filer du chanvre. On nourrit les enfans de lait d'animaux, par le moyen d'un cornet, au bout duquel on adapte une tétine de vache : les meres leur donnent cependant quelquefois à téter. Ces enfans, quoique très faibles, jouissent de la liberté de se rouler à terre. Ils s'y culbutent, & font des efforts pour marcher. On les laisse se débattre, quoiqu'ils soient le plus souvent nus, ou qu'ils n'ayent qu'une chemise pour tout vêtement. Ils marchent enfin au bout de quelques mois, tandis qu'en France ils pourroient à peine se soutenir. Bien-tôt ils courent par-tout, & vont jouer sur la neige. On n'y connoit point le corps, ni cette multitude de vêtements & de ligatures gênantes, dont on s'empresse ici de garoter les enfans. Non-seulement ils nuisent au développement des muscles, mais ils sont encore la principale cause

de ce qu'il y a tant d'hommes contractés dans les autres Nations d'Europe, tandis qu'ils sont très rares en Russie. C'est ainsi qu'on y forme des hommes sujets naturellement à moins d'infirmités. Ils vivoient plus long-temps que par-tout ailleurs, sans leurs excès & leurs débauches. Le Peuple y est si robuste, qu'ayant engagé à Tobolsk les Soldats de ma garde à coucher dans mon Observatoire pendant que j'observois, ils préféroient d'aller passer la nuit sur l'herbe, & se levoient le matin avec des habits presque aussi mouillés par la rosée, que s'ils avoient couché dans l'eau. Ils y dormoient du plus profond sommeil, & n'en ressentoient jamais aucune incommodité. Toute leur vie & leurs exercices tiennent à cette force de tempérament qui leur fait supporter pendant la guerre les plus grandes fatigues, sans que leur santé en soit altérée.

Le physique a sur le moral une influence considérable : les grandes passions forment souvent les grands Hommes ; elles supposent presque toujours des tempéramens vigoureux. Quels avantages ne produiroit pas une éducation semblable à celle de Russie, dans une Nation où la forme du Gouvernement & l'éducation morale tendent également à diriger l'homme vers l'honneur, la gloire & le courage ? Elle seroit sans doute d'autant plus avantageuse, que le luxe & la mollesse concourent avec l'éducation physique, à détruire tous les principes de cette éducation morale.

Il faut convenir cependant que les préjugés de l'éducation physique ne sont pas si considérables à Paris, qu'ils l'étoient il y a peu de temps. Quelques personnes commencent à ne pas emmailloter les enfans : d'autres les élevent même presque nus.

Parmi le nombre des préjugés de l'éducation de notre enfance, celui de nous accoutumer à ne faire usage que du bras droit, peut être regardé comme un des plus grands abus. A peine les faibles

membres de l'enfant commencent à prendre quelque consistance, qu'on l'oblige à ne prendre fa nourriture que de la main droite : cela est dans l'ordre, dit-on, d'une éducation honnête. Il contracte bientôt l'habitude de se servir par préférence du bras droit, & insensiblement il n'a de l'adresse dans tous les exercices du corps que dans les mouvements qui se font à droite. Les difficultés qu'on éprouve de la part des enfans, pour les obliger à se servir par préférence du bras droit, prouvent évidemment que la Nature n'est pour rien dans cet abus ; & l'embarras & la maladresse de ceux qui n'ont plus que le bras gauche, prouvent également l'utilité de laisser aux enfans la liberté de se servir indifféremment des deux bras, & la nécessité de les obliger par la suite à faire à droite & à gauche les exercices reçus.

L'éducation physique que j'ai remarquée en Sibérie se pratique dans toute la Russie, excepté chez les Grands, où elle a souffert quelques changemens, à mesure qu'ils ont commencé à se civiliser. Quelque avantage qu'ait cette éducation sur celle des Nations livrées au luxe & à la mollesse, il faut convenir cependant qu'il meurt, dans le Peuple sur-tout, une prodigieuse quantité d'enfants : il en reste rarement un tiers dans une famille ; souvent les peres & meres n'en conservent que trois ou quatre de seize à dix-huit auxquels ils ont donné le jour : mais plusieurs causes concourent à dépeupler perpétuellement les Hameaux dispersés dans ces vastes déserts.

La petite vérole emporte près de la moitié des enfans, & quelquefois plus : le scorbut & la débauche des peres & meres leur occasionnent quantité de maladies inconnues ailleurs aux enfans, peut-être parce qu'ils n'ont dans ce Pays d'autres remèdes que leurs épreuves : elles sont très salutaires à ceux qui n'éprouvent que les maladies analogues au climat ; mais elles ne font qu'un palliatif pour les maladies véné-

riennes (1). Ces dernières y sont plus dangereuses que partout ailleurs, parce que le scorbut s'y trouve presque toujours réuni, & que le remède propre à une de ces maladies est toujours contraire à l'autre. Les maladies vénériennes sont si répandues dans la Sibérie & la Tartarie septentrionale, qu'il est à craindre que par la suite des temps elles n'y détruisent totalement l'espece humaine. La maniere dont ces Peuples vivent dans leurs chaumières doit en accélérer le moment, à cause de l'excès de libertinage qu'elle y occasionne. Ils ne connoissent point l'usage des lits ; ils couchent pêle-mêle presque nus sur des bancs & sur les poëles : les peres & les meres ne sauroient jouir des droits du mariage que les enfans n'en soient témoins. La jeunesse plutôt instruite qu'ailleurs, a trop de facilité, pour ne pas se livrer à la dissolution.

Quoique je me fusse d'abord décidé à passer la nuit dans le Hameau de Melechina, l'odeur insupportable qu'on respiroit dans la chambre où j'étois, m'obligea d'en partir quelques heures après mon arrivée. Ces Habitans enfermés dans leurs chambres la plus grande partie de l'année, ne communiquent avec l'air extérieur que par des fenêtres d'un pied en quatré toujours fermées, & par un petit passage qu'ils ouvrent quelque temps le matin, afin que la fumée se dissipe ; de sorte qu'ils vivent dans des vapeurs infectes qui ont vieilli & fermenté près de neuf mois de l'année.

Je quittai les montagnes en sortant de Melechina, & me

(1) Quelques Auteurs prétendent cependant que les Russes font usage dans cette maladie du sublimé corrosif, & en particulier M. Macquer dans son *Dictionnaire de Chymie* (T. II, p. 65) : On fait d'ailleurs, dit cet Auteur, que l'usage interne du sublimé corrosif est établi avec succès depuis long-temps chez les Tartares & chez les Russes, que leur maniere de vivre sans retenue avec toutes sortes de femmes, expose continuellement à accumuler des maladies vénériennes les uns sur les autres.

Je n'ai vu nulle part, dans ma route de Pétersbourg à Tobolsk, qu'on y fit usage du sublimé corrosif, & j'ai vu que des gens opulents atteints de cette maladie, passaient en Europe pour s'en faire traiter. Peut-être a-t-il été abandonné à cause des suites fâcheuses que ce remède peut produire lorsqu'il est mal administré.

trouvai dans une vaste plaine : la neige diminua tout-à-coup si considérablement, qu'elle couvrit à peine dans quelques endroits la superficie de la terre. Le thermomètre étoit cependant à sept degrés au dessous de 0 à Lialinskoi. J'arrivai à ce Hameau le 5 à cinq heures du matin, & le même jour à Verkhoutourie à une heure après midi. Verkhoutourie est une petite Ville de Sibérie peu éloignée de la rivière Tura : elle est située sur des rochers, & environnée de quelques mauvaises fortifications. Elles ont été faites par les Russes depuis qu'ils font en possession de la Sibérie. Cette Ville étoit le seul passage par où l'on pouvoit voyager de Russie en Sibérie, depuis Gagarin, Gouverneur de cette Province. Ce Gouverneur ayant conçu le dessein sous Pierre I^{er}, de se faire Souverain de la Sibérie, ses projets avoient exigé qu'il défendit la route d'Ekaterinbourg, alors la plus pratiquée, parce qu'elle étoit la plus courte. Depuis ce temps elle avoit été abandonnée, & elle ne fut permise qu'en 1761, par une Ordonnance de l'Impératrice Elisabeth, donnée à ce sujet. On avoit établi à Verkhoutourie une Douane des plus sévères : en ayant été prévenu à Saint-Pétersbourg, j'avois prié M. le Chancelier de m'accorder un ordre, pour que les caisses qui contenoient mes instrumens ne fussent pas ouvertes. Elles étoient restées fermées depuis Paris. Cette grâce me fut accordée, malgré la sévérité des Ordonnances. Pierre I^{er} en avoit rendu une, qui fait trop d'honneur au goût de ce Monarque pour les Sciences & les Arts, pour ne pas la rappeler ici : elle contenoit que tous les instrumens qui avoient rapport aux Sciences & aux Arts ne seroient jamais visités : mais bien-tôt l'abus qu'on fit de cette permission obligea ses successeurs à rétracter cet ordre. Le Directeur de la Douane, nommé Michitas Ivan Soubatof, se borna à me demander un état de mes effets, & me combla de politesses. Il me fit présent de deux zibelines, de quelques livres de thé, & de différentes sortes de provisions. Je me disposois à partir, lorsqu'il me fit l'honneur de me venir voir

avec les principaux de la Ville. J'avois encore des liqueurs de Luneville, & quelques bouteilles de vin de Bourgogne, que M. le Baron de Breteuil m'avoit données à mon départ de Saint-Pétersbourg. Je les engageai à en boire : ils furent des plus satisfaits du vin de Bourgogne : on ne connoît en Sibérie que le vin que les Voyageurs y apportent ; mais nos liqueurs leur parurent fades, & trop foibles. Accoutumés à des liqueurs fortes, celles de France font à peine quelques légères impressions sur leur palais. Ils me firent des instances si vives pour séjourner à Verkhoutourie, que je retardai mon départ jusqu'à la nuit. M. Soubatof m'engagea d'aller me rafraîchir chez lui : j'y trouvai toute sa famille. Je ne pus voir sa femme qu'à travers la porte de sa chambre, ouverte à moitié : elle étoit des plus jolies & des mieux vêtues ; mais il ne fut pas possible d'obtenir qu'elle parût. Je partis à huit heures du soir : le Ciel étoit très obscur, & le chemin fort mauvais ; ce qui me détermina à faire allumer tous les flambeaux. Je voyageai toute la nuit sans le plus petit accident, quoiqu'on m'en eût beaucoup prédit à mon départ de Verkhoutourie. Le temps, qui étoit très doux quand je sortis de cette Ville, se refroidit tout-à-coup vers trois heures du matin, à ma grande satisfaction. Le thermomètre étoit descendu à neuf degrés au dessous de la glace : mais le soleil eut à peine paru sur l'horizon, que cet instrument remonta avec la plus grande promptitude. Je descendois toujours vers le midi, & la neige diminuoit perpétuellement ; ce qui me détermina à ne pas perdre un moment, crainte d'être surpris par le dégel. Le même jour le traîneau de l'Horloger se cassa au milieu de la campagne. Comme nous n'étions à portée d'aucun secours, on l'ajusta avec des cordes, & on le conduisit avec beaucoup de peine jusqu'à Makhneva, où je me proposois de le faire raccommoder : mais n'ayant trouvé personne qui voulût s'en charger, je pris le parti d'en acheter un autre. Pendant qu'on arrangeoit ce nouveau traîneau, je dinai dans une maison du Hameau, & fus témoin du dîner des Postil-

lons : ils s'étoient réunis avec d'autres Russes qui conduisoient des provisions à Verkhotourie ; ils se rangerent tous autour d'une petite table, la seule qu'il y eût dans la maison ; les uns sur des bancs, les autres debout. On leur servit d'abord, sans nape ni assiette, une soupe dans une petite jatte de bois : elle étoit faite de chou-croute & de gruau, sans pain ; ils la mangeoient avec des cuillers de bois ; leur pain, dont je voulus goûter, malgré sa couleur aussi noire que de l'encre, n'étoit pas supportable. On enleva cette première jatte : elle fut remplacée par une seconde de chou-croute, préparée avec de l'huile de poisson. On accommode quelquefois la chou-croute avec de l'huile de chenevis, ou d'ours : leur boisson étoit de la quouas (1), la même que celle des Russes, dont j'ai déjà parlé. La dépense de leur dîner se monta à un sou par tête. Ils ont d'autres fois des pois, des navets, & des radis cuits dans de l'eau avec du sel. C'étoit alors le temps du Carême, pendant lequel ils ne peuvent manger ni viande, ni lait, ni beurre, ni poisson : ils ont la plus grande attention de ne pas laisser sur la table la plus petite miette de leurs mets ; ils la ramassent avec le plus grand soin, & la mangent aussi-tôt. La table après le dîner, est le seul meuble qui soit propre dans leur maison. Ayant éprouvé en arrivant une chaleur presque étouffante, je plaçai mon thermomètre sur la soupente, où ils dorment la nuit & une partie de la journée. Cet instrument monta jusqu'à quarante degrés, ou près de dix degrés plus haut que les plus grandes chaleurs d'été à Paris. Il y avoit quatre ou cinq femmes dans cette maison, qui à notre arrivée se sauvèrent derrière une espèce de rideau : elles s'approprièrent peu à peu, & parurent des plus surprises, de nous voir manger de la viande & de toutes nos autres provisions, qui dans ce temps de Carême leur sont défendues. Ces Peuples sont si rigides à cet égard, qu'ayant donné un peu de brioche à un de leurs enfants d'environ trois ans, sa mere l'en priva aussi-tôt ; &

(1) Ou Kwass.

le plus petit, de sept à huit mois, fut le seul qui eut la permission d'en manger. L'excessive chaleur que j'éprouvois m'obligea de quitter ma touloupe ; je pris une redingote à la Françoisé. Ces femmes admiroient cet habillement, & regardoient avec la plus grande curiosité toutes les parties de mon vêtement : tout leur paroissoit nouveau, quoique cette route fût la seule pratiquée : ces femmes me parurent plus éveillées que toutes celles que j'avois vues depuis Moscou, principalement depuis le Volga. Elles étoient encore mieux faites, plus grandes, & d'un plus beau sang que sur cette dernière partie de ma route. Deux filles de la maison étoient surtout très jolies : elles avoient même des espèces de manchettes à leurs chemises ; ce que je n'avois vu nulle part en Russie, dans la classe des Paysans.

J'avois toujours voyagé depuis le Volga dans la même forêt, où je n'avois trouvé communément que des Hameaux, qui annonçoient la plus grande misère. Le Pays devint plus découvert à mesure que je m'éloignai des montagnes, & les habitations étoient plus peuplées. Les Sibériennes ont en général un habillement semblable à celui des Russes : les filles portent de même leurs cheveux en tresse ; ils forment seuls leur coiffure jusqu'au moment qu'elles se marient. Les femmes ne peuvent être coiffées en cheveux.

Je partis de cet endroit aussi-tôt que les traîneaux furent prêts, & j'arrivai le 7 à midi au Hameau nommé Babikhina. Le dégel étoit si décidé, que la neige étoit fondue par-tout, excepté sur la route battue. Une couche d'eau répandue sur les rivières encore gelées ; m'avertissoit du danger que je courais à les passer. Cette crainte, & le désir d'arriver bien-tôt à Tobolsk, dont je n'étois plus éloigné que de soixante-dix lieues environ, ranimèrent le courage de tout le monde ; chacun s'empressoit à l'envie de tout arranger à chaque poste. J'arrivai à Tumen le même jour à minuit. Je me disposois à partir tout de suite : mais je ne trouvai personne qui voulût courir

les risques de passer la rivière. Les gens de la Poste prétendoient que la débacle devoit arriver à chaque instant. Je tentai en vain tous les moyens possibles pour les déterminer : ils vouloient attendre le jour pour le décider. J'étois encore éloigné de soixante lieues de Tobolsk. Cette nuit perdue pouvoit être un obstacle à mon arrivée avant la débacle ; & dans ce cas il auroit fallu rester dans l'endroit où je me serois trouvé. Il est alors absolument impossible de voyager, même en bateau , parce que tout le Pays est inondé par des torrents qui se répandent de toutes parts. Je m'adressai aux anciens Postillons, & leur représentai qu'ils m'avoient passé toute la journée sur différentes rivières, sans qu'il parût aucun danger, & que depuis quelques heures, les passages des rivières ne pouvoient pas être plus dangereux. Je promis de leur payer double poste, & leur fis boire tant d'eau-de-vie qu'ils se déterminèrent à me passer. J'engageai les gens de la Poste à fournir les chevaux, & nous traversâmes la rivière sans accident.

J'arrivai le 9 à Sozonowa, vers cinq heures du matin. Je fus longtemps retardé dans ce Hameau, n'ayant pas trouvé de chevaux à mon arrivée. Je voulus réparer ce temps perdu, en faisant distribuer en route de l'eau-de-vie aux Postillons, pour les engager à me conduire avec la plus grande vitesse : mais la neige étant tellement fondue dans la plupart des endroits de la route, je ne pus, malgré cette précaution, arriver à Berozoviar qu'à quatre heures du soir, & à neuf à la poste de Vakfarina, où je devois passer la rivière de Tobol.

Je demandai aussitôt des chevaux : ils me furent refusés aussi promptement que je les avois demandés ; & après une heure de dispute, je n'étois pas plus avancé. Je ne pouvois pas me dissimuler le danger de traverser cette rivière : les raisons des Habitants de ce Hameau m'avoient même d'abord déterminé à me fixer dans cet endroit, pour y faire mes observations : mais outre que la situation

n'étoit

n'étoit pas commode, j'avois besoin d'être appuyé de l'autorité du Souverain, pour bâtir un Observatoire, & pour n'être pas dérangé dans mes opérations : l'un & l'autre me paroissoit impossible à exécuter. Je commençois déjà à connoître assez ce Peuple, pour ne pas ignorer que je devois les politesses que j'avois éprouvées sur ma route, à quelques personnes honnêtes que j'avois rencontrées, & principalement aux lettres de recommandation de M. de Woronzof. Dans toutes les circonstances où le seul naturel des Habitants avoit agi, j'avois éprouvé les plus grandes difficultés, & dans celle-ci j'avois encore à craindre la superstition d'un Peuple ignorant.

Je n'étois d'ailleurs qu'à vingt-cinq lieues de Tobolsk : dans douze heures je pouvois y arriver ; & au moment que je touchois au terme de toutes mes fatigues, je me trouvois dans l'affreuse situation de manquer mon observation. Je ne pus y résister : une sueur froide se répandit dans tous mes membres ; elle fut suivie d'un abattement universel : mais bien-tôt le désespoir ranima toutes mes facultés ; je proposai à tous ces gens de faire sur la glace une espee de train avec des planches, ou avec des branches d'arbres : mais leurs têtes étoient montées de façon qu'ils trouvoient impossible tout ce que je proposais ; ils rejetèrent durement ma proposition. Leur refus fit sur moi une telle impression, que je fus tenté de les forcer à me passer : mais ayant conçu le dessein d'acheter leurs chevaux, & de nous conduire nous-mêmes, ce projet remit le calme dans mes sens. Je foris un moment, pour méditer sur le parti que je devois prendre : le dernier me parut sûr. Ceux qui me suivoient m'avoient paru d'ailleurs déterminés à ne pas me quitter. Etant rentré assez tranquille, je fis apporter des provisions pour souper, & de l'eau-de-vie pour distribuer à tout le monde. Il étoit nécessaire de ramener tous les esprits, qui avoient pris de l'humour de tout ce qui s'étoit passé.

On m'apporta en même-temps mon thermomètre : je le plaçai

Tome I.

K

contre le mur, désirant savoir le degré de chaleur de l'endroit; elle étoit étouffante. Ces Habitans furent aussi étonnés de cet instrument, que ceux de Kuzmodemiansk l'avoient été de mon baromètre, qu'ils avoient pris pour une horloge. Le thermomètre fit sur ceux de Wakfarina d'autant plus d'impression, que cet instrument transporté de l'air froid dans un poêle des plus chauds, montoit avec rapidité. Les voyant fort attentifs à ce phénomène, je leur dis sans aucune vue particulière, que ce thermomètre indiquoit le chaud & le froid; que le mercure montoit dans le premier cas, & descendoit dans le dernier. Cette explication naturelle ne le fut pas pour eux; ils attribuerent du merveilleux à cet instrument. Je m'en aperçus, & je ne manquai pas d'en profiter. Le thermomètre monta bien-tôt à vingt-cinq degrés: je le pris alors, & leur dis d'un air assuré, qu'il nous indiqueroit, en le transportant dehors, si l'on pouvoit passer la rivière sans danger; que dans ce cas il descendroit au dessous d'un terme que je leur fis marquer (1). Ils attachèrent aussi le thermomètre en dehors: je rentraï aussi-tôt, & ne parlai plus de partir. Je m'aperçus bien-tôt de la fermentation que produisoient l'ignorance & la superstition dans toutes ces têtes, échauffées encore par quelques mots de l'objet de mon voyage, qu'ils avoient entendus, & qu'ils ne comprenoient pas plus que l'usage de quelques-uns de mes autres instrumens qu'ils avoient vus.

J'étois occupé à les faire boire, lorsque le plus mutin, que je n'avois pas vu sortir, rentra avec enthousiasme, & me dit que l'animal étoit descendu au dessous de l'endroit indiqué. Tous coururent s'en assurer, & je n'eus dans ce moment d'autre embarras pour partir, que celui de faire taire mon Interprète, qui vouloit leur expliquer

(1) Ce terme étoit celui d'un degré au dessous de 0, & il étoit communément en dehoes à cette heure, deux ou trois degrés au dessous. Ce terme étoit éloigné de plus de quatre pouces de celui de vingt-cinq degrés.

que le mercure n'étoit pas un animal. J'eus bien-tôt le nombre nécessaire de chevaux, & je ne fis pas attendre les Postillons pour partir: celui qui avoit été le plus muet toute la journée, étoit le plus enthousiaste dans ce moment. Je le chargeai de conduire le traîneau où étoient mes instrumens: il me précédoit, & les autres nous suivoient. A peine fûmes-nous sortis du Hameau, que nous découvrîmes la rivière: c'étoit le seul objet qui s'offroit à la vue, au milieu des ténèbres qui couvroient cet hémisphère: la foible lueur des étoiles, réfléchi par l'eau qui couloit sur cette glace raboteuse (1), faisoit distinguer au loin cette rivière, par les reflets & les différentes nuances de leur sombre lumière; ils présentoient les apparences des ondes légèrement agitées. Nous arrivâmes bien-tôt sur ses bords, où régnoit le plus profond silence. Le premier Postillon se dispose à la traverser, & s'arrête aussi-tôt. J'étois debout sur mon traîneau: je lui crie stupai (en françois, marche); & je pousse en même-temps mon Postillon si rudement, que celui-ci part à l'instant. Le premier ne veut point être prévenu: il part avec plus de vitesse; les autres nous suivent, & dans un clin d'œil nous arrivons à l'autre bord.

Je ne jouis cependant pas dans ce moment de l'excès de plaisir que je devois ressentir. J'eus à peine traversé la rivière, que j'éprouvai un tremblement dans tous mes membres, suivi de tressaillemens convulsifs: mes forces, qui avoient paru acquies plus de vigueur, à mesure que j'approchois de cet instant, s'affoiblirent tout-à-coup: j'eus recours à un reste de liqueur que j'avois dans mon traîneau. Je me trouvai bien-tôt soulagé; je m'endormis, & je dormois encore en arrivant à la Poste de Chestakova. Je partis aussi-tôt de cet endroit, & j'arrivai dans

(1) Ces inégalités étant occasionnées par la glace déjà fondue, ne contredisent point ce que j'ai dit ailleurs, que la surface des rivières gelées étoit unie.

quelques heures à Dektereve, où je devois prendre des chevaux pour la dernière fois. Etant séparé de la Ville de Tobolsk par la riviere Irtyz, je m'attendois à de nouvelles difficultés de la part des Habitants de ce Hameau : je n'en éprouvai cependant aucune. On traversoit encore à Tobolsk la riviere sur la glace, sans doute parce que ce passage étant plus fréquenté, la neige battue par les pieds des hommes & des animaux faisoit corps avec la glace, l'avoit consolidée, & en avoit augmenté l'épaisseur.

J'arrivai enfin à Tobolsk le 10 Avril, six jours avant la débacle; après avoir fait en traîneau depuis Saint-Petersbourg, huit cents lieues environ, ou trois mille cent dix-huit versis en un mois, quoique j'eusse été retardé par beaucoup d'accidents, & par la difficulté d'avoir des chevaux.

Dès que je fus arrivé, j'allai voir M. de Soimonof, qui en étoit le Gouverneur. Il envoya chercher ses filles: la plus âgée étoit veuve; elle vint m'embrasser sur la bouche, & prit ma main pour la baiser. Peu au fait de cette étiquette Russe, je fus d'abord un peu déconcerté: je me remis bien-tôt. Les deux autres, dont la plus jeune avoit dix-neuf à vingt ans, s'étant approchées pour le même motif, je fus au devant d'elles: après les avoir embrassées selon leur usage, je baïsa leurs mains, & retirai la mienne. Selon l'étiquette, je devois en effet faire un baiser sur leurs mains, pendant qu'elles en faisoient un sur la mienne; mais je devois attendre à ma place, qu'elles vinssent m'embrasser.

Le Gouverneur me fit l'accueil le plus honnête: il me témoigna l'estime qu'il avoit pour les Sciences; il les aime & les cultive. Il me fit donner une garde, composée d'un bas Officier & de trois Grenadiers; il me procura en même-temps tous les secours dont j'avois besoin.

Je m'occupai dès les premiers jours à faire construire mon Observatoire, & généralement tout ce qui y avoit rapport. Il ne fut en

état, malgré mes soins, que le 11 de Mai. Y y plaçai aussi-tôt mes instrumens. Le 18 du même mois le temps, quoique couvert, me permit d'observer plusieurs phases de l'éclipse de Lune. Je m'étois préparé le 3 pour celle du Soleil, invisible en France. Cette observation étoit très précieuse: elle m'offroit un des meilleurs moyens de déterminer avec précision la longitude de Tobolsk, & je n'avois presqu'aucune espérance de pouvoir observer les éclipses des Satellites de Jupiter, parce que le Soleil éclaire presque perpétuellement cet hémisphère en été; & d'ailleurs cette éclipse étoit visible en Suede, en Dannemarck & à Saint-Petersbourg, j'étois sûr d'avoir des observations correspondantes aux miennes. Le Ciel fut encore couvert au commencement de l'éclipse: il tomba même quantité de neige, quoiqu'en Juin. J'observai cependant la fin avec la plus grande exactitude. La longitude de Tobolsk, qui résulte de cette observation, étant comparée à celle de Stokolm, que M. Delisle a bien voulu me communiquer, donne quatre heures vingt-trois minutes trente-quatre secondes, par rapport au Méridien de Paris.

Les Habitants de cette Ville, peu accoutumés à voir des Etrangers, avoient été étonnés de mon arrivée: ils avoient vu mon Observatoire s'élever aussi-tôt; il étoit d'une forme très différente de celle de leurs bâtimens. Ils y trouverent du mystère. Sa situation sur une montagne, d'où je découvrois tout l'horizon, les surprit beaucoup. Il étoit d'ailleurs à un quart de lieue de la Ville. Ils formerent d'abord des conjectures vagues & fort bizarres: mais à la vue d'un quart de Cercle, des Pendules, d'une Machine Parallaxique, d'une Lunette de dix neuf pieds, instrumens absolument nouveaux pour eux, ils ne douterent plus que je ne fusse un Magicien. J'étois occupé toute la journée à observer le Soleil, pour régler mes Pendules, & essayer mes Lunettes. La nuit j'observois la Lune & les Etoiles: je faisois usage sur-tout d'une petite lampe placée à mon quart de Cercle, pour voir les fils du micromètre; je ne revenois

quelquefois à la Ville que le matin, très faigué ; & le désordre de ma toilette, dont je m'étois peu embarrassé, les confirmoit dans l'idée qu'ils avoient prise de moi.

Le Gouverneur & quelques autres personnes furent seuls convaincus que l'observation du passage de Vénus sur le Soleil étoit le sujet de mon voyage : tout le reste de la Ville étoit livré à la superstition. Les moins ignorants débitoient sur cette observation les impertinences les plus absurdes, tandis que les autres attendoient ce moment comme le dernier du genre humain. Ils me regardoient comme l'auteur du débordement de l'Irtyz. Il fut si considérable cette année, qu'une partie de la basse Ville fut submergée jusqu'aux toits, & plusieurs personnes perdirent la vie, en emportant leurs effets à travers les torrents qui culbutoient & entraînoient leurs maisons. Plusieurs parties de la montagne se détachèrent en différents endroits, & se précipitèrent avec un bruit effroyable dans la rivière. Quelques Habitants qui avoient leurs maisons sur les bords de cette montagne, furent obligés de les abandonner, dans la crainte d'être entraînés dans la rivière. Le Magasin du Sel fut totalement submergé ; & quoiqu'on eût employé les moyens les plus prompts pour en retirer le Sel, la plus grande partie fut perdue. La plaine située au bas de la montagne de Tobolsk n'offroit plus à ceux qui étoient sur son sommet, que des Isles dispersées dans cette surface submergée, dont l'étendue n'étoit limitée que par celle de la vue.

Cette rivière déborde cependant tous les ans à la fonte des neiges : mais on ne se rappelloit point qu'elle eût jamais produit des effets si funestes ; ce qui donnoit lieu à toutes les extravagances de ce Peuple, qui ne voyoit de soulagement à tous les maux que dans mon départ de Tobolsk. Uniquement occupé de mon observation, j'ignorois absolument tout ce qui se passoit à ce sujet ; & j'étois si tranquille, que je laissois toujours chez moi ma garde, pendant que j'allois à mon Observatoire avec mon Interprete, ou quelquefois

avec l'Horloger ; mais elle eut ordre de ne pas me quitter. Quelques Russes m'avertirent de ne pas aller seul à mon Observatoire, & de me précautionner contre l'insolence de la Populace, capable de tout dans ces moments d'ivresse. L'avis étoit trop prudent pour que je ne le suivisse pas : je pris même dès-lors le parti de passer la plupart des nuits à mon Observatoire, dans la crainte qu'il ne leur prit fantaisie de le culbuter. Le 4 du même mois le vent me fit courir les plus grands risques de le voir renversé. Il étoit si violent & si constant, que je ne fus rassuré que le 5 : il s'apaisa vers midi.

Je touchois enfin au moment de remplir l'objet de mon voyage : le jour suivant (6 Juin) devoit remplir tous mes desirs. M. de Soïmanof, M. le Comte de Pouzskin, & l'Archevêque de Tobolsk, dont je ne puis trop me louer, m'ayant témoigné la plus grande envie de voir ce phénomène, je fis préparer une tente, dans laquelle je plaçai une Lunette pour eux & leurs familles, afin de n'être pas troublé pendant mes opérations.

J'employai la journée du 5 à disposer tous mes instruments, & me déterminai à passer la nuit dans mon Observatoire. Je n'avois rien à désirer. Tout m'annonçoit le succès de mon observation, le Ciel étoit serein, le Soleil se coucha sous un horizon dégagé de vapeurs ; la tendre lueur du crépuscule, & le calme parfait qui régnoit dans la Nature, portoit le plaisir dans mon ame tranquille. Je fis souper tout mon monde. Mon bonheur me suffisoit. Je ne fus pas heureux long-temps. Étant sorti vers dix heures pour en jouir dans le silence, je fus anéanti à la vue des brouillards qui privoient les Étoiles d'une partie de leur lumière. Consterné, je parcourus l'horizon : des nuages se forment déjà de toutes parts ; ils deviennent plus épais à chaque instant ; l'obscurité de la nuit augmente, le Ciel disparaît ; & bien-tôt tout l'hémisphère, couvert d'un seul & sombre nuage, fait évanouir toutes mes espérances, & me plonge dans le désespoir le plus affreux.

L'observation de ce passage offroit à l'Univers pour la première fois, le moyen de déterminer avec exactitude la parallaxe du Soleil. Ce phénomène attendu depuis plus d'un siècle, fixoit les vœux de tous les Astronomes : tous désiroient d'en partager la gloire. Le célèbre Halley en l'annonçant, fit voir le premier l'importance de ce phénomène, & porta au tombeau les regrets de ne pouvoir en être le témoin. Toute l'Europe favante avoit voulu concourir à la réussite de cette observation. Les Souverains, au milieu d'une guerre dispendieuse, n'avoient rien négligé pour en assurer le succès. Il pouvoit servir d'époque à leur gloire, & devenir la source des plus grands avantages pour leurs Sujets & pour l'humanité.

Revenir en France sans avoir rempli l'objet de mon voyage, être privé du fruit de tous les dangers que j'avois courus, des fatigues auxquelles je n'avois résisté que par le désir & l'espérance du succès; en être privé par un nuage au moment même où tout me l'assuroit; ce sont des situations qu'on ne peut que sentir.

Dans l'affreux désespoir où j'étois, je ne jouissois pas même de la foible consolation de voir quelqu'un qui y prit part. Tous ceux qui m'accompagnoient en avoient été les témoins : ils étoient rentrés dans l'Observatoire, où je les trouvai dormant du plus profond sommeil. Je les éveillai tous : ils me laissèrent seul ; j'en étois moins malheureux.

Je passai toute la nuit dans cette cruelle situation : je fortois ; je rentrais à chaque instant ; je ne pouvois rester ni assis ni debout, tant j'étois agité.

Il faut avoir éprouvé ces cruels moments, pour pouvoir jouir de l'excès de plaisir que me procura le lever du Soleil, en faisant renaitre mes espérances. Les nuages étoient cependant encore si épais, que cette contrée ressoit plongée dans les ténèbres, quoique cet astre l'éclairât. Une teinte rougeâtre répandue sur les nuages étoit presque le seul indice de sa présence : mais un vent d'Est chasse ce

sombre

sombre voile vers le couchant, & mer bien-tôt à découvrir une partie du Ciel à l'horizon : elle augmente insensiblement; les nuées offrent déjà une couleur blanchâtre, qui s'anime à chaque instant; la joie coule dans tous mes membres, & donne une nouvelle vie à toute mon existence. Les nuages continuent à se dissiper, la Nature reprend un air riant, tout célèbre le retour d'un beau jour; & mon ame ravie, puise sans cesse de nouveaux plaisirs dans mes désirs animés par l'espérance.

Le Gouverneur arrive avec M. Pouskin, & leur famille : ils partagent ma joie. L'Archevêque & quelques Archimandrites les suivirent de près. J'avois augmenté ma garde, dans la crainte d'être assailli par une multitude de curieux : précaution inutile. Tous les Habitants s'étoient enfermés dans les Eglises & dans leurs maisons. On ne voyoit cependant pas encore le Soleil : mais tout annonçoit sa prompte apparition. Je me dispose à mon observation; les assistants entrent dans la tente que j'avois préparée pour eux. Mon Horloger étoit chargé d'écrire, & d'avoir l'œil sur la Pendule, pendant que mon Interprète devoit compter. Le calme & la sérénité de l'air m'avoient déterminé à transporter mes instruments hors de l'Observatoire, pour les mouvoir plus facilement. J'aperçus bien-tôt un des bords du Soleil : c'étoit le temps où Vénus devoit entrer sur cet Astre, mais vers le bord opposé. Ce bord étoit encore dans les nuages. Immobile, & l'œil fixé à ma Lunette, mes désirs parcoururent un million de fois à chaque instant, l'espace immense qui me sépare de cet Astre. Que ce nuage tardoit à disparaître ! Il se dissipe : enfin j'aperçois Vénus déjà entrée sur le Soleil, & je me dispose à observer la phase essentielle (l'entrée totale). Quoique le Ciel soit parfaitement serein, la crainte trouble encore mes plaisirs. Ce moment approche : un frémissement s'empare de tous mes membres; il faut que je fasse usage de toute ma réflexion, pour ne pas manquer mon observation. J'observe enfin cette phase, & un avertissement

Tome I.

L

intérieur m'affure de l'exactitude de mon opération. On peut goûter quelquefois des plaisirs aussi vifs : mais je jouis dans ce moment de celui de mon observation, & de l'espérance qu'après ma mort la postérité jouira encore de l'avantage qui en doit résulter.

Le Ciel ayant été serein toute la journée, j'eus la facilité de continuer mes autres observations. Je les fis passer quelques jours après en Europe, profitant de l'occasion d'un Courier que le Gouverneur fit partir pour la Cour de Russie. J'en envoyai une Copie à l'Académie de Saint-Petersbourg, & une autre à celle de Paris. Je restai cependant encore à Tobolsk jusqu'au 28 Août, pour y faire d'autres Observations Astronomiques. Je m'occupai pendant ce temps à acquérir des connoissances de la Sibérie. Je les ai combinées avec celles que j'avois acquises en allant à Tobolsk, & avec celles que je me procurai dans mon retour à Saint-Petersbourg.



DU CLIMAT
DE LA SIBÉRIE ET DES AUTRES PROVINCES
DE LA RUSSIE

LE vaste Empire de Russie a dix-neuf cents lieues (1) environ d'Occident en Orient, depuis l'Isle d'Agou jusqu'au Cap Tchuktchi, situé à sa limite orientale (2). La Sibérie occupe dans cette partie du Globe quatorze cents soixante-dix lieues environ de l'Occident à l'Orient, & le reste de la Russie quatre cents trente. La largeur de cette dernière partie est de cinq cents vingt-cinq lieues depuis Azow jusqu'à ses limites dans la Mer Glaciale (3). La plus grande largeur de la Sibérie, depuis les limites méridionales, vers Selingsing (4), est de près de sept cents lieues (5).

J'appris à mon passage par Solikamskaïa (6), Ville située sur les limites occidentales de la Sibérie, que le thermomètre de M. Delisle

(1) Les lieues font de vingt-cinq au degré, ou de deux mille deux cents quatre-vingt-deux toises, en supposant le degré moyen du Méridien, de cinquante-sept mille soixante toises.

(2) La longitude de l'Isle d'Agou est à quarante degrés environ de longitude, & le Cap Tchuktchi à deux cents neuf.

(3) Azow est au quarante-septième degré de latitude, & les limites du Nord vers les soixante huitième degré.

(4) Ses limites font à quarante-neuf degrés de latitude, & s'étendent jusqu'à soixante-dix-sept degrés.

(5) Ces dimensions font les plus grandes. La longueur moyenne de la Russie, jusqu'à la Sibérie, est de trois cents cinquante lieues environ ; sa largeur moyenne, de quatre cents. Quant à la longueur moyenne de la Sibérie, on la peut supposer de quatorze cents soixante-dix lieues, & la largeur moyenne de cinq cents.

(6) Longitude, soixante-quatorze degrés vingt-quatre minutes, latitude, cinquante-neuf degrés trente-cinq minutes.

étoit descendu la même année 1761 à deux cents quatre-vingts degrés, qui répondent à soixante-dix environ de celui de M. de Réaumur. Cet horrible froid, presque incroyable, m'étonna d'autant plus, qu'il falloit traverser une cour pour observer le thermomètre exposé au Nord contre un mur, & je n'imaginai pas que l'homme pût supporter un froid si rigoureux. Le froid que j'avois éprouvé en Russie ne confirmoit encore dans cette idée. J'avois craint plusieurs fois de ne pouvoir y résister, quoique le thermomètre de M. de Réaumur ne descendit qu'à vingt-deux degrés environ : mon haleine se geloit autour de mes levres, & ne formoit qu'un glaçon avec ma barbe, que je n'avois faite depuis mon départ de Moscou qu'une seule fois à Niz-nowogorod, où j'avois séjourné. La quantité de pelisses dont j'étois couvert mettoit à la vérité à l'abri de ce froid le reste du corps. La neige même qui tomboit, servoit quelquefois à m'en garantir, en formant sur mon traîneau une couche de cinq à six pouces d'épaisseur : mais l'air que je respirois produisoit sur ma poitrine, dont je n'avois jamais été incommodé, un déchirement si considérable, que j'étois accablé par la vivacité des douleurs continues que j'éprouvois. Ces dures expériences me rendirent suspect le froid de soixante-dix degrés. D'ailleurs le mercure condensé à un certain degré dans le thermomètre, exige un froid beaucoup plus considérable, pour qu'il continue à se condenser dans le même rapport ; de sorte qu'en supposant le froid de Solikamskaïa quatre fois plus grand que celui que j'avois éprouvé, ce froid excessif, dont on ne peut se former une idée, seroit considérablement au dessous de celui auquel les Habitans de Solikamskaïa avoient été exposés.

Désirant avoir sur ce fait les plus grands éclaircissements, je fus voir le thermomètre dont le Russe avoit fait usage : il étoit appliqué sur une plaque de cuivre parfaitement divisée ; & fa hauteur, réduite pour ce jour suivant les règles connues, s'accordoit

parfaitement avec celle de mon thermomètre, fait avec la plus grande exactitude sur les principes de M. de Réaumur. Je ne pouvois alors avoir aucune incertitude sur la bonté de cet instrument. Je me fis apporter le Journal d'Observations de toute l'année, & je reconnus avec la plus grande évidence, par la marche du thermomètre, la vérité de ce fait extraordinaire. C'est sans doute à des froids semblables que l'on doit attribuer les accidents qu'éprouvent quelquefois les Voyageurs en Sibérie. On m'assura à Solikamskaïa, qu'il augmentoit dans quelques heures avec tant de vivacité, que dans ces circonstances les hommes & les chevaux étoient frappés de mort, lorsque trop éloignés des habitations, ils ne pouvoient s'y réfugier promptement.

Il arrive souvent dans les froids ordinaires, que quelques parties du corps se gèlent : on se contente alors de les froter avec de la neige, & la circulation se rétablit aussitôt. Lorsque ces accidents arrivent au visage, qui dans ces froids n'est presque plus susceptible de sensation, il est nécessaire qu'on en soit averti : on se rend mutuellement ces services essentiels, sans lesquels on seroit bien-tôt privé de la partie gelée.

Le climat de Tobolsk est très froid : le thermomètre de M. de Réaumur y a été observé à trente degrés en 1735 (1) ; mais il paroît que les hivers y sont moins durs qu'à Solikamskaïa. Quoique celui de 1761 ait été très rigoureux dans cette Capitale de la Sibérie, il n'avoit cependant aucun rapport avec celui de Solikamskaïa.

Le sol des environs de Tobolsk est très propre à l'agriculture : on trouve par-tout une couche de terre noire d'un pied d'épaisseur, jusqu'à deux. Cette terre est si grasse, qu'on n'y fait jamais usage du fumier pour l'engraisser : elle est si légère, qu'on laboure facilement avec un seul cheval. Malgré toutes ces circonstances les plus propres

(1) M. DeLisle, Vol. Acad. 1749, page 2 des Mémoires.

à la culture des terres , elle y est très négligée , tant à cause de la paresse des Habitants , que de la rigueur du froid , de la durée des hivers , & des pluies presque perpétuelles qui succèdent au dégel. Ces différentes causes physiques font que le peu de bled qu'on y sème parvient rarement à une parfaite maturité.

Dans nos climats tempérés , dès le mois de Mai la Nature renaissante semble procurer une nouvelle vie à tout ce qui végète & qui respire : les arbres se parent de feuilles nouvelles , une douce verdure couvre toutes les campagnes , & ses différentes nuances offrent les tableaux les plus riants. Déjà les Oiseaux ont choisi leur compagne : ils égayent la Nature par leurs chants & par leurs jeux , & font éclater leur allégresse dans les buissons & les arbres fleuris. L'Alouette au lever de l'aurore semble en donner le signal : elle s'élève jusqu'aux nues , faisant retentir l'air de son ramage , & se précipite dans un instant au milieu des fleurs dont les prairies & les champs sont émaillés. Tout s'embellit , tout inspire la joie & le plaisir dans nos climats ; & la Nature n'offre dans le même temps à Tobolsk , que les horreurs de l'hiver. Au lieu de cette verdure & des fleurs qui répandent au loin l'odeur la plus agréable , la fonte successive des neiges forme & entretient des torrents dans les montagnes : les uns se précipitent dans les rivières , les font gonfler , & inondent les environs ; d'autres parcourent cette vaste plaine , & sillonnent dans tous les sens , & portent par-tout le désordre & la défolation. Alors la plaine , vue d'un endroit élevé , offre une nouvelle mer formée tout-à-coup au milieu du Continent. Le Ciel est alors presque toujours nébuleux , les vapeurs qui ont formé ces nuages retombent le plus souvent en pluie ; d'autres fois en neige , ou sous la forme de brouillards glacés , auxquels on craint d'autant plus de s'exposer , que chassés par des vents impétueux , ils font éprouver des douleurs plus vives qu'un froid plus rigoureux. C'est dans l'alternative de la pluie , de la neige & des brouillards , qu'on passe cette

saïson de l'année. Le 4 de Juin la terre fut trois fois couverte de neige , & trois fois elle disparut : mais bien-tôt le Soleil , en s'approchant du Solstice , rendit l'air plus tempéré. Cet astre est alors presque toujours sur l'horizon : on peut lire à minuit avec la plus grande facilité. Quoique la chaleur y soit d'une très courte durée , cependant dans ce petit intervalle les végétaux prennent tout-à-coup leur accroissement. Le 22 Juin le bled avoit déjà un pied de hauteur : mais au-lieu des arbres fruitiers , qui croissent presque par-tout ailleurs , on ne voit dans ces campagnes , presque désertes , que des sapins , qui paroissent aussi vieux que la Terre : leur forme , toujours la même , & leur sombre couleur , portent la tristesse dans l'ame la plus gaie. On ne rencontre dans ces bois solitaires que quelques malheureux Habitants qui y cherchent des arbres de bouleau , auxquels ils font une incision , pour en recevoir la sève dans des vases. Ils en font leur hydromel.

Je me suis souvent promené sur les bords de la rivière Irthisz , à la distance de plusieurs lieues de Tobolsk. J'espérois parcourir des paysages embellis par une multitude d'habitations : je n'ai trouvé le long de cette rivière qu'une vaste plaine couverte du limon que les eaux avoient déposé avant de se retirer , & des mares d'eau croupissante , distribuées de toutes parts. Leurs bords étoient couverts de branchages morts , & de troncs d'arbres déracinés. Quoique vers la fin de Juillet le terrain n'eût pas encore acquis assez de consistance pour qu'on pût le parcourir sans danger , animé du désir de me procurer différents Oiseaux que je ne connoissois pas , je m'arrêtai quelques minutes dans le même endroit ; mais trop occupé de mon objet , je ne m'appergus que le terrain avoit cédé insensiblement , qu'après avoir tué d'un coup de fusil un de ces Oiseaux : je voulus l'aller chercher ; mais j'étois embourbé de façon que je n'avois pas même la liberté de me procurer le plus petit mouvement. Je ne sortis de cet endroit qu'en me faisant un point d'appui de mon fusil. Je

renonçai à mon Oiseau, & ne fus pas tenté d'en chercher de nouveaux. Je regagnai le bateau dans lequel j'avois descendu la rivière, & ne le quittai qu'au premier Village, situé sur un terrain assez élevé. Tout y annonçoit la plus grande misère. J'en parcourus les environs. On avoit semé du bled dans quelques endroits : il étoit aussi beau qu'on pouvoit le désirer ; mais si peu avancé pour la saison, que les Habitants désespéroient qu'il eût le tems de mûrir.

On ne voit à Tobolsk aucune espèce de fruits d'Europe, excepté la groseille, qu'on trouve quelquefois dans les bois. Les fruits du Pays sont le glouguat, & une espèce de framboise. Le glouguat a beaucoup de rapport à nos groseilles. Ces fruits ont un goût aigrelet, & sont regardés comme anti-scorbutiques. On y recueille encore avec soin les fruits d'une espèce de pin, qui ressemble fort au cedre. Il en croît cependant peu dans les environs de Tobolsk : mais on en trouve en quantité dans ceux de Werkhoutourie. Les fruits de cet arbre sont très recherchés : on les mange crus, & l'on en retire une huile pour l'usage ordinaire de la table.

On a tenté envain de semer des légumes à Tobolsk : les radis, quelques salades, & une espèce de chou vert & frisé, sont presque les seuls qui aient réussi ; mais les Habitants ont dans leurs jardins de la rubarbe de la seconde espèce, dont ils mangent les feuilles en salade. Ils en font aussi avec des pissenlits, & des orties lorsqu'elles commencent à pousser.

Un Russe avoit apporté de Moscou un jeune pommier, qu'il avoit élevé dans une serre : il produisit cette année (1761) une pomme de la grosseur de celles d'api. On l'apporta dans un grand plat au milieu d'un dîner de cérémonie : elle fut coupée en petits morceaux, & distribuée à quelques convives. On me fit l'honneur de m'en donner un morceau. Ce fruit étoit si aigre & si mauvais, que je ne pus jamais me déterminer à le mâcher. Pour répondre à l'honneur que m'avoit faite, je fus obligé de l'avaler comme une pilule.

Les

Les pâturages sont cependant de toute bonté. L'herbe croît partout également bien : aussi les Habitants ont-ils beaucoup de bestiaux. J'avois lu dans quelque Voyageur, que le terrain ne dégeloit à Tobolsk pendant l'été que de quelques pieds de profondeur : je fus confirmé dans cette idée par un Habitant de cette Ville. Mes observations journalières rendirent cependant son autorité aussi suspecte que celle de l'Auteur que j'avois lu. Je tentai plusieurs fois de faire creuser la terre. La difficulté d'avoir des Manchures dans ce Pays, où tout est Esclave, me détermina à m'adresser au Gouverneur : il eut la bonté de me donner une douzaine de Criminels enchaînés & condamnés aux travaux publics, ainsi que les Galériens dans nos Ports. Je fis d'abord creuser la terre jusqu'à dix pieds ; elle étoit dégelée. Je me proposai d'aller encore à une plus grande profondeur. Ayant cru pouvoir sans conséquence augmenter la paie de ces malheureux, qui n'étoit que d'un sou par jour, je leur fis distribuer quelque argent. Ils firent apporter quantité d'eau-de-vie, foulèrent la Garde, & se sauvèrent pendant qu'elle dormoit. Je trouvai quelques jours après leurs fers dans les bois. M. le Gouverneur n'ayant pas jugé à propos de m'en envoyer de nouveaux, je fus obligé d'abandonner cet ouvrage. Ils avoient encore creusé la terre de quatre pieds, sans qu'elle fût gelée. J'y enfonçai ensuite mon épée jusqu'à la garde (1), avec la plus grande facilité. Il est donc bien constant que le terrain dégele totalement à Tobolsk, puisqu'il l'est à seize pieds de profondeur. Si cette épreuve me débausa sur l'idée que je m'étois formée du climat de Tobolsk, elle me confirma aussi dans celle que j'avois sur le danger d'avancer des faits d'après la tradition & les ouï-dire, & je crois qu'on doit plutôt à la crédulité des Voyageurs qu'à leur mauvaise foi, les mensonges trop communs dans les Ouvrages de quelques-uns.

(1) Je voyageois en Libé.

N'ayant pas voyagé au-delà de Tobolsk, je ne puis faire connoître le climat du reste de la Sibérie, d'après mes observations : mais les nouveaux Voyageurs ayant parcouru cette contrée le thermomètre à la main, & avec un esprit d'observation que tous leurs prédécesseurs n'avoient pas, on est en état de donner l'idée la plus exacte du climat de ce vaste Pays : elle est nécessaire dans cet Ouvrage.

Suivant les observations de M. Gmelin (1), faites en Sibérie dans la Ville d'Argunskoi (2), le climat est si froid dans cette contrée, qu'on y trouve plusieurs endroits où la terre ne dégele pas à plus de trois pieds de profondeur. Ceux qui travaillent aux Mines d'Argent des environs de cette Ville, ont pratiqué dans les galeries abandonnées des celliers pour garantir leurs provisions des grands froids qu'on éprouve à Argunskoi, même en été. L'air est encore si froid dans ces celliers, que la glace qui s'y forme en hiver n'y fond point en été : cependant le 17 Juillet 1735, le thermomètre y étoit un peu au dessus de la congélation.

Le même Voyageur éprouva dans la Ville d'Ienisseik (3), pour la première fois, le plus grand froid de Sibérie (4), vers le milieu de Décembre. » L'air étoit comme gelé : il ressembloit à un brouillard, » quoique le Ciel fût sans nuage. Cette espèce de brume, ou plutôt » cet air extrêmement condensé, empêchoit la fumée des chemi- » nées de s'élever : les Moineaux & les Pies tomboient & mou- » roient glacées, lorsqu'on ne les portoit pas aussi-tôt dans un en- » droit chaud. Quand on ouvroit la porte d'une chambre, il se » formoit subitement un brouillard auprès du poêle, & dans l'espace

(1) Gmelin, Voyage en Sibérie, Edition française, Tome premier, pag. 152 & 158.

(2) Latitude, cinquante degrés cinquante-trois minutes; longitude, cent trente-six degrés quarante-deux minutes.

(3) Latitude, cinquante-huit degrés vingt-sept minutes; longitude, cent dix degrés quarante minutes.

(4) Gmelin, Tome premier, pag. 181 & 182.

» de vingt-quatre heures, les fenêtres étoient couvertes entièrement » d'une glace épaisse de trois lignes ».

M. Gmelin repassa par la même Ville en retournant à Saint-Pétersbourg en 1739, à ce qu'il paroît (1) : il y fit plusieurs observations, pour constater si le froid y étoit toujours aussi vif. » Le » 22 Octobre à minuit, le thermomètre de M. Delisle se soutenoit » à cent quatre-vingt-dix degrés, qui répondent à vingt-un de celui » de M. de Réaumur, au dessus de la glace. Le thermomètre de » M. Delisle descendit à Ienisseik, vers la fin de Janvier du même » hiver, à deux cents quinze degrés, qui répondent à trente-huit » de celui de M. de Réaumur. Depuis ce temps il n'y eut plus de » froid : la rivière d'Ienissea dégela le 8 Avril, & en trois semaines » la campagne reprit sa verdure ; ce qui prouve que les hivers y » varient considérablement, ainsi que par-tout ailleurs.

» Suivant le même Voyageur (2), le froid commençoit à se » faire sentir vers la fin d'Août 1736 à Olekminskoi (3) : les arbres » se dépouillèrent les premiers jours de Septembre ; toutes les herbes » se flétrirent : il tomba de la neige, & le froid forma du verglas. » Le 19 Septembre la rivière Lena commençoit à charier : peu de » jours après on en tiroit des morceaux de glace épais de plus de » deux pieds. Les Habitants du Pays en font un usage très avanta- » geux. Leurs fenêtres ferment très mal ; & les moyens ordinaires, » tels que le fumier & les peaux, ne peuvent garantir du grand » froid ni les chambres ni les celliers. On prend donc des morceaux » de glace bien purs, de la grandeur de la fenêtre ; on les place » par dehors, on les arrose d'un peu d'eau, & la fenêtre est faite,

(1) Gmelin, Tome 2, pag. 51.

(2) Tome premier, pag. 152 & 155.

(3) Latitude, soixante degrés vingt minutes; longitude, cent trente degrés.

« Le froid est si vif à Iakutsk (1), que quelques années avant 1736
 « un Vaivode obligé d'aller de sa maison à la Chancellerie, qui
 « n'en étoit éloignée que de quatre-vingt pas environ, eut les pieds,
 « les mains & le nez gelés; & il ne se rétablit qu'avec beaucoup de
 « peine. Son corps étoit cependant couvert d'une ample fourrure,
 « & une capote de peau cachoit sa tête (2). Vers la fin de Juin
 « on trouve quelquefois le terrain gelé, en creusant la terre de trois
 « pieds de profondeur. En 1685 on voulut creuser un puits, &
 « l'on trouva la terre gelée au mois de Juillet jusqu'à treize toises de
 « profondeur (3) : cependant le 11 de Mai 1737, la rivière dé-
 « gela, & le 14 du même mois il n'y avoit plus de glace.

« La Ville de Tomsk, quoique beaucoup plus méridionale (4),
 « éprouve des froids très rigoureux. Dès le milieu d'Avril l'air étoit
 « chaud & agréable : mais il changea tout-à-coup vers le 15 de Mai ;
 « nous eûmes des neiges, des pluies, du verglas, & un jour de
 « froid inouï dans cette saison (5) ».

La Ville de Mangasca, située sur la rivière d'Ienisseï (6), est
 dans un climat très froid. M. Gmelin s'en explique ainsi (7) :
 « J'ai parlé de beaux jours que nous eûmes avant notre départ
 « d'Ienisseïk, vers la fin de Mai (8). Lorsque nous arrivâmes à Man-
 « gasca, nous crûmes passer de l'été à l'hiver ; cependant c'étoit le

(1) Latitude, soixante-deux degrés; longitude, cent quarante-cinq degrés quarante-deux minutes.

(2) Tome premier, pag. 387, 411 & 412.

(3) Je crois que c'est une fautive d'impression, & qu'il faut lire treize pieds.

(4) Latitude, cinquante-sept degrés trois minutes; longitude, cent deux degrés trente-huit minutes.

(5) Gmelin, Tome II, pag. 164.

(6) Latitude, soixante-cinq degrés trente-six minutes; longitude, cent sept degrés.

(7) Tome II, pag. 54.

(8) Tome II, pag. 54.

« dixième de Juin : il est vrai que nous étions déjà à soixante-
 « cinq degrés trente-six minutes de latitude septentrionale. La
 « terre étoit couverte de neige, & il en tomboit encore : la glace
 « avoit une épaisseur considérable, & ne dégeloit point pendant le
 « jour. Ce triste temps cessa bien-tôt. Nous ne fûmes pas peu sur-
 « pris du changement subit qui se fit presque sous nos yeux. Dès
 « que l'air eut pris quelque chaleur, il la conserva : les vapeurs &
 « les nuages dont le Ciel étoit obscurci disparurent tout-à-coup :
 « nous pûmes dès le 12 nous passer de feu. Nous vîmes le lende-
 « main des Hirondelles. La chaleur du Soleil augmentoit : le 14 on
 « ne vit plus de neige ; l'herbe croissoit à vue d'œil. Si quelqu'un
 « en a vu croître, c'est peut-être à Mangasca ».

M. Delisle, de l'Académie Royale des Sciences, a recueilli pen-
 dant le long séjour qu'il a fait à Saint-Petersbourg, toutes les obser-
 vations faites en Sibérie par les différents Académiciens qui y ont
 été envoyés de Russie : il a vécu avec la plupart d'eux au retour de
 leur voyage, & en a reçu tous les éclaircissements qu'il pouvoit
 désirer. Le tableau qu'il donne des froids de Sibérie est trop inté-
 ressant pour ne pas le rapporter ici (1). Il expose d'ailleurs dans une
 Table toutes ces observations, & l'on peut par ce moyen se former
 d'un coup d'œil une idée exacte des froids presque incroyables de
 la Sibérie, & de ceux du reste de la Russie.

On voit dans cette Table que le froid fit descendre à soixante-dix
 degrés le thermomètre de Réaumur, à Ienisseïk en 1735, ainsi qu'il
 a été observé à Solikamskaïa dans l'hiver de 1761. Dans la même
 année 1735, le froid fut beaucoup moins considérable à Tomsk ;
 puisque le froid qu'on y éprouva répond à cinquante-quatre degrés
 & demi du thermomètre de M. de Réaumur. Il fut à Irkusk (2) à

(1) Vol. de l'Acad. Royale des Sciences de Paris, année 1749, pag. 106 des Mémoires.

(2) Latitude, cinquante-deux degrés dix-huit minutes; longitude, cent vingt-deux degrés trente-huit minutes.

trente-deux degrés, quoique cette Ville soit dans une Province des plus méridionales de la Sibérie, & à Tobolsk de trente degrés. Cette Ville est cependant au Nord d'Irkutsk de six degrés environ (1).

Il n'est pas rare d'éprouver jusqu'aux frontières de la Chine des froids qui font descendre le thermomètre de M. de Réaumur jusqu'à trente degrés, & ces endroits sont dans les environs du parallèle de Paris, où le plus grand froid a été à quinze degrés un quart en 1709.

Les observations faites sur le froid à Astracan nous offrent encore des faits aussi singuliers que ceux que je viens de rapporter. Astracan, situé sous le parallèle du milieu de la France (2), est exposé aux froids les plus rigoureux, tels qu'on les observe dans les Pays les plus septentrionaux de l'Europe. Suivant les observations de M. Lerch (3), le 14 Décembre 1745 le fleuve Volga gela, le froid augmenta chaque jour, & le thermomètre de M. Delisle descendit le 27 du même mois à cent quatre-vingt-quatre degrés, qui répondent à seize degrés de celui de M. de Réaumur. Au commencement de Janvier 1746, le froid répondoit à Astracan à douze degrés du thermomètre de Réaumur : le froid augmenta chaque jour jusqu'au 16 du même mois. Le thermomètre de M. Delisle se soutenoit à cent quatre-vingt-quinze degrés & demi, qui répondent à vingt-quatre degrés & demi de celui de M. de Réaumur; & pendant qu'on éprouvoit ce froid rigoureux à Astracan, l'hiver étoit très doux dans les parties boréales de l'Europe.

Si après avoir ainsi rapporté les froids de Sibérie, on passe à ceux qu'on éprouve dans le reste de la Russie, on trouve un climat bien différent, quoique toujours très froid. Le climat devient plus tem-

(1) Latitude, cinquante-huit degrés douze minutes vingt-deux secondes; longitude, quatre-vingt-cinq degrés cinquante six minutes quarante secondes.

(2) Latitude, quarante-six degrés quinze minutes; longitude, soixante-huit degrés douze minutes.

(3) Volume de l'Académie de Berlin, année 1746, pag. 257.

Le bled vient assez bien entre le Fort Olekminskoi & celui de Vitimskoi, malgré le grand froid qu'on y éprouve (1). Le 10 Août 1736 les foin étoient ferrés à Vitimskoi : la plus grande partie des bleds étoient coupés, & dans les bonnes années la moisson n'est pas plus tardive. On avoit cependant eu dès-lors des nuits froides.

Le sol glacé de la Province d'Ienisseïk, & la paresse des Habitants, concourent également à rendre cette Province presque inculte, quoiqu'elle soit des plus étendues.

La Province d'Irkutsk est très étendue : elle est inculte & stérile ; on n'y voit que des plaines désertes & arides, à travers lesquelles on voyage plusieurs jours sans rencontrer un seul arbre. Cette Province contient beaucoup de lacs salés.

Le climat d'Iakutsk ne convient nullement au bled : on a cependant vu l'orge y croître & mûrir ; mais comme elle y a mal réussi plusieurs fois, on en a abandonné la culture depuis long-temps. Quant aux autres especes de bled, on n'y en a jamais vu venir en maturité. Ce canton est non-seulement trop septentrional, mais encore trop oriental. La terre y est cependant noire & grasse, ainsi que dans les meilleurs terrens de Sibérie (2).

Toutes les autres parties de la Sibérie depuis la Ville d'Ilimsk jusqu'à la Mer du Kamtchatka, sont incultes, arides & désertes (3). Les Habitants de ces dernières contrées se passent facilement de pain : ils se nourrissent d'herbes, de poissons, de gibier, & de l'aubier des jeunes pins. Ils le raclent, le font sécher, le mettent en poudre, & le mêlent à leurs aliments (4). On transporte cependant du bled dans ces parties de la Sibérie, mais en très petite

(1) Gmelin, Tome I, pag. 338 & 349.

(2) Gmelin, Tome I, pag. 411.

(3) Description de l'Empire de Russie, par M. le Baron de Strahlenberg, Tom. I, p. 17.

(4) Gmelin, Tome I, pag. 338.

quantité,

quantité, à cause de la longueur des chemins, & de la difficulté de nourrir les chevaux.

Suivant le rapport de M. Gmelin (1), on ne trouve aucun pâturage dans les environs de la Ville d'Okotski. Il n'y croît que de petits oziers, dont les chevaux peuvent manger les jeunes pousses. Il arrive souvent que dans la traversée de cette Ville (2) à Iakouisk, où il faut ramener les chevaux, on est surpris en route par l'hiver : alors la plupart des chevaux périssent ; & sur cent, à peine en peut-on conserver un.

Les contrées du Midi de la Sibérie situées vers les limites, ne produisent point de grains, ou n'en produisent que très peu, jusque dans les environs d'Asracan. C'est cependant, pour ainsi dire, le seul Pays de la Sibérie qui paroisse propre à être habité par des hommes : le climat en est doux ; tout y annonce un terrain qui seroit des plus fertiles, s'il étoit cultivé : mais faute d'Habitants, on n'y rencontre que des déserts, qui opposent aux Tartares une puissante barrière. Le froid y est quelquefois très rigoureux, ainsi que je l'ai dit ailleurs : mais on doit regarder ces événements comme des phénomènes qui ne tiennent point à une loi générale.

Le reste de l'Empire de Russie est cultivé dans beaucoup d'endroits. Cette partie de la Russie a dans sa longueur moyenne trois cents cinquante lieues environ d'Occident en Orient, & quatre cents du Sud au Nord (page 83, Note 5). Elle n'est pas par-tout également peuplée, ni également propre à l'agriculture. Tout le Pays compris entre la Mer Glaciale & le parallèle de

(1) Tome I, pag. 416.

(2) Ville située sur la Mer de Pongina. Il y a un Port : on s'y embarque pour passer au Kamtchatka.

Tome I.

N

Saint-Petersbourg, situé par le soixantième degré de latitude, n'est presque point peuplé : on n'y voit que des forêts & des marais ; il n'y vient point de bled, ou du moins très peu. Ce climat n'a aucun fruit, ni même aucun des légumes ordinaires (1). Cette partie, presque déserte & aride, occupe trois cents cinquante lieues d'Occident en Orient, sur deux cents du Nord au Sud. Le reste de la Russie s'étend encore deux cents lieues vers le Sud, & cette seule partie offre un terrain propre à l'agriculture. L'Ukraine est une Province des plus fertiles, où regne l'abondance en tout genre. La plupart des terres sont cultivées dans toutes les autres Provinces, depuis cinquante-six degrés de latitude, jusqu'au parallèle de Petersbourg : mais le grain n'y vient que médiocrement (2).

D'après les détails que je viens de rapporter, fondés sur les observations de tous les Voyageurs qui ont parcouru ce vaste Empire, j'ai dressé une Carte (3), où l'on peut voir d'un coup d'œil les différentes contrées qui le composent ; celles qui sont cultivées, celles qui sont incultes, quoique le terrain soit propre à la végétation, & enfin celles dont le physique est absolument opposé à l'agriculture, parce qu'il y regne, pour ainsi dire, un éternel hiver, & qu'elles n'offrent que des déserts arides, de vastes forêts, & des marais.

On vient de considérer le climat de Russie par rapport à ses productions : le physique offre de nouveaux objets des plus intéressants. Il confirme l'observation généralement reçue, que plus on avance vers l'Est sous le même parallèle, en partant d'Eu-

(1) Strahlenberg, Description de l'Empire de Russie, Tome I, page 26, & tous les Voyageurs.

(2) Strahlenberg, Tome I, page 28.

(3) Cette Carte est la vingt-septième de l'Atlas Géographique, Tome III de mon Voyage en Sibirie.

rope, & plus le froid augmente ; & cette observation s'étend jusque vers l'Amérique, ainsi que le confirme le Mémoire de M. Delisle, dont j'ai déjà parlé. Voici comme cet Académicien s'en explique (1) :

« Suivant la connoissance que j'ai de la manière dont on se garent des plus grands froids en Russie & en Sibirie, & de ce que
 « l'on éprouve dans les chambres chaudes pendant les plus grands
 « froids, je ne pense pas qu'il puisse y en avoir de plus grands que
 « ceux dont le Capitaine Midleron a fait le récit à la Société
 « Royale de Londres, les ayant éprouvés dans l'habitation des
 « Anglois à la Baie de Hudson, sous la latitude de cinquante-sept
 « degrés trois quarts.

« Quoique les maisons dans lesquelles on est obligé de s'enfermer pendant cinq à six mois de l'année soient de pierre, dont
 « les murs ont deux pieds d'épaisseur : quoique les fenêtres soient
 « fort étroites, & garnies de planches fort épaisses, que l'on ferme
 « pendant dix-huit heures tous les jours : quoique l'on fasse dans
 « ces chambres de très grands feux quatre fois par jour, dans de
 « grands Poëles faits exprès : quoique l'on ferme bien les chemi-
 « nées lorsque le bois est consommé, & qu'il n'y reste plus que de
 « la braise ardente, afin de mieux conserver la chaleur ; cependant
 « tout l'intérieur des chambres & les lits se couvrent de glace de
 « l'épaisseur de trois pouces, que l'on est obligé d'ôter tous les
 « jours. L'on ne s'éclaire dans ces longues nuits qu'avec des boules
 « de fer de vingt-quatre, rougis au feu, & suspendus devant les
 « fenêtres. Toutes les liqueurs gèlent dans ces appartements, &
 « même l'eau-de-vie dans les plus petites chambres, quoique l'on y
 « fasse continuellement un grand feu.

« Ceux qui se hasardent à l'air extérieur, quoique couverts de

(1) Volume de l'Académie de Paris de 1749, page 13.

» doubles & triples habillemens & fourures, non-seulement au-
 » tour du corps, mais encore autour de la tête, du cou, des pieds
 » & des mains, se trouvent d'abord engourdis par le froid, & ne
 » peuvent rentrer dans les lieux chauds que la peau de leur visage
 » & de leurs mains ne s'enleve, & qu'ils n'ayent quelquefois les
 » doigts des pieds gelés.

» L'on peut encore juger de la rigueur du froid extérieur, sur ce
 » que le Capitaine Middleton rapporte que les lacs d'eau dormante
 » qui n'ont que dix ou douze pieds de profondeur, se gèlent jus-
 » qu'au fond; ce qui arrive aussi à la Mer, qui se gele de la même
 » hauteur que l'on vient de dire, quoique la glace ne soit que de
 » neuf à dix pieds d'épaisseur dans les rivieres qui sont le plus près
 » de la Mer, & où la marée est forte.

» Le grand froid fait fendre quelquefois cette glace avec un
 » bruit étonnant, aussi fort que celui du canon.

» A l'égard de la Terre, M. Middleton croit qu'elle n'est jamais
 » dégelée jusqu'au fond, parce que l'ayant creusée jusqu'à la pro-
 » fondeur de cinq à six pieds pendant les deux mois que dure l'été,
 » il l'avoit trouvée encore gelée & blanche comme de la neige.

» Voilà des effets plus grands que ceux que l'on éprouve ordi-
 » nairement en Sibérie; ce qui seroit croire que les froids de la
 » Baie de Hudson & du voisinage, sont pour le moins aussi grands
 » que les plus grands de la Sibérie. C'est ce dont on ne pourra
 » s'assurer exactement que par des observations faites avec des ther-
 » momètres réglés comme l'ont été ceux dont on s'est servi en Si-
 » bérie ».

Ces dernières observations constatent de plus en plus que le froid
 augmente à mesure qu'on s'avance à l'Est, & ce fait devient une
 vérité des plus décidées. On a cru trouver la cause principale de ce
 phénomène en Sibérie, dans la prodigieuse hauteur qu'on a sup-

posée au terrain de cette contrée, & à la quantité de sel qu'on y
 trouve. La disposition du terrain de la Sibérie a été encore envisa-
 gée sous un nouveau rapport. Cette contrée forme un plan incliné
 depuis la Mer Glaciale jusque vers les frontières de la Chine, où le
 terrain est le plus élevé, parce que des chaînes de montagnes y
 séparent ces deux Empires. Le Soleil situé vers l'horizon de ces
 montagnes ne peut donc, lorsqu'il éclaire cet hémisphère, échauffer
 que faiblement ce terrain incliné. Ses rayons ne font qu'effleurer la
 surface du Globe. La combinaison de ces différentes causes expli-
 que parfaitement que cette contrée doit être très froide. Mais dans
 quel rapport chacune de ces causes influe-t-elle sur cet effet général?
 le terrain de la Sibérie est-il aussi élevé qu'on l'a cru jusqu'ici? Ces
 objets méritent quelques discussions. Laurent Lange attribue à la
 chaîne de montagnes qui sépare la Russie de la Sibérie une hauteur
 de plus de deux lieues (1).

» Les montagnes de Werchatourie, dit-il, sont entre cette der-
 » nière Place & Solikamskaïa. Nous les traversâmes pendant un fi-
 » grand froid, que les couvertures de nos traîneaux ne suffisoient
 » pas pour nous en garantir; & nous courions tant de danger de
 » perdre le nez, que nous ne pouvions pas faire plus de vingt wersts
 » sans nous arrêter. Nous en avions cinquante à faire à travers ces
 » montagnes, qui, je crois, en ont neuf dans leur plus grande hau-
 » teur ».

C'est par de semblables observations que les premiers Voyageurs
 ont déterminé la grande élévation de ces montagnes & de la Sibérie.
 La plupart de ceux qui les ont suivis ont adopté ces premiers pré-
 jugés, les ont confirmés, & ils n'ont plus été considérés comme
 des faits connus: mais on voit par le nivellement que j'ai fait dans

(1) Journal du Voyage de Laurent Lange à la Chine, Tome V, pag. 278 du Recueil des
 Voyages au Nord, édition d'Amsterdam, chez Jean-Frédéric Bernard.

mon voyage, que non-seulement ces montagnes sont peu élevées; mais encore que le terrain de la Sibérie, du-moins jusqu'à Tobolsk, est très bas. Je réserve à l'Article du Nivellement la preuve de tous ces faits. Il me suffit d'observer ici que la hauteur du milieu de cette chaîne proche du Hameau Rosteff, qui est l'endroit le plus élevé, est de quatre cents soixante-onze toises au dessus du niveau de la Mer à Brest, au-lieu de cinq mille toises que Laurent Lange lui attribue, & l'Irtysz à Tobolsk n'est que de soixante-neuf toises au dessus du niveau de la Mer, vingt-quatre toises au dessus du niveau de la grande Salle de l'Observatoire, & quarante-huit toises au dessus du niveau de la Seine au Pont Royal.

Quant aux autres endroits de la Sibérie où l'on a observé des froids si rigoureux, il ne m'est pas possible de donner avec exactitude la hauteur de ces terrains, n'ayant pas été sur les lieux. M. Gmelin y a fait cependant des observations du baromètre, & M. Braun en a fait un Extrait dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg (1): mais cet Extrait, ni de simples observations du baromètre, ne sont pas toujours suffisants pour déterminer avec quelque précision la hauteur des endroits où elles ont été faites. Les observations de M. Gmelin sont dans ce cas; & l'on peut s'en convaincre dans l'Article du Nivellement, en examinant les moyens dont je me suis servi pour m'assurer de l'exactitude de mes opérations. On peut cependant, par la pente des rivières qui traversent la Sibérie du Sud au Nord, obtenir des résultats, qui, sans être précis, seront néanmoins suffisants pour faire connoître si ces endroits sont assez élevés pour être la cause principale des froids de Sibérie.

La Rivière de la Loire a une pente des plus considérables: ainsi en supposant aux fleuves de Sibérie qui ont leur cours à travers des plaines de cinq à six cents lieues, une pente semblable, les hauteurs

(1) Tome VI, page 425.

que j'en déduirai ne peuvent être que trop grandes: or en supposant la pente moyenne de la Loire de quatre pieds sept pouces huit lignes par lieue de deux mille toises (1), on trouve les hauteurs rapportées dans la Table suivante.

Si l'on supposoit à toutes les rivières dont j'ai fait usage, la pente de la rivière Irtysz, la hauteur de tous ces endroits seroit plus petite d'un quart environ.

(1) La pente de la Loire à Rouanne est par lieue de deux mille toises, de			
	6	7	10
A Orléans, de	4	7	10
A Angers, de	2	5	11
Pente moyenne	4	7	8



TABLE II.

Des hauteurs par rapport au niveau de la Mer, des endroits de Sibirie où l'on a observé les plus grands froids (1).

N O M S D E S L I E U X.	Longi- tuds.	Lati- tuds.	Distanc- ces des en- droits à l'océan à l'Est, déter- minées par la petite moy. de la Loire.	Hauteurs au dessus du moy. de l'Océan à l'Est, déter- minées par la petite moy. de l'Elzev.	Hauteurs au dessus du moy. de l'Océan à l'Ouest, déter- minées par la petite moy. de l'Elzev.	Haut- teurs moyennes au dessus de l'O- céan à l'Est.
Akracan . . .	68 11.	46 15.		observée.		187.
Solikamskaïa . . .	74 14.	59 51.		observée.		210.
Ektaterinbourg . . .	78 40.	56 44.		observée.		69.
Tobolsk . . .	81 57.	58 11.		observée.		379.
Tomsk . . .	101 18.	57 3.	500.	486.	112.	204.
Irtyz-Lac Saïzan (1) . . .	103 30.	47 54.	760.	616.	204.	413.
Mangafca . . .	107 0.	61 16.	200.	134.	55.	101.
Jenisseïk . . .	110 40.	58 27.	440.	380.	115.	147.
Irkutsk . . .	112 18.	51 18.	900.	775.	126.	501.
Kiringa . . .	125 54.	57 30.	710.	618.	197.	407.
Nerczinsk . . .	135 48.	51 48.	660.	549.	172.	549.
					dans les montagnes.	531.
Argumskoi . . .	136 42.	50 53.	617.	531.	166.	350.
Olekminskoi . . .	137 0.	60 10.	640.	533.	107.	227.
Iakutsk . . .	145 51.	62 0.	400.	349.	105.	

(1) On trouve ces Observations dans la Table I, page 94.

(2) Le Lac Saïzan, où l'Irtyz prend sa source, est éloigné de sept cents soixante lieues environ du Golfe Obilkaïa, en suivant cette Rivière ; ou en supposant la pente de cette Rivière égale à celle de la Loire, déterminée de quatre pieds sept poices huit lignes par lieue de deux mille toises, le niveau du Lac Saïzan fera de six cents vingt-six toises au

Les

Les résultats rapportés dans cette Table consistent l'observation que tous les Voyageurs ont faite, que le terrain s'éleve continuellement à mesure qu'on s'avance de Tobolsk vers l'Orient. Cette Ville, située par la latitude de cinquante-huit degrés, paroît l'endroit le plus bas de tous ceux de la Sibirie, situés sous le même parallèle : aussi toutes les Rivières dont les sources sont à l'Ouest & à l'Est de l'Irtyz, ont-elles leur embouchure dans cette Rivière. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la Carte pour s'en assurer. Les endroits situés dans les environs du parallèle de Tobolsk, & rapportés dans la Table II, sont Solikamskaïa, Tomsk, Jenisseïk, Kiringa & Olekminskoi. Tous ces endroits sont au nombre de ceux où l'on a observé les plus grands froids de Sibirie. Il a été observé dans l'année 1735 (1), de trente degrés à Tobolsk, pendant qu'on l'observoit à Tomsk de cinquante-trois degrés & demi, & à Jenisseïk de soixante-

deux du niveau de la Mer. J'ai déduit de mes Observations la pente de l'Irtyz à Tobolsk, qu'on pourroit supposer pour la petite moyenne, d'un pied sept poices par lieue de deux mille toises, & ainsi le Lac Saïzan ne seroit que de deux cents une toises au dessus du niveau de la Mer. Cette hauteur doit être cependant plus grande, à cause que la pente de cette Rivière doit augmenter à mesure qu'on s'approche de sa source ; & je crois qu'en prenant un milieu entre ces deux résultats, on approcheroit beaucoup de la vérité. Ce résultat moyen donne la hauteur du Lac Saïzan, de quatre cents seize toises au dessus du niveau de la Mer Glaciale.

J'ai déterminé de la même manière les hauteurs des autres endroits, rapportées dans la Table II, excepté celles des quatre premières positions. Elles ont été déterminées par des Observations rapportées à l'Article du Nivellement de la Russie. Les hauteurs de Nerczinsk & d'Argumskoi, sont déterminées par la seule pente de la Rivière de la Loire ; parce que je suppose que le Fleuve Amour a une pente très rapide, son cours étant en entier parmi les montagnes ; au lieu que les autres Fleuves de Sibirie ayant leur cours dans la plaine immenso qui s'étend depuis cette chaîne jusqu'à la Mer Glaciale, leurs pentes doivent être beaucoup moins rapides. Au reste on ne doit pas s'attendre, ainsi que je l'ai déjà dit, à des résultats bien précis ; mais ils fournissent un terme de comparaison approché de la véritable position de ces endroits ; au lieu que les Voyageurs ont tous avancé que la Sibirie étoit très élevée, sans nous donner la moindre idée de la hauteur de ce terrain ; & ceux qui l'ont fait, comme Laurent Lange, sont tombés dans des erreurs énormes.

(1) Voyez la Table Ier, page 94.

Tome I,

O

dix. La différence extrême de ce froid est de quarante degrés entre Tobolsk & Ienisseïk, pendant que la différence de hauteur au dessus du niveau de la Mer entre ces deux Villes, n'est que de cent soixante-dix-huit toises, dont celle d'Ienisseïk est plus élevée. Or une si petite différence de hauteur n'a aucun rapport avec la différence du froid qu'on a éprouvé à Ienisseïk & à Tobolsk; & ailleurs dans ce même hiver le froid fut moins vif à Tomsk de dix-huit degrés qu'à Ienisseïk, quoique la Ville de Tomsk soit plus élevée, puisque sa hauteur est de deux cents soixante-dix-neuf toises, & celle d'Ienisseïk de deux cents quarante-sept toises. Il n'est pas nécessaire, je crois, de s'appesantir sur cette matière, pour prouver que les petites différences qu'on trouve dans les hauteurs des endroits ci-dessus, ne peuvent pas produire les grandes différences qu'on remarque dans les froids rapportés par les Voyageurs.

Les dispositions locales, le sel qu'on trouve en quantité dans différents endroits de la Sibérie, me paroissent la vraie cause des différences des froids qui s'y font sentir. Les observations suivantes en font encore une nouvelle preuve.

Suivant les observations de M. Gmelin, rapportées page 92, le terrain n'est pas dégelé à Jakutsk à la fin de Juillet. Il soupçonnerait même qu'on ne trouve pas de source dans cette contrée, parce que la terre y est perpétuellement gelée. On trouve à Argunskoi, quoiqu'à peu-près sous le même parallèle que Paris, plusieurs endroits où la terre ne dégele jamais à plus de trois pieds de profondeur, & on peut considérer ces endroits comme des termes constants de la glace. Cette Ville n'est cependant élevée que de cinq cents trente-une toises environ au dessus du niveau de la Mer. M. Bouguer a trouvé le terme constant de la glace au Pérou, à deux mille quatre cents trente-quatre toises au dessus du niveau de la Mer (1). Il estime qu'il

(1) Figure de la Terre, page 48.

doit être par le parallèle de Paris, à quinze ou seize cents toises. Ce terme devoit être par conséquent le même à Argunskoi, puisque cette Ville est à peu-près par la même latitude. Cette observation pourroit faire soupçonner que le terrain d'Argunskoi est plus élevé que je ne le suppose: mais il ne faut pas confondre le terme de la glace, observé en Sibérie par M. Gmelin, avec celui observé au Pérou par M. Bouguer: ils tiennent à des causes bien différentes. Je ne crois pas même que la Sibérie fournisse des montagnes assez élevées, pour qu'on y puisse trouver le terme constant dont parle M. Bouguer; & en effet, tous les Voyageurs qui ont traversé les montagnes situées entre la Chine & la Sibérie, n'ont reconnu nulle part ce terme constant. Mais revenons à notre sujet. Le terme constant de la glace dont parle M. Bouguer, tient à la prodigieuse élévation des Cordelières; car on sait que le froid augmente à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère, & M. Bouguer en donne les raisons. L'air étant plus subtil & plus transparent à mesure qu'on s'éloigne de la terre, il reçoit moins de chaleur par l'action immédiate du Soleil, par la facilité avec laquelle un corps très transparent donne passage aux rayons, au lieu que vers la surface du Globe, l'air grossier doit être plus échauffé par la seule action du Soleil. Cette chaleur augmente encore par le contact & par le voisinage des corps plus denses que celui qu'il environne, & sur lesquels il rampe, & par conséquent l'air doit être moins échauffé que les corps plus denses qui lui sont contigus. Si l'on expose un thermomètre directement au Soleil, & un autre à l'ombre, le premier se soutient quelquefois en été quatorze à quinze degrés plus haut que le dernier. Celui-ci marque l'état de l'atmosphère, & le premier l'effet de l'action du Soleil sur la Terre, qui lui est exposée immédiatement.

Ces courtes réflexions appliquées au terme constant de la glace; observé par M. Gmelin, prouvent avec la plus grande évidence, qu'il n'a pas sa source dans la grande hauteur d'Argunskoi, & que

cette cause est absolument différente de celle qui produit le terme constant de la glace aux Cordelières; car alors la Terre seroit à Argunskoi couverte perpétuellement de neige & de glace à sa surface, ainsi qu'au Pérou: le froid augmenteroit à mesure qu'on s'éleveroit dans l'atmosphère, & tout le contraire arrive. On ne trouve à Argunskoi la glace qu'à trois pieds de profondeur. Le terrain est parfaitement dégelé à sa surface. Le climat est même assez tempéré dans quelques endroits, puisque les végétaux y prennent leur accroissement. Nerczinsk, quoique sous le même parallèle, & à quinze lieues seulement au Nord-Ouest, offre un climat tempéré & des plus fertiles. Il est cependant plus élevé de quelques toises qu'Argunskoi. La cause du terme constant de la glace en Sibérie est donc différente de celle du Pérou; elle n'indique donc pas une grande hauteur, & c'est une erreur d'attribuer les froids énormes de la Sibérie à la prodigieuse hauteur qu'on suppose mal-à-propos au terrain de cette contrée. Ces froids énormes sont sans doute occasionnés par les fels qu'on trouve dans la Sibérie; aussi en trouve-t-on en quantité dans les environs de Solikamskaïa, à Jenisseïk, à Irkutzk, dans le Baraba. C'est donc à des causes locales & particulières qu'il faut attribuer les froids dont on a parlé. Le défaut de culture entre encore dans le nombre des causes générales. A mesure qu'on s'approche de l'Est, le terrain devient dépeuplé, inculte & désert. On ne trouve que des forêts immenses, qui empêchent l'action du Soleil sur la surface de la Terre, des marais & des Lacs, dont les eaux absorbent les rayons du Soleil, & en réfléchissent très peu. Les hommes par la culture des terres influent considérablement sur les climats.

Les hommes vivent cependant en Sibérie, quoiqu'exposés souvent pendant plusieurs minutes à des froids qui font descendre le thermomètre de M. de Réaumur à soixante-dix degrés. Ils éprouvent dans les bains une chaleur qui le fait monter à soixante degrés. M. Tillet a fait voir qu'une femme avoit supporté en France pendant dix mi-

nutes un degré de chaleur qui faisoit monter le même thermomètre à cent douze degrés (1). On croyoit, d'après M. Boerhaave, que les hommes ne pouvoient pas supporter un degré de chaleur de cinquante-quatre degrés, & que les animaux & les végétaux devoient périr à un froid au dessous de trente-quatre degrés. On a encore été long-temps persuadé qu'on ne pouvoit pas produire un froid artificiel plus grand que celui de trente-deux degrés; & M. Braun, de l'Académie de Saint-Petersbourg, a congelé le mercure par un froid de quatre cents soixante-dix degrés au thermomètre de M. Delisle, qui répondent à cent soixante-dix degrés de celui de M. de Réaumur (2).

Ces vérités font voir le progrès de nos connoissances dans la science des faits, & semblent nous rapprocher de la connoissance des causes premières, qui cependant nous seront peut-être toujours inconnues.

(1) Volume de l'Académie des Sciences, de l'année 1764, page 193 des Mémoires.

(2) Dissertation de M. Braun sur le froid artificiel, imprimée à Saint-Petersbourg en 1759.



DU GOUVERNEMENT DE RUSSIE,

Depuis 861 jusqu'en 1767.

SUIVANT les Annales de la Pologne & de la Russie, ce dernier Etat a été gouverné par une suite de Souverains, Grands-Ducs ou Czars, issus de la même Famille, depuis l'année 861 (1) jusqu'en 1596. Le premier de ces Souverains s'appelloit Rurich, & le dernier Fédor Iwanowich. Dans cet intervalle de plus de sept cents ans, les aînés ont toujours succédé de droit, sans éprouver aucune contestation de la part de leurs Freres ni de leurs Sujets. Cette longue filiation sembleroit prouver que les Russes jouissoient alors du prix de la liberté. Les mêmes Annales, & tous les Historiens, nous représentent cependant cette Nation gouvernée par des Souverains despotes. Ce Gouvernement étoit, selon toutes les apparences, adouci par des usages particuliers, puisqu'on ne voit pas que l'Etat ait souffert de grands troubles jusqu'à la mort de Fédor Iwanowich.

Fédor Iwanowich mourut en 1596 sans enfans. Quelques Historiens prétendent que ce Prince fut empoisonné, avec sa Fille, par Boris Godonou, son Ministre & son Favori. La Princesse mourut avant son Pere. Boris Godonou ayant acquis la plus grande autorité sous le Regne du Czar Fédor, fit assassiner à Uglich en 1597 le jeune Démétrius, héritier légitime (2) : il se défit de l'Assassin dont il s'étoit servi : on rasa par son ordre le Château d'Uglich, & l'on égorgea une partie des Habitans de la Ville, pour prouver

(1) Suivant quelques autres Historiens, depuis l'année 700.

(2) Ce Prince étoit Frere du Czar Fédor, par une autre Mère.

son innocence, & donner une marque éclatante de son attachement à la Famille Royale. Ce Tyran despote ne s'en tint pas là ; il se périt sous différens prétextes tous les Princes qui pouvoient avoir des prétentions au Trône, toutes les personnes en place qui leur étoient attachées ; & entassant crimes sur crimes, Boris monta sur le Trône en 1598, & se fit couronner par la Nation consternée. Assis sur un Trône qu'il a teint du sang de ses Rois, la crainte & la méfiance l'environnent. Cet Usurpateur ne voit autour de lui que des traîtres ou de nouveaux Prétendants : le plus léger soupçon lui fait rendre un Arrêt de mort contre celui qui l'a fait naître : le sang innocent ne cesse de couler ; le glaive de la tyrannie étincelle de toutes parts, le crime devient une vertu ; & la vertu gémissante, avilie, n'ose plus se montrer. Boris établit par de nouveaux forfaits l'esclavage le plus affreux, & croit s'assurer le Trône ; mais il en est chassé presque aussitôt par un nouvel Usurpateur, qui est assassiné lui-même en 1606. La Russie ne présente plus qu'un état de désordre : les Prétendants au Trône se multiplient ; ils sont successivement assassinés ou détrônés ; les troubles augmentent chaque jour, & se perpétuent jusqu'en 1613.

Quoique la Russie n'eût jamais été un Royaume électif, la Nation fut obligée dans cette circonstance de se choisir un Souverain : Michel Romanof, grand-pere du Czar Pierre, fut élu la même année par une Assemblée des principaux Boyards, & les Russes se fournirent à un jeune homme de quinze ans, sans rien exiger de lui (1). La facilité que les Russes eurent alors de changer l'ancienne forme du Gouvernement, suppose, puisqu'ils ne l'ont pas fait, qu'ils n'avoient aucune idée de la liberté, ou qu'ils étoient bien avilis.

Son Fils, Alexis Mikaelowitz, monta sur le Trône en 1645, sans autre forme d'élection. Son Regne fut troublé par des séditions & des

(1) M. de Voltaire, Tome I, page 80, édition de Paris, chez Panckoucke.

guerres intestines, occasionnées la plupart, à ce qu'il paroît, par le despotisme avec lequel Morozou, Favori du Czar, gouvernoit l'Empire. M. de Voltaire observe « que cette partie du Monde étoit celle » où les hommes étant le moins gouvernés par les mœurs, ne l'étoient » que par les supplices ; & de ces supplices affreux naissoit la servitude (1).

La servitude s'accrût de plus en plus après la mort du Czar Alexis, arrivée en 1677. Ce Prince avoit été marié deux fois. Il laissa de son premier mariage deux Princes, Fédor, Iwan, & six Princesses ; & du second mariage, Pierre I^{er} & une Princesse. Fédor monta sur le Trône à l'âge de quinze ans, & mourut sans enfans en 1682 (2). Fédor avant d'expirer, voyant que son Frere Iwan, trop disgracié de la Nature, étoit incapable de régner, nomma pour héritier des Russes son second Frere, Pierre, qui n'étoit âgé que de dix ans. La Princesse Sophie, Fille de Fédor du premier lit, conçut le dessein de se mettre à la tête de l'Empire. Cette Princesse, d'un esprit aussi supérieur que dangereux, ne cessa pendant sept ans environ d'exciter les révoltes les plus sanglantes. Dans ce temps de trouble, ce n'étoient que trahisons & meurtres publics. La Nation est dans la confusion & dans le désordre. Les Strelits font couler le sang de toutes parts, & exercent des cruautés inouïes. La vie du Souverain n'est pas plus en sûreté que celle des Sujets. Sophie est enfin renfermée dans un Couvent : mais la Nation, accoutumée aux supplices & aux attentats, fait toujours redouter les mêmes forfaits. Pierre I^{er} gouverne seul l'Empire en 1689, conçoit le dessein de réformer la Nation, & de la civiliser : mais plus absolu qu'aucun des Souverains ses prédécesseurs, il resserre les liens de l'esclavage. On connoît les vastes projets de ce grand Homme. Il meurt au milieu de ses travaux en 1725, & l'Impératrice Catherine sa Femme, en 1727.

(1) M. de Voltaire, page 81.

(2) M. de Voltaire, page 87 & suivantes.

Pierre Alexiowitz, petit-fils de Pierre I^{er}, monte sur le Trône ; & meurt en 1730. Le Prince d'Olgorouki, & le Comte d'Olsterman, qui composoient le Haut Conseil, supprimèrent le Testament de l'Impératrice Catherine, & répandirent le bruit que Pierre II avoit désigné en mourant, la Princesse Anne, Duchesse douairière de Courlande. Elle étoit fille de Jean, frere aîné de Pierre I^{er} (1), mais d'un autre lit. Cette Princesse, exclue du Trône par les enfans de Pierre I^{er}, fut obligée de consentir à des conditions qui bornoient son autorité. Le Prince d'Olgorouki, & le Comte d'Olsterman, s'étoient proposé de rester les maîtres du Gouvernement : mais à peine fut-elle sur le Trône, qu'elle reprit l'autorité des Souverains ses prédécesseurs.

Cette Princesse avoit amené avec elle son Favori Biren, natif de Courlande. Il gouverna les Russes avec un Sceptre de fer, sous le nom de l'Impératrice Anne. Il semble qu'il méritoit dès lors le projet de les gouverner un jour en Souverain. Biren subjuga la Nation par les supplices & les exils en Sibérie. L'Impératrice Anne le fit déclarer Duc de Courlande après la mort du dernier Prince de la Maison de Kétel ; & quand elle mourut en 1740, elle le désigna pour Régent de l'Empire, jusqu'à la majorité du fils de sa niece, âgé de deux mois. Ce jeune Prince fut reconnu Empereur sous le nom d'Iwan ou de Jean III ; & le Duc de Biren, quoiqu'odieux à la Nation, eut le titre de Régent.

La Princesse de Brunswic, mere de l'Empereur, ne peut cependant supporter la domination du Régent : elle conçoit le dessein de la secouer, & choisit le Général Munnic, Etranger en Russie, pour

(1) Le Testament de l'Impératrice Catherine, dont les dispositions n'avoient point été publiées, régloit la succession du Trône de Russie à la Duchesse de Holstein, & la Princesse Elisabeth, filles de Pierre I^{er} & de l'Impératrice Catherine, devoient succéder à Pierre Alexiowitz. Stralensberg, Tome I, page 225.

remplir ses vues. Munic connoissoit Biren & les Russes : il répondit à la Princesse, que s'étant occupée de ce projet, elle couroit les plus grands risques d'être arrêtée avec ses Partisans, si Biren ne l'étoit dans vingt-quatre heures. Munic se charge de cette commission, & se retire aussitôt. Afin d'éloigner toutes les inquiétudes du Régent, il prend le chemin de la maison de Biren, pour aller lui faire une visite : il revient sur ses pas à moitié chemin, dans la crainte d'être suivi par quelque espion de la Princesse, & d'être soupçonné de trahison. Il va chez lui, & n'en sort qu'à minuit le 18 Novembre 1740, avec quelques Soldats de confiance. Il arrête Biren dans son lit : on l'envoie quelques jours après en exil en Sibérie ; il y est enfermé dans une maison bâtie au milieu d'un marais, & la Princesse de Brunswic est reconnue Régente.

Les différentes révolutions que la Russie avoit éprouvées en paroient de nouvelles, & en facilitoit les moyens. Ce Peuple, toujours esclave, n'étoit lié à son Souverain ni par les Loix ni par l'amour : l'intrigue & le droit du plus fort offroient le Trône à qui-conque osoit s'en emparer.

Lestoc, Chirurgien étranger, attaché à la Princesse Elisabeth ; fille de Pierre I^{er}, forme le projet de la placer sur le Trône, de concert avec un Ministre d'une Puissance d'Europe. Cette révolution est sur le point d'être exécutée, quand la Régente en est avertie par des avis qu'elle reçoit de Bruxelles. Elle fait venir la Princesse Elisabeth, lui en fait part aussitôt, persuadée qu'elle ne pourra lui en imposer dans ce premier moment de surprise. La contenance de la Princesse Elisabeth, & sa douceur, persuadent la Régente de son innocence. Elisabeth retourne chez elle, dit à Lestoc que la Conjuraison est découverte, & qu'elle renonce à l'Empire. Lestoc l'écoute, sort, & va tout disposer pour la placer dans quelques heures sur le Trône.

Lestoc, après avoir vu les principaux Conjurés, se rend au

Billard vers huit heures du soir : il y trouve une personne suspecte ; il étoit nécessaire de l'empêcher de parcourir la Ville. La passion de cet espion pour le jeu lui en procure un moyen aisé. Il l'engage à jouer quelques parties de Billard, & le retient jusqu'à l'arrivée d'un de ses Emisaires. Dès-lors Lestoc termina promptement la partie. Il sortit presqu'aussitôt, & alla se promener autour du Palais, pour voir si tout étoit dans l'état ordinaire. Il se rendit après cela sur la Place, & y attendit jusqu'à onze heures un autre Emisaire qu'il avoit envoyé chez le Général Munic & chez Osterman ; premier Ministre. Sur l'avis qu'il reçoit que tout est tranquille, il retourne chez la Princesse Elisabeth, & fait conduire deux traîneaux dans sa cour. Il lui annonce d'un air fatigué, que tout est disposé pour la placer sur le Trône. Elle rejette toutes les propositions, & ne veut plus en entendre parler. Il tire alors de sa poche deux petits Tableaux faits à la hâte sur des cartes à jouer. Un de ces Tableaux représentoit la Princesse Elisabeth dans un Couvent : on lui coupoit les cheveux, & Lestoc étoit sur l'échafaud. Elle étoit représentée dans l'autre montant sur le Trône, aux acclamations du Peuple. Lestoc, en lui donnant ces deux Tableaux, lui dit de choisir entre les deux états. Elle choisit le Trône.

Lestoc ne l'entretient plus que du succès de l'entreprise : il l'engage à prendre le Cordon de l'Ordre de Russie, & la conduit à son traîneau. Il se place derrière avec feu M. de Woronzof, pour lors Page de la Princesse. Deux Officiers étoient dans l'autre traîneau. Elisabeth accompagnée de quatre personnes, prend le chemin du Palais pour s'emparer de l'Empire. Vingt Soldats gagnés attendoient cependant la Princesse sur son passage. Elle va d'abord au Corps-de-Garde. A la vue de cette petite troupe, le Tambour veut sonner l'alarme. Lestoc creve d'un coup de couteau la peau de la caisse. La Princesse paroît en même-temps avec cet air noble qui lui captivoit tous les cœurs : elle dit aux Soldats en peu de mots, que fille de Pierre I^{er} elle avoit seule droit

au Trône que la Régente avoit usurpé ; leur ordonne de lui prêter serment de fidélité , & de la suivre. Elle parloit à des Esclaves : ils se prosternent , & se joignent à sa petite troupe. Lestoc distribue les gens affidés dans les postes les plus délicats , & garde auprès de lui les autres : il est sûr de leur fidélité , parce qu'il sera toujours à portée de les commander. Tous les Gardes du Palais se rendent au seul commandement d'Elisabeth. Elle parvient enfin à la porte de l'Appartement de la Régente , qui étoit dans le plus profond sommeil : elle avoit à ses côtés l'Empereur son fils , le jeune Iwan. Elisabeth trouve pour la première fois de la résistance : l'Officier de garde présente la baïonnette ; se met non-seulement en devoir de défendre l'entrée , mais même menace de donner la mort à tous ceux qui oseront se présenter. Lestoc lui crie à l'instant : *Malheureux , que fais-tu ? demande grace à l'Impératrice.* L'Esclave trahit sa Souveraine. Elisabeth entre dans l'Appartement avec sa suite. La Régente s'étoit éveillée au bruit qu'elle avoit entendu. La Princesse Elisabeth l'aborda la première. *Hé quoi ! c'est vous, Madame,* dit la Régente. Elle fut arrêtée aussi-tôt , transportée hors du Palais avec le petit Iwan son fils , & conduite dans la maison de la Princesse , avec les mêmes traîneaux qui avoient amené sa rivale. Elle y fut gardée soigneusement. Elisabeth sur le Trône de ses Peres , ordonne dans le Palais en Souveraine , & tout lui obéit. Pendant ce temps Lestoc envoie des Soldats affidés arrêter Munic & Osterman. Quelques heures sont à peine écoulées depuis l'instant que la Princesse Elisabeth est sortie de sa maison , que la Régente est détrônée. Tous les gens suspects sont arrêtés ; & cinq à six mille hommes prêtent serment de fidélité à la Princesse Elisabeth , déterminés à égorgier la Régente & leur Empereur , si Elisabeth l'ordonne , ou à l'égorger elle-même , si la Régente peut commander un instant. Le bruit de l'avènement de la Princesse Elisabeth au Trône commençoit cependant à se répandre : mais les personnes qui annonçoient cette nou-

velle dans le Public , étoient regardés comme des gens dangereux ; on les fuyoit sans leur répondre.

Lestoc avoit tout prévu. Pendant qu'il conduisoit au Trône sa Souveraine , on imprimoit le Manifeste qui proclamait Elisabeth Impératrice ; & le Soleil parut à peine sur l'horizon , qu'elle fut reconnue dans la Capitale , & bien-tôt par toute la Nation.

La Régente , renvoyée d'abord dans ses Etats avec son fils , étoit déjà à Riga lorsqu'elle fut arrêtée d'après de nouveaux ordres. Reconduite à Saint-Petersbourg , on l'enferma pour toujours , ainsi que son fils. Munic & Osterman furent exilés en Sibérie ; & dans cette révolution du 5 au 6 Octobre 1741 , il n'y eut pas une goutte de sang répandu. L'Impératrice Elisabeth régna jusqu'en 1762 , tourmentée souvent par la crainte d'être détrônée à son tour. Elle fit venir son neveu, Duc de Holstein , & lui fit épouser une Princesse d'Anhalt-Zerbst.

Lestoc , attaché à sa Souveraine dès l'enfance de cette Princesse ; jouissoit de la rare faveur d'en être chéri sincèrement , quoiqu'il lui eût mis la Couronne sur la tête. Il est fait Comte de l'Empire , & épouse une des Filles d'Honneur de l'Impératrice. Sa Majesté ne cesse de le combler de bienfaits : mais au moment qu'il a le plus grand crédit , Bestuchef , son ennemi déclaré , fin & rusé , fait éclater une trame qu'il ourdissoit depuis long-temps. Il obtient de la foiblesse de l'Impératrice Elisabeth , de faire arrêter Lestoc & sa femme. Ils sont envoyés en exil en Sibérie , & tous leurs biens sont confisqués. Bestuchef à son tour est exilé de même. La Cour de Russie paroît à l'extérieur plus tranquille pendant quelque temps ; mais dans l'intérieur l'envie , la jalousie , la méfiance parcourent ce vaste Palais. Le Grand-Duc ne vit plus avec sa femme. La Princesse d'Anhalt-Zerbst , née dans un Pays libre , & élevée au milieu des Muses & des Arts , n'est point abattue par cette disgrâce. Son génie & des connoissances acquises lui procurent les plus grandes ressources. Elle

trouve la tranquillité au milieu des tumultes de cette Cour. Cette Princesse n'avoit épousé le Duc de Holstein que sur le droit qu'on lui avoit accordé de pouvoir succéder au Trône. Dans sa retraite elle ne s'occupe plus que d'acquérir la connoissance des hommes, & le talent de les gouverner. Ne voulant rien ignorer, elle passe ses moments de loisir à cultiver les Sciences, les Arts & les Lettres. Elle reconnoît des talents dans la Princesse Daschkof : elle l'associe à ses amusements. Mais le Grand-Duc, jaloux même de ses plaisirs, l'oblige de prendre des précautions pour vivre avec cette jeune Princesse, sœur de la Frayle de Woronzof. J'ai lu une Lettre de cette jeune Princesse sur l'Amitié : nos meilleurs Ecrivains ne la défavoueroient pas.

J'étois encore à Saint-Petersbourg lorsque l'Impératrice Elisabeth, attaquée d'une longue maladie, faisoit toujours craindre pour ses jours. Elle étoit chérie de toute la Nation, & l'on redoutoit le Règne de Pierre III. Elle mourut au mois de Janvier 1762.

Pierre III monte en chancelant sur le Trône, dont il auroit peut-être été privé pour toujours, si l'Impératrice avoit vécu sept à huit jours de plus. Au moment de son avènement à l'Empire, quelques ordres mal entendus occasionnerent des troubles qui sembloient annoncer la révolution que tout le monde attendoit. Des Particuliers avoient même déposé leur fortune chez les Ministres de leur Nation. Mais un Russe, M. Glebof, avoit été assez hardi pour donner des conseils à Pierre III pendant la maladie de l'Impératrice. A l'instant de sa mort, Pierre III commande, & il est Empereur. L'Impératrice sa femme vient se prosterner à ses pieds ; & frappant du front contre la terre, elle lui rend ses hommages comme sa première Esclave. Tous ses Sujets lui prêtent de même serment de fidélité, & il jouit paisiblement de l'Empire. Pierre III rappelle tous les exilés depuis l'Impératrice Anne, & je jouis à Saint-Petersbourg du spectacle singulier d'y voir réunis Biren, Munic & Lestof.

Pierre III quitte son ancien Palais pour habiter le nouveau, & laisse l'Impératrice dans le premier. Il se livre indécemment aux plaisirs & aux Fêtes, où l'on ne voit jamais l'Impératrice, pour qui les Russes ont toujours eu la plus grande vénération.

Un mois ne s'est pas écoulé depuis qu'il est sur le Trône, qu'il se fait conduire au Sénat, & déclare qu'il accorde la liberté à sa Noblesse. Cette nouvelle répand dans la Nation un excès de plaisir indécible. Dans ce premier moment d'enthousiasme, elle veut lui élever une Statue d'or massif. Quelqu'un fait la réflexion que l'Empire n'en contient pas assez pour remplir cet objet. La justesse de cette réflexion détermine les Russes à se borner à une Statue d'un pied de hauteur. Elle doit être placée dans le Sénat. On y substitue bientôt une Statue de bronze, & la Nation paroît enfin décidée pour une Statue de marbre.

La liberté que l'Empereur accorde à sa Nation exige cependant qu'il publie une Ordonnance à cet égard ; & sur les représentations de quelques Ministres en place, Pierre III borne la liberté qu'il accorde à la Noblesse, à la permission de ne pas servir, & de voyager avec son agrément. Voici cette Ordonnance (1). Un Officier Russe veut en conséquence de cet Arrêt se retirer du service. Il en demande l'agrément à l'Empereur. — *Quel est ton Grade ?*

(1) ORDONNANCE
DE PIERRE III. (*)

PAR LA GRACE DE DIEU : Nous Pierre III, Empereur & Autocrateur de toutes les Russes, &c, &c, &c.

Ce n'est pas l'Europe, mais la plus grande partie de l'Univers, qui est le témoin irréprochable des travaux & des peines immenses, que le très prudent Monarque, le Souverain chéri, notre Aïeul PIERRE LE GRAND, Empereur de toutes les Russes, d'immortelle & glorieuse mémoire, a été obligé d'endurer, uniquement pour le bonheur & l'utilité de sa Patrie, en élevant la Russie à la connoissance parfaite des Affaires Militaires, Civiles & Politiques.

(*) Cette Ordonnance a été imprimée en François à Saint-Petersbourg, elle n'est point pareille.

Capitaine. — *Hé bien, je te fais Lieutenant, & tu serviras; & il servit Lieutenant.*

La familiarité de l'Empereur captive cependant une partie de la Nation : mais fa conduite publique & privée éloigne la plus sensée. Uniquement occupé de ses plaisirs, une révolution le fait descendre du Trône, & y place l'Impératrice. Dès l'instant la seule volonté de cette Princesse suffit pour disposer de la vie & des biens de ses Sujets : on ne paroît devant elle que prosterné, en lui jurant la plus grande fidélité, ainsi qu'aux Souverains ses prédécesseurs. Mais la mort inattendue de l'Empereur, & celle du jeune Iwan, lui assurent doublement l'Empire.

Le Souverain, dès le moment qu'il est sur le Trône, est supposé n'avoir plus de parents, & personne n'ose se réclamer de la Famille

Mais comme pour parvenir à ce but il étoit nécessaire, en premier lieu, de faire connoître à la Noblesse, comme au principal Ordre de l'Empire, combien sont grands par rapport à la prospérité du genre humain, les avantages dont jouissent les Etats éclairés, en comparaison des Nations insoumisibles enfoncées dans l'obscurité & de l'ignorance, le besoin extrême l'obligea de se donner à la Noblesse Russe, en lui donnant des marques distinguées de sa bonté, de s'engager dans le Service Militaire & Civil; & de plus d'instruire la jeune Noblesse, non seulement en différentes Sciences, mais aussi en beaucoup d'Arts utiles, en les envoyant dans les Etats de l'Europe, & en établissant aussi en Russie, dans cette vue, différentes Ecoles, afin de recueillir d'aussi plus promptement le fruit désiré.

Il est vrai que ces Réglemens parurent en partie dans le commencement durs, & insupportables à la Noblesse, en les tirant du repos, en les éloignant de leurs maisons, en les faisant servir contre leur gré, dans l'Etat Militaire ou dans d'autres Emplois. Il y en eut qui se cabrèrent, en s'exposant par-là, non-seulement à la punition, mais même à perdre leurs biens, comme négligeant leur propre bien-être & celui de leur postérité.

Ces établissemens, quoiqu'accompagnés dans le commencement de quelque contrainte, a été faits avec beaucoup d'utilité par tous ceux qui depuis Pierre le Grand ont occupé le Trône de Russie : & en particulier par notre très chère Tante l'Impératrice Elisabeth Petrovna, d'heureuse mémoire, qui, imitant les actions de l'Empereur son père, a étendu & multiplié par sa protection la connoissance des Affaires Politiques, & les différentes Sciences dans l'Empire de Russie. Quant aux effets qui en ont été produits, nous voyons avec satisfaction, & nous véritable Enfant de la Patrie doit le reconnaître, que cela a procuré des avantages sans nombre. La prospérité de ceux qui auparavant n'avoient aucun zèle pour

Royale,

Royale. Un Courtisan étranger ayant appris que Madame la Comtesse de Woronzof étoit alliée à l'Impératrice Elisabeth, crut avoir fait une découverte politique. Il fut aussitôt lui en faire compliment : elle pâlit, & lui dit qu'il se trompoit.

Il étoit défendu, sous peine de mort, de garder une Monnoie marquée au coin du jeune Iwan. Le Peuple n'oseroit jouer avec les Roubles où est l'empreinte du Souverain. On ne peut passer devant le Palais, vis-à-vis des appartemens de l'Empereur, sans ôter son chapeau, ou baisser la glace, si l'on est en voiture; sans quoi l'on est exposé à la brutalité des Soldats. Celui qui écrivoit en petits caractères

le bien public, est estropié; l'ignorance a fait place à la fausse raison; l'Etat Militaire a des Généraux braves & habiles; l'Etat Civil & la Police, des gens savans & propres aux Affaires. Pour conclure en un mot, les sentimens nobles ont gravé dans les cœurs de tous les vrais Patriotes une fidélité & un amour sans bornes envers Nous, une grande ardeur & un zèle distingué pour notre Service; ce qui fait que nous ne trouvons plus la même nécessité de forcer au Service, laquelle a existé jusqu'à présent.

Ainsi ayant égard aux circonstances ci-dessus exposées; en vertu de la puissance que Dieu nous a donnée, Nous accordons par notre très haute grâce Impériale, destinée à perpétuer & pour toutes les Races à venir, à toute la Noblesse Russe, la liberté & la franchise; en sorte qu'elle peut servir sans dans notre Empire que dans les autres Etats de l'Europe qui nous sont Alliés, suivant la teneur de la Constitution qui suit.

I. Tous les Gentilshommes qui se trouvent dans les différens Etats de notre Service, peuvent y rester autant qu'ils le souhaitent; & que leur fixation le leur permette. Cependant il est défendu aux Militaires de demander leur congé, ni pendant la campagne, ni trois mois avant son ouverture; mais après la fin de la campagne, ceux qui sont dans le Service Militaire, tant au dedans de l'Empire qu'au dehors, peuvent demander leur congé à leur Chef; & tous ceux qui sont à notre Service, dans quelque Etat que ce soit, savoir ceux des hautes premières Classes, attendront la résolution de notre très haute conformation, & les autres Classes attendront la résolution des Départemens auxquels ils appartiennent.

II. Tout Gentilhomme qui nous aura servis d'une manière exacte & irréprochable, sera pour récompense élevé à un Grade de plus, en recouvrant son congé, s'il a été plus d'un an dans le Grade où il se trouve lors de son congé. Cela regarde ceux qui demandent à n'être plus employés dans aucune affaire; mais pour ceux qui voudront quitter le Service Militaire pour passer dans le Civil, s'il y a vacance, on les avancera de même, en les employant, après avoir examiné s'ils ont été trois ans dans un même Grade; savoir dans celui où ils se trouvent lorsqu'ils embrassent l'Etat Civil, ou autre quelconque à notre Service.

Tome I.

Q

ter sur une Lettre le nom de l'Impératrice, seroit dans le cas d'être puni sévèrement.

On ne rapporte ces détails minutieux, qu'afin de faire connoître l'étendue du pouvoir despotique des Souverains de Russie.

La Noblesse n'ose approcher du Trône qu'en tremblant. La plus petite intrigue suffit pour l'envoyer en exil en Sibérie, & ses biens confisqués rendent toute une Famille victime de l'adresse du Courtisan. Étant à Saint-Petersbourg, je me trouvai chez un Etranger, homme en place. Curieux de m'instruire, je demandai si le Prince Iwan étoit mort ou en vie : on me répondit tout doucement à

III. Quiconque aura été pendant quelque temps hors du Service, ou ayant quitté l'Etat Militaire, aura embrassé le Civil ou autre dans notre Service, & voudra rentrer dans le Service Militaire, il y sera reçu, s'il en est reconnu digne, dans le même rang où il se trouva, en changeant son titre en celui de Grade Militaire : mais si tous ceux-là font déjà avancés, alors celui qui rentre dans le Service Militaire pourra compter son ancienneté du jour qu'il y sera tenu; ce que nous établissons, afin que ceux qui serrent en ressoient de l'utilité & de l'avantage sur ceux qui ne serrent pas. De même si quelqu'un ayant eu son congé après avoir servi dans l'Etat Civil, veut par la suite rentrer dans le même Etat Civil, ou dans quelque autre, excepté le Militaire, on agira à son égard suivant la teneur de cet Article, à l'exception du changement de titre.

IV. Si quelqu'un, après avoir quitté notre Service, souhaite d'aller dans les autres Etats de l'Europe, ou notre Collège des Affaires Etrangères lui donnez sans obstacle les Passeports nécessaires, en lui faisant promettre que lorsque les Affaires l'exigeront, il retournera dans sa Patrie, comme tous les Gentilshommes qui sont sortis de notre Empire, dès qu'on aura fait à ce sujet la publication nécessaire. Dans ce cas-là chacun est obligé d'exécuter notre volonté avec toute la promptitude possible, sous peine duquelqu'un de ses biens.

V. Les Gentilshommes Russes qui auront été au Service des autres Souverains de l'Europe, peuvent, étant de retour dans leur Patrie, entrer à notre Service, suivant leur volonté & leur capacité, s'il y a vacance; j'avois ceux qui auront été au Service des Têtes Couronnées, dans le même rang dont ils produisoient les Patentes; & ceux qui auront servi chez les autres Puissances, avec un rang de moins, comme cela a été réglé par une Constitution antérieure, & qui est à présent observée.

VI. Comme en vertu de ce très gracieux Règlement que nous faisons, nul Gentilhomme Russe ne sera plus obligé de servir contre son gré, il ne sera pas non plus employé par nos Départements, en aucune Affaire des Terres, à moins qu'un besoin extraordinaire ne l'exige, & pour lors cela ne sera pas autrement ordonné que par un Commandement exprès

Forceille; qu'on ne parloir point de ce Prince en Russie. Nous n'étions cependant que trois François dans l'appartement, & il avoit plus de trente pieds en carré. La veille de la mort de l'Impératrice Elisabeth, on n'osoit s'informer de la santé. Elle étoit morte; chacun le savoit, & l'on craignoit de s'en entretenir.

La méfiance dans laquelle on vit en Russie, & le silence absolu de la Nation, sur tout ce qui peut avoir quelque rapport au Gouvernement ou au Souverain, sont principalement fondés sur la liberté dont jouissent tous les Russes sans distinction, de crier publiquement, *Slowo Dielo*; c'est-à-dire, je vous dénonce criminel de

signé de notre propre main. Il en fera de même de la Noblesse de Smolesko. Pareillement il a été réglé par un Edit de Pierre Ier, qu'à Petersbourg & à Moscou il y auroit au Sénat & à son Comptoir un certain nombre de personnes prises d'entre les Gentilshommes congédiés du Service, pour tous les besoins qui peuvent survenir. Nous ordonnons que dorénavant il y aura au Sénat trente personnes, & à son Comptoir vingt, lesquelles seront relevées chaque année. C'est pourquoi la Chambre Héraldique fera tous les ans la répartition proportionnellement des Gentilshommes qui demeurent dans les Gouvernements, & nos de ceux qui sont employés au Service; cependant sans désigner personne nommément; mais les Gentilshommes eux-mêmes feront l'élection entr'eux dans les Gouvernements & Provinces, & déclareront seulement aux Chanceleries, qui est celui qui aura été élu, afin qu'elles puissent en faire leur rapport à la Chambre Héraldique, & expédier l'Élu.

VII. Quoique par notre présente très gracieuse Constitution, tous les Gentilshommes Russes, excepté les Odnowotzky, jouissent pour toujours de la liberté, cependant nous attirons paternelle attention sur eux en encore plus loin, s'étendant à leurs enfants en bas âge, lesquels nous ordonnons que depuis à présent uniquement, pour en être informés, ils soient déclarés à l'âge de douze ans à la Chambre Héraldique, dans les Gouvernements, Provinces & Villes où il sera plus avantageux & plus commode à chacun. En même temps on s'informerà de leur sexe & autres pièces entre les mains de qui ils seront, de ce qu'on leur aura fait apprendre jusqu'à l'âge de douze ans, & où ils veulent leur faire continuer leurs Etudes. Si c'est dans notre Empire, dans les différentes Ecoles établies à nos dépens, ou dans les autres Etats de l'Europe, ou dans leurs propres maisons, par des Maîtres savants & habiles, si les moyens des parents le leur permettent. Mais sans que personne, malgré notre défiance expresse, n'ait la témérité d'élever ses enfants sans les instruire dans les Sciences convenables à la Noblesse, nous ordonnons, sous peine de notre indignation, à tous les Gentilshommes qui n'ont pas plus de mille Paysans, de déclarer leurs enfants directement à notre Corps des Cadets, où on leur enseignera avec le plus grand soin, tout ce qui appartient à l'instruction de la Noblesse; & dès la fin des

lefc-Majesté en paroles & en actions. Alors tous les affistans font obligés d'arrêter celui qui est dénoncé. Un pere se prête à arrêter son fils, le fils son pere, & la Nature gémit dans le silence. L'accusé & le dénonciateur sont d'abord conduits en prison, & ensuite à Saint-Pétersbourg, où ils sont jugés par la Chancellerie secrète.

Ce Tribunal, composé de quelques Ministres choisis par le Souverain, livre à la merci de leur haine la vie & la fortune de toutes les Familles. Cette Jurisdiction est si odieuse, qu'un Sujet indifférent à ces Suppôts de la tyrannie, est souvent jugé criminel, lors même que le dénonciateur ne peut apporter de preuves certaines du crime de l'accusé, ainsi que dans le cas où le dénonciateur répond

Etudes, on les en fera sortir chacun selon son mérite, en lui donnant un Grade pour récompense ; après quoi chacun peut s'engager & servir selon ce qui a été dit ci dessus.

VIII. On ne donne pas le congé aux Gentilshommes qui sont actuellement dans notre Service Militaire, comme Soldats, & dans d'autres rangs inférieurs à celui d'Officier, & qui n'ont pas encore l'ancienneté requise pour être Officiers, à moins qu'ils n'ayent été plus de douze ans dans le Service Militaire : alors ils pourront obtenir leur congé.

IX. Mais comme nous soufflions notre présent très gracieux Règlement, pour être dans tous les temps perpétuel, une Loi fondamentale & inamovible, ainsi nous offrons sur notre parole Impériale, de la manière la plus solennelle, que nous maintenons ceci pour toujours sacré & inviolable, dans le sens qui y est exprimé, & dans les privilèges ; & nos légitimes héritiers qui seront nos successeurs, ne pourront rien faire qui puisse dégrader en quoi que ce soit ; car nous regardons le maintien inviolable de notre présente Constitution comme le plus ferme appui du Trône Souverain de toutes les Russies. D'un autre côté nous espérons que toute la Noblesse Russe étant sensible à de si grands bienfaits de notre part envers eux & leur postérité, ils seront excités par la fidélité & le zèle qu'ils nous doivent comme nos Sujets, à ne pas avoir d'éloignement pour le Service, & à ne pas se cacher pour l'éviter ; mais si s'y engager avec simulation & volontairement, & à s'y conduire de tout leur pouvoir honorablement & sans reproche, aussi bien qu'à instruire avec soin & application leurs enfans, de toutes les Sciences convenables ; car tous ceux qui plongés dans la paresse & l'oisiveté n'ayant été dans aucun genre de Service dans aucun Pays, n'instruisent pas leurs enfans dans les Sciences utiles à leur Patrie, seront regardés comme des gens sans zèle pour le bien public, & par conséquent dignes du plus haut mépris, & ne seront pas soufferts ni à notre Cour ni dans les Assemblées & Solennités publiques. Donnée à Saint Pétersbourg le 18 Février 1762.

sur ses épaules du crime de l'accusé ; c'est-à-dire qu'il s'oblige à recevoir le knout (1). S'il le supporte sans se rétracter, l'accusé est jugé coupable, digne de mort, & une partie de ses biens est confiscuée au profit du dénonciateur. Si des circonstances extraordinaires démontrent que l'accusé est innocent, le dénonciateur est puni une seconde fois. Il l'est aussi, mais une fois seulement, lorsque n'ayant pas demandé à être admis à la preuve du knout, il ne peut pas prouver le crime de celui qu'il dénonce.

Dans cette Jurisdiction la tyrannie ne s'est proposé que de jouir de la liberté de factifier au Despoté tous ceux qui lui sont suspects. Il étoit alors nécessaire que le crime du délateur ne fût point puni de mort, & que le supplice du knout fût toujours adouci à son égard.

La Noblesse ainsi asservie sous le joug de l'esclavage le plus affreux, en fait sentir le contre-coup à tout le Peuple : il est son Esclave, ou celui du Souverain & des Vaivodes qui le représentent.

On distingue en Russie deux fortes d'Esclaves parmi le Peuple : les uns appartiennent au Souverain, & les autres à la Noblesse. Les premiers ne payent le tribut qu'à l'Impératrice, & les autres au Souverain & à leur Seigneur. Les Nobles comptent leurs richesses par le nombre des Paysans qui leur appartiennent. Les Esclaves de la Couronne payent au Trésor Royal cent dix kopykkes, ou cinq livres dix sous de notre argent, & les autres trois livres dix sous à la Couronne (2). Les Seigneurs imposent la taxe qu'ils jugent à propos sur leurs Esclaves, & leur enlèvent même quelquefois la petite fortune qu'ils ont pu acquérir par leurs talents. Si ces Esclaves ne gagnent pas assez par la culture des terres & leur industrie, pour payer

(1) Voyez l'Article des Supplices.

(2) On expliqua l'Article des Impôts dans celui des revenus de la Russie.

le Seigneur, il leur permet de se louer aux Marchands, aux Errangers, ou aux autres personnes qui n'ont pas d'Esclaves. Il leur donne à ce sujet un passeport pour quelques années seulement. L'Esclave est obligé de remettre chaque année ses gages à son Seigneur, qui lui laisse ce qu'il juge à propos.

Les Seigneurs vendent leurs Esclaves comme on vend ailleurs les bestiaux. Ils choisissent parmi eux le nombre de Domestiques dont ils ont besoin : ils les traitent très durement. Ils n'ont point civilement droit de vie ni de mort sur leurs Domestiques ni sur leurs autres Esclaves ; mais ayant le droit de les punir des baroques, ils les font châtier de façon que par le fait ils acquiescent moralement le droit de les punir de mort.

Dans les cas graves, un Seigneur doit, suivant la Loi, traduire son Esclave aux Tribunaux ordinaires, pour y être jugé. En 1761 le Sénat rendit une Ordonnance, par laquelle tous les Seigneurs ont la permission d'envoyer aux Mines tous les Esclaves dont ils sont mécontents ; mais les Seigneurs préfèrent & préféreroient toujours de les châtier, & de les conserver.

C'est ce Peuple assujéti par l'esclavage que gouverne l'Impératrice d'Anhalt-Zerbst. Génie vaste, elle connoit le vice d'un pareil Gouvernement, & ne s'occupe qu'à le réformer. Sans doute qu'elle ne se bornera pas à accorder la liberté à la Noblesse, & que tous ses Sujets jouiront de la même faveur. L'humanité la réclame, & la politique même la demande. La Russie sans cela ne présenteroit qu'un Gouvernement féodal, qui, considéré sous ce seul point de vue, multiplieroit les petites Tyrans, & détruiroit toute Puissance Souveraine. Heureuse la Nation, si elle sent le bonheur d'être gouvernée par un tel Maître ! Toutes ses démarches tendent au bonheur de ce Peuple, qui touchoit sous Pierre III au moment de rentrer dans son premier état de barbarie. Elle fait

élever un Monument à Pierre I^{er}, pour perpétuer à la postérité la mémoire de ce grand Homme : elle porte l'encouragement dans les Sciences, dans les Arts, dans toutes les parties de l'administration ; & elle montre à cette même Nation, qu'elle seule étoit digne de régner sur le Trône de Pierre I^{er}.



DE LA RELIGION
GRECQUE.

LA Religion dominante de la Sibérie, ainsi que de toute la Russie, est la Religion Chrétienne du Rit Grec. On doit attribuer à Volodimer la vraie époque de son établissement en Russie, l'an 987. Les Patriarches de Constantinople ordonnerent d'abord les Métropolités de Russie sous le Règne du Czar Fédor Iwanowitz. Jérémie, Patriarche de Constantinople, vint à Moscou en 1588, & fit Job Patriarche de toute la Russie. Depuis ce temps les Patriarches de Russie furent sacrés par les Evêques de la Nation : mais, suivant Strahleberg, ils continuerent à être confirmés par le Patriarche de Constantinople, jusqu'au Patriarche Nikon, qui secoua le premier cette dépendance. Suivant M. de Voltaire dans son Histoire de la Russie (page 66), l'époque de cette indépendance remonte à celle où la Russie eut un Patriarche pour la première fois.

La Religion Grecque diffère principalement de la Latine dans les Articles suivans. Les Grecs donnent le Baptême par immersion, & les Latins par aspersion : les derniers consacrent avec du pain azyme, les premiers avec du pain levé, & ils administrent le Sacrement de l'Eucharistie sous les deux espèces. Les Latins croient que le Saint-Esprit procède du Pere & du Fils ; & les Russes, que le Saint-Esprit procède du Pere par le Fils. La précision de la Théologie Scolastique a mis de grandes différences entre ces deux assertions : elles ont été la source de bien des disputes. Cependant plusieurs Peres se sont servis quelquefois de ces deux façons de parler. Dans l'Eglise Latine le Pape est reconnu pour le premier

Evêque

Evêque de droit divin, & il est en cette qualité, le centre de l'unité de l'Eglise. Les Russes ne reconnoissent point la primauté du Pape ; ils condamnent dans leur Catéchisme (1) le sentiment des Latins sur le Purgatoire : mais ils croient que ceux qui meurent dans le péché ne sont pas toujours damnés, & qu'ils peuvent être rachetés, même des plus grands crimes, par les prières & les aumônes qu'on fait en faveur des Morts (2).

On pèche souvent dans ce Catéchisme la nécessité de faire des aumônes à l'Eglise, pour être heureux dans l'autre monde. Le Clergé de Russie doit à cette doctrine les grands biens qu'il a acquis dans le temps de la ferveur des premiers Chrétiens. Le Czar Wolodimer parcourtoit avec son Patriarche Cyrus une partie de ses Etats,

(1) J'ai traduit du Latin ce que je rapporte ici, d'après le Catéchisme des Russes. Cet Ouvrage me fut communiqué pendant quelques jours en 1765, par l'Ambassadeur de l'Empereur de Russie. L'édition a été faite à Breilau en 1755, chez Jean-Jacques Kora.

(2) Parmi les hommes qui meurent, n'y en a-t-il pas quelques-uns qui tiennent un milieu entre les sauvés & les damnés ?

90. Il ne se trouve point d'hommes de cette sorte ; mais il est constant que plusieurs ont été tirés des Enfers, non par la pénitence qu'ils ont faite après leur mort, mais par les pieux offices des vivans, & par les Prières de l'Eglise, sur-tout par le Sacrifice de la Messe, qu'elle offre communément pour tous les vivans & tous les morts. Du reste ces ames ne peuvent point se délivrer par leurs propres œuvres, ni par leur pénitence, ni rien faire qui puisse les délivrer de l'Enfer.

91. Que doit-on penser des aumônes & des pieux offices qui se font pour le soulagement des morts ?

92. Théophylacte commente ainsi les paroles de J. C., rapportées au Chapitre 12 de S. Luc : Craignez celui qui a la puissance de vous jeter dans la gehenne (l'Enfer). Prenez garde, dit Théophylacte, que J. C. ne dise pas : Craignez celui qui après avoir donné le mors précipite dans l'enfer, mais craignez celui qui a le pouvoir de vous y jeter ; car tous les hommes également qui meurent dans le péché, ne sont point jetés dans l'Enfer ; mais il est au pouvoir de Dieu de les y jeter, ou de leur faire grâce. Je dis ceci à cause des oraisons & des aumônes qui se font en faveur des morts, puisqu'elles ne servent pas peu, même à ceux qui sont sortis de ce monde étant souillés des plus grands crimes. C'est pourquoi ne discou-

pendant que les Tartares subjugoient l'autre, enseignant à ses Sujets cette opinion, que les Pauvres n'aimoient pas. Les Prêtres firent un Saint du Czar Woldimer. Ses successeurs défendirent qu'on fit de nouvelles donations à l'Eglise, & délivrèrent, après de longues guerres, la Russie des Tartares.

Suivant l'Article 28 de ce Catéchisme, « Dieu insinue l'ame dans le corps, dès que les organes sont formés. Elle s'y répand aussi-tôt, de la même manière que le feu s'insinue dans toutes les parties d'un fer rouge. Sa principale demeure est dans la tête & le cœur ».

On admet cependant dans d'autres endroits du même Ouvrage ; la spiritualité de l'ame.

Suivant les Articles 18 & 43 de ce Catéchisme, « le seul consentement par lequel quelqu'un se destine à commettre un péché mortel, ne donne pas entièrement la mort à l'ame, quoiqu'il lui

tinons pas de faire nos efforts pour appaiser par nos prières & nos aumônes celui qui ayant un tel pouvoir n'en fait pas toujours usage ; mais qui peut encore accorder le pardon. Il faut donc condaire de la doctrine de l'Ecriture & de l'explication de ce Pere, qu'il nous fut absolument faite des prières, de grosses aumônes, & offrir sur-tout le Sacrifice de la Messe pour les morts, puisqu'ils ne peuvent pas eux mêmes faire de telles œuvres en leur faveur.

66. Que devons-nous penser du feu du Purgatoire ?

R. Il n'a jamais été fait mention dans les Livres Sacrés, qu'il existât après la mort une peine temporelle qui purifiât les ames. Bien plus, c'est principalement pour cette raison que l'Eglise condamne le sentiment d'Origene. Il paroit assez clair que l'ame étant une fois séparée du corps, elle ne peut plus participer à aucun Sacrement Ecclesiastique ; car si elle pouvoit expier par la prompte satisfaction les fautes commises, sans doute qu'elle pourroit recevoir quelques parties du Sacrement de Pénitence. Cette doctrine étant entièrement contraire à l'orthodoxe, c'est avec raison & justice que l'Eglise offre le Saint Sacrifice, & fait à Dieu des Prières pour obtenir le pardon de ceux qui autrefois ont péché pendant leur vie, & non ains qu'ils soient purifiés par les supplices qu'ils souffrent. Les seules Messes, les Prières & les aumônes que les vivants font en leur faveur, les soulagent & les rachètent de l'Enfer.

« fasse une grande plaie. Il n'y a de vrai péché mortel, que celui qui est réduit en acte. Tous les autres sont dans la classe des péchés véniels, qu'on doit expier par des prières & de bonnes œuvres.

La Russie n'a plus de Patriarche depuis Pierre 1^{er} ; il le remplaça en 1719, par un Synode toujours subsistant. Il est composé d'un Président, dignité que le Czar se réserva pour lui-même, d'un Vice-Président, qui est un Archevêque, de six Conseillers Evêques, & de six Archimandrites ou Abbés. Le Synode est obligé de porter toutes les affaires importantes devant le Czar dans le Sénat, où il se rend en Corps, & il siège au dessous des Sénateurs (1).

On doit diviser le Clergé de Russie en deux Corps, les Moines & les Prêtres Réguliers, qu'on appelle Popes. Tous les Moines de Russie sont de l'Ordre de Saint Basile, dont ils doivent suivre la Regle. Ils vivent en communauté : il ne leur est jamais permis de manger de la viande, mais seulement du poisson, des œufs & du laitage. Ils doivent même s'abstenir de ces mets le Carême, les Lundis, les Mercredis & les Samedis pendant toute l'année.

Le haut Clergé, composé d'Archevêques, d'Evêques, Abbés ou Archimandrites, est tiré des Moines : aussi sont-ils obligés de suivre la même Regle de S. Basile ; mais les Archimandrites sont les seuls du haut Clergé qui résident dans les Communautés : elles sont toutes soumises aux Archevêques & aux Evêques. Les Prêtres ne peuvent posséder aucune Dignité du haut Clergé : ils sont tous mariés ; ils doivent épouser une vierge avant d'être sacrés, & s'abstenir de dire la Messe, toutes les fois qu'ils n'ont pas été continens la veille avec leur femme. S'ils deviennent veufs, & s'ils ne sont plus nécessaires à la

(1) Strahlenberg, Tome II, page 103. Suivant M. de Voltaire, Histoire de Russie, Tome II, page 229, le Synode a le même rang que les Sénateurs.

substance de leurs enfans, ils se font communément Moines; & en cas de concurrence pour un Evêché ou une Abbaye, le Moine qui a été marié doit avoir la préférence. Quoique les enfans des Prêtres ayent la liberté de prendre un état différent de celui de l'Eglise, l'usage a prévalu. Ils prennent presque tous celui du Sacerdote.

Les Evêques & les Moines jouissent en Russie de toutes les richesses du Clergé. Les Prêtres sont très pauvres, parce que les Cures & les Dessertes sont trop nombreuses : le casuel fait le principal revenu de ceux qui les possèdent.

Les Evêchés sont à la nomination du Synode; mais il est nécessaire qu'elle soit confirmée par le Souverain. Les Evêques nomment aux Abbayes & à toutes les places du bas Clergé : elles sont amovibles, ainsi que celle des Abbés, & leur état dépend absolument du caprice de leur Evêque. Cette subordination excessive rend les Evêques trop puissans à l'égard du bas Clergé : les Moines & les Prêtres ne forment plus qu'un Corps de vils Esclaves; ils ne paroissent devant les Evêques qu'en supplians, & dans un état d'humiliation. Les Prêtres ont peu de considération dans la Société, & parmi les Moines, qui sont leurs Supérieurs. Ils seroient encore plus malheureux, sans leurs femmes, qui rendent les Moines plus humains.

L'ignorance, l'ivrognerie & la débauche avec les femmes, sont l'appanage du Clergé de Russie. Les Evêques & les Prêtres sont à ce dernier égard les moins déréglés : les premiers, à cause de leur âge; & les derniers, parce que leurs femmes leur font aimer la sagesse de bonne heure : ils s'en dédommagent par la boisson.

Ils font du vin avec des herbes, quelques drogues, & de l'eau-de-vie. Ils ont de la bière, & une espèce d'hydromel, dont la base est la liqueur qui suinte du bouleau au commencement de l'été. Leur

boisson favorite est l'eau-de-vie, & une autre liqueur qu'ils appellent *crematum*. Cette dernière est si violente, que la première fois que j'en bus, je crus avoir avalé de l'eau forte : elle m'avoit causé une si grande irritation au palais, que je ne pouvois ni parler ni cracher. Je renonçai au *crematum* pour la vie.

Un de ces Prélats, homme d'ailleurs fort aimable, me proposa d'aller voir sa Bibliothèque, & il en prit aussi-tôt le chemin. Je le suivis, très empressé de connoître les Livres qu'il possédoit : il me conduisit dans un bâtiment isolé au milieu d'un jardin. Nous entrâmes dans un corridor très propre & très éclairé : les murs étoient percés de quantité de guichets d'un pied en quarré. Le Prélat en ouvrit les portes, & je reconnus des tonneaux à chaque guichet. Ces tonneaux, remplis de différentes liqueurs, & entourés de glace, occupoient tout le bâtiment, & formoient sa Bibliothèque. Il avoit fait bâtir au dessus de cette espèce de glacière, un appartement des plus agréables.

J'ai rencontré dans la Société, des Prêtres, & particulièrement des Moines si ivres, qu'on étoit obligé de les emporter sur des brancards : leurs actions & leurs discours faisoient rougir les honnêtes gens. On ramasse souvent dans les rues des Ecclésiastiques, hors d'état de se conduire chez eux.

Il ne faut cependant pas juger tout le Clergé de Russie d'après le portrait défavantageux que j'en ai fait. J'ai connu dans mon voyage des Ecclésiastiques éclairés, & dont les mœurs étoient des plus honnêtes. Je pourrais citer des Archimandrites & des Prêtres de Tobolsk. Ils avoient dans l'Archevêque un modele à imiter à cet égard. Ce Prélat étoit à la vérité peu instruit dans ce qui étoit étranger à son Ministère : mais il ne laissoit à désirer, quant à son état, qu'un enthousiasme mieux dirigé.

La Sorbonne propoſa au Czar en 1717, la réunion de l'Egliſe Grecque avec l'Egliſe Latine. On fait tout ce qui s'eſt paſſé à ce ſujet. Si cette Société n'a pas réuſſi dans ſes vues, au-moins s'eſt-elle acquiſe parmi le Clergé de Ruſſie une ſi grande vénération, qu'il croit qu'on ne peut être inſtruit en France ſans être Membre de cet illuſtre Corps.

Il ſeroit bien avantageux que la conſidération dont cette Société jouit en France, rejaillit ſur ceux qui ſe dévouent à l'éducation de la Jeuneſſe. Les Ruſſes ont les plus grands égards pour les Gouverneurs & les Précepteurs : ils les conſidèrent comme les peres de leurs éleves. Si l'éducation n'a pas en Ruſſie tout le ſuccès qu'on devoit attendre de cette conduite, c'eſt que l'amour de la gloire & de la vertu ne peut germer qu'au ſein de la liberté.

La Nobleſſe n'entre jamais en Ruſſie dans le Sacerdoce ; on n'y connoît point de tiers Etat. Le Corps Eccléſiaſtique eſt donc compoſé en entier, de perſonnes du Peuple, ou d'enfants de Prêtres, ſouvent plus corrompus : les uns & les autres n'ayant reçu aucun principe d'éducation, l'ignorance & la dépravation des mœurs du Clergé de Ruſſie, ſont dans l'ordre des effets moraux. Sa puiſſance n'a été abſolument dangereuſe que du temps de la primitive Egliſe. Il étoit alors mieux compoſé, & toute la Nation étoit dans la plus grande ferveur : cette ferveur n'exiſte plus que dans le Peuple.

Les biens du Clergé n'étant accrus, & n'ayant jamais été expoſés avant Pierre I^{er}, aux révolutions de ceux des Particuliers, le Clergé eſt devenu plus opulent que la plus grande partie des Nobles. Le zèle de la Religion ayant diminué dans ceux-ci, ils ont vu jouir avec peine les Moines, des biens immenſes qu'ils avoient acquis ſouvent par la confiscation de ceux de leurs ancêtres. Dès-lors le Clergé, au lieu d'avoir un ſoutien dans ce Corps de l'Etat, a trouvé des en-

nemis dans toute la Nobleſſe. Pierre I^{er} oſa affoiblir le grand pouvoir des Eccléſiaſtiques : il ſupprima la dignité de Patriarche ; & ne détruiliſt point la Religion qu'il reſpectoit, ni ſon pouvoir ſur les Peuples, en attaquant la ſuperſtition & les abus. Il avoit formé le projet de diminuer les revenus des Moines, & de les ramener à leur première inſtitution. Il donna à ce ſujet l'Ordonnance ſuivante.

ORDONNANCE DE PIERRE I^{er},

SUR L'INSTITUTION DES MOINES ET LEUR RÉFORME,

envoyée au Synode le 31 Janvier 1724 (*).

Vous verrez par ce qui ſuit, les Régléments que nous avons établis concernant les Monaſtères, les raiſons qui nous y ont déterminés, & ce que nous avons expoſé au Public dans notre Déclaration à ce ſujet. Avant toutes choſes il faut établir quelle eſt l'origine, le but de l'État Monaſtique, & quel fut le genre de vie des anciens Moines ; ce qui nous mettra à même de procéder à la réforme des nouveaux, pour rendre leur vie, ſiſi que l'adminiſtration & l'emploi de leurs biens, conformes à leur première inſtitution.

On a déjà preſcrit dans le Règlement Eccléſiaſtique quelques règles ſur les Moines : mais on ne s'eſt point affez étendu ſur cette matière importante. Il étoit alors bien plus néceſſaire de régler ce qui concernoit le pouvoir des Evêques, que quelques-uns d'eux, à l'exemple du Sieg de Rome, cherchoient toujours à augmenter, contre la volonté expreſſe de Dieu. Notre deſſein ayant, grace au Ciel, pleinement réuſſi, malgré les obſtacles que les perſonnes véritablement zélées pour la vérité ont eu à ſurmonter, & nous voyant préſentement le loifir de régler toutes les affaires de notre Empire, nous nous croyons obligés de fixer d'une manière plus préciſe ce qui regarde l'État Monaſtique, ſuivant dans ſes vues du ſalut éternel, que pour le bien de la Société.

En premier lieu, le Saint Synode ſe ſouviendra qu'il a déjà réſolu par des raiſons convaincantes cette fauſſe opinion répandue dans toute notre Nation, qui fonde l'origine de la vie Monaſtique ſur ces paroles de J. C. : *Celui qui abandonne ſon pere & ſa mere, &c. vous avez fait voir que cette interprétation doit être attribuée aux Hébreux ; & vous avez*

(*). Cette Ordonnance n'a été communiquée par M. de ** à Fa traſaite à Saint-Petersbourg, ſur l'original Ruſſe. Je la rapporte ici telle qu'on me l'a communiqué.

Le Peuple est attaché à la Religion Grecque jusqu'au fanatisme : ce fanatisme augmente à mesure qu'on s'éloigne de la Capitale : mais ce Peuple est si peu éclairé sur sa Religion, qu'il croit en général en remplir les devoirs, en s'acquittant de quelques pratiques extérieures, & sur-tout en observant avec la plus grande rigueur, les jeûnes du Carême. Il se livre d'ailleurs à la débauche & à tous ses penchans vicieux. Les bonnes mœurs sont plus rares parmi les Russes que chez les Païens leurs voisins. La façon de penser des

expliqué le véritable sens de ces paroles, comme on le peut voir dans le Règlement Ecclésiastique. Avant donc que d'entrer dans les différens arrangements qui regardent l'Etat Monastique, il faut faire connaître quelle est la véritable origine des Moines, & indiquer dans quel temps, par qui, de quelle façon & à quelle intention les Moines ont été établis.

On voit par le Chapitre 6 des Nombres, qu'il y avoit chez les Hébreux un Ordre semblable à l'Etat Monastique, appelé l'Ordre Naazaréen : mais les Vœux n'étoient perpétuels ; ils n'étoient que pour un temps, & l'on ne s'engageoit par aucun serment. Ce fut par conséquent des raisons très pieuses qui dans le commencement du Christianisme ont donné naissance à l'Etat Monastique. Cependant les personnes les plus sages & les plus éclairées voyent le tort que cet état a fait par la suite à la Société, ainsi que les scandales qu'il a causés ; & c'est pour faire connoître tout ces abus à ceux qui pourroient en douter, que nous entrons dans quelque détail sur ce sujet.

Il faut d'abord savoir ce que c'est que le mot d'Etat Monastique, dans quel temps, & où l'on s'en est servi, & si l'on peut par-tout employer ce terme.

Le mot de Moine est grec ; il signifie seul, seul, qui est sans compagnie, sans société. Le mot de Monastère peut signifier aussi Société ou Communauté de plusieurs Solitaires.

Deux raisons contribuent au commencement du Christianisme, à faire embrasser l'Etat Monastique. Quelques-uns choisissant cet état du propre mouvement de leur conscience, & sans y être portés par aucune vue humaine, suivoient un penchant naturel qui les appelloit à la solitude, & ils croyoient qu'il leur étoit impossible de faire leur salut dans ce monde. Or, suivant cette opinion, non-seulement les bons Princes & les autres Chefs des Etats que Dieu a appelés à gouverner les hommes, & qui sont les images de la Divinité sur la terre, seroient privés du royaume des Cieux, mais aussi les Ministres des trois premiers siècles du Christianisme, & les Apôtres mêmes en auroient été exclus.

Russes

Russes sur le Christianisme est si extraordinaire ; qu'on croiroit que cette Religion, si conforme au bonheur & à l'ordre de la Société, a servi à rendre le Peuple Russe plus méchant. Un affaibli fin ayant été pris & condamné au supplice, on lui demanda dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, s'il avoit observé les jeûnes du Carême ; ce scélérat fut aussi étonné de cette question, que le pourroit être un parfait honnête-homme, dont on soupçonneroit la probité. Il répondit avec vivacité, qu'il étoit incapable de man-

come ne vivant point dans l'Etat Monastique : car au temps des Apôtres on ne trouvoit pas la moindre trace des Moines, comme le dit S. Chrysostôme dans son Discours 21 sur l'Épître aux Hébreux. D'autres se réfugièrent dans la solitude, pour éviter la cruauté des Tyrans & des persécuteurs de la Foi Chrétienne, suivant Socrate, Livre 1^{er} de son Histoire, Chapitre 11, & Nicéphore Calliste, Livre 8, Chapitre 59. Ainsi les Chrétiens qui pour faire leur salut se cachoient dans les déserts, en expliquant à la lettre les paroles de J. C., & en abandonnant tout pour l'amour de lui, étoient de véritables Moines ; parce que loin de rien demander aux autres hommes, ils les fuyoient, & ne voulaient pas même les voir ni les entendre, comme on le voit par le témoignage de Socrate & de quelques autres. Ils faisoient leur séjour dans la Palestine, dans l'Égypte, l'Afrique, & dans d'autres lieux fort chauds, où la terre, sans être cultivée par la main des hommes, leur fournissoit abondamment des fruits. Ils n'avoient besoin ni d'habits ni de maisons, ni d'aucune autre chose. Ils suppléaient cependant par le travail de leurs mains à ce que la terre leur refusoit. On peut ici citer pour preuve de ce que l'on avance, plusieurs Histoires des anciens Anachorètes, comme celle de Théodoret dans le Livre intitulé *Phléstas* ; celle de Jean Moscos, celle de Palladius dans son Histoire Lausaque, & plusieurs autres.

Ces Solitaires n'avoient absolument aucun Monastère : ils vivoient chacun séparément dans les déserts, comme nous venons de le dire.

Voici ce qui donna lieu à l'établissement des Moines. Les hérésies ayant par-tout commencé à s'introduire dans l'Église, les Solitaires, quoique répandus chacun séparément dans le désert, avoient cependant occasion de se voir & de se parler quelquefois, pour s'instruire mutuellement. Ils s'appuyèrent avec douleur, que les maux qu'on aine l'hérésie avoient pénétré jusque dans leurs déserts. Ils résolurent, pour leur utilité commune, de vivre désormais ensemble, sous des Doyens éclairés qui pussent résoudre leurs doutes, & détruire les fausses opinions qui naissent parmi eux. Ce changement fut assez salutaire ; ce qui déterminâ plusieurs Saints Pères, & particulièrement Basile le Grand, à travailler, non par cette première raison, que par d'autres motifs plus, comme on le voit dans Socrate, Liv. 4, Chap. 21, dans l'Histoire Ecclésiastique Russe, Livre 1, Chap.

quer aux devoirs de la Religion. Il étoit Chef d'une troupe de Brigands ; & quand ils s'emparoiént de quelques Voyageurs, il cédoit tout le butin à ses compagnons, pourvu qu'on lui livrât en vie ces malheureuses victimes. Il les deshabilloit, & les attachoit tout nus à un arbre, quel que fût leur sexe : il leur ouvroit le sein vis-à-vis du cœur, & s'abreuvait de leur sang. Il avoit, disoit-il, beaucoup de plaisir à voir les mouvements affreux & les convulsions horribles de ces infortunés (1).

(1) Ce fait, presque incroyable, m'a été raconté par des Russes.

pire 9. Mais Basile lui-même fournit les meilleures preuves de ce que nous avançons, dans les Regles qu'il donne aux Moines, dans sa Réponse sur la septième Question, où il établit par plusieurs raisons fort étendues, qu'il vaut mieux que les Moines vivent en commun dans des Monastères, que séparément dans des déserts. Il fait voir dans ce même Ouvrage, que la vie solitaire est exposée à de grands dangers, & qu'elle peut causer de grands maux à notre ame. Mais ces Monastères étoient établis dans les mêmes endroits déserts, & les Moines vivoient de la même manière que ces Solitaires avoient vécu. Ils ne subsistoient point aux dépens des autres hommes : leurs Couvents étoient éloignés des Villes & des autres habitations. C'est ainsi que le Monastère de Basile étoit bâti dans le désert appelé Pont ; & S. Chrysofôme, dans son Discours 43 sur la Genèse, quand il parle des Moines, les appelle toujours Habitants des montagnes. Voyez son Discours sur Saint Mathieu, & ses trois Livres sur ceux qui blâment l'état Monastique. Voyez encore plusieurs autres endroits de son Ouvrage. Nous avons des témoignages sans nombre, que les Moines ne prétendoient pas vivre aux dépens des autres. S. Chrysofôme dit dans son Discours à ce sujet, que les Moines non-seulement ne vivoient que du travail de leurs mains, mais qu'ils exerçoient l'hospitalité envers les Étrangers, recevoient les malades, les nourrissoient & les servoient. Basile le Grand dans les Regles sur les Couvents, & dans la Réponse à la Question 31, établit par les raisons les plus solides, l'obligation où sont les Moines de travailler, & il rejette les excuses de ceux qui ne vouloient que chanter des Pseumes ; & dans la Réponse à la Question 38, il traite des travaux qui leur conviennent. Il ajoute encore dans la Réponse à la Question 12, que les Moines doivent moins travailler pour eux que pour les pauvres, & les assister du fruit de leurs travaux. St. Hilaire de Poitiers, dans sa Lettre 49 à Paul, Directeur d'un Couvent, qui avoit son fon obéissance beaucoup de Moines vivant dans l'oisiveté, lui fait des reproches amers à ce sujet, & déclame avec force contre ces Moines, qui commencent déjà à vivre d'une façon si peu conforme à leur première institution, laquelle avoit pour but la pénitence, le travail & la pauvreté. Nous lisons dans Sozome, Histoire Ecclésiastique, Livre 4, Chapitre 8, qu'un

De semblables faits sont rares en Russie ; aussi n'ai-je rapporté celui-ci, que pour faire connoître que dans cette Nation on s'est moins attaché dans la Religion, à donner des mœurs au Peuple, qu'à lui faire observer certaines pratiques de Religion, qui ne rendent pas toujours l'homme meilleur.

La Religion Grecque n'a presque point eu de Secte en Russie ; peut-être par l'ignorance du Clergé. Celle de Razhohniki est la seule qui s'y soit soutenue jusqu'à ce jour. M. de Voltaire assigne l'époque

de ces anciens Anachorètes avoit donné lieu à ce proverbe, qu'un Moine oisif est un voleur ruste. Nous savons aussi que cent ans après l'origine des Moines, il y eut des Moines oisifs, qui différaient de leur travail des autres, excusant leur paresse en interprétant mal ces paroles de J. C. : *Considérez les oiseaux du Ciel, ils ne moissonnent point, ils n'ensemencent rien dans des terres ; mais notre Père céleste les nourrit : ne moissonnez pas, vous ne moissonnez rien que des oiseaux ?* Mais la fausseté de ce sentiment fut bien-tôt combattue par les véritables Moines, comme on le voit dans la vie des anciens Pères.

Le fameux Docteur Augustin a réitéré cette opinion dangereuse, dans un Livre qu'il donne sur ces Moines oisifs & désœuvrés. J. C. par les paroles qu'on vient de citer, nous avertit seulement de n'avoir pas une confiance trop grande dans nos travaux & nos entreprises : il veut qu'en nous occupant au travail, nous mettions notre espérance dans la Providence divine. Mais il s'en faut bien que par ces paroles J. C. défende de travailler ; puisque dans plusieurs endroits de l'Écriture Sainte il loue non-seulement le travail, mais il l'ordonne expressément. Il menace sur tout pour le jour du Jugement, de peines éternelles ceux qui n'auront pas assisté les pauvres ; & dans le temps qu'il alloit à la mort, il rendit lui-même un dernier service à ses Disciples, en leur lavant les pieds : ce qu'il leur a ordonné de faire aux autres. Cette action de charité de J. C. est beaucoup au dessus, non-seulement de l'état Monastique actuel, mais même de l'ancien dans sa plus grande perfection ; car quelque louable que soit le moyen qu'avant eu choisi ces anciens Anachorètes pour faire leur salut, cependant il est d'influence humaine ; au lieu que celui d'avoir soin des pauvres a été ordonné par Dieu même. Si les Chrétiens eussent suivi les instructions de ces faux dévots qui leur prêchoient la paresse, ils auroient renversé l'Écriture Sainte, qui ordonne à tout homme de travailler selon sa profession. Ces paroles de J. C. *voilà les oiseaux du Ciel, etc.* ne font pas pour les seuls Moines, mais pour tous les hommes en général. Si l'on étoit adonné l'explication de ces faux Sages, il s'ensuivroit que personne ne devoit travailler, & que les hommes se réduiseroient par-là de leur propre mouvement, à la triste nécessité de mourir de faim. On pourroit citer ici un grand nombre de raisonnemens, tirés tant de l'Écriture Sainte que des Ouvrages des Saints Pères ; mais ce que nous venons de dire suffit.

de son établissement au douzième siècle. Ces Sectaires n'ont ni Prêtres ni Eglises : ils tiennent leurs Assemblées dans des maisons particulières. Paisibles dans leurs hameaux, ils y vivent en frères. Ils s'éloignent du commerce des Russes, dont les mœurs corrompues troubleraient leur Société. Ignorants à l'excès, ils croient que c'est un grand péché de dire trois fois *Alléluia*, & ils ne le disent que deux. Les Evêques Russes donnent la bénédiction avec l'index & le doigt du milieu : ces Sectaires prétendent au contraire qu'on ne

Qu'arriva-t-il dans la suite, lorsque quelques-uns de ces faux Saints se furent insulés auprès des Empereurs Grecs, & sur-tout auprès de leurs épouses ? On les vit bien-tôt commencer à bâtir des Couvents, non plus dans les déserts, mais dans le voisinage des Villes, ou dans les Villes mêmes. Ils demandèrent des faveurs en argent pour cette prétendue œuvre de piété ; & ce qui est encore pis, c'est qu'ils n'avoient pour but que de vivre aux dépens des autres, en se procurant une vie douce & oisive. Les Empereurs fléchirent par des présents temporels de flatter, ou poussés par quelque passion particulière à les favoriser, firent le contraire de ce que leur devoir exigeoit, & causèrent par-là beaucoup de mal, tant à eux-mêmes qu'à leurs Sujets, comme il est aisé de le voir par l'Histoire de Constantinople. On comptoit plus de trente Couvents de Moines sur les bords du seul Canal de cette Ville, lequel n'a plus de trente verses, ou sept lieues & demie d'étendue, depuis la Mer Noire jusqu'à Constantinople. Combien y en avoit-il encore dans les différentes Provinces de l'Empire ? & ils avoient tous des revenus considérables. Par ces abus, aulli-bien que par le peu de soin qu'on donnoit aux affaires du Gouvernement, les Empereurs Grecs furent réduits à un si triste état, que quand les Turcs vinrent assiéger Constantinople, ces Princes ne trouverent pas six mille Soldats pour leur défense.

Ce mal commença à s'étendre beaucoup chez nous, sous la protection des Patriarches, de même qu'à Rome, comme nous l'avons déjà dit ; mais la Providence divine ne permit pas que nos prédécesseurs imitassent les Empereurs Grecs, qui négligèrent de faire attention à un pareil désordre. Les Souverains de Russie font peut-être ceux qui furent y mettre les plus justes bornes. Dès que l'on commença à vendre ou à donner en différentes manières des biens & des terres aux Couvents, on remédia à cet abus par les raisons que nous avons déjà rapportées ; & dans le temps que l'on composa le Code intitulé *Oukoyé*, c'est-à-dire en 1669, on renouvela les mêmes défenses, comme on le voit par ce même Code, Chapitre 17, Article 41, où il est dit que personne ne pourra donner ni vendre des terres aux Moines, ou au Clergé, sous quelque prétexte que ce soit. Il est aussi défendu aux Moines, sous peine de confiscation, d'acheter ou de recevoir des terres en legs. Il est encore marqué dans l'Article 43, qu'aucune personne des deux sexes qui sera entrée en Religion, ne pourra donner au Couvent les terres qui lui appartiennent, ni en conserver la

doit jamais la donner qu'avec les trois autres doigts. Ils ne veulent pas qu'un Prêtre qui a bu de l'eau-de-vie confère le Baptême. Ces sctifics & quelques autres de cette espece, continuent le Schisme de Razhohniki. Les cruelles persécutions des Russes en ont fait des Fanatiques si outrés, qu'ils croient qu'on peut se donner la mort pour l'amour de J. C. ; & en effet, lorsqu'on les persécute ils s'assemblent dans une maison, y mettent le feu, & périssent dans les flammes.

Ces faits, rapportés par M^{rs} de Voltaire & Strahlemburg, &

jouissance ; & à l'Article 44, ces mêmes Loix interdisent toute jouissance & possession de leurs terres à toutes personnes de l'un & de l'autre sexe, qui étant déjà entrées en Religion, en ont conservé jusqu'alors la jouissance.

Après ces éclaircissements, nous exposons présentement les mesures que l'on doit prendre pour remédier à ces abus, & les Réglemens que l'on doit faire à ce sujet.

Nous commencerons par examiner si les Moines peuvent chez nous remplir toutes les obligations que l'État Monastique impose. La rigueur de notre climat septentrional ne le permet pas ; & comme tout le monde le sçait, il leur seroit impossible de subsister sans travailler eux-mêmes, ou sans faire travailler d'autres personnes pour eux.

Cette vérité une fois établie, que la rigueur de notre climat ne permet pas que les Moines vivent en Solitaires, suivant leur première institution ; il faut songer aux moyens de les tenir sur le pied de bons & de véritable Religieux. Deux raisons seules peuvent rendre nécessaire l'État Monastique.

1^o. Pour satisfaire ceux qu'une véritable vocation appelle à cet état ; 2^o. pour les fonctions de l'Épiscopat, puisqu' c'est une ancienne Coutume parmi nous, que les Moines seuls puissent parvenir à cette dignité, quoiqu'autrefois, & dans les trois siècles qui suivirent la mort de J. C., les Evêques ne fussent pas Moines.

Étant donc absolument impossible, à cause de la rigueur de notre climat, comme nous venons de le dire, de ramener dans notre Pays les Moines à leur ancienne origine, nous devons chercher un autre moyen qui soit agréable à Dieu, & édifiant devant les hommes. Nous devons le chercher avec d'autant plus de raison, que la vie que mènent aujourd'hui les Moines n'est qu'un poteste trompant. Les Moines sont devenus le scandale & le mépris des autres Religions, l'opprobre de la nôtre. Ils sont même dangereux à l'État, puisqu'ils la plupart sont des saineants inutiles, attirés dans les Cloîtres par l'amour de l'oisiveté, qui, comme on ne le fait que trop, enfante les superstitions, les schismes, & même les troubles. La plupart de nos Moines font des gens de la campagne, qui, loin de renoncer à une vie douce & commode, n'embaissent l'État Monastique que pour se le procurer, & se soustraire à des impôts que la paroitte leur rend onéreux. Ils avoient dans leur Village la triple charge de contribuer pour la subsistance de leurs maisons, pour l'État & pour leur

dont je me fais assuré à Tobolsk, devoient engager les Ministres de l'Eglise à mettre plus de douceur dans la pratique de la Religion. Cette Religion sainte la prêché par-tout dans l'Évangile : elle n'est ni tyrannique ni sanguinaire. Toujours d'accord avec les loix de la morale & celles de l'Etat, elle nous fait aimer nos freres comme enfans du même Dieu, elle forme le vrai Chrétien & le bon Citoyen.

La perfection a privé la Russie de plus de cent mille familles, qui se font réfugiés chez les Tartares, ennemis de tout temps de la

Seigneur. Dès qu'ils font Moines, ils ne font plus ce qu'ils ont besoin : leur subsistance est toujours prête. Si par hazard ils travaillent dans l'état Monastique, ce n'est que pour eux-mêmes ; & des trois charges auxquelles ils sont assésés comme Cultivateurs, à peine en remplissent-ils une comme Moines. Les voit-on s'appliquer à l'intelligence des Saintes Ecritures, ou à instruire le Peuple ? Mais, disent-ils, nous prions. Tout le monde ne prie-t-il pas ? S. Basile a décrié cette vaine escufe. Quel avantage la Société retire-t-elle donc des Monastères ? On ne peut répondre que par un ancien proverbe, aucun, ni pour Dieu ni pour les hommes. Il y auroit cependant pour ces Moines oisifs & inutiles, un autre genre de vie laborieuse, agréable à Dieu, & honorable aux yeux des hommes : ce seroit de servir les véritables pauvres, les enfans & les vieillards. Tels sont les motifs qui nous ont engagés à ordonner au très Saint Synode d'exécuter les Articles suivantes.

I. On séparera dans les Couventes, faisant leurs revenus, des Soldats invalides ou congédiés, qui font hors d'état de travailler, & d'autres véritables pauvres ; & l'on bâtie des Hôpitaux, comme il est ordonné par les Réglemens.

II. On établis des Mémoires pour les servirs : on aura soin d'augmenter le nombre des Religieux en proportion des différens degrés de maladie, en observant que ceux qui serent moins malades, ou seulement que l'âge aura rendus moins infirmes, en ayent aussi moins que les autres : ce qui sera statué conformément au Règlement concernant les Hôpitaux ; & ces Moines ne doivent pas avoir moins de récomense ans.

III. On donnera des terres appartenantes au Couvent, à ceux des Moines qui ne serent point employés au service des malades, afin qu'ils les cultivent eux-mêmes, & qu'ils puissent se procurer de quoi vivre. Quand il y aura des places vacantes parmi les Moines qui serent les malades, il faudra les remplacer par ceux qui cultivent la terre, & l'on n'en recevra point d'autres à la place de ces derniers : mais lorsqu'il n'y aura plus de ces derniers pour remplacer ceux-là, alors on en pourra choisir de nouveaux, & leur donner la Tansufe. Il faut en agir de même avec les Religieuses qui ne sont point employées à servir les malades : au-lieu de cultiver la terre, elles fourmiesent à leur subsistance par le travail de leurs mains ; c'est-à-dire, en filant pour les Manufactures. Elles ne sortent point de leurs Monastères : elles assistent à l'Office Divin dans les Tribuns, comme on

Russie. Ceux qui restent sont encore plus fermes dans leur croyance : ils vénèrent comme Martyrs ceux qui ont péri dans les tourments. Une femme sur-tout, car les femmes dévotes sont toujours plus fanatiques, est placée au premier rang des Saints de cette Secte. Accusée de faire le signe de la Croix avec trois doigts, elle fut condamnée à mort. Pendant qu'on la conduisoit au supplice, elle ne cessoit d'exhorter les gens de sa Croyance, à rester fermes dans la

Pa. déjà dit en parlant des Couventes pour les Orphelins ; & afin que ceux qui viendront dans l'Eglise ne puissent pas les voir, il faudra garnir les Tribuns de grilles très serrées.

IV. Il y aura deux Cuisiniers, un pour les Laïques ou malades, & l'autre pour les Moines.

V. Les Moines qui serent les malades n'auront point de Cellules particulières ; on leur pratiquera des cloisons dans les mêmes Infirmeries où serent les malades.

VI. Ils n'auront point de Chanteres particuliers : les Prêtres & les Diacres qui ne serent point les malades chanteront l'Office.

VII. Les Prêtres & les Diacres partageront aussi entr'eux ce travail, de manière que deux Prêtres n'ayent inspection que sur un certain nombre de malades ; afin que si l'un d'eux vient à tomber malade, ou soit obligé de vaquer à l'Office Divin, l'autre soit toujours en état de faire la visite, ou son rapport au Supérieur.

VIII. Les Supérieurs ne manqueront point chaque jour de faire deux fois la visite dans l'Hôpital : ils changeront les heures, afin que l'on ignore le temps où elle se doit faire.

IX. Personne ne recevra de gages ni de nourriture en particulier, & le Portevoyeur du Couvent donnera à chacun ce qui est prescrit par les Réglemens.

X. On aura des Domestiques pour les affaires des Couventes, & pour avoir soin des terres : on observera de n'en pas avoir plus qu'il n'en faut.

XI. On ne donnera point aux Moines l'administration des Villages : on pourra seulement y envoyer les plus âgés, pour veiller sur la conduite des Domestiques chargés d'en avoir soin ; encois ne faudra-t-il les envoyer que de temps en temps.

XII. Il sera rigoureusement défendu aux Moines de sortir de leurs Couventes : mais le Supérieur, l'Econome & le Trésorier auront la liberté de sortir pour les affaires du Couvent. On ouvrira de temps en temps les vieux Moines visiter les terres & les biens de campagne, en observant toujours d'envoyer les mêmes dans les plus grands Monastères. On n'en enverra pas au-delà de quatre, & dans les autres à proportion. On tiendra exactement la main, pour que les autres Moines ne forcent pas. En effet, lorsqu'ils ont quitté le monde, ils ne doivent plus y rentrer.

XIII. Les Religieuses doivent se conformer, de même que les Moines, aux Régle-

Foi de leurs peres. Elle levoit à chaque instant les mains au Ciel ; faisant le signe de la Croix avec trois doigts, malgré les coups de bâton dont on ne cessoit de l'accabler.

Ces persécutions augmentoient chaque jour le nombre des Sectaires : plusieurs Croyans abjuroient leur Religion, dont les Ministres ne respiroient que le sang & le carnage ; & ceux qu'on auroit pu convertir, demeurèrent fermes dans leur erreur. On n'a jamais converti un seul Razholniki.

Dans ces circonstances le Souverain vient au secours de ses fideles Sujets, comme un pere au secours de ses enfans : la Religion le lui ordonne, & la sûreté de ses Etats le demande ; aussi Pierre I^{er}

ments établis pour le service des pauvres de leur sexe. On destina quelques Monasteres pour tous les orphelins de l'un & de l'autre sexe, privés des secours de leurs parents ; pour les bâtarde ou ceux qui font regardés comme tels. On éleva les garçons jusqu'à l'âge de sept ans ; après quoi on les envoya dans les Ecoles. Les filles apprennent à lire, & différentes Métières, comme à filer, coudre, faire des dentelles. C'est dans cette voie qu'on fera venir du Brabant des orphelins instruits à ces fautes d'ouvrages, pour entrer dans nos Couvents de Filles, & les instruire. On aura soin de faire dans les Monasteres destinés aux orphelins, des passages qui aboutissent aux portes de l'Eglise, afin que l'on puisse aller entendre l'Office Divin, sans entrer dans le Monastere. Dans les autres Monasteres de Femmes, on fera aussi des Tribunes pour chanter l'Office.

XIV. Quand les garçons auront atteint l'âge de sept ans, on les mettra dans d'autres endroits, parce qu'il ne convient pas qu'ils restent dans les Monasteres. C'est à quoi seront propres les Couvents vuides dont on a tiré les Moines. On établira pour les orphelins des Ecoles, où on leur apprendra non-seulement leur Religion, mais encore l'Arithmétique & la Géométrie.

Les autres Articles ont pour objet l'établissement de deux Séminaires ; l'un à Moscou, & l'autre à Saint-Petersbourg ; les moyens donc on doit se servir pour instruire ceux qui se destinent à l'Etat Ecclésiastique, & la discipline qu'on doit observer dans ces Maisons. Ces derniers Articles ayant beaucoup de rapport à ce qui se pratique dans nos Séminaires, j'ai cru pouvoir les supprimer. D'ailleurs cette Ordonnance n'a été exécutée qu'en partie, Pierre I^{er} étant mort un an après la publication. L'Impératrice régnaante a privé les Moines d'une partie des biens qui leur restoient. C'est un sûr moyen d'en diminuer le nombre.

persuadé

persuadé de toutes ces vérités, donna les ordres les plus précis pour que les Razholniki n'éprouvassent aucune persécution ; & par quelques exemples sévères, il rendit les Prélats vraiment Chrétiens & Citoyens (1).

Après la mort de Pierre I^{er}, les persécutions se renouvelèrent ; par la foiblesse des successeurs de ce grand Homme. Pendant son séjour à Tobolsk, plusieurs de ces malheureux étoient dans les prisons. On les en retiroit quelquefois dans les grandes Fêtes, pour leur faire voir les Cérémonies de l'Eglise, dans la vaine espérance qu'ils en seroient touchés.

Je m'entretenois quelquefois avec l'Archevêque & les Abbés de ce Pays, du Schisme des malheureux Razholniki. Je demandai un jour en plaisantant, à ***, si ces Sectaires, qui ne vouloient dire que deux fois *Alleluia*, iroient en Enfer ou en Purgatoire ; car en Paradis, il ne falloit pas y penser. Aussi-tôt son visage prit la couleur du plus vil écarlate ; ses yeux étincelants annoncèrent d'avance sa réponse : nous n'avons point, dit-il, de Purgatoire comme dans votre Eglise Latine ; ils seront damnés sans rémission. Il ne put pas m'en dire davantage. Ce Ministre de Dieu, d'ailleurs rempli de mœurs, & toujours prêt à secourir les malheureux, auroit cru faire une action bien méritoire, s'il avoit pu m'arrêter dans ce moment.

Parmi le nombre des Saints dont les Russes font les Fêtes, Saint André est, après Saint Nicolas, un de ceux auxquels ils ont le plus de confiance. Ses Reliques sont à Nowogorod. Le Clergé prétend que dans le temps de la séparation de l'Eglise Grecque & de la Latine, il partit par mer de Rome, où il s'embarqua sur une meule de moulin : l'aviron étoit un roseau qui s'étoit pétrifié à l'instanc que la meule s'étoit mise en mouvement. Ses équipages le suivoient

(1) Le mot *Citoyen* exprime ici une vertu, dont l'objet est le bien général de l'Etat.
Tome I. T

dans une espèce de malle, qui voguoit de même sur la mer : elle contenoit, suivant l'Archevêque de Tobolsk, des Ornaments d'Eglise. Ce grand Saint Russe, arriva à Nowogorod après un long voyage, & sa malle quelques jours après. Il fit venir un Pêcheur, & fit marché avec lui pour ce qu'il prendroit au premier coup de filet qu'il jetteroit dans la rivière. Le marché étoit si avantageux au Pêcheur, qu'il fut aussitôt accepté : mais ayant vu une malle au-lieu de quelques poissons qu'il attendoit, il prétendit qu'elle lui appartenoit. Après bien des discussions, l'affaire fut portée au Tribunal des Juges du lieu. Le Saint, pour prouver la bonté de sa cause, donna un état de ses effets. La vérification en ayant été faite par l'ouverture de la malle, ses effets lui furent rendus. Saint André se fixa à Nowogorod, où il mourut en odeur de sainteté. On y voit encore, suivant les Russes, les Reliques, la meule & la malle, qui ne cessent de faire des miracles depuis ce temps : aussi y va-t-on de toutes parts en pèlerinage.

J'ai vu à Paris un Archimandrite qui me confirma singulièrement tous ces faits. Il auroit plutôt renoncé à perdre sa barbe, que de douter du plus petit détail. J'en fus étonné, parce qu'il avoit un esprit cultivé ; & il n'étoit pas Abbé du Monastère où résident les Reliques de ce prétendu Saint. Ces Reliques, ainsi que d'autres semblables dans beaucoup d'Abbayes, y contribuent à augmenter les revenus des Moines, à la honte de la Religion.

Je demandai à l'Archevêque de Tobolsk l'histoire des Saints Russes : il m'en nomma très peu. Nous ne connoissons pas, me dit-il, l'abus d'envoyer à Rome des sommes d'argent pour faire des Saints : ils sont reconnus en Russie, quand le Synode les juge tels ; & après que l'Impératrice a approuvé la décision du Synode. Je n'avois jamais l'honneur de voir ce Prêlat qu'il ne m'entretint de la Religion, & principalement du Pape. Il trouvoit fort extraordinaire que Sa Sainteté communiquât dans certaines Cérémonies, assise

dans un fauteuil. Je n'ai d'abord le fait : il me cita un Russe qui en avoit été témoin au Sacre du dernier Pape. N'aimant pas les disputes, je l'assurai que le Pape étoit estropié.

M. l'Archevêque n'aimoit pas plus l'Astronomie, que le Pape. Le mouvement de la terre sur-tout, le mettoit toujours en fureur. Il me citoit des Passages qu'il disoit de l'Apôtre S. Paul (1) : je lui proposois des vérités astronomiques ; mais en Astronomie ce Prêlat étoit un hérétique.

Quoique les Prêtres de Russie soient par leur ignorance peu propres à faire des conversions, ils ont cependant la manie de vouloir convertir tout le monde. J'avois l'honneur de dîner un jour chez un de ces Prélats : il imagina, après avoir bien bu, de convertir mon Domestique, Luthérien de profession. J'en avois fait mon Interprete & mon Cuisinier, fonctions dont il s'acquittoit assez mal. Le discours de M^r fut à peine fini, que mon Domestique lui répondit fort en colere, qu'un Luthérien valoit bien un Schismatique. Le premier mouvement du Prêlat fut de prendre une assiette, & d'en apostropher la physionomie de l'Hérétique. Je retins M^r, & lui représentai que je n'avois point lu dans l'Ecriture, que les Apôtres abattissent la mâchoire de personne, pour le faire aller en Paradis. J'envoyai dîner mon Domestique : quelques verres de *crematum* rétablirent le calme dans l'Assemblée.

Les Eglises sont très mal bâties à Tobolsk, & dans toute la Russie : on n'y trouve nulle part de ces beaux Monuments répandus dans le reste de l'Europe. Les Temples sont au contraire très petits, peu éclairés en général, & encore plus mal ornés. On y voit beaucoup de Tableaux : mais ils n'ont ni dessin ni coloris ; ils sont tous

(1) On ne trouve nulle part aucun Passage de l'Apôtre S. Paul, opposé au mouvement de la Terre autour du Soleil.

placés les uns sur les autres contre le mur de la Nef. A Tobolsk ; quatre rangées de ces Tableaux font tout l'ornement de la Cathédrale. Le Chœur est placé dans le milieu, ainsi que dans la plupart de nos Eglises, avec cette différence cependant, qu'on ne peut voir les cérémonies dans l'intérieur du Chœur. C'est un endroit sacré, où les seuls Prêtres peuvent entrer : la porte est presque toujours fermée ; on ne l'ouvre que pendant quelques instants, pour donner la Bénédiction, ou faire quelque autre action d'éclat, & dans les grandes Cérémonies qui se font hors du Chœur.

Dans ces circonstances, l'Archevêque est précédé par son Clergé, dont les habillements sont très majestueux : leur barbe & leurs cheveux épars, à la malpropreté près, leur donnent un air très respectable. Ils forment, dans le plus grand silence & le plus grand ordre, un demi cercle aux deux côtés de la porte, & paroissent pénétrés de la Cérémonie qui les occupe. L'Archevêque paroît enfin au milieu de son Clergé, la Mitre sur la tête, & la Croix à la main. Quelquefois il n'a ni l'une ni l'autre ; mais il tient à chaque main un Chandelier à trois branches garni de Cierges, ou de Reliques : il donne la Bénédiction avec ces Reliques ou avec les Chandeliers. Cette conduite de l'Eglise Grecque inspire tant de vénération au Peuple, que s'il se passe quelque désordre dans l'Eglise, ainsi que dans la plupart des Eglises Latines, il cesse aussitôt qu'on ouvre les portes. Le Peuple attend dans un profond respect ce spectacle, dont il jouit rarement.

Les Habillements de Cérémonie sont très nobles : ils sont à la vérité embarrassants ; la Chape, au-lieu d'être ouverte par devant, ainsi que dans l'Eglise Latine, n'a qu'une seule ouverture où l'on passe la tête, & on retrouffe sur les bras tout le devant de ce vêtement.

Les Abbés ont des Mitres semblables à celles des Evêques ; mais elles sont très différentes de celles de nos Prélats. On ne peut s'en

former une idée plus juste qu'en les comparant à une ruche à miel : elles sont couvertes d'ornemens & de pierreries communément fausses.

M. le Prince ayant publié les Habillements de l'Eglise Grecque ; j'ai cru inutile de les faire graver de nouveau ; & comme un coup d'œil sur ces gravures donnera une idée plus juste de ces différents Habillements, que toutes les descriptions que j'en pourrois faire, ceux qui seront curieux de les connoître pourront y avoir recours.

Le culte de la Religion est presque toujours présenté en action ; dans les Cérémonies de l'Eglise Grecque qui se font en public. Ces représentations sont la plus grande impression sur le Peuple : mais deviennent ridicules lorsqu'elles sont mal rendues.

J'ai été témoin de la Cérémonie de la Cène. S. Pierre étoit représenté par un gros Moine, bien nourri & de bonne mine, mais apparemment peu au fait de ces exercices. Il avoit l'air gauche & imbécille. L'Archevêque avoit au contraire un air aisé & une vivacité qui caractérisoit parfaitement son enthousiasme. Après avoir lavé les pieds à onze Moines, il s'adressa à S. Pierre : il s'éleva alors une grande dispute, qu'on n'entendoit pas, parce que ce Prélat avoit à une de ses manches un carré d'étoffe, entouré de clochettes qui faisoient un bruit considérable : mais on reconnoissoit aisément à l'air triste & embarrassé du Moine qui représentoit S. Pierre, qu'il n'aimoit pas les disputes. Quelques éclats de rire des assistants acheverent de le déconcerter : on ne les fit cesser qu'en lui lavant promptement les pieds. L'Archevêque fit un Discours sur l'humilité ; il s'en fut, & moi aussi.

On fait approcher dans l'Eglise Grecque, les enfants de la Sainte Table, quoiqu'ils n'aient que cinq ou six mois. J'en fus témoin à Tobolsk : on éveilla un petit enfant pour faire cette action sainte ;

il fit connoître par ses cris & par les pleurs qu'il répandoit, qu'on auroit pu l'en dispenser : mais malgré les pleurs & ses cris, on le fit communier ; on ne l'appaîsa qu'en lui donnant à tetter.

Le jour de Pâques en Russie est un jour consacré aux visites, ainsi qu'en France le premier jour de l'an. Ignorant les usages du Pays, je me fis innocemment quelques tracasseries.

Occupé dans la matinée à des calculs d'Astronomie, je ne m'aperçus pas qu'un Russe étoit dans ma chambre. Ne voulant pas apparemment me déranger, il s'étoit placé à mes côtés, mal-à-propos pour lui & pour moi ; car m'étant levé avec vivacité, pour me promener dans l'appartement, nos physionomies se choquèrent si rudement, qu'il fit la culbute sur le plancher, & moi sur une malle. Quoique je fusse aussi étourdi de cet événement, que de voir dans mon appartement ce Russe que je n'avois pas l'honneur de connoître, je fus à lui pour lui demander excuse de cet accident. Je lui présentai ma main pour l'engager à s'asseoir : il me tendit la sienne ; je trouvai un œuf dans la mienne. Cet œuf m'étonna, parce que je n'étois pas encore remis du coup de tête que j'avois reçu. J'étois d'ailleurs fort embarrasé pour répondre à tout ce qu'il me disoit ; car il me parloit toujours, comme si j'eusse entendu sa Langue. Je ne cessois de mon côté de lui faire des révérences, & de lui témoigner par des signes de la tête, des pieds & des mains, combien j'étois sensible à toutes ses honnêtetés. Il s'en fut enfin, & me parut fort mécontent. Je me dispoisois à me remettre à mon travail, lorsqu'un autre Russe entra dans ma chambre. On décidoit aisément à sa marche, qu'il n'étoit pas à jeun : il vint à moi pour m'embrasser : comme il répandoit une odeur d'eau-de-vie très désagréable, je fis un mouvement pour n'être pas embrassé sur la bouche : mais il ne fut pas possible de m'en défendre. Ce Russe me donna aussi un œuf : mais j'étois déjà assez au fait pour lui faire présent à mon tour, de

celui que j'avois déjà reçu. Il me quitta cependant encore mécontent.

Quant à moi, j'étois si peu satisfait de ces deux visites, que dans la crainte d'une troisième, je fermai au plus vite la porte de ma chambre : j'y mis deux clous ; l'un en haut, & l'autre en bas, n'ayant point de verrou.

J'appris quelques heures après, que ce jour étoit consacré à faire des visites, ainsi que je l'ai déjà dit. Les hommes vont dans la matinée les uns chez les autres : ils s'annoncent dans une maison en disant, *J. C. est ressuscité, & on leur répond : Oui, il est ressuscité.* On s'embrasse alors ; on se donne mutuellement des œufs, & l'on boit beaucoup d'eau-de-vie. J'avois manqué à tous ces usages : je reconnus la raison du mécontentement des deux Russes que j'avois vus dans la matinée. J'en fus d'autant plus fâché, qu'ayant fait les frais de la cérémonie, il m'auroit été aisé de les contenter, par le moyen de quelques verres d'eau de-vie. J'avois d'ailleurs la plus grande attention de me conformer aux usages reçus dans le Pays. Sans cette conduite on se fait des ennemis, & l'on s'aliène tout le monde.

L'après-midi est consacré à voir les femmes, & elles vont aussi faire des visites. Les hommes se réunissent communément avec elles pour ces visites : elles en goûtent le plaisir avec vivacité, parce qu'elles jouissent rarement de cette liberté ; & les hommes ont celui de boire toute la journée. L'appartement dans lequel on reçoit les visites est paré de tout ce qu'on a de plus beau. Une espèce de buffet en forme d'Autel, s'éleve dans le fond de l'appartement : toutes les richesses de la famille, assiettes, plats, couverts, bouteilles, verres, chandeliers, &c., y sont distribués sur plusieurs gradins, & placés dans le plus grand ordre. On voit au milieu de la chambre une table couverte d'un tapis : elle est garnie de confitures de la Chine, & d'une espèce de framboise du Pays, qu'on a fait sécher au soleil. En entrant dans l'appartement, tout le monde se place debout, le long

des bancs qui regnent tout autour, les femmes les premières, & les hommes après. Alors la Maîtresse de la maison va embrasser toute l'Assemblée sur la bouche, avec le plus grand sérieux, & sans dire un mot. Cette cérémonie faite, les hommes se retirent dans un autre appartement, & les femmes restent seules dans le premier. On a disposé de même dans la chambre des hommes, une table avec un tapis & des confitures.

Le Maître de la maison fait les honneurs dans cet appartement, tandis que la femme les fait dans l'autre. Quelques Voyageurs ont avancé que les femmes boivent dans ce Pays des liqueurs avec excès : je ne l'ai point vu. On leur sert du café à l'eau, avec une espece de mauvaise bière, & du thé : elles en boivent même plutôt par complaisance pour la Maîtresse de la maison, que par goût. Il n'en est pas de même des hommes : ils sont presque tous ivres après trois ou quatre visites ; & en effet, à peine est-on assis, que le Maître de la maison apporte sur une espece de cabaret, des verres remplis d'eau-de-vie, ou d'autres liqueurs semblables. Il en présente à chaque convive : on lui manqueroit essentiellement, si l'on refusoit d'en boire. On sert après la liqueur une espece d'hydromel, du café, & de temps en temps de l'eau-de-vie. Il faut boire de toutes ces drogues, & prendre quelques confitures. La visite dure communément une demi-heure. L'on retourne dans l'appartement des femmes : l'on est embrassé de nouveau, & l'on va ensemble chez la voisine. On est ainsi toute la journée à parcourir la Ville & à boire. J'eus à peine fait deux visites, qu'une violente douleur de tête m'avertit que j'avois besoin de prendre quelque repos. J'étois encore si incommodé le jour suivant, que malgré le désir de continuer les visites avec les personnes qui me faisoient l'honneur de me le proposer, j'y aurois renoncé, si l'on ne m'avoit assuré, que je pourrois me dispenser de boire en me mettant à l'écart des femmes : mais je m'aperçus dès la première visite, que cela n'étoit pas du goût des hommes.

hommes. Un Russe, qui a eu souvent la bonté de m'aider de ses conseils, me le confirma, & je retournai à la table des hommes ; mais j'avois pris la précaution de me munir de plusieurs mouchoirs, qui me tirent d'affaire. A peine avois-je pris mon verre d'eau-de-vie, que faisant semblant de m'essuyer, je répandois cette liqueur dans mon mouchoir : j'eus par ce moyen la faculté de visiter toute la journée sans accident. Ces visites durent communément trois jours.

J'ai été témoin pendant la Semaine Sainte, de la facilité qu'ont les gens opulents de Russie, à s'acquitter des Prieres d'usage. Les Prêtres vont dans leurs maisons avec les Ornaments de l'Eglise, & tout ce qui est nécessaire aux Offices du temps : ils y font ces Offices moyennant une légère rétribution, pendant que les Russes sont au lit ou dans leurs autres appartements.



DESCRIPTION
DE LA VILLE DE TOBOLSK;

*De ses Habitants, des mœurs des Russes, de leurs usages,
coutumes, &c.*

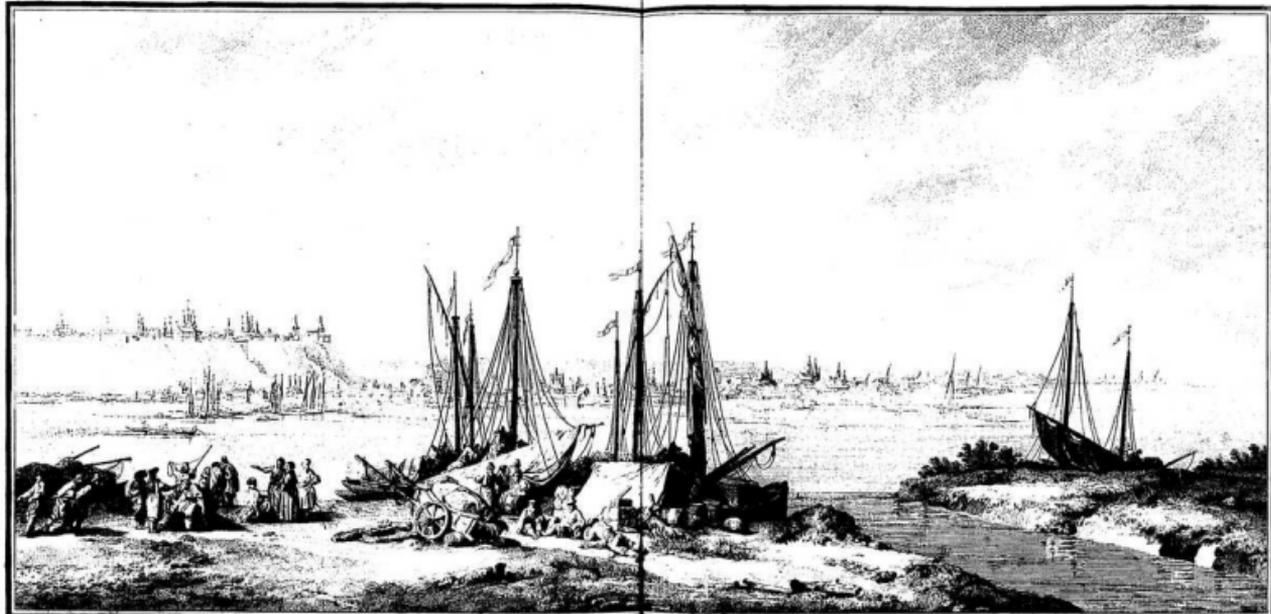
LA Sibérie fut connue des Russes en 1563, par un Particulier des environs d'Archangel, nommé Anika, & conquise dans la suite par un Chef de Brigands, sous le Règne de Jean Basiliides. Elle étoit gouvernée par un Prince Tattare de la Famille des Usbeks. Ce Brigand, nommé Termack Timofeiwitz, à la tête de sept à huit cents Cosaques, ravageoit les environs de la riviere d'Oka & du fleuve Volga (1).

Le Czar Basiliides envoya des troupes contre ce Chef de Cosaques : elles l'obligèrent de se retirer dans les montagnes qui séparent la Russie de la Sibérie, connues sous le nom de Poias Zemnoy, ou Monts Poias. Il traversa cette chaîne, en remontant la riviere Czauzowa, & se retira sur les terres de M. Strogonof, dont les descendants possèdent encore des terrains considérables dans cette contrée (2).

Ce Chef, à la tête d'une troupe de Brigands déterminés, obtint aisément de M. Strogonof tous les secours qu'il demandoit. Il s'embarqua avec sa troupe sur la riviere Tagil, qu'il descendit jusqu'à son embouchure dans la riviere Tura. Continuant ensuite sa route sur cette dernière riviere, il s'empara de la Ville de Tumen, surprit celle de Tobolsk, fit prisonnier le fils du Kan Zatchuin, âgé de douze ans, & l'envoya à Moscou, en offrant la Sibérie au Czar de Russie, dont il obtint par ce moyen le pardon de ses brigandages.

(1) Voyez les Cartes, Numero VI, VII, VIII & IX.

(2) Il paroît qu'il remonta cette riviere jusque dans les environs de Bilimbeuskol.



VUE DE TOBOLSK.

Tobolsk, Capitale de la Sibérie, a été bâtie à côté de l'ancienne Ville, qui pour lors s'appelloit Sibir. Elle contient quinze mille Habitants environ, presque tous Russes, ou naturalisés. On trouve parmi ces derniers beaucoup de Tartares Mahométans; mais la plupart de ceux-ci demeurent hors de la Ville, pour pratiquer avec plus de tranquillité les exercices de leur Religion.

Cette Ville est divisée en deux parties: la plus grande est située sur le bord de l'Irtisz, & l'autre sur une petite montagne dont le sommet est un plateau qui s'étend à l'orient de Tobolsk. La hauteur de cette montagne est de vingt-cinq toises environ au dessus de la riviere. La Ville haute est fortifiée à l'Orient & au Nord, par un rempart, des bastions, & un fossé de six pieds de large, bordé de palissades. Toutes ces fortifications sont dans la plaine: les autres parties de la Ville sont naturellement de difficile accès; la partie Méridionale, à cause d'une gorge très profonde, dont les montagnes sont très escarpées; celle du Couchant, parce que l'Irtisz coule au pied de la montagne, qui est très dangereuse à escalader, car elle n'est formée que d'un sable très mouvant. Des masses énormes s'en détachent continuellement, se précipitent dans la riviere, & y entraînent tout ce qui se trouve dans les environs. J'ai été témoin d'un pareil événement. Je revenois de la promenade, où j'avois été en bateau avec M. Pouskin, M^{me} son épouse, & quelques autres personnes. Nous montâmes cette montagne par un sentier qui conduisoit au logement de M. Pouskin. A peine eûmes-nous fait quelques pas, qu'il se fit un éboulement si considérable à notre droite, que la terre se répandit parmi nous. Nous n'éprou-

Explication de la vue de Tobolsk (n^o. V.)

La premiere Eglise, située à gauche sur la montagne, est l'Eglise de St. Sauveur: elle a trois Clochers.

La seconde est un Couvent de Filles. On voit sur le devant une partie de l'ancien Gouvernement, terminé par deux Tours avec des créneaux. Il est fait de pierre presque en

vâmes cependant d'autre accident que de grimper la montagne avec plus de vitesse que nous ne nous l'étions proposé.

La Ville a un Gouverneur, dont le district embrasse presque toute la Sibérie, & une Chancellerie, composée de quinze Conseillers : ils reglent les affaires civiles & militaires. Le Gouverneur en est le Président, & y décide presque tout en Souverain. Éloigné de la Cour de près de huit cents lieues, la vérité parvient rarement jusqu'au Trône ; aussi les Gouverneurs abusent-ils presque toujours de leur pouvoir, par la facilité qu'ils en ont.

Pour contrebalancer cette autorité, Pierre I^{er} créa une nouvelle Charge. Celui qui en est revêtu s'appelle Procureur : il ne dépend ni du Gouverneur ni de la Chancellerie : il occupe le premier rang après le Gouverneur ; & une partie de ce qui se décide par la Chancellerie, ou par le Gouverneur, a besoin de l'approbation du Procureur, pour être exécuté. M. le Comte Apollon Pouskin occupoit alors cette place importante : la Russie ne pouvoit faire un choix plus judicieux. Ce Ministre réunit un esprit juste & éclairé à l'amour de la vérité & de l'humanité. Guidé par le zèle & le déintéressement le plus décidé, il est à portée de procurer à la Russie les plus grands

tier, quoique les pierres soient très rares dans les environs de Tobolsk.

On trouve, immédiatement après, un Couvent de Moines, composé de deux grands Clochers & d'un petit.

Le nouveau Gouvernement fut immédiatement : il est tout en bois ; il a à son côté droit deux Clochers ; & enfuite la Cathédrale, composée de quatre Clochers.

Les bâtimens situés à droite de la Cathédrale composent la Chancellerie. On voit immédiatement après, la porte de la haute Ville : on y monte rarement par cet endroit, parce que le chemin qui y conduit est très étroit.

Les différents Clochers situés derrière cette porte & sur la droite, dépendent de différentes Psaisses, & sont les autres bâtimens appartenant à l'Archevêché, & les Tours situés sur l'extrémité de la montagne, font partie de la Citadelle.

Le vrai chemin qui conduit à la Ville haute est pratiqué dans une gorge formée par la montagne dont je viens de parler, & par celle qui regne le long de la basse Ville. Ce chemin est une espèce de pont tout en bois. Les règles de la perspective n'ont pas permis de le représenter ici.

avantages. Il eut la bonté de m'offrir un logement chez lui, & me fit par la suite des instances si vives à ce sujet, que je ne pus m'y refuser. Je me suis applaudi tous les instans de mon séjour à Tobolsk, d'avoir accepté ses offres obligantes.

Il étoit arrivé à Tobolsk deux mois avant moi : il y vivoit philosophiquement avec son épouse, uniquement occupé à remplir les devoirs de sa place, & à cultiver les Lettres, qu'il avoit toujours chéries. Possédant la Langue françoise, il avoit emporté de Moscou une Bibliothèque choisie, composée des Ouvrages de nos meilleurs Auteurs. Son esprit cultivé avoit répandu dans ses mœurs une douceur de caractère & une urbanité peu commune. Il ne connoissoit point le barbare préjugé national, de ne voir dans sa femme qu'une Esclave : elle étoit son meilleur ami ; elle osoit se livrer aux tendres sentimens dont elle étoit animée, & jouissoit de la liberté de faire le bonheur de son époux.

M. de Soimanof étoit Gouverneur de la Sibérie : il avoit servi dans la Marine, du temps de Pierre I^{er}, & avoit acquis à Saint-Petersbourg de grandes connoissances dans l'Astronomie avec M. Delisle, de l'Académie des Sciences. Les talens de M. de Soimanof

On voit dans la basse Ville une belle maison, vis-à-vis de la porte dont j'ai parlé : c'est l'Hôtel-de-Ville, bâti en pierre & en briques. C'est le seul bâtiment de Tobolsk qui soit assez bien fait.

On trouve après l'Hôtel-de-Ville, l'Eglise de l'Épiphanie : elle est composée de trois Clochers.

L'Eglise nommée Michel Arcange, se voit entre le second & le troisième mit des grands bazaux : elle est composée de deux Clochers.

L'Eglise de l'Annonciation est à droite du troisième mit. Celle qu'on voit immédiatement après, & qui est composée de cinq Clochers, est le Monastere de Znameni, ou le grand Couvent des Moines.

L'Eglise située à gauche du quatrième mit, & composée de deux Clochers, s'appelle Probrafnia.

L'Eglise de la Croix est située à droite du cinquième mit.

La première, située à droite du sixième mit, est appelée Panis Profcovica ; la seconde Pocer, & la troisième St. André.

déterminèrent par la suite Pierre I^{er} à lui confier le commandement d'une Flotte sur la Mer Caspienne. Il fut chargé en même-temps d'en lever le plan, & c'est à lui que l'on doit la première Carte exacte de cette Mer. Après la mort de Pierre I^{er}, il fut cruellement persécuté par ses ennemis, qui trouverent le moyen de le faire exiler. Il fut rappelé; & après différents événements, la Czarine Elisabeth lui donna le Gouvernement de la Sibirie. Il avoit vécu long-temps à la Cour; & aussi en connoissoit-il toutes les ruses. Quoique né avec un caractère naturellement vrai, les disgrâces qu'il avoit éprouvées l'avoient rendu méfiant & dissimulé. Son esprit supérieur le rendoit dangereux à ses ennemis: il étoit hardi, entreprenant, capable de former & d'exécuter de grands projets, s'il avoit été moins âgé. Malheureusement pour moi il ne parloit pas le François. J'ai reconnu dans bien des circonstances que j'avois beaucoup perdu de n'avoir pu m'entretenir avec lui que par le canal de mon Interprete.

Tobolsk a un Archevêque, dont le Diocèse comprend la plus grande partie de la Sibirie. Le Prélat qui occupoit alors ce Siege, étoit Polonois. Ses connoissances n'étoient pas étendues; mais il possédoit parfaitement la Langue Latine & la Bible. Son zèle pour sa Religion étoit un fanatisme des plus outrés. Il ne cessoit de persécuter les Mahométans & les Païens des environs de Tobolsk, pour les convertir à la Religion Grecque. Il étoit d'ailleurs très poli, & très aimable dans la société.

Outre ces principaux Officiers, il y avoit encore à Tobolsk le Grand Général, qui occupoit dans le Militaire un rang distingué. Homme foible, imbecille & superstitieux, il croyoit, ainsi que le Peuple, que mon arrivée dans ce Pays étoit la cause du débordement de l'Irtis, & que ce fleuve ne rentrerait dans son lit qu'après mon départ.

Tous les Conseillers de la Chancellerie, & plusieurs Négociants,

tiennent un état honnête à Tobolsk. La Garnison; composée de deux Régiments d'Infanterie, fournit un grand nombre d'Officiers qui ne respirent que le plaisir.

Le Clergé est composé de cinquante Moines & d'une vingtaine de Prêtres. On en compte trois parmi eux qui favent le Latin, y compris l'Archevêque.

Ces différents états du Militaire, des gens de Justice, du Clergé, & des Négociants, formeroient par-tout ailleurs des Sociétés agréables: la plupart des personnes en place y sont même envoyées de Saint-Petersbourg & de Moscou.

La Ville de Tobolsk présente à la distance d'un quart de lieue; un bel aspect par sa situation, & à cause d'une multitude de petits clochers, la plupart couverts de cuivre jaune. Mais cette beauté disparoit en entrant dans la Ville: les maisons sont toutes de bois, & mal bâties; le Gouvernement, la Chancellerie, l'Archevêché, la Maison de Ville, & une espee de Citadelle, sont les seuls bâtimens où l'on a employé de la brique & quelques pierres.

On peut à peine passer dans les rues de cette Ville, à cause de la quantité de boue qu'on y trouve, même dans la Ville haute, excepté une partie de l'été. Pour remédier à cet inconvénient, on a fait des chemins avec du bois dans quelques rues, ainsi que cela se pratique dans toute la Russie: mais ils sont si mal entretenus à Tobolsk, qu'on ne peut guères sortir qu'en voiture; elles y sont assez communes, parce que le bois, les chevaux & leur nourriture y sont à vil prix.

Les hommes sont grands, robustes & bien faits dans la Sibirie; ainsi que dans presque toute la Russie: ils aiment les femmes & les liqueurs à l'excès. Esclaves d'un Souverain despote, ils exercent encore avec plus de dureté ce même pouvoir à l'égard de leurs Esclaves ou de leurs inférieurs.

Les femmes sont généralement belles à Tobolsk : elles ont la peau de la plus grande blancheur, une physionomie douce & agréable ; leurs yeux sont noirs, languissans, & toujours baillés : elles n'osent jamais regarder un homme en face : elles n'ont point de coiffures ; mais elles font usage de mouchoirs de couleurs, qu'elles entrelacent avec tant d'art dans leurs cheveux, presque toujours noirs & sans poudre, que cet arrangement leur donne l'air le plus séduisant. Elles mettent toutes du rouge, les filles comme les femmes ; les Servantes, & une partie du Peuple sont même dans cet usage.

Les femmes sont communément bien faites jusqu'à l'âge de dix-huit à vingt ans ; mais leurs jambes sont toujours grosses, ainsi que leurs pieds. La Nature semble avoir prévu en cela l'embonpoint qu'elles doivent avoir un jour, & qui semble demander des points d'appui très solides.

Les bains qu'elles prennent deux fois par semaine contribuent sur-tout à leur déformer la taille : ils occasionnent un relâchement dans toutes les parties du corps, qui est cause qu'avant l'âge de trente ans elles sont presque passées.

Leurs habillemens ont présentement beaucoup de rapport avec ceux du reste de l'Europe. Celui des hommes en place est absolument le même à Tobolsk & dans toute la Russie. Quelques Négocians, les Gens d'Affaires des Seigneurs, & le Peuple, sont presque les seuls qui aient conservé l'habit ancien, ainsi que la barbe. Je n'ai vu à Tobolsk que quelques Gentilshommes disgraciés, qui conservassent ces anciens usages ; sans doute qu'ils les avoient repris. L'habillement des femmes, à la coiffure près, ne diffère à Tobolsk de celui d'Europe, que dans tout ce qui peut avoir rapport à nos modes, qu'elles ne connoissent pas : elles portent communément une robe volante en forme de domino. Dans les grands jours de cérémonie ;

rémonie, leurs robes ont beaucoup de rapport aux manteaux trouffés qu'on portoit anciennement en France. Cet habillement a passé de Pétersbourg à Tobolsk.

Les hommes & les femmes sont pour l'ordinaire richement habillés : ils tirent leurs étoffes de Moscou, & quelquefois de la Chine ; mais à Tobolsk, ainsi que dans toute la Russie, les deux sexes sont très malpropres, malgré les bains qu'ils prennent deux fois par semaine. Les femmes changent rarement de linge, & elles ne connoissent point tout ce détail de vêtemens qui forment le négligé des femmes d'Europe ; négligé souvent plus séduisant que la plus belle parure : aussi est-il rare d'assister à la toilette des femmes Russes.

À Tobolsk & dans la plus grande partie de la Russie, les personnes du premier rang n'ont dans leurs maisons qu'un lit pour le mari & pour la femme, & quelques-uns pour les enfans : toutes les autres personnes de la maison couchent communément sur des bancs ou sur des nattes, qu'ils étendent par terre dans les différens appartemens (1). Les lits n'ont point de rideaux ; & au lieu de traversin, le mari & la femme ont sept à huit oreillers, plus petits les uns que les autres, qui forment deux pyramides. Ce lit est ordinairement leur principal meuble. Ils ont à Tobolsk dans cet appartement, quelques chaises de bois, un gros poêle, & une petite table.

Il n'y avoit pas dans toute la Ville de Tobolsk, une seule maison qui contiât quelque espèce de tapifferie : des poutres placées les unes sur les autres, mais plus unies qu'à l'ordinaire, des bancs, & quelques chaises de bois, composoient tous les meubles de leurs appartemens.

Les hommes sont extrêmement jaloux de leurs femmes à To-

(1) En 1663 les Boyards (les personnes de qualité) avoient pour lit des planches, ou des bancs, sur lesquels on étaloit une peau ou une couverture : les maisons étoient sans meubles, & presque toutes les tables à manger sans linge. M. de Voltaire, Histoire de la Russie, Tome 1, page 20.

bolik, & dans la plus grande partie de la Russie : ils restent cependant peu avec elles au-delà de Moscou ; ils passent la plus grande partie de la journée à boire, & rentrent chez eux communément ivres. Les femmes sortent peu : elles vivent sècles dans l'intérieur de leur maison, livrées à l'ennui & à l'oisiveté, source de la corruption de leurs mœurs.

On n'y connoit point cet amour délicat, appanage des âmes sensibles, dont la vertu la plus sévère ne peut pas toujours se défendre. Un amant n'y jouit jamais de cet état enchanteur que fait sentir la volupté, de devoir à ses soins & à l'excès de son amour, l'embaras, le trouble & l'égarément d'une amante, qui voudroit être vertueuse. Ces situations sont inconnues en Sibérie & dans la plus grande partie de la Russie, où les mœurs policées du reste de l'Europe n'ont pas encore pénétré. Dans ces contrées barbares, les hommes tyrannisent leurs femmes, qu'ils regardent & traitent comme leurs premières Esclaves, & en exigent les services les plus vils : ils les obligent dans leurs fiançailles, de leur présenter une poignée de verges en grande cérémonie, & de tirer leurs bottes, pour preuve de la supériorité du mari, & de la servitude de la femme. Abusant plus que par-tout ailleurs, du droit du plus fort, ils ont établi les Loix les plus injustes, Loix que la beauté & la douceur de ce sexe n'ont encore pu ni détruire ni adoucir. D'après un pareil traitement, il n'est pas étonnant qu'on n'y trouve pas la délicatesse de sentiments des Pays policés. Il suffit quelquefois d'être téméraire, pour être heureux, si l'on peut l'être en pareil cas ; cependant l'occasion ne s'en trouve pas souvent. On ne voit communément les femmes qu'en présence de leur mari ; & si on leur marque des soins & des attentions, on court risque de n'être plus à portée de les revoir.

J'ai vu à Tobolsk des Estrangers, qui y étoient depuis le commencement de la dernière guerre. Ignorant les usages du Pays, ils ont souvent éprouvé les suites fâcheuses du préjugé où ils étoient,

qu'il étoit permis d'être poli, & d'avoir des égards pour ce sexe ; ainsi que dans le reste de l'Europe. Plus instruits dans la suite, ils connoissent qu'il ne falloit faire aucun cas des femmes, en présence des maris ; & en partageant leurs plaisirs de la table, ils parvenoit bien-tôt à pouvoir être en particulier, plus honnêtes avec les femmes. C'est ainsi que la corruption de ce sexe en Russie est une suite de la tyrannie des hommes.

Les femmes ne connoissent d'autres plaisirs que celui des sens : elles se livrent souvent à leurs Esclaves, qui ne sont pas eunuques : la bonne constitution & la vigueur déterminent toujours leur-choix.

Ce Pays ne sera jamais policé tant que les femmes y vivront dans l'esclavage, & qu'elles ne serviront point à l'agrément de la Société. Si les hommes exercent la plus grande sévérité envers leurs femmes, ils sont beaucoup plus indulgents à l'égard de leurs filles. Ils prétendent qu'une femme ayant un mari, ne doit être occupée que de lui ; au-lieu que les filles doivent jouir d'une plus grande liberté pour s'en procurer : elles ne manquent pas d'en profiter de bonne heure, sans consulter les parents ni l'Eglise. Dès l'âge de douze à treize ans, elles ont souvent connu les douceurs du mariage, avant l'âge de puberté : mais l'inconséquence des hommes est si extraordinaire, qu'en accordant aux filles cette liberté, qu'une bonne éducation devoit diriger, ils exigent qu'elles conservent leur virginité : ils prétendent s'assurer de cet état, par des Experts qui y apportent l'examen le plus sévère, & qui seroit le plus indécent par-tout ailleurs.

Le jour fixé pour la cérémonie du mariage, & après que les prétendus ont été mariés par un Prêtre, ainsi que dans notre Eglise, les parents de la fille donnent un grand souper, où se trouvent ceux du mari, quelques amis, & un Sorcier, dont l'objet est de détruire tous les sortilèges que d'autres Magiciens peuvent mettre en usage pour empêcher la consommation du mariage. On conduit avant le

soupe les nouveaux mariés à la chambre nuptiale ; dans la plus grande cérémonie : ils sont accompagnés d'un parain & d'une maraine.

Le Sorcier est à la tête, le parain vient immédiatement après ; conduisant la jeune mariée : le mari donne la main à la maraine, & le garçon d'honneur à la plus proche parente du mari, qui est du nombre des Experts ; les femmes nommées pour Experts sont communément au nombre de trois ou quatre. Pendant que ce cortège va à la chambre nuptiale, on finit de tout disposer pour la fête dans l'appartement où l'Assemblée est restée : elle n'attend que le retour des mariés pour se livrer au plaisir, dans la persuasion où l'on est, que la décision des Experts sera favorable à la jeune mariée.

L'appartement nuptial ne contient communément qu'un lit ; ordinairement très propre, & sans rideaux, les Images que le parain & la maraine ont données aux jeunes mariés, quelques chaises & une table, où sont des bouteilles d'eau-de-vie, des verres placés sur un cabaret, auprès duquel est une vieille Matrone.

Le cortège étant arrivé dans la chambre nuptiale, la Matrone présente à la jeune mariée le cabaret, où sont des verres remplis d'eau-de-vie, ou d'autres liqueurs : celle-ci en présente d'abord au Magicien, & ensuite à chacun, suivant son rang ; le Sorcier fait tous ses sortilèges, & l'on deshabile la jeune mariée, lui laissant seulement un petit jupon & une camisole ; mais l'un & l'autre arrangés pour ce jour de cérémonie, où doit régner la volupté. On deshabile de même le mari, à qui on passe une robe de chambre : la jeune mariée embrasse alors toute l'Assemblée sur la bouche, présente de nouveau un verre d'eau-de-vie ; & après avoir bu, tout le monde se retire dans l'appartement qui précède la chambre nuptiale ; les jeunes mariés restent seuls avec la Matrone, qui préside à cette cérémonie ; elle y prend d'autant plus d'intérêt, qu'elle est récompensée si la jeune pupille est décidée vierge ; au-lieu qu'on



LA SAGE DES RUSSSES APRES LE MARIAGE, ET AVANT LA NOÛTE.

la force de boire dans un verre percé, au milieu de l'Assemblée, lorsqu'elle n'est point vierge; ce qui est un arrêt d'infamie.

Après la consommation du mariage, on fait rentrer les femmes, qui deshabillent la jeune mariée toute nue, pour juger de sa virginité. (N°. VI). Parmi les différentes preuves, ils regardent comme la plus certaine, celle où le linge a été enfanglanté, & dans ce cas on place sa chemise dans une cassette; on en remet une autre à la mariée, qu'on habille, & l'on fait rentrer le Sorcier, le parain, & le garçon d'honneur. La Matrone, triomphante dans cette circonstance, présente de nouveau le cabaret à la jeune mariée, pour offrir encore un verre de liqueur à tout le cortège. On ramène ensuite les deux époux à l'Assemblée: la cassette qui contient le dépôt de la virginité de la jeune femme, passe la première; & si-tôt que cette cassette paroît, la Musique annonce le triomphe des deux époux. On montre pendant ce concert à tous les convives, les marques de la virginité de la mariée, & pendant plusieurs jours on transporte la cassette chez tous les voisins. Après que l'Assemblée a été convaincue de la virginité de la mariée, elle danse quelques minutes avec son mari, & l'on se met promptement à table, où la plupart des hommes s'enivrent pour l'ordinaire (1).

Il y eut plusieurs Mariages à Tobolsk pendant le séjour que j'y fis; je ne pus jamais obtenir d'être admis à leur Fête; une femme sur-tout, d'ailleurs fort aimable, s'y opposa constamment, dans la crainte, disoit-elle, que je ne trouvasse leur cérémonie ridicule, & que je n'en fisse part au Public.

(1) J'ai lu, je ne sais dans quel Auteur, que les Turcs sont si jaloux de la virginité de leurs femmes, que s'ils n'en ont pas des preuves évidentes, ils la renvoient à ses parents le lendemain du mariage. Ils croient de même que la femme n'est point vierge, lorsque la déshabille n'est point sanglante.

A mon retour de Tobolsk à Saint-Pétersbourg ; je fus engagé en route à être garçon d'honneur. Un Officier Militaire épousa une Demoiselle de seize ans, des plus jolies de la Ville. Je jugeai que le pere étoit Négociant, à l'ancien habillement Russe qu'il avoit conservé, & à une espece d'opulence du Pays qui paroissoit dans la maison. Je m'y rendis à cinq heures du soir : l'Assemblée étoit brillante ; elle étoit composée de quelque Noblesse de l'endroit, & d'autres personnes du lieu habillées à la Russe, mais très galamment. La jeune mariée se faisoit distinguer dans cette Assemblée par sa parure & sa beauté. Malgré son habillement, partie Russe, partie François, on découvroit dans sa taille, la tournure la plus élégante & la plus noble : des cheveux du plus beau noir, mais sans poudre, formoient seuls sa coëffure : une partie étoit nattée, & le reste tomboit en grandes boucles sur ses épaules (1) & sur son sein, de la plus grande blancheur, & à moitié découvert. Elle avoit une physionomie très piquante, animée par deux grands yeux noirs bien fendus, où brilloient le désir & l'amour du plaisir.

Avant d'aller à la chambre nuptiale, on but à plusieurs reprises différents verres de liqueurs, & l'on se mit en marche de la même maniere que je l'ai rapporté, avec cette différence qu'il n'y avoit point de Sorcier. Cette marche se fit dans le plus grand sérieux, & sans parler. Nous ne trouvâmes dans la chambre nuptiale qu'une vieille Matrone, un lit sans rideaux, selon l'usage du Pays ; mais il étoit d'ailleurs superbement paré : les autres meubles consistoient dans une table & quelques chaises de bois.

La jeune mariée nous donna à tous un baiser sur la bouche, nous présenta de la liqueur, fut deshabillée à l'ordinaire, ainsi que le mari, & nous nous retirâmes dans une antichambre. Nous y ref-

(1) Cette coëffure est en usage dans toute la Russie dans ce jour de cérémonie.



J. B. S. Paris 21

J. B. Lamy del. 1818

NOCE RUSSE INTERRUPTÉE.

tâmes dans le plus grand silence, jusqu'à ce qu'on ouvrit la porte pour faire entrer les Experts : ils en sortirent bien-tôt en fureur, & traversèrent l'appartement comme un éclair : le parain pâlit à cet événement. Après avoir rêvé quelque temps, il entra dans la chambre nuptiale, dont la porte étoit restée ouverte. Je le suivis : le mari s'étoit déjà retiré. Je restai interdit à la vue de la jeune mariée : elle étoit encore toute nue, évanouie entre les bras de la Matrône : sa tête étoit penchée sur son épaule droite, appuyée contre la figure ridée de la vieille Matrône, qui la soutenoit d'une main placée au dessous des reins : elle tenoit de l'autre la chemise, qu'elle n'avoit pas eu le temps de passer, & qui s'échappoit de toute part par sa pesanteur. La jeune mariée avoit le corps un peu pénéché en arrière : son bras gauche pendoit sur le côté, qu'on voyoit à découvert ; tandis que l'autre bras touchoit presque à terre. Immobile dans cette attitude, & les yeux fermés, j'aurois cru qu'elle n'étoit plus du nombre des vivants, sans les mouvements qu'occasionnoit la respiration sur une gorge naissante, où toutes les formes de la jeunesse paroissent avec éclat : elles en acquéroient de nouveaux par la figure, la couleur & l'ajustement de la vicille.

Le parain s'approche, & lui parle dans la Langue du Pays : à ce son de voix, la jeune mariée ouvre des yeux moutants, qu'elle tourne de son côté, leve un bras languissant ; il retombe aussi-tôt, & ses yeux se referment : le parain tente en vain de lui faire avaler de l'eau-de-vie ; il lui en jette sur le visage : elle ouvre les yeux une seconde fois, fait des efforts pour soulever sa tête : ses regards égarés paroissent chercher la lumière ; mais elle ne peut encore proférer une parole. Le froid de la mort l'avoit totalement défigurée : ses lèvres étoient livides & fanées ; & ses joues étoient retirées, & couvertes d'une pâleur mortelle. Je craignois qu'elle ne pût résister à cet excès de douleur. Ses yeux ne présentoient qu'une membrane blanche à travers les paupières à moitié fermées. Le parain redouble ses soins &

ses caresses : elle laisse enfin échapper un soupir ; on la relève sur ses jambes encore foibles : mais ce premier état de connoissance augmente ses malheurs ; elle leve les mains & les yeux au Ciel , & semble implorer le secours de l'Univers ; ses yeux fixes & ouverts ne répandoient point de larmes. J'étois tout saisi de ce spectacle affreux : je ne pus en être témoin plus long-temps ; je cours rejoindre ceux qui m'avoient conduit à ce mariage , dans le dessein de m'en retourner chez moi , & de m'éloigner de ce séjour de douleur : mais l'Assemblée me présenta une nouvelle scene.

Les Experts , semblables à des Mégères , étoient à peine sorties de la Salle nuptiale , qu'elles avoient mis le désordre dans l'Assemblée : les deux plus vieilles & les plus méchantes , vomissoient des injures au bon-homme de pere , en lui tenant le poing sous la gorge : (n°. VII). Ce pere anéanti , & les bras croisés , souffroit toutes ces injures en silence , tandis que sa femme , persécutée par d'autres parentes du mari , versoit des torrents de larmes , & jetoit les hauts cris. Je vois plus loin une autre Furie , qui tient d'une main une bouteille , & de l'autre le verre percé ; les yeux étincelans , & le visage pâle de fureur : elle court dans l'appartement les bras tendus , demande à tout le monde la Matrône , pour la faire boire dans le verre percé : elle heurte & culbute tout ce qui se trouve sur son passage. Les convives tâchent de se démêler de ce désordre comme ils peuvent : l'un cherche son chapeau , une femme demande son mantelet ; d'autres veulent en vain adoucir les parents du jeune mari. Dans ce désordre un plat renversé cause de nouveaux troubles , de la part du Domestique qui a été culbuté , & de celui dont l'habit a été gâté. Des enfans réfugiés dans un coin de l'appartement , font des cris affreux. Les Musiciens en groupe sur une espece d'Amphithéâtre , se disposoient de même à partir ; mais ils avoient déjà tiré parti du Festin ; par quantité d'eau-de-vie qu'ils avoient bue : l'un , en attendant qu'il puisse trouver un passage , admire tranquillement ce spectacle ; un

autre

autre est si ivre ; qu'il paroît ignorer la triste aventure de la jeune mariée , & la tête tremblante , ainsi que tout son corps , il prélude un air sur son violon ; tandis qu'un troisième , le corps penché en arrière , élève avec peine un bras énérvé par l'eau-de-vie ; & en le laissant tomber , apostrophe de sa large main la physionomie du Joueur de Violon , pour l'avertir qu'il faut partir.

Enfin je trouvai au milieu de ce désordre la personne qui m'avoit conduit à cette noce. Tranquille dans un coin , elle y observoit cette scene tragique. Je la déterminai cependant à partir : mais elle ne cessa d'en rire jusqu'au logis , ainsi que de la colere que sa joie m'occasionnoit. Lui ayant demandé que deviendroit la jeune mariée , il me répondit qu'elle ne reparoitroit plus dans l'Assemblée ; où il ne resteroit que quelques personnes : que le mari garderoit sa femme ; & qu'à la longue il prendroit le meilleur parti , celui du raccommodement.

Ces usages se pratiquent avec la plus grande rigueur dans toute la Russie , au-delà de Moscou : mais on n'est plus si rigide dans cette Ville , ainsi qu'à Saint-Petersbourg : parmi les Grands on se contente communément d'enlever la chemise de la mariée , pendant qu'elle est couchée avec son mari , & cette chemise offre toujours des preuves authentiques de sa virginité. Racontant un jour à Saint-Petersbourg le triste événement de la jeune mariée , dont je viens de parler , une jeune Demoiselle m'interrompit , & fit part à l'Assemblée des sages précautions qu'on prend dans cette Ville , pour éviter de pareils inconvéniens. Je fus seul étonné de l'esprit cultivé de cette jeune Demoiselle ; on en trouveroit rarement ailleurs de si instruites.

L'artifice est cependant une précaution nécessaire dans ces circonstances : souvent l'effusion de sang n'a point lieu , quoique les filles soient très vertueuses , tandis que d'autres en répandent , quoiqu'elles aient eu commerce avec des hommes. Des faits vien-

nent à l'appui de ces vérités dont les Anatomistes éclairés conviennent, ainsi que de l'incertitude des autres prétendus signes de virginité. L'effusion de sang étant en Russie la condition la plus essentielle, je me bornerai à rapporter ici ce que M. de Buffon dit à ce sujet, *Histoire Naturelle, Tome 4, in-12, page 247.*

« On a cru dans tous les temps, que l'effusion de sang étoit une preuve réelle de la virginité; cependant il est évident que ce prétendu signe est nul dans toutes les circonstances où l'entrée du vagin a pu être relâchée ou dilatée naturellement. Aussi toutes les filles, quoique non déshonorées, ne répandent pas de sang: d'autres qui le sont en effet, ne laissent pas d'en répandre: les unes en donnent abondamment, & plusieurs fois; d'autres très peu, & une seule fois; d'autres point du tout. Cela dépend de l'âge, de la santé, de la conformation, & d'un grand nombre d'autres circonstances. Nous nous contenterons d'en rapporter quelques-unes: en même-temps nous tâcherons de démêler sur quoi peut être fondé tout ce qu'on raconte des signes physiques de la virginité.

« Il arrive dans les parties de l'un & de l'autre sexe, un changement considérable dans le temps de la puberté; celles de l'homme prennent un prompt accroissement, & ordinairement elles arrivent en moins d'un an ou deux, à l'état où elles doivent rester pour toujours: celles de la femme croissent aussi dans le même temps de la puberté; les nymphes sur-tout, qui étoient auparavant presque insensibles, deviennent plus grosses, plus apparentes, & même elles excèdent quelquefois les dimensions ordinaires; l'écoulement périodique arrive en même-temps; & toutes ces parties se trouvant gonflées par l'abondance du sang, & étant dans un état d'accroissement, elles se tuméfient, elles se serrent mutuellement, & elles s'attachent les unes aux autres dans tous les points où elles se touchent immédiatement. L'orifice du

« vagin se trouve ainsi plus rétréci qu'il ne l'étoit, quoique le vagin lui-même ait pris aussi de l'accroissement dans le même temps. La forme de ce rétrécissement doit, comme l'on voit, être fort différente dans les différents sujets; & dans les différents degrés de l'accroissement de ces parties; aussi paroît-il par ce qu'en disent les Anatomistes, qu'il y a quelquefois quatre protubérances ou caroncules, quelquefois trois ou deux, & que souvent il se trouve une espèce d'anneau circulaire ou semi-lunaire, ou bien un frontement, une suite de petits plis; mais ce qui n'est pas dit par les Anatomistes, c'est que quelques formes que prenne ce rétrécissement, il n'arrive que dans le temps de la puberté. Les petites filles que j'ai eu occasion de voir disséquer, n'avoient rien de semblable; & ayant receuilli des faits sur ce sujet, je puis avancer que quand elles ont commerce avec les hommes avant la puberté, il n'y a aucune effusion de sang, pourvu qu'il n'y ait pas une disproportion trop grande, ou des efforts trop brusques; au contraire lorsqu'elles sont en pleine puberté, & dans le temps de l'accroissement de ces parties, il y a très souvent effusion de sang, pour peu qu'on y touche, sur-tout si elles ont de l'embonpoint, & si les règles vont bien; car celles qui sont maigres, ou qui ont des fleurs blanches, n'ont pas ordinairement cette apparence de virginité; & ce qui prouve évidemment que ce n'est en effet qu'une apparence trompeuse, c'est qu'elle se répète même plusieurs fois, & après des intervalles de temps assez considérables. Une interruption de quelque temps fait renaitre cette prétendue virginité; & il est certain qu'une jeune personne, qui dans les premières approches aura répandu beaucoup de sang, en répandra encore après une absence, quand même le premier commerce auroit duré pendant plusieurs mois, & qu'il auroit été aussi intime & aussi fréquent qu'on le peut supposer: tant que le corps prend de l'accroissement, l'effusion de sang peut se répéter, pourvu qu'il

» y ait une interruption de commerce assez longue, pour donner
 » le temps aux parties de se réunir, & de reprendre leur premier
 » état; & il est arrivé plus d'une fois, que des filles qui avoient eu
 » plus d'une foiblesse, n'ont pas laissé de donner ensuite à leur mari
 » cette preuve de leur virginité, sans autre artifice que celui
 » d'avoir renoncé pendant quelque temps à leur commerce illégitime.
 » Quoique nos mœurs aient rendu les femmes trop peu sûres sur cet article, il s'en est trouvé plus d'une qui ont avoué les faits que je viens de rapporter. Il y en a dont la prétendue virginité s'est renouvelée jusqu'à quatre & même cinq fois, dans l'espace de deux ou trois ans. Il faut cependant convenir que ce renouvellement n'a qu'un temps; c'est ordinairement de quatorze à dix-sept, ou de quinze à dix-huit ans. Dès que le corps a achevé de prendre son accroissement, les choses demeurent dans l'état où elles sont, & elles ne peuvent paroître différentes qu'en employant des secours étrangers, & des artifices dont nous nous dispenserons de parler.

» Ces filles dont la virginité se renouvelle, ne sont pas en aussi grand nombre que celles à qui la Nature a refusé cette espèce de faveur. Pour peu qu'il y ait de dérangement dans la santé; que l'écoulement périodique se montre mal & difficilement; que les parties soient trop humides; que les fleurs blanches viennent à les relâcher, il ne se fait aucun rétrécissement, aucun froissement: ces parties prennent de l'accroissement; mais étant continuellement humectées, elles n'acquiescent pas assez de fermeté pour se réunir. Il ne se forme ni caroncules, ni anneau, ni plis: l'on ne trouve que peu d'obstacles aux premiers approches, & elles se font sans aucune effusion de sang.

» Rien n'est donc plus chimérique que les préjugés des hommes à cet égard, & rien de plus incertain que ces prétendus signes de la virginité des corps. Une jeune personne aura commerce avec

» un homme avant l'âge de puberté, & pour la première fois; cependant elle ne donnera aucune marque de cette virginité: elle fuira la même personne, après quelque temps d'interruption; lorsqu'elle sera arrivée à la puberté, ne manquera guères, si elle se porte bien, d'avoir tous ces signes, & de répandre du sang dans de nouvelles approches; elle ne deviendra pucelle qu'après avoir perdu sa virginité; elle pourra même le devenir plusieurs fois de suite, & aux mêmes conditions. Une autre au contraire qui sera vierge en effet, ne sera pas pucelle, ou du moins n'en aura pas la moindre apparence. Les hommes devoient donc bien se tranquilliser sur tout cela, au lieu de se livrer, comme ils le font souvent, à des soupçons injustes ou à de fausses joies, selon qu'ils s'imaginent avoir rencontré ».

Avant Pierre I^{er}, la cérémonie du mariage des Czars de Russie n'étoit pas moins extraordinaire. Il ne sera peut-être pas inutile de la rapporter ici: c'est une époque qui peut servir à faire connoître le progrès des mœurs civilisées en Russie. Elle est des plus authentiques. Je possède un Manuscrit curieux sur ce sujet, avec les Planches dessinées. Il est d'autant plus intéressant, que les Copies en sont très rares en Russie.

En 1626 Michel Romano, aïeul de Pierre I^{er}, se choisit une épouse suivant l'usage ordinaire rapporté par M. de Voltaire, *Histoire de Russie sous Pierre le Grand, Tome I, page 79.*

» Pour marier un Czar on faisoit venir à la Cour les plus belles filles des Provinces: la grande Maîtresse de la Cour les recevoit chez elle, les logeoit séparément, & les faisoit manger toutes ensemble. Le Czar les voyoit, ou sous un nom emprunté, ou sans déguisement. Le jour du mariage étoit fixé sans que le choix fût encore connu, & le jour marqué on présentoit un habit de nocce à celle sur qui le choix secret étoit tombé: on distribuoit d'autres habits aux prétendantes, qui s'en retournoient chez elles.

« C'est de cette maniere que Michel Romano épousa Eudoxe, fille
 « d'un pauvre Gentilhomme nommé Streshneu. Il cultivoit ses
 « champs lui-même avec ses Domestiques, lorsque des Chambel-
 « lans envoyés par le Czar avec des présents, lui apprirent que
 « sa fille étoit sur le Trône ».

Après que le Czar Romano eut choisi son épouse, il la fit con-
 duire avec pompe dans une grande Salle, où il avoit assemblé les
 principaux Seigneurs de la Cour. Il leur déclara, assis sur son Trône,
 qu'il avoit choisi pour épouse Eudoxe, fille du Boyard Streshneu,
 & qu'il leur ordonnoit, ainsi qu'à tous ses Sujets, de la reconnoître
 & respecter comme Princesse issue de la Famille Royale. Il donna de
 même ses ordres pour faire enregistrer son mariage dans les Archi-
 ves de l'Etat, & le faire publier dans toute l'étendue de sa domina-
 tion. On commença dès ce moment les préparatifs du Mariage, &
 le Czar distribua toutes les Charges de la Cérémonie.

Le jour suivant le Czar, suivi de toute sa Cour, alla voir le
 Patriarche son Pere. Il se rendit ensuite à l'Eglise, pour y entendre
 sa Messe, & lui annoncer de nouveau son Mariage. Le Czar déclara
 au Patriarche, après la Messe, qu'il ne lui avoit demandé jusqu'ici
 son consentement, que comme à son Pere; mais qu'il étoit venu
 pour lui demander en égard à la qualité de sa Charge de Patriar-
 che. Ce Prélat fit un discours au Czar sur sa soumission exemplaire,
 sur son Mariage, & lui donna la Bénédiction avec l'Image de la
 Sainte Vierge.

La cérémonie du Mariage exigeoit plusieurs appartements arran-
 gés de la maniere que je vais rapporter (1). On avoit placé
 dans le premier appartement le Trône du Czar, & dans le milieu
 une grande table couverte d'un tapis vert brodé en or. Des sieges

(1) Je n'ai fait d'autres changements à la traduction de mon Manuscrit, que de suppri-
 mer quelques détails emmêlés & inutiles, & d'y mettre plus d'ordre.

étoient disposés autour de la table, pour les principaux Seigneurs de
 la Cour, & des bancs pour le reste de l'Assemblée. On y voyoit
 quatre Images placées suivant les quatre Points Cardinaux.

Le second appartement étoit superbement orné: on l'appelloit le
 Salon nuptial. Le Trône du Czar étoit dans le milieu, avec deux
 fauteuils pour Leurs Majestés, dont les coussins étoient d'étoffes
 très riches. On avoit placé sur chaque coussin quarante peaux de
 martes zibelines. Un Seigneur de la Cour étoit debout à côté du
 Trône, & tenoit autant de peaux dans ses mains. Une grande table
 étoit disposée vis-à-vis du Trône, ainsi que dans le premier appar-
 tement, avec cette différence que celle-ci étoit couverte de trois
 napes. Tout le service consistoit dans trois plats, & une salière avec
 du sel: le premier plat contenoit un gâteau; le deuxième des con-
 fitures en pyramide, & le troisieme un fromage. Il y avoit aussi sur
 la même table plusieurs douzaines de mouchoirs blancs de mouffe-
 line, qui devoient servir à présenter ces différens mets au Czar, à la
 Czarine, & aux Seigneurs de la Cour. Les tiroirs de la table étoient
 remplis de ces mets, au cas que ceux qui étoient sur la table ne
 fussent pas suffisans. Cette Salle contenoit, ainsi que la premiere,
 quatre Images disposées de la même façon.

On avoit préparé dans un troisieme appartement, voisin du pre-
 mier, deux courtois ou grands pains nuptiaux; l'un pour le Czar,
 & l'autre pour la Czarine. Le nombre neuf étoit désigné trois fois
 sur ces pains: leurs parties supérieures, & toutes les figures de dé-
 coration étoient dorées, & leurs parties inférieures étoient argen-
 tées. Ces deux pains étoient placés sur des brancards qui posoient
 eux-mêmes sur une table couverte d'un tapis vert. Les deux pains
 étoient aussi couverts; celui du Czar d'un velours rouge brodé en
 or, & celui de la Czarine d'une étoffe d'or.

On avoit placé dans un quatrieme appartement, sur une table
 couverte d'un tapis, deux cierges de figure conique, mais tronqués

par le bas : celui du Czar pesoit trois poudes , ou quatre-vingt-dix-neuf livres de France ; celui de la Czarine deux poudes , ou soixante-six livres. Ces cierges étoient entourés de quatre cercles d'or , & les intervalles étoient peints de différentes couleurs.

On trouvoit dans un cinquieme appartement , sur une grande table couverte aussi d'un tapis vert , deux grandes lanternes nuptiales d'argent doré , mais de figures différentes : celle du Czar étoit plus grande que celle de la Czarine , & pointue comme les Clochers ordinaires ; celle de la Czarine étoit en forme de Dôme.

Le premier jour de la Cérémonie nuptiale , le Czar sortit de ses appartements ordinaires , dans ses habits Royaux : il portoit par dessus une espee de simare très riche , un manteau de velours brodé en or , & doublé de martres zibelines. Un Chœur de Chantres précédoit la marche , chantant des Chançons d'allégresse. Ils étoient suivis par les Chambellans & les Gentilshommes de la Cour. Les Ministres du Cabinet venoient après. Ceux-ci étoient suivis des Conseillers privés , du Chancelier , & des Officiers de la Solennité nuptiale , nommés *Brachi*. Plusieurs Princes précédoient le Czar , qui marchoit appuyé sur le bras du Chef des Officiers de la Cérémonie. Tout l'intérieur de la Maison du Czar , Gentilshommes , bas Officiers , & Valets de Pied , fermoient la marche.

Le Czar étant entré dans le premier appartement dont j'ai parlé , salua plusieurs fois , ainsi que sa suite , les quatre Images placées aux quatre coins du Salon : il se plaça sur son Trône vis-à-vis la grande table , & fit asseoir tout le monde.

Pendant que le Czar sortoit de son appartement pour venir dans celui-ci , la Czarine avoit aussi quitté le sien , & s'étoit rendue avec toute sa suite dans un autre appartement , où elle attendoit les ordres du Czar pour aller au Salon nuptial.

Le Czar , après s'être placé sur son Trône dans le premier apparte-

ment , ordonna au Chef de la Cérémonie d'aller complimenter de sa

part



UN DES CÉRÉMONES QU'ON OBSERVE ENTIEREMENT AUX MARIAGES DES CÉARS

part la Princesse Eudoxe , & de la prier de se rendre dans la grande Salle nuptiale. A peine le Chef de Cérémonie se fut acquitté des ordres du Czar, que la Princesse Eudoxe , habillée en Czarine , & la Couronne sur la tête, se mit en marche par la grande Gallerie du Palais , magnifiquement tapissée, jusqu'au grand escalier. La marche commença par les deux Seigneurs qui portoient les cierges dont j'ai parlé. Ceux qui portoient les pains venoient après, & ils étoient suivis par les Porteurs de Lanternes : les Officiers de Noces suivoient immédiatement ; ils étoient richement habillés, & ils avoient des bonnets fourrés de peaux de renards noirs. Ceux qui portoient le Cierge de l'Epiphanie venoient après : il étoit allumé ; au-lieu que ceux de la Noce ne l'étoient point. Le Chef du Conseil suivoit immédiatement, portant un grand plat d'or rempli de froment, de bled, d'avoine, & de tous les grains qui viennent en Russie. Il étoit suivi par deux autres, dont l'un portoit un vase rempli de miel, & l'autre un peigne dans un plat. La Czarine étoit encore précédée par cinq Seigneurs : le premier portoit vingt-sept peaux de Zibelines, & vingt-sept mouchoirs de mousseline brodés en or ; le deuxième, vingt-sept peaux d'Hermine ; le troisième, vingt-sept peaux d'Ecuriels ; le quatrième, un plat qui contenoit cinquante-une piéces d'argent monnoyé de Russie ; & le cinquième un autre plat qui contenoit neuf piéces d'or. Tous les Officiers de la Cérémonie portoient de grandes serviettes en bandoulière.

Les autres Officiers de Cérémonie venoient après ce cortège ; ainsi que le Clergé, précédé d'un Archevêque, qui jettoit de l'Eau bénite dans tous les endroits où la Czarine devoit passer ; enfin la Czarine paroissoit au milieu d'un cercle formé par les Dames de la Cour, appuyée sur le bras de la première *Swachy* ou Femme d'Honneur. Elle étoit suivie par une autre *Swachy*, qui portoit un plat d'or, avec des mouchoirs de mousseline brodés en or, pour le Czar, le Patriarche, & la Mere du Czar.

La Czarine arriva avec sa suite, dans l'appartement nuptial dont j'ai déjà parlé : il étoit voisin du premier appartement du Czar : elle fit, ainsi que toute sa suite, des signes de Croix & des révérences à toutes les Images, & aussi-tôt l'Archiprêtre s'approcha du Trône où étoient les deux fauteuils ; il les bénit, & prit les quarante peaux de Zibelines, qui étoient sur le fauteuil de la Czarine, & les donna à tenir à un Seigneur placé à droite du Trône. La première Swachy conduisit alors la Czarine au Trône dans le fauteuil à gauche, & un des principaux Seigneurs Russes se plaça dans l'autre : on l'appelloit aussi par cette raison Garde-Place du Czar.

Le Pere du Czar ne pouvant assister à la Cérémonie, par sa qualité de Patriarche, ni sa Mere, parce qu'elle étoit Religieuse, leurs places restèrent vacantes. Ces deux sièges étoient un peu élevés, & à gauche de la Czarine (n°. VIII). Toutes les autres femmes de la Cérémonie se placèrent immédiatement après, autour de la table, quand elles eurent chanté plusieurs Chançons analogues à la Cérémonie.

Les Courtois (1) ou pains nuptiaux furent placés avec le brancard, vis-à-vis du Trône ; les Clerges à droite, avec celui de l'Épiphanie, & les Lanternes à gauche.

Tout étant ainsi disposé, le Chef de la Noce envoya deux Officiers au Czar, pour l'avertir de l'arrivée de la Princesse Eudoxe : ils lui témoignèrent en même temps le désir & l'empressement qu'elle avoit de le voir. Le Czar fit savoir au Chef de Noce, qu'il se rendroit bien-tôt au Salon nuptial. Il y envoya en même-temps en grand cortège, le Prince Iwan Nikitycz Romanou, pour occuper la place du pere du Czar. Iwan Nikitycz Romanou fit en entrant de grandes révérences à chaque Image séparément, & ensuite à la Czarine, mais sans lui parler. Il se plaça à table à gauche de la Czarine, & à côté de son épouse, qui représentoit la Mere du Czar. Après avoir gardé quelque temps le silence, il déclara au

(1) On les nomme encore en Russie Kourski.

Prince Iwanowich Szuiski, qu'il le choisissoit pour Ambassadeur, avec le Prince Daniel, pour annoncer au Czar *bonne nouvelle*, que son Pere, sa Mere, & la Princesse Eudoxe leur Fille, l'attendoient avec impatience dans la Salle nuptiale.

Le Prince Iwan Iwanowich Szuiski, & le Prince Daniel, se leverent aussi-tôt ; & après avoir fait la révérence aux Images, au Pere, à la Mere du Czar, & à la Czarine, ils allèrent à l'appartement du Czar ; & le Prince Daniel portant la parole, dit au Czar : » Grand Prince & Duc de Russie, notre très gracieux Souverain, » le Prince Iwan Nikitycz, tenant la place de votre Pere, m'envoie » vous avertir qu'il est temps de continuer votre affaire de Mariage, » & vous prier de vous rendre dans le Salon nuptial, où toute » l'Assemblée vous attend, avec l'impatience de vous voir réuni à » une Princesse temple de mérite & de vertu, qui doit faire le » bonheur & la satisfaction de tous vos Sujets ».

Le Czar se mit aussi-tôt en marche, pour aller à la Salle nuptiale. La Czarine & toute l'Assemblée se leverent dès que le Czar parut : il s'arrêta au milieu de la Salle ; & après avoir salué les quatre Images, l'Archiprêtre lui parla en ces termes : » Grand » Prince Michel Feodorowich, notre très gracieux Souverain, la » Mere Sainte Eglise vous permet de vous réunir légitimement à la » Princesse Eudoxe : vous pouvez vous placer à côté d'elle » ; & il lui donna la Bénédiction avec la Croix d'or. Le Prince Czerkavitch prit par la main le Garde-Place du Czar, qui étoit à côté de la Czarine, & plaça le Czar sur le Trône à droite de la Princesse : tous les Officiers & Seigneurs de la Cérémonie se placèrent à la droite du Czar.

Le Czar ordonna en même-temps à toute l'Assemblée de s'asseoir. Après quelques moments de silence, l'Archiprêtre commença des Prières. La Princesse Saïcho & le Conseiller Demetri Obarcou s'approchèrent du Trône. Ce dernier portoit un Vase rempli de miel,

& la Princesse Sancho un peigne, qu'elle trempa dans ce vase. Elle peigna alternativement le Czar & la Czarine, trempant de temps en temps le peigne dans le miel. Le Sr. Théodor Lichaczou tenoit un grand plat rempli de froment, de blé, d'avoine, & autres grains de Russie mêlés ensemble, & il en jetoit des poignées sur les cheveux & la face du Czar & de la Czarine, chantant des Chansons de jubilation, ainsi que la Princesse Sancho, pendant qu'elle peignoit Leurs Majestés. On alluma en même-temps les Cierges & les Lanternes dont j'ai déjà parlé. Le Cierge de l'Épiphanie étoit toujours resté allumé.

Après que la Princesse Sancho eut bien peigné le Czar & la Czarine, elle remit la Couronne sur la tête de la Princesse Eudoxe, aidée des autres Dames de Cérémonie, & on remit de même celle du Czar. Une Dame de Noce, nommée Sibacha en Russie, prit encore un grand plat d'or rempli de graines, & en jeta de nouveau sur la tête & sur la face de Leurs Majestés, jusqu'à ce qu'il n'y en eût plus dans le plat. Elle le remplit de nouveau, & le porta sur une petite table, placée tout exprès dans l'antichambre du grand Salon. Le Chef de Cérémonie se leva alors de sa place, tenant un grand couteau à sa main droite : il s'adressa au Prince Iwan Nikitycz, qui représentoit le Pere du Czar, & lui demanda au nom de toute l'Assemblée, la permission de couper le couroy ou gâteau nuptial, ainsi que le fromage. Cette permission lui ayant été accordée, il en coupa d'abord pour le Czar & la Czarine, qu'il leur envoya par trois Officiers, sur des mouchoirs de mouffeline : l'un portoit du gâteau ; le deuxième du fromage, & le troisième des confitures. Ces mets étoient les seuls qui fussent sur la table, ainsi que je l'ai déjà dit.

On envoya de pareils Députés au Patriarche, avec les mêmes présents, & à la Mere du Czar, qui étoit dans le Couvent. On distribua ensuite les restes de ces différents mets à toute l'Assemblée, &

des mouchoirs de mouffeline aux principales Dames de la Cour, de la part de la Czarine.

Toutes ces cérémonies étant finies, le Chef de Noce donna les ordres pour aller à l'Eglise. Leurs Majestés furent à peine descendues du Trône, que des Officiers ôtèrent la première nappe, sur laquelle on avoit coupé le gâteau nuptial, & le fromage. Le Czar ordonna en même-temps au Grand-Chambellan de sa Garderobe, de garder soigneusement cette nappe, & que l'armoire où elle seroit placée fût fermée à double tour, & cachetée du Sceau de l'Etat. Le Grand Officier de Noce monta ensuite sur le Trône : il plaça le coussin du Czar sur celui de la Czarine, avec quarante peaux de Martre zibeline ; & le Prince Daniel resta auprès du Trône, pendant que Leurs Majestés furent à l'Eglise, où l'on transporta les quarante autres peaux.

Le Czar trouva à la sortie du Palais, un Cheval Turc, superbement harnaché, & quantité d'autres Chevaux pour sa suite. On avoit préparé un superbe Traineau pour la Czarine, & d'autres moins magnifiques pour toutes les Femmes de la Cérémonie. Le Czar étant monté sur son Cheval, fit le tour de la cour du Palais ; où tous les Seigneurs & les Dames formoient un cercle. La marche commença ensuite par six Ecuyers, & par quelques autres Officiers de la Cour. Les principaux Seigneurs suivoient immédiatement, & précédoient le Czar : il étoit suivi par le reste de sa Maison. La suite de la Czarine marchoit après celle du Czar : les Officiers étoient à cheval, & les Dames dans les Traineaux ; deux files de jeunes gens en uniforme marchoient sur les côtés, afin que la multitude du Peuple ne causât aucune interruption entre la suite du Czar & celle de la Czarine.

Le Czar & la Czarine étant entrés dans l'Eglise, Leurs Majestés se placèrent vis-à-vis la porte du Sanctuaire, sur deux Prié-Dieu, en dehors du Chœur : les Cierges nuptiaux, les Pains, les Lanter-

nes, le Cierge de l'Épiphanie, étoient à leur droite, & les oreillers du lit de Leurs Majestés à gauche.

Le Chœur des Chantres commença la Cérémonie par plusieurs Chants : on ouvrit la porte du Sanctuaire, & l'Archiprêtre parut à la tête du Clergé ; Leurs Majestés se placèrent alors sur des peaux de Martres Zibelines, au nombre de quarante, qu'on avoit étalées par terre, sur du taffetas blanc.

Après quelques Prières, l'Archiprêtre bénit les Lanternes, les Pains, les Cierges, les Oreillers, & du Vin contenu dans un grand Vase d'or, qui étoit porté par M. Petrowich Mazura, Chef-Somelier du Czar. Il étoit accompagné dans cette Cérémonie, par tous les autres Someliers subalternes.

Après ces différentes Cérémonies, l'Archiprêtre maria le Czar & la Czarine, & les fit boire par trois fois du Vin béni, dans un Gobelet d'or. On chantoit pendant ce temps des Chansons d'allégresse : le reste du Vin fut placé sur l'Autel, pour l'usage du Sacrifice. On complimenta ensuite le Czar, au nom du Peuple & de l'Église.

La Cérémonie du Mariage étant finie, le Czar prit par la main la Czarine, & la conduisit à son Traîneau. On avoit étalé par terre du taffetas blanc, auprès de ce Traîneau, ainsi qu'auprès du cheval du Czar. En retournant au Palais, la Czarine commençoit la marche, & le Czar la suivoit à cheval. On portoit devant lui le Gâteau nuptial, les Cierges, & les Lanternes bénites. A peine le Czar fut descendu de cheval à la porte du Palais, que le Grand-Ecuyer monta, l'épée nue, sur ce cheval, & M. Bochdan dans le Traîneau de la Czarine : l'un & l'autre tournerent alors plusieurs fois autour du Palais & dans la Ville.

Leurs Majestés étant arrivées au Palais, le Czar conduisit la Czarine au Salon nuptial : ils se placèrent sur le Trône ; on disposa sur les côtés les Cierges, les Lanternes & le Gâteau nuptial, ainsi

qu'avant la Cérémonie. Le Czar ordonna ensuite à toute la Cour de se mettre à table : elle fut servie avec somptuosité ; mais Leurs Majestés restèrent tout le temps sur le Trône, sans rien manger. Vers la fin du repas on apporta vis-à-vis de la place du Czar & de la Czarine, un chapon rôti, une tourte de confiture, un gâteau, & une salière avec du sel. La première Dame de la Cérémonie s'approcha très respectueusement du Trône, enveloppa tous ces différents mets dans une nappe, & les donna aux quatre premiers Officiers de la Bouche du Czar, pour les porter dans l'appartement où le Czar & la Czarine devoient coucher. Ces mets y furent gardés soigneusement.

Après le repas, Leurs Majestés se leverent pour aller dans cet appartement : tous les Seigneurs se rangèrent du côté du Czar, & toutes les Dames du côté de la Czarine. Le Prince Nikitycz, faisant les fonctions de pere du Czar, donnoit la main à la Czarine : toute la Cour conduisit Leurs Majestés dans un grand Salon qui précédoit la chambre à coucher. Le Czar s'arrêta au milieu de cet appartement avec toute la Cour, qui formoit deux haies. Le Prince Nikitycz remit alors la Czarine au Czar ; & après avoir fait un discours analogue à la circonstance, il ouvrit la porte de la chambre où Leurs Majestés devoient coucher.

On fit d'abord entrer dans cet appartement toutes les Dames de Noce, nommées *Swachy*, ainsi que tous les Hommes, nommés *Brachi* : les Porteurs de Cierges, de Lanternes & de Couroway, entrèrent ensuite, & les y déposèrent. Le Czar & la Czarine suivoient immédiatement. Leurs Majestés s'arrêtèrent à l'entrée de la porte, & se tournerent vers l'Assemblée. Alors la Princesse Nikitycz, qui étoit restée à côté de la porte, avec un grand plat d'or rempli de froment, de bled, & d'autres graines, s'avança auprès de Leurs Majestés : elle avoit une robe longue de Zibeline, le poil en dehors. Cette Princesse, après s'être placée en face du Czar & de la

Czarine, jeta sur la face & sur le corps de Leurs Majestés ; toutes les graines qui étoient dans le plat, pendant qu'on chantoit des Chanfons d'allégresse. Cette Cérémonie étant finie, Leurs Majestés entrent dans leur appartement, avec le Prince & la Princesse Nykitycz, & la porte fut fermée.

Leurs Majestés furent à peine assises, que les Dames de la Cérémonie commencèrent à chanter des Chanfons pour faire le lit nuptial. Les Officiers portèrent aussi-tôt les différents meubles qui devoient le composer. On disposa d'abord le bois de lit, sur lequel on mit un tapis de velours, & deux gerbes de froment par dessus. On plaça sur ces gerbes des matelas, des draps, une couverture très riche, & les coussins qui avoient été bénis à l'Eglise. Un Prêtre posa ensuite en grande cérémonie, des Images au chevet du lit de Leurs Majestés ; l'une sur la tête du Czar, & l'autre sur celle de la Czarine.

Après que le lit fut fait, le Prince Nikitycz, qui tenoit la place de pere, & son épouse, qui tenoit celle de mere, s'approchèrent de Leurs Majestés, & les conduisirent au lit nuptial. Tout le monde se retira dans l'Appartement ou Salon nuptial, & toute l'Assemblée se mit de nouveau à manger. La table étoit servie aussi splendidement que pour le dîné, avec cette différence cependant, que les femmes s'étoient retirées dans les appartements de la Czarine, où l'on avoit préparé un Festin pareil. On resta à table jusqu'au lendemain matin à neuf heures, que le Czar fit appeler le Prince Nikitycz, & son épouse : ils entrent dans l'appartement, avec les Officiers & les Dames de la Noce. Leurs Majestés s'étant habillées, les Seigneurs conduisirent le Czar dans son appartement, où il leur donna à déjeuner avec du gâteau & des liqueurs. Les Dames qui conduisirent la Czarine dans le sien, furent traitées de même.

Le Lundi, qui étoit le troisieme jour de la Noce, le Czar fut aux bains, avec les principaux Seigneurs de la Cour, & la Czarine

avec

avec les principales Dames. Leurs Majestés les prirent à la façon du Pays : ils y dînèrent seuls, & firent servir sur d'autres tables ceux qui les y avoient accompagnées. Après les bains, le Czar & la Czarine furent reconduits à la chambre à coucher, & y furent suivis par tous les Seigneurs & toutes les Dames de la Cour. Le Czar entra le premier, & la Czarine ensuite, la tête couverte d'un voile : elle se plaça à côté du Czar au milieu de l'appartement. Le Prince Nikitycz ôta avec une fleche le voile de la Czarine, afin que toute l'Assemblée pût la voir. Le Grand Chancelier fit publier aussi-tôt dans le Palais, au son de la trompette, que le Czar permettoit de voir la Czarine. Tout le monde fut admis à rendre hommage à Leurs Majestés, à la façon de Russie, c'est-à-dire, en se prosternant à Terre. Il y eut le même jour dans les appartements du Czar, un grand souper, & le jour suivant un pareil chez la Czarine. Les hommes & les femmes furent admis à ces deux Festins ; Leurs Majestés y souperent sur une table séparée, & un peu élevée.

Le Czar ayant fait témoigner au Patriarche, par le Grand Chancelier, le désir qu'il avoit de le voir ; ce Prélat se rendit à la Cour à la tête de son Clergé. Le Czar alla recevoir le Patriarche à la porte de la Chambre d'Audience, préparée pour sa réception. Le Prélat, après avoir donné la Bénédiction à Sa Majesté avec la Croix d'or, s'assit à son côté dans un grand fauteuil un peu élevé, ainsi que celui du Czar, qui étoit seul sur le Trône. Après quelque temps de conversation, le Gardé des Archives apporta le Registre, où étoit le Contrat de Mariage du Czar, pour le faire signer au Patriarche. Le Clergé rendit ensuite ses hommages au Czar, & lui fit les présents d'usage : ils consistoient en gobelets d'or & d'argent, en étoffes, & en peaux très précieuses.

Quelque temps après le Czar se leva, prit le Patriarche par la main, & le conduisit dans l'appartement de la Czarine : elle alla le recevoir dans l'antichambre ; elle fit entrer le Patriarche le premier,

Tome I.

Aa

& le Czar enfaite. Tout le Clergé suivoit la Czarine, qui reçut la Bénédiction du Patriarche avec la Croix d'or. Quand il eut béni tout l'appartement, le Clergé rendit ses hommages à la Czarine, & lui fit des présents, ainsi qu'il avoit fait au Czar.

Ce Prince conduisit après ces Cérémonies, le Patriarche & tout le Clergé dans un grand Salon, où l'on avoit préparé un grand dîné. Les Officiers qui devoient servir furent les seuls qui eurent la liberté d'y entrer.

Ces différentes Cérémonies, qui se perpétuent jusqu'à Pierre I^{er}, nous font voir en même-temps la grande autorité que les Patriarches avoient acquise en Russie. Ils l'étendirent de plus en plus par la suite. « Le Souverain, suivant M. de Voltaire (1), marchoit nue » tête une fois l'an, devant le Patriarche, en conduisant son Cheval » par la bride. Le Patriarche Nicon, que les Moines regardent » comme un Saint, & qui siégeoit du temps d'Alexis, pere de Pierre » le Grand, voulut élever sa Chaire au dessus du Trône. Non-seulement il usurpoit le droit de s'asseoir dans le Sénat à côté du » Czar, mais il prétendoit qu'on ne pouvoit faire ni la guerre ni la » paix sans son consentement ».

Au commencement du Regne de Pierre I^{er}, les Russes se marioient, sans que les prétendus se fussent jamais vus. Les parents du garçon envoyoit une espee de Matrône chez les parents de la fille : *Je fais que vous avez de la marchandise*, leur disoit-elle ; *nous avons des acheteurs*. Après quelques éclaircissements, & quelques jours de négociations, les parents se voyoient. Lorsque le garçon convenoit à ceux de la fille, ils fixoient le jour de la Cérémonie. On conduisoit l'avant-veille du mariage le prétendu chez son épouse future : elle le recevoit sans lui parler. Un de ses parents étoit chargé d'entretenir le garçon. Le prétendu envoyoit le jour suivant un

(1) Tome I, pages 67 & 68.

présent à la Demoiselle : il consistoit dans des confitures, du savon, & autres choses de ce genre. Elle n'ouvroit la boîte qu'en présence de ses amies, qu'elle envoyoit chercher : elle s'enfermoit avec elles, ne cessant de pleurer, pendant que ses amies chantoient des Chans analogues à son mariage.

On ne trouve plus que parmi le Peuple des vestiges de ces derniers usages. Les mœurs Européennes que Pierre I^{er} a tâché d'introduire dans ses Etats, ont détruit dans quelques endroits une partie des anciens préjugés. Depuis cette époque on se recherche en mariage. Parmi les Grands, les fortunes & les grandes alliances décident les parents ; les enfans, comme par-tout ailleurs, sont rarement consultés.

Les mœurs Européennes ont cependant fait peu de progrès en Russie, parce qu'elles n'ont aucun rapport avec ce Gouvernement despotique : elles y ont introduit le luxe, & la communication du Russe avec l'Étranger ; ses voyages sur-tout l'ont rendu plus malheureux, parce qu'il a eu dès-lors un terme de comparaison de son état avec celui de l'homme libre.

J'ai vu cette Nation à huit cents lieues de la Cour, & par ce moyen j'ai été à portée de la connoître.

La société en général est peu connue en Russie, sur-tout au-delà de Moscou. Eh ! comment pourroit-elle se former dans un Gouvernement où personne ne jouit de cette liberté politique qui établit par-tout ailleurs la sûreté de chaque Citoyen ? Tout le monde se craint mutuellement : delà la méfiance, la fausseté, la fourberie. L'amitié, ce sentiment qui fait le charme de la vie, n'a jamais été connue en Russie : elle suppose une sensibilité d'ame qui identifie deux amis, & des épanchemens de cœur qui mettent en commun leurs plaisirs & leurs peines. Les hommes ayant peu de considération pour les femmes au-delà de Moscou, elles ne sont pour rien dans la Société ; & sans elles comment en former ? Elles vivent près

que toujours enfermées dans l'intérieur de leurs maisons : elles y passent leurs jours dans l'ennui , au milieu de leurs Esclaves , sans autorité & sans occupation ; elles ne jouissent pas même du plaisir de la lecture , parce que la plupart ne savent pas lire. Les hommes y sont aussi ignorants que les femmes. On se voit de temps en temps en grande cérémonie : les Gouverneurs & les principaux Magistrats donnent de grands dîners plusieurs fois dans l'année. Les parents s'assemblent de même de temps à autre , pour fêter le Saint de la famille ; mais ils admettent rarement dans ces Festins des personnes qui ne soient pas alliées. Dans les grands repas on invite les hommes & les femmes ; mais ils ne font ni à la même table , ni dans le même appartement. La Maîtresse de la maison ne paroît à l'appartement des hommes qu'au moment qu'ils vont se mettre à table : elle porte un grand cabaret couvert de verres remplis d'eau-de-vie : elle en présente dans un état d'humilité à tous les convives , qui ne la regardent seulement pas : on lui remet les verres , & elle se retire aussi-tôt.

Leurs repas sont toujours très nombreux ; tous les États y sont invités : le Militaire , le Clergé , le Magistrat & le Négociant , sont tous à la même table ; mais avec cette différence , qu'on y observe mieux que dans aucune Cour d'Allemagne , l'étiquette du rang : les Militaires y sont placés suivant leur grade ; il en est de même des autres États ; on n'a aucun égard à la naissance.

On sert tous les mets à la fois. La viande coupée en petits morceaux dans du bouillon ; forme leur potage. Ils font quelquefois des ragoûts ; mais on ne peut en manger qu'autant qu'on y est accoutumé. La table est couverte communément de plusieurs pyramides de rôt : la plupart de ces pyramides sont composées de différentes sortes de gibier , & les autres de viande de boucherie. On sert en même-temps des confitures de la Chine , & celles qu'ils font avec les fruits du Pays.

Leur façon d'être à table , & leurs usages , ressemblent beaucoup , à ce qui paroît , à ceux de quelques cantons d'Allemagne ; mais ils n'en ont pris que le ridicule , qu'ils ont encore augmenté. Un profond silence regne pendant le dîner ; il n'est interrompu de temps en temps que par les fantés qu'on porte.

A peine est-on à table que chacun verse dans son verre du vin factice que j'ai décrit ailleurs ; puis tous se lèvent aussi-tôt pour boire à la fanté les uns des autres. On appelle chaque convive par son nom de Baptême , de famille , & l'on avale une goutte de vin à chaque fanté.

J'ai assisté à quelques-uns de ces dîners , composés de plus de soixante personnes : elles se saluoient toutes en même-temps. Leurs attitudes & le mélange des différents sons offroient un spectacle assez singulier. Pierre ne pouvant se faire entendre de Jacques , s'allongeoit sur la table , & crioit de toutes ses forces : dans ce moment il étoit interrompu par François , qui le saluoit , ou par un coup de tête de Philippe , qui en se retournant de droite à gauche , ignoroit sa posture. Philippe avoit bien-tôt son tour en portant son verre à la bouche : son voisin lui donnoit un coup de coude ; & en renversant une partie de son vin , l'interrompoit dans le moment le plus intéressant. Ces différentes scènes , variées sous différentes formes , se répétoient presque à chaque endroit de la table. Le tableau étoit d'autant plus plaisant , que tous les personnages n'étoient pas également patients. Quant à moi , je ne trouvai jamais le moment de boire à la fanté de personne. Je ne cessai cependant tout le temps , de remuer la tête à droite , à gauche & en avant. On regarde comme un grand talent celui de saisir les moments si à propos , qu'on boive à la fanté de tout le monde en conservant sa dignité , & sans éprouver aucun accident.

Cette première fanté étant portée , on s'assied , & l'on a la liberté de manger quelques moments. On place dans quelques endroits de

la table des vases de verre en forme de cylindres : ils ont six pouces de haut sur quatre pouces de large. Chaque convive qui est à portée d'un de ces vases, le prend, & boit à même. Un convive commettrait une grande impolitesse, s'il prenoit un verre pour ne pas boire dans le même vase que son voisin. Cet usage est non-seulement dégoûtant, mais encore très dangereux, à cause du scorbut, très commun en Russie.

A peine a-t-on mangé quelques minutes, qu'on boit à la santé de l'Empereur. Cette santé se porte différemment : on place sur la table, devant la personne la plus distinguée, un grand bocal de verre, qui a un couvercle de la même matière. Cette personne se leve, ainsi que son voisin de la droite : elle donne à celui-ci le couvercle, verse du vin dans le vase, & annonce qu'elle boit à la santé de l'Empereur, en saluant toute l'Assemblée. Après avoir bu elle remet à son voisin le bocal, & celui-ci remet le couvercle à celui qui le suit. Toute l'Assemblée boit ainsi à la santé de l'Empereur, tandis qu'une troupe de Musiciens chantent des Chançons analogues à la Cérémonie.

On boit de même, & dans le même ordre, à la santé des Princes & des Princesses de la Famille Royale, & l'on continue de manger pendant quelque temps.

On commence ensuite les fantes de tous les convives, avec un autre bocal de verre : mais il n'est point de la beauté du premier ; il a pour couvercle une croute de pain.

Cette cérémonie d'ailleurs se pratique de même, à cela près, qu'en remettant le couvercle à son voisin, on lui dit le nom de Baptême & de famille de celui à la santé duquel on va boire, & on doit le répéter en le saluant ; ce qui devient assez embarrassant pour un Etranger, parce que les Russes ont trois ou quatre noms de Baptême. Cette cérémonie se fait dans le plus grand sérieux, & l'on doit être très exact à tout ce détail, qui se continue à la ronde, Malgré

ma bonne volonté, la cérémonie manquoit toujours à moi. J'oubliois la multitude des Saints qu'on me nommoit, & dont la plupart n'avoient jamais été dans la Liste des nôtres. J'en étois cependant très mortifié. J'avois d'ailleurs communément pour voisin un Russe très zélé observateur de la règle : il avoit acquis le droit d'être le Légitimeur de la police de la table, & il étoit de fort mauvaise humeur lorsqu'on y manquoit. Ce Russe avoit la bonté de suppléer à mon incapacité ; mais il fut aussi embarrassé que moi dans un instant où il m'arriva des deux côtés deux croutes de pain, dont l'une avoit fait, contre l'ordre, plusieurs naufrages dans les assiettes & dans le bocal. Ne sachant à qui répondre, ni l'usage de ces deux croutes, je lui remis toute l'affaire entre les mains, & je m'assis. On lui représenta que l'Assemblée étant composée de soixante convives, on avoit fait venir un second bocal, pour accélérer la cérémonie ; mais il décida qu'il valoit mieux rester deux heures de plus à table, & ne pas manquer aux usages reçus.

Enfin on se leva de table, & l'on passa dans un autre appartement. Je crus d'abord que le dîné étoit fini, & qu'il n'étoit plus question que de prendre du café ; mais je fus bien étonné de trouver une petite table couverte de confitures de la Chine. Quatre grands drôles y attendoient la compagnie avec des bouteilles d'hydromel, de bière, & de différentes liqueurs faites avec de l'eau-de-vie. D'autres apportèrent des cabarets couverts de verres. On se mit à boire de nouveau ; la cérémonie est pour lors bannie du Festin. Les Russes, quoiqu'accoutumés à ce genre de vie, résistent rarement à l'excès des liqueurs qu'ils boivent après le dîné : elles sont d'ailleurs très spiritueuses, & l'on ne cesse de boire jusqu'au soir. Si l'on va se promener dans la campagne, les bouteilles & les verres suivent par-tout la compagnie : c'est ce qu'on appelle bien faire les honneurs.

Quelques Voyageurs prétendent que les femmes se livrent, ainsi

que les hommes, à tous les excès de la boisson. J'ai vu par-tout le contraire. Les femmes, après le dîné, restent dans le même appartement, où elles continuent de s'ennuyer; car trente femmes sans hommes ne peuvent que s'ennuyer.

On fait un très grand plaisir aux Habitants de les aller voir; c'est ce qu'on appelle *aller en gaff*. Dès le moment qu'on est entré, la femme parloit avec le mari; elle donne un baiser sur la bouche à toute la compagnie. Souvent c'est une vieille septuagénaire qui arrive en clopinant, avec une tête tremblante, & quelques restes de dents pourries; mais qu'elle soit vieille ou jeune, laide ou jolie, la cérémonie est toujours la même; ce seroit un crime dans tous les cas d'y porter de la gaieté. J'ai connu une personne en Sibérie qui dans ces circonstances alloit quelquefois au devant des Dames; & quoique l'étiquette exigeât qu'il eût un air bourru, un joli minois le dispoit toujours. Un de ses amis l'avertit qu'il manquoit essentiellement aux femmes, qui ne s'en plaignoient pas, & aux hommes, qui en étoient très mécontents.

Après cette première cérémonie, la Maitresse de la maison se retire. Elle reparoit presque aussitôt avec un cabaret & des verres remplis de liqueurs: tout le monde se leve; elle en offre; on se salue, on boit, on mange pendant quelque temps, & l'on s'en va. Dans les intervalles les hommes font quelquefois la conversation; mais les femmes n'en font jamais. Si un Etranger arrive, il engage l'Assemblée à aller lui faire une visite; ce qui ne se refuse jamais. On ne sort de chez lui qu'après avoir bien bu, & pour aller boire chez un autre voisin. On passe ainsi toute l'après-midi à faire des visites, & communément on se retire ivre.

Toutre la Nation, depuis Moscou jusqu'à Tobolsk, ne connoit point d'autre plaisir de société: on danse quelquefois; mais cela est très rare, excepté dans les mariages (1).

(1) Je parlerai ailleurs de leurs Bals.

Depuis

Depuis cinquante ans environ, les femmes ont secoué à Moscou & à Saint-Pétersbourg, le joug de l'esclavage de leurs maris. Avant ce temps elles vivoient & elles étoient traitées de la même manière que dans le reste de la Russie. Si les mœurs n'y ont pas beaucoup gagné, c'est qu'elles étoient trop corrompues avant ce changement. En général un homme a toujours de grands torts dans toute la Russie s'il n'est qu'aimable.

Le séjour de Moscou m'a paru préférable, à beaucoup d'égards, à celui de Saint-Pétersbourg. La Ville de Moscou n'étant éloignée que de deux cents petites lieues de Saint-Pétersbourg, les Gouverneurs sont trop à portée du Souverain, pour être des Tyrans; & les Habitants en sont assez éloignés, pour ne pas craindre l'échafaud par de légères indiscretions de Société (1). On cherche le plaisir à Moscou; on ose à peine en parler à Saint-Pétersbourg.

Le Peuple Russe n'ayant aucune idée de la liberté, est beaucoup moins malheureux que la Noblesse. Il a d'ailleurs peu de desirs, & par conséquent moins de besoins: il ne connoît, principalement au-delà de Moscou, ni industrie ni commerce. Le Russe n'ayant rien en propre, est communément indifférent sur tout ce qui peut augmenter ses richesses. La Noblesse même ayant toujours à craindre l'exil, & la confiscation de ses biens, s'occupe moins de les améliorer, que des moyens de se procurer promptement des fonds pour satisfaire ses goûts du moment.

Les Payfans Russes se nourrissent fort mal; & par conséquent facilement livrés à la faiméantise dans leurs Poëles, ils y vivent

(1) M. de Montesquieu rapporte, Liv. 12, Chap. 12 des Paroles indiscrètes, que dans le Manifeste de la feue Czarine, donné contre la Famille d'Olgrouki en 1740, un de ces Princes est condamné à mort pour avoir profité des paroles indiscrètes qui avoient rapporté à la personne de la Czarine: un autre pour avoir malignement interprété ses sages dispositions pour l'Empire, & offensé sa Personne sacrée par des paroles peu respectueuses.

dans la débauche des femmes & de l'eau-de-vie; mais ils ne peuvent pas toujours se procurer cette boisson. Si on ne les jugeoit que sur la vie languissante qu'ils mènent, on leur supposeroit peu d'idées; ils sont cependant fins, rusés, & plus fripons qu'aucune autre Nation. Ils ont encore une adresse peu commune pour voler. Ils n'ont pas le courage que quelques Philosophes ont attribué aux Peuples du Nord; les Payfans Russes sont au contraire d'une lâcheté & d'une poltronerie incroyables.

Ils n'ont aucun principe de morale: ils craignent plus de manquer au jeûne du Carême, que d'affaïner leur semblable, sur-tout un Etranger: ils prétendent & croient qu'il n'est pas du nombre de leurs freres.

L'Esclave Russe & l'Esclave Polonois paroissent contraires en tout: le premier néglige l'Agriculture; en général il est sans mœurs, fin & rusé. L'Esclave Polonois au contraire cultive les terres avec plaisir: il a des mœurs, & il est stupide. La différence du Gouvernement des deux Nations me paroît suffisante pour expliquer ces contrariétés, indépendamment des autres causes qui peuvent y avoir concouru.

L'Esclave Polonois possède des terres en propre; il est tout simple qu'il aime à les cultiver: il peut alors satisfaire ses besoins, & jouir des agréments de la vie sans avoir recours au crime. Il est d'ailleurs commandé par une Noblesse libre, qui peut dans tous les cas pratiquer impunément la vertu. S'il est stupide, c'est qu'il est asservi. L'Esclave Russe n'ayant pas un pouce de terrain, dont il puisse disposer, l'Agriculture lui est indifférente: il veut jouir, il aime l'eau-de-vie; mais il ne peut s'en procurer communément que par les vols & les forfaits: la crainte de la punition le rend fin & rusé.

L'esclavage a détruit chez les Russes tous les droits de la Nature: l'homme est en Russie une denrée de commerce qu'on vend quel-

quelques fois à vil prix; on arrache souvent des enfans des bras de leurs meres, pour les vendre à des personnes livrées à la débauche. La joie dont les autres Peuples jouissent en mettant au monde le fruit de leurs amours légitimes, n'est point faite pour les Russes. Ce fruit est au contraire une source d'amertume pour une jeune femme: elle fait que cet enfant peut lui être enlevé au moment qu'il joue sur ses genoux; elle l'allaitte, elle se donne des soins pénibles pour l'élever; il se développe, & le terme où elle pourra en être privée approche chaque jour: elle ne peut jamais se flatter qu'elle trouvera dans cet enfant chéri un soutien, un ami dans sa vieillesse. Si plus avancé en âge il est témoin des larmes que ces affreuses réflexions font verser à sa mere, il lui en demande la raison; il lui prend les joues avec ses deux mains, il les couvre de baisers, & finit par pleurer avec elle.

Les animaux les plus vils jouissent des plaisirs attachés à la naissance de leurs petits: l'homme en Russie est le seul être qui ne puisse pas en goûter de semblables. Cet avilissement y détruit tous les principes d'humanité, & toute espèce de sentiment. Étant entré, à mon retour de Tobolsk à Saint-Petersbourg, dans une maison pour m'y loger, j'y trouvai un pere enchaîné à un poteau au milieu de sa famille: aux cris qu'il faisoit, & au peu d'égards de ses enfans pour lui, je jugeai qu'il étoit fou; mais point du tout. En Russie ceux qui sont chargés de recruter les Troupes, parcourent les Villages; ils choisissent les hommes propres pour le Service, ainsi que les Bouchers vont par-tout ailleurs dans les étables pour y marquer les moutons. Son fils avoit été désigné pour servir; il s'étoit sauvé sans qu'il s'en aperçût: le pere étoit prisonnier chez lui; ses enfans en étoient les Géoliers, & on attendoit chaque jour son Jugement. J'éprouvai à ce récit, & au tableau que j'avois sous les yeux, un frémissement d'horreur, qui m'obligea d'aller prendre à l'instant un logement ailleurs.

Cette conduite a rendu les Russes cruels & barbares : ce sont des animaux que leurs maîtres croient devoir écraser avec un sceptre de fer, pendant qu'ils sont sous le joug (1).

La Noblesse Russe ayant perpétuellement sous les yeux des Esclaves cruels & méchants, a contracté une dureté qui n'est point dans son caractère : rampante vis-à-vis du Despote, de ses Supérieurs ; & de tous ceux dont elle croit avoir besoin, elle traite avec la plus grande dureté ceux sur lesquels elle peut avoir des droits, ou qui n'ont pas la force de lui résister.

Le Peuple en Russie n'ayant rien à démêler avec le Souverain, il paroîtroit qu'on devroit du-moins trouver le plaisir dans cette classe de la Nation. Par-tout ailleurs les Payfans s'assemblent les jours de Fêtes : les peres réunis au Cabaret, souvent à l'ombre d'un tilleul, se délassent de leurs travaux, en buvant quelques bouteilles de vin ; ils s'entretiennent des moyens d'accroître leurs revenus, quelquefois de politique, pendant qu'un mauvais Joueur de Violon assis sur un tonneau, procure à leurs enfans les plaisirs les plus vifs.

Ces plaisirs sont inconnus en Russie : le Peuple danse quelquefois, principalement certains jours de Carnaval ; mais il est dans ce temps livré à la débauche & à l'ivrognerie : on n'ose pas même se mettre en route, de crainte d'être insulté par cette populace. Les Payfans en Russie sont communément dans leurs poëles les jours de Fêtes, ou ils restent debout devant la porte, sans faire aucun exercice : l'oisiveté est pour eux le plus grand plaisir, après ceux de l'eau-de-vie & des femmes. Si un Payfan Russe possède quelque argent, il va seul au Cabat (Cabaret) ; il le dépense, & s'enivre dans quelques minutes : il ne craint plus qu'on lui enlève sa fortune.

(1) La corruption du Peuple Russe dans l'état actuel, exige qu'on le tienne dans une dure servitude pendant qu'il est Esclave ; mais l'homme qui s'échappe conçoit aisément qu'on pourroit, en prenant des précautions, le ramener à la liberté, sans avoir à craindre les inconvéniens qui se présentent d'abord. Esclave, il sera toujours corrompu.

Les jeunes Payfannes s'amuseut quelquefois dans les beaux jours à sauter par le moyen d'une planche posée en équilibre sur une poutre couchée par terre : elles se placent debout sur l'extrémité de la planche, & s'élevent tout à tour à cinq à six pieds de hauteur, avec la plus grande adresse. On ne voit jamais d'hommes à ces exercices, & en général ils sont rarement avec les femmes hors de leurs chaudières.



DES ANIMAUX
DOMESTIQUES ET SAUVAGES,

Des Oifeaux, des Poiffons & des Insectes.

TOUTE la Nation se nourrit très mal en Russie, sur-tout depuis Moscou jusqu'à Tobolsk, ainsi qu'on l'a vu dans le détail que j'en ai fait. On trouve cependant en abondance sur cette route, tout ce qui est nécessaire à la vie, excepté du pain & du vin. Les rivieres abondent en poisson, & les campagnes en gibier de toute espee. Le Payfan mange rarement de la viande de boucherie, & encore moins de gibier : il paroît assez indifférent sur ces mets. Sa principale nourriture est le poisson, parce qu'il peut s'en procurer beaucoup, avec la plus grande facilité. Le poisson est si commun, sur-tout en Sibérie, qu'au-lieu d'en acheter aux Pêcheurs, on fait souvent marché avec eux pour un ou plusieurs coups de filet, au risque des événements. On est toujours sûr d'avoir pour neuf ou dix sous assez de poisson pour nourrir toute une famille pendant plusieurs jours. On se procure aisément du gibier à vil prix ; mais les Russes l'accroissent mal, & avec la plus grande malpropreté. Bien des personnes vivent ailleurs pour les plaisirs de la table ; un Etranger ne prend de nourriture en Russie que pour vivre.

La Perdrix est très commune à Tobolsk & dans toute la Russie, ainsi que le Coq de bruyere, la Gelinote & la Caille ; mais tous ces Oifeaux ont un goût de marais très désagréable. On trouve de même dans les environs de Tobolsk & dans toute la Sibérie septentrionale, des bandes innombrables d'Oifeaux aquatiques ; mais la plupart, ainsi que les Oifeaux de Proie, sont connus dans le reste de l'Europe.

Tab. I. N. 18.



PLONGEON A GORGE ROUGE.

J'ai rapporté des environs de Tobolsk les Oiseaux suivants :

Le Paon de Mer.	Le petit Morillon.
L'Hultrier ou la Pie de Mer.	La grande Sarcelle & la petite.
Le Vanneau Suisse.	Le Canard sauvage ordinaire.
Le Vanneau gris.	La grande Mouette cendrée.
La Barge brune.	Le Goiland.
La grande Barge grise.	Le grand Courlis.
Le Canard siffleur.	La Macreuse.
Le Canard à longue queue.	Le Plongeon.

Tous ces Oiseaux ayant paru dans différents Ouvrages, je n'ai fait graver que les deux derniers, parce qu'ils diffèrent à quelques égards, de ceux dont M. Brisson a donné la description dans son Ornithologie. (1)

Le Plongeon de Sibérie (n°. IX) paroît être celui que M. Brisson a décrit sous le nom de Plongeon à gorge rouge (Tom. VI, pag. 111) (n°. III). La description que j'en donne ici est la même que celle de cet Académicien. Je renvoie à des Notes les différences que j'y ai observées.

J'ai rangé le second Oiseau (n°. X) dans la classe des Macreuses. Ignore si cette espèce de Macreuse a été gravée : elle a cependant quelque rapport avec celle dont M. Brisson a donné la description (Tom. VI, pag. 420, n°. 28). On pourra s'en assurer, en comparant ma description à celle de cet Auteur. Je me suis rapproché de la sienne dans tous les cas où les rapports de ces deux Oiseaux me l'ont permis, afin de les faire mieux connoître.

(1) On trouve aussi quelques-uns de ces Oiseaux dans l'Ornithologie de M. Salerne ; imprimée en 1766, & qui se vend chez Debauc pere, Libraire.

Le Plongeon à gorge rouge (n°. IX).

Il est un peu plus gros que le Canard domestique : sa longueur depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, est d'un pied onze pouces six lignes, & jusqu'à celui des angles, de deux pieds trois pouces sept lignes : son bec depuis sa pointe jusqu'aux coins de la bou-

On voit encore dans les environs de Tobolsk des Pélicans, des Cignes, & quelques Grebes. Les Paons de Mer varient à l'infini; on en trouve à peine deux qui se ressemblent.

Les Rivieres & les Lacs de Sibérie, ainsi que ceux de Russie, contiennent presque tous les Poissons qu'on trouve en Europe, les Truites, les Brochets, les Tanches, les Brèmes, les Carpes; mais les Anguilles, les Ecrevisses, les Saumons ordinaires, & les Eperlans, y sont très rares. On y trouve toutes les especes d'Esturgeons. Le Poisson blanc est le plus commun de tous.

Les Rivieres de Sibérie abondent en beaucoup d'autres Poissons inconnus en Europe. Le Sterlet est de ce nombre, (n°. XI). Ce Poisson a un si grand rapport avec l'Esturgeon, qu'on ne peut, pour ainsi dire, y observer aucune différence, sinon qu'il est beaucoup plus petit & beaucoup plus délicat (1). Il est si gras qu'on n'a pas besoin d'huile pour le faire frire. Sa graisse est jaune; on en fait des provisions pour s'en servir dans la Cuisine. On ramasse avec soin ses œufs, ainsi que ceux de l'Esturgeon; on les fait un peu cuire dans l'huile, avec

(1) Il a été dessinée sur l'Original que j'ai rapporté.

che, a deux pouces dix lignes de long; sa queue un pouce dix lignes; son pied deux pouces huit lignes; celui du milieu des trois doigts antérieurs joint avec l'ongle, a trois pouces une ligne, l'exterieur trois pouces trois lignes, l'intérieur deux pouces huit lignes; & celui de derrière huit lignes seulement. Il a trois pieds huit lignes de vol; & ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, ne s'étendent guères au-delà de l'origine de la queue: le sommet de la tête est couvert de petites plumes brunes dans leur milieu, & cendrées sur leurs bords: tout le reste de la tête, la gorge & les côtés du cou, jusque vers les deux tiers de sa longueur, sont cendrés: l'occiput & le dessus du cou, ainsi que ses côtés dans sa partie la plus voisine du corps, sont couverts de petites plumes brunes bordées de blanc des deux côtés; ce qui lui fait paroître variées de taches longitudinales, les unes brunes, les autres blanches: cependant les plumes du cou qui approchent le plus du dos, au lieu d'être bordées de blanc, sont marquées seulement sur leurs bords, de petites taches de cette couleur: le dos, le croupion & les couvertures du dessus de la queue, sont d'un brun brillant; les plumes scapulaires sont de la même couleur, quelques-unes étant marquées de quelques petites taches blanches. Sur la partie inférieure du cou, est une tache d'un très beau

From L. S. K.



MACREUSE

Chouette de Rivage. M.



Fig. 207. H. I.

du sel & quelques épices du Pays. Ces œufs ainsi préparés, sont connus sous le nom de *Caviar*. On l'enferme dans des pots comme de la moutarde. Ce mets est aussi recherché que le Sterlet.

Ce Poisson & l'Esturgeon sont très communs à Tobolsk, & par conséquent le caviar ; mais ce dernier mets & le Sterlet se vendent très cher dans le reste de la Russie. A Tobolsk un Sterlet de deux pieds de long ne se vend quelquefois qu'une douzaine de sous. Tous les autres Poissons y sont à très bon marché, & en général dans toute la Russie.

Les animaux domestiques qu'on élève à Tobolsk & sur la route, jusqu'à Saint-Petersbourg, sont les Bœufs, les Chevaux, quelques Moutons, des Chiens, des Poules, des Oies, & des Canards en quantité.

L'espèce de Bœufs (1) est très petite, ainsi que celle des Chevaux ; mais ces derniers animaux courent avec une grande vitesse, & ils sont presque infatigables : on leur fait faire des postes de vingt lieues avec la plus grande facilité, sans qu'ils en soient incommodés.

(1) Les Bœufs de l'Ukraine sont au contraire très gros.

maison (*), longue de quatre pouces, & large dans sa partie inférieure d'environ dix-huit lignes : elle a la figure d'un triangle isocèle, dont le sommet est tourné vers la gorge. Au dessous de cette tache, la partie inférieure du cou est couverte de plumes brunes dans leur milieu, & bordées de blanc dans toute leur circonférence. La poitrine, le ventre & les jambes sont d'un très beau blanc ; les ailes sont couvertes de plumes brunes, dont la plupart sont bordées de blanc ; les couvertures du dessous de la queue sont pareillement brunes, & presque toutes bordées de blanc par le bout ; celles du dessous des ailes sont blanches ; quelques unes des plus grandes ont cependant un peu de cendré sur leur bord extérieur ; les petites couvertures du dessus des ailes, & les grandes les plus éloignées du corps, sont d'un brun brillant ; les moyennes & les grandes les plus proches du corps, sont de la même couleur, & marquées sur leurs bords de quelques petites taches blanches : l'aille

(*) Dans le Flamméon que j'ai rapporté, cette tache est d'un très beau maison ; mais la longueur n'est que de deux pouces six lignes ; sa largeur dans sa partie inférieure est de quatre lignes, & dans sa partie supérieure de huit lignes. Au dessus de cette tache, la partie inférieure du cou est couverte de petites plumes brunes dans leur milieu, & bordées de blanc dans toute leur circonférence ; la poitrine, le ventre & les jambes, sont d'un très beau blanc lisse, semblable à celui des Oies.

On ne trouve presque plus de Beufs ni de Chevaux au-delà de Tobolsk; on ne voyage qu'avec des Chiens qu'on attelle aux Traîneaux.

Les animaux sauvages sont les Ours noirs & les blancs: les premiers sont très communs; les derniers habitent les bords de la Mer Glaciale. On trouve dans toutes les forêts des Loups ordinaires, & des Loups Cerviers, des Sangliers, & des Elans, une espèce de Cerf qui a beaucoup de rapport au Daim, des Remards, qui, quoique de la même espèce, sont cependant très différents par la couleur de leur poil: les uns sont parfaitement blancs; d'autres roux tirant sur le rouge. On en voit de gris, avec une raie noire sur le dos: ceux-ci sont très estimés. Les plus rares & les plus beaux sont parfaitement noirs. La peau d'un de ces derniers animaux se vend quelquefois jusqu'à trois & quatre cents roubles, ou deux mille livres argent de

est composée de treize plumes d'un beau foncé & presque noirâtre, mais qui font d'une couleur beaucoup plus claire à leur origine du côté intérieur seulement: les deux plus proches du corps sont de plus marquées de quelques petites taches blanches placées sur leurs bords vers leurs extrémités: la première des plumes de l'aile est fort courte; la seconde est la plus longue de toutes: la queue est composée de vingt plumes brunes; celles du milieu sont un peu plus longues que les latérales, qui vont toujours en diminuant de longueur par degrés, jusqu'à la plus extérieure de chaque côté, qui est la plus courte; ce qui rend le bout de la queue arrondi: le bec est noir; les pieds, les doigts, ainsi que leurs membranes & les ongles, sont noirs: cependant le côté intérieur des pieds & des doigts tire un peu sur le rougeâtre. On trouve ce Pongoon dans les Mers du Nord, & il fait son nid sur de petites élévations qui se trouvent dans les Rivières. Il ne pond que deux œufs. *Du Cabinet de M. de Riasson.*

La Macreuse (n^o. IX).

Elle est un peu plus grosse que le Canard domestique; sa longueur depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, est d'un pied huit pouces trois lignes; son bec, depuis son bout jusqu'au coin de la bouche, a deux pouces trois lignes de long; sa queue trois pouces trois lignes; son pied deux pouces; le doigt extérieur, joint avec l'ongle, trois pouces; celui du milieu deux pouces onze lignes; le doigt intérieur deux pouces deux lignes, & celui du derrière dix lignes. Ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent jusque vers le milieu de la queue; leur longueur depuis le poignet est de dix pouces; la tête, la gorge,

France. On les trouve communément vers la partie orientale de la Sibérie, en allant de Tobolsk à Kamchatka. Les Hermines, les Martres zibelines sont plus communes dans ces mêmes endroits: les belles martes zibelines sont très chères; une doublure pour homme se vend cinq à six mille livres, & quelquefois vingt (1). On estime beaucoup en France les queues de Martres, en Sibérie c'est la partie de la peau de l'animal dont on fait le moins de cas, parce que son poil est trop dur: les belles Martres ont même rarement de belles queues; elles sont parfaitement noires, ou n'ont que quelques poils gris: la partie du dos est toujours la plus recherchée; aussi les Marchands qui veulent avoir de belles fourures, découpent toutes ces peaux, & couvent de les ensemble, pour les assortir. C'est-là cette espèce de fourure qui coûte si cher. Outre que les peaux des Zibelines sont mieux fournies que celles des Martres des autres

(1) Je n'ai jamais vu en Russie de fourures de ce prix.

Le cou & la poitrine, sont d'un noir très foncé d'un côté; le dos, le crapon, les couvertures du dessus de la queue sont de la même couleur, mais moins foncés & moins brillants; les côtés & le ventre sont noirs; les petites couvertures du dessous des ailes sont de la même couleur; les grandes sont cendrées; les petites du dessous des ailes, ainsi que les grandes, sont de même noir que le dos: les plumes des ailes sont de la couleur du dos, du côté extérieur; celles qui sont proche du corps sont noires du côté intérieur, & celles qui en sont les plus éloignées sont cendrées: les plumes des ailes diminuent de longueur à mesure qu'elles sont plus près du corps. On observe au dessous du foncé de l'aile une bande blanche transversale, composée de douze plumes qui partent du coude; les ailes étant pliées, la partie de cette bande blanche qui reste à découvert, est de trois pouces, & sa largeur d'environ huit à neuf lignes. Ces plumes blanches servent de couvertures aux grandes. Le bec forme une petite éminence noire où sont les narines; sa longueur depuis le bout jusqu'aux plumes, est d'un pouce six lignes à la partie supérieure, & de onze lignes jusqu'à l'endroit où commence l'éminence (*); la largeur du bec est d'un pouce, & couleur de soufre; deux traits noirs partent des deux côtés des narines; ils vont jointe, en s'écartant, une pièce ronde qui se courbe sur le bec inférieur: le bec est dentelé, ainsi que celui des Canards ordinaires. On trouve cette Macreuse dans les marais des environs de Tobolsk en Sibérie. *Du Cabinet de Madame la Marquise d'Alligné.*

(*) Cette éminence n'a aucun rapport avec le spectacle qu'on observe dans la Macreuse d'Europe par M. Buffon.

Pays, elles ont le poil plus long, plus fin, & les fourures qu'on en fait font beaucoup plus légères.

On trouve en Sibérie le Goulu dans le canton d'Ilimsk, des Loutres, des Castors, des Isâcis, des Rennes, le Sayga, espèce de Chevre sauvage : celle-ci, ainsi que les Loutres & les Castors, habitent principalement le midi de la Sibérie, vers les sources de l'Irtysz, de la Jenisseï, & de Lobi. Ces derniers animaux & les Rennes sont plus communs au Kamchatka. On ne les trouve dans le reste de la Sibérie que vers sa partie orientale.

Ces Peuples se réunissent par bandes pour aller à la chasse de ces animaux : ils y vont à la fin de l'hiver, depuis le mois de Mars jusqu'à la fin d'Avril, & ils emportent des provisions pour plusieurs jours. On m'a assuré qu'ils y alloient quelquefois en raquette, ainsi que je l'ai rapporté, page 62 ; mais je n'ai point vu cet usage pratiqué en Sibérie, & il ne me paroît point le plus suivi. Ils prennent les petits animaux avec des lacets, des filets, & les gros avec des trapes.

Ils se vêtissent avec les fourures les plus communes, principalement avec des peaux de Mouton : ils vendent les autres pour payer les Impôts & leur Seigneur.

Les Pelletteries d'Ienisseïk sont plus estimées que celles de Lobi & de la Lena. Je me borne à rapporter ici le nom de tous ces animaux, parce qu'ils sont parfaitement décrits dans l'Histoire Naturelle du Cabinet du Roi, par M^{rs} de Buffon & Daubenton.

Les Perdrix & les Lievres sont blancs pendant l'hiver, & les Écureuils gris. Ces animaux reprennent leur couleur ordinaire pendant l'été ; les Perdrix, pendant qu'elles muent, & les Quadrupèdes en changeant de poil. Quoique quelques autres Pays offrent le même phénomène, j'en fus si frappé en Russie, que je me proposai d'examiner s'il avoit sa source dans le climat ou dans l'espèce de ces animaux. Je ne reconnus à l'extérieur aucune différence entre les Liè-

vres de Russie & ceux de France, sinon que la peau des premiers est plus garnie. Ils ont encore au dessous des pattes un espèce de duvet semblable à celui des Cignes ; au-lieu que le dessous des pattes est sans poil dans les Lievres de nos climats tempérés.

Si la blancheur de ces animaux en Russie étoit l'effet de la rigueur du froid, ils ne devroient pas blanchir en les nourrissant pendant l'hiver dans un poêle. J'élevai à Tobolsk un Lievre pendant l'été, dans le dessein de l'emporter avec moi, pour faire cette expérience : elle ne me réussit pas, mon Lievre étant mort avant mon départ de Tobolsk ; mais ayant passé par Moscou à mon retour de Sibérie, j'eus l'honneur d'y voir Mesdemoiselles Kamenski : la cadette avoit un Écureuil privé ; il étoit déjà gris à la fin d'Octobre, quoiqu'il eût toujours été dans un poêle très chaud. Je ne crois pas ce fait suffisant pour décider la question ; mais il doit jeter de grands doutes sur l'opinion de ceux qui croient que la blancheur des Lievres & des Perdrix est un effet de la rigueur du froid que ces animaux éprouvent en Russie. Il paroît qu'ils sont d'une espèce différente de ceux de nos climats.

On connoît très peu les Insectes de la Sibérie & de la Russie. Malgré les soins que je me suis donnés pour être instruit sur cet objet, je ne suis guères en état d'augmenter à cet égard les connoissances des Naturalistes.

La multitude d'objets que j'embrassois dans mon voyage, ne me permettoit pas, étant seul, d'aller ramasser moi-même des Insectes ; parce que je ne pouvois rester assez long-temps dans ce Pays. Je m'étois flatté de trouver du secours dans les endroits où je séjournais, en promettant une récompense à tous ceux qui m'en apporteroient. On ne m'en a jamais apporté un seul. Je puis cependant établir en général, que la plupart des Insectes de la Russie sont de l'espèce de ceux qui se forment dans les marais & les étangs ; ils patoisent communément en Sibérie au mois de Juillet.

Les Cousins sont en si grande quantité, principalement à Tobolsk, qu'ils défolent les Habitans jusque dans leurs appartemens. Ignorant cet inconvénient, je ne pris d'abord aucune précaution pour me garantir de ces Mouches; aussi la démangeaison que leurs piquûres m'occasionnerent, ne me laissoit jouir d'aucun repos : mes jambes, mon visage & mes mains enlèrent si considérablement, que je fus obligé de garder le lit pendant quelques jours. Je ne sortois plus par la suite qu'avec des bottes, le visage couvert d'un voile, & avec des gants aux mains, ainsi que le pratiquoient les Habitans du Pays. Les Sentinelles prenoient les mêmes précautions. J'en ai vu qui se couvroient le visage avec du goudron. Étant obligé de l'avoir découvert pour faire mes Observations Astronomiques, je faisois faire du feu autour de mon Observatoire avec des mottes de terre, afin d'exciter une grande fumée : elle éloignoit ces Insectes, & je faisois éteindre le feu au temps de mon Observation.

Les Cousins ne sont pas les seuls Insectes qui incommoient les Habitans de Tobolsk : l'air est rempli de Moucherons ; ils forment des tourbillons toujours en mouvement : on en est assailli à chaque instant ; mais ils sont plus incommodes que dangereux.

Des nuées de Sauterelles & de Demeioilles paroissent de temps en temps dans ces contrées. On m'a assuré qu'en 1749, 1750 & 1751, les Sauterelles étoient en si grande quantité en Ukraine, qu'elles y rongerent tout le grain dans les environs de Bielgorod : toutes les herbes & les feuilles des arbres éprouverent le même sort ; & il parut à Tobolsk le 2 Juillet 1761, une si grande quantité de Demeioilles, que le bourdonnement qu'elles excitoient m'engagea de sortir de mon appartement, pour m'assurer de la cause de ce bruit. Il résulte des observations que je fis, que ces Insectes formoient une colonne dont la largeur s'étendoit depuis la riviere Irtyss jusqu'à mon Observatoire ; elle étoit par conséquent de cinq cents toises environ ;

la hauteur de cette colonne n'étoit que de cinq toises. Elle commença à paroître à huit heures du matin, & son passage dura jusqu'à une heure du soir : elle suivoit les bords de la riviere, du Nord au Sud. Ces Insectes voloient avec une vitesse inconcevable. Pour m'en former une idée, je fixai un tourbillon de ces Mouches, tenant une montre à secondes à la main ; & courant avec toute la vitesse dont j'étois capable, je tâchois de le suivre : au bout de neuf à dix secondes, ce tourbillon commençoit à me devancer. Je mesurai ensuite l'espace que j'avois parcouru ; je le trouvai de dix-neuf à vingt toises : je m'assurai par plusieurs épreuves répétées, que cette colonne d'Insectes parcouroit vingt toises en neuf secondes, & par conséquent quatre-vingt mille toises par heure, ou trois lieues & demie ; ainsi puisque le passage de cette colonne avoit été de cinq heures, l'espace qu'elle occupoit devoit être au-moins de dix-sept lieues, suivant sa longueur : j'ai fait voir qu'elle avoit cinq cents toises en largeur, & cinq en hauteur. Quelle multitude d'Insectes ne devoit-elle pas contenir ! Ils paroissoient de loin sous la forme d'une nuée qui rasait la terre : on n'osoit d'abord en approcher ; & quand on y avoit pénétré, on étoit assailli à chaque instant par la multitude de ces Mouches. Elles étoient parfaitement semblables à celles que l'on connoit en France.

On a vu par tout ce qui a été dit, qu'on trouve dans la Sibérie du Gibier, du Poison, & que la Viande de Boucherie est commune dans quelques endroits ; mais que le grain croit difficilement dans cette Province. On est obligé d'en faire venir des parties de la Russie situées en Europe : le monopole le rend cher en Sibérie, à cause des friponneries qu'on y exerce, malgré la vigilance des Gouverneurs ; aussi le Peuple mange-t-il rarement du pain.

Les Russes ne savent pas même en général faire le pain : ils ne séparent point en Sibérie le son de la farine ; leur pain n'est ni levé ni cuit : si l'on en jette un morceau contre le mur, il y reste collé

comme du plâtre ; il est aigre, & d'une couleur noire. On ne mangeoit point d'autre pain à Tobolsk tout le temps que j'y suis resté ; excepté chez l'Archevêque. Ce pain est si mauvais, que ceux qui m'accompagnoient ne se décidèrent à en manger, qu'après avoir consommé le biscuit que j'avois apporté de Saint-Petersbourg, & que je conservois pour mon retour.

L'Archevêque fait bluter la farine ; il en fait faire de petits pains de deux ou trois pouces de diametre. Ce Prélat avoit quelquefois la bonté de m'en envoyer une douzaine : c'étoit un très grand présent : il en envoyoit aussi au Gouverneur les jours de gala : on les découpoit en petites tranches, & on en donnoit une à chaque convive.

On ne connoît le vin à Tobolsk que par tradition : ceux qui vont de Saint-Petersbourg ou de Moscou en Sibérie, en emportent quelquefois un certain nombre de bouteilles ; mais en général on s'occupe peu dans ces voyages des moyens de se procurer du vin, par la nécessité où l'on est de se pourvoir de toutes les autres choses plus nécessaires à la vie. Les boissons dont on fait usage à Tobolsk sont les mêmes que celles dont j'ai parlé dans plusieurs endroits de cet Ouvrage. Le Peuple boit de la quouas, & les autres Habitants de la bière, de l'hydromel, & des liqueurs faites avec de l'eau-de-vie.

L'eau-de-vie produit un revenu considérable au Souverain : on ne la fait dans toute la Russie qu'avec du grain. Les Particuliers qui ont cette entreprise vendent à la Couronne le tonneau d'eau-de-vie (1) trente Roubles, ou cent cinquante livres de France, & la Couronne le revend au Public quatre-vingt dix Roubles, ou quatre cents cinquante livres de France. Il est défendu à tous les Russes, sous les peines les plus rigoureuses, de faire de l'eau-de-vie. La Noblesse a seulement la permission de s'en procurer pour son usage.

(1) Le tonneau contient quatre cents quatre-vingts bouteilles de France, & l'on n'a assuré que vingt-cinq de ces bouteilles débitées en produisent deux environ d'esprit de vin.

DU PROGRÈS
DES SCIENCES ET DES ARTS
EN RUSSIE;

Du génie de la Nation, &c de l'éducation.

EN 1689 Pierre I^{er} gouverne la Russie : il conçoit le projet d'éclairer sa Nation livrée à l'ignorance depuis plus de sept cents ans. Il voyage en Europe pour s'instruire des Sciences, des Arts, & de tout ce qui peut concourir à remplir ses vues. Dans ses voyages, rien ne lui échappe ; il voit les Savants ; il va chercher l'Artiste dans son Atelier ; il approfondit l'Art, juge l'Artiste, & l'engage à son service lorsqu'il est supérieur. Tous les Souverains s'empres- sent de seconder les vues de ce grand Homme : des Colonies de Savants & d'Artistes de tous les genres, partent pour la Russie de toutes les parties de l'Europe. Pierre I^{er} de retour dans ses Etats, fait élever des Asyles consacrés aux Sciences & aux Arts. Tous les Éta- blissements formés en Europe dans la succession des temps, paroîs- sent en même-temps en Russie : la Noblesse abandonne ses barbes dégoûtantes & ses anciens habits ; les femmes, auparavant enfer- mées dans leurs maisons, paroissent dans les Assemblées, incon- nues en Russie jusqu'à cette époque, Sa Cour devient brillante. Pierre I^{er} semble avoir créé une nouvelle Nation : mais il n'a fait aucun changement dans la constitution du Gouvernement ; la Na- tion est toujours dans l'esclavage, & il en resserre les liens. Il force toute la Noblesse à servir ; personne ne peut en être exempt. On choisit dans le Peuple une troupe de jeunes Esclaves : ils sont distri- bués dans les Académies & les Ecoles : on destine les uns aux Let-

res ; les autres aux Sciences & aux Arts, sans consulter leur talent ni leur disposition. Pierre parcourt les Académies & les Ateliers : il prend souvent le rabot & le ciseau ; mais il ôte le pinceau des mains du jeune Artiste qui peint Armide entre les bras d'Arnaud, pour lui faire donner les batogues (1).

Les successeurs de Pierre I^{er} suivent le même plan : l'Académie des Sciences acquiert cependant de la célébrité ; les Bernoulli, les Delisle, les Herman, les Euler, y soutiennent la réputation qu'ils ont acquise ailleurs : les Arts y paroissent avec quelque éclat ; mais la réputation de l'Académie & les Arts disparaissent à mesure que la Parque moissonne les grands Hommes qui y ont été appelés, ou qu'ils abandonnent la Russie. Les Souverains ne cessent de procurer à leurs Sujets des Maîtres habiles, d'exciter & de favoriser les talents ; néanmoins après plus de soixante ans, pourra-t-on nommer un seul Russe qui soit à citer dans l'Histoire des Sciences ou des Arts ?

Les gens de mérite attirés en Russie de chez l'Etranger, découragés pour la plupart, n'y travaillent plus avec le même zèle qu'ils faisoient dans leur Patrie. L'Académie de Saint-Pétersbourg possédoit en 1761 plusieurs Etrangers du premier mérite, parmi lesquels on peut citer M^{rs} Epinus, Leman, Braun, Muler, ci-devant Secrétaire de l'Académie, & actuellement Directeur d'une école à Moscou (2), Tauber, Stelin. Feu M. Lomanosow, Russe, annonçoit du génie ; il seroit devenu par-tout ailleurs un Académicien distingué. M. Rumowski, trop jeune encore pour s'être fait une réputation, est né avec des talents, & avec un zèle qui n'est pas commun parmi les Russes.

Malgré cette Colonie de Savants, on diroit que le génie de la plupart est comme éteint, dès qu'ils sont transportés en

(1) Voyez les Suppliques, page 226.

(2) J'ai appelé ce changement à mon retour en France.

Russie ; & le nom des gens de mérite que la Russie possède, semble destiné à faire le principal éclat de leurs Académies & de leurs Ecoles. Ceux qui ne lisent pas les Annales des Sciences, & de leurs irrécusables de ce que j'avance, peuvent consulter des milliers de Voyageurs qui ont séjourné à Saint-Pétersbourg & à Moscou.

Cet état des Sciences & des Arts en Russie suppose un vice dont il faut chercher la source dans le défaut de génie de la Nation, ou dans le Gouvernement & le climat. Un Philosophe (1), dont le nom sera en vénération à la postérité la plus reculée, en examinant la différence des hommes par rapport aux climats, nous représente les Peuples du Nord avec des organes grossiers, ainsi que les fluides qui les animent, plus propres à produire de grands corps vigoureux que des hommes de génie ; mais le même Philosophe nous fait envisager ces mêmes Peuples comme très courageux, simples, confians, sans soupçons, sans politique & sans ruse, ayant peu de vices, & assez de vertus, beaucoup de sincérité, de franchise, & peu de sensibilité pour le physique de l'amour. Voyageant en Russie, j'ai reconnu par-tout un Peuple très différent de celui que je comptois trouver, d'après les idées de ce celebre Philosophe (2). Il est vrai que dans cette assertion il a considéré les Peuples du Nord indépendamment du Gouvernement ; & celui de Russie a tellement dénaturé l'homme, en subjuguant jusqu'à ses facultés les plus indépendantes du Souverain, qu'il est même très difficile d'apprécier le caractère distinctif de la Nation ; & c'est pour cette raison que je me suis borné jusqu'ici à rapporter des faits.

D'autres Philosophes ont cru voir dans l'éducation & dans la constitution des différens Gouvernemens, les seuls principes des différences qu'on observe dans les divers Nations par rapport au

(1) Montesquieu, Livre 24, Chapitre 2, combien les hommes sont différens dans les divers climats.

(2) Articles de la Religion, du Gouvernement, des Mœurs, &c. &c.

géné, aux talens; aux passions; & alors le Gouvernement despote auroit tout fait en Russie. J'ai fait dans ce Pays quelques observations qui m'ont paru propres à répandre du jour sur cette matiere. L'application qu'on en peut faire exige que je rappelle ici quelques vérités & quelques opinions déjà connues (1).

L'homme, ainsi que les animaux & les plantes, est un composé de solides, de liqueurs & de fluides; les fibres, les vaisseaux & les filieres forment les premiers solides, & les autres leur doivent leur origine. Dans l'homme les liqueurs sont le chyle, le sang, & celles qui sont formées de cette dernière liqueur, ou qui proviennent de sa destruction. Ces différentes substances constituent la machine animale de l'homme; mais elle suppose un premier moteur qui la mette en jeu, & lui donne la vie. Tous les Physiciens & les Anatomistes placent ce premier moteur dans le feu élémentaire; quelques-uns le nomment esprit universel, acide vitriolique, le phlogistique, la matiere électrique, &c. C'est ce premier fluide qui donne la vie à tout l'Univers; mais il est si subtil, qu'il n'agit sur nos organes que par l'air & les autres fluides secondaires qui forment notre atmosphere, & qui ont quelque affinité avec lui.

Le fluide de l'Univers, ou cet esprit universel, est donc la cause immédiate du mouvement des liqueurs & des fluides de notre organisation, & ces liquides produisent dans l'homme les ressorts & les vibrations des vaisseaux, des nerfs, & le jeu de toute la machine animale.

Nous respirons le fluide de l'Univers avec l'air, & il se trouve combiné avec les aliments que nous prenons, dans le rapport d'affinité qu'il a avec ces matieres, ou plutôt avec l'air qu'elles contiennent. Les organes & les fluides de la digestion sont un extrait de

(1) J'ai puissi presque en entier ces vérités & ces opinions dans les Œuvres Physiologiques de M. Lecat, Tome I. Je cite ici ce favant Physicien une fois pour toutes.

ces aliments, & produisent le chyle, où ce fluide universel se trouve modifié de nouveau. Le chyle est la première liqueur, & la source de toutes les autres; ces dernières doivent conserver par conséquent une partie des qualités de la première. Le chyle passant dans les organes de la circulation, se métamorphose en sang. Ce liquide, parvenu à son degré de perfection dans les poulmons, le cœur le pousse par l'aorte à toutes les parties de la machine, & principalement droit au cerveau, où il passe par des filtres des plus déliés, dépouillé de son alliage le plus grossier, qu'il laisse dans le sang; & c'est l'assemblage pur de cette substance précieuse qui forme le fluide animal ou le suc nerveux; il est le résultat de tous les aliments transformés en chyle, en sang, modifié par l'esprit universel, & combiné avec lui. Ce fluide, que j'appellerai dans la suite suc nerveux; & que M. le Cat appelle fluide animal, est le principal organe du sentiment & des facultés de l'ame: il existe chez les animaux ainsi que chez les hommes, & peut-être dans les plantes avec lesquelles notre formation & notre accroissement ont tant de rapport.

Ce suc nerveux fait une espece de lac dans le cerveau; la moëlle épiniere en est le principal fleuve, & les nerfs autant de rivieres ou de ruisseaux qui arrosent & vivifient toutes les parties de l'animal. Les nerfs étant des vaisseaux, leur structure est telle, que les parois de ces canaux sont faits d'autres vaisseaux beaucoup plus petits; ils aboutissent d'une part au cerveau, & de l'autre à la peau, où ils s'épanouissent & forment des houppes nerveuses: le suc nerveux; après avoir été filtré dans la substance du cerveau, les fibres de ce viscere le charient, & le versent immédiatement dans les nerfs: la partie la plus grossiere versée dans la cavité du nerf, devient le principe du mouvement, & la partie la plus épurée de ce suc nerveux coule dans les petits tuyaux des parois des nerfs; elle y forme une continuité, malgré les nœuds dont les nerfs sont parsemés, & devient l'organe du sentiment. Ce suc nerveux, aussi subtil que la

lumiere, tranfmet au cerveau dans un inftant, toutes les impreffions dont il eft affecté. Ce fyftême des nerfs & du fuc nerveux, établit le fyftême de nos fenfations, de nos idées, de l'efprit, du génie, & de toutes les facultés de l'ame penfante.

On a vu par la formation du fuc nerveux, qu'il eft le réfultat de nos aliments combinés avec le fluide univerfel : il doit donc avoir certains rapports avec nos aliments, & pour ainfi dire, au terroir, ainfi que le fluide qui anime les plantes.

L'efprit univerfel, quoique par-tout le même, n'agit fur nos organes que par le véhicule de l'air, & des autres fluides fecondaires de notre atmofphere. Son activité & fon jeu dépendent donc de ces caufes fecondaires; & ne l'éprouve-t-on pas dans les temps nébuleux & orageux? Certaines perfonnes annoncent même ces événements par les incommodités qu'elles éprouvent, & ceux qui jouiffent de la meilleure fanté font lourds, péfants; toute la machine eft affaiffée, parce que l'action du fluide univerfel étant embarraffée, le jeu des fluides qui alimentent nos folides, & qui conftituent l'économie animale, le font dans le même rapport. Ainfi s'il exiftoit un climat où ces caufes phyfiques feroient conftamment les mêmes, ou dans un rapport à peu-près femblable, il eft conftant que les hommes feroient affectés de la même maniere, & qu'ils auroient rarement du génie.

Mais puifque l'atmofphere a une fi grande influence dans la conftitution de l'homme, & par conféquent dans fes facultés, les effets de l'atmofphere doivent avoir des rapports analogues aux différentes hauteurs du fol que l'homme habite, faifant abstraction des autres caufes locales qui doivent apporter des exceptions à cette loi générale. Cette opinion eft un fyftême reçu par rapport aux végétaux. On décide dans bien des cas la hauteur du terrain, par la connoiffance des plantes qui y croiffent; & connoiffant la hauteur du terrain, on fait les plantes qu'on doit y trouver. Ces faits font dans

le nombre des vérités connues, car on a encore mieux obfervé les plantes que les hommes; peut-être parce que les émigrations & le mélange des Nations n'ayant plus laiffé aux hommes leurs caractères originaux, ils font devenus par cette raifon plus difficiles à faifir, ainfi que l'obferve M. Rouffeau.

L'atmofphere eft compofée de différens fluides, de vapeurs & d'exhalaiſons qui s'élevent de la furface de la terre. Si l'on imagine l'atmofphere divifée par couches, les premières contiendront les parties les plus groffieres; & à mefure qu'on s'élevera, l'air deviendra plus pur, il aura plus de reffort, & le fluide univerfel aura plus d'action dans le même rapport.

D'après ces notions, quoique générales, on eft forcé d'admettre, avec M. de Montesquieu, l'influence des climats fur les Peuples: peut-être ce grand Homme a-t-il trop étendu ſes effets.

On conclut également de ce qui précède, qu'il eft néceffaire d'avoir égard à la hauteur du fol fur lequel vivent les hommes, pour pouvoir comparer leur caractère au climat.

La Ruffie n'eft, pour ainfi dire, qu'une vafte plaine depuis Saint-Pétersbourg jufqu'à Tobolsk: une chaîne de montagnes la traverse du Midi au Nord au foixante-quinzième degré de longitude. On trouve dans différens endroits de cette plaine des endroits élevés ou plateaux, comme à Mofcou, Cacy, & des monticules ou buttes dans d'autres endroits, ainfi que fur la route de Saint-Pétersbourg à Mofcou; mais elles font peu élevées. J'ai nivellé cette plaine de Saint-Pétersbourg à Tobolsk, fur une diftance de près de fept cents lieues, & j'ai traversé & nivellé de la même maniere cette chaîne dans deux endroits différens, éloignés de foixante lieues environ. Ces nivellemens m'ont procuré avec exactitude les hauteurs de toutes les pofitions où j'ai fait des obfervations en route. Ces réfultats, combinés avec la Géographie & les autres connoiffances que j'ai acquifes fur le Pays, m'ont procuré les moyens de

donner la hauteur du sol de la Russie, de Saint-Péter sbourg à Tobolsk, avec une exactitude plus que suffisante pour l'objet que je me propose ici (1).

Je considère le Pays compris entre Saint-Pétersbourg & Tobolsk; comme une vaste plaine de sept cents lieues environ, de l'Ouest à l'Est, & de cinq cents du Sud au Nord: elle a à l'Ouest la Mer Baltique, au Nord la Mer Glaciale, au Sud la Mer Noire & la Mer Caspienne, & l'Irtyz la termine à l'Est. Cette plaine immense est composée de différentes autres plaines qui forment de nouveaux Plans. Je n'en distingue cependant que deux: le plus bas est aux environs de la Mer, & s'étend quelquefois jusqu'à cent & cent cinquante lieues, ainsi que de Saint-Pétersbourg à Jachelbitcha, sur une distance de quatre-vingt-dix lieues de deux mille toises. (Voyez la Coupe XVII). J'ai déterminé la hauteur moyenne de ce Plan de trente-une toises au dessus du niveau de la Mer, & le second de cent cinquante toises. Celui-ci occupe la plus grande partie de cette plaine. J'ai traversé ce Plan sur une distance de plus de quatre cents lieues. On trouve quelquefois d'autres plaines intermédiaires, comme dans les environs de Tobolsk. La hauteur de ces derniers Plans est de quatre-vingts toises environ; mais ils ont peu d'étendue, & se rapprochent des deux autres, en s'abaissant à mesure qu'on avance vers le Nord, & ils s'élevent en allant vers le Midi.

Les monticules & les plateaux se trouvent principalement sur le second Plan, que j'ai déterminé de cent cinquante toises. Ces inégalités sont rares: leur hauteur par rapport au niveau de la Mer, est de deux cents vingt toises, & de soixante-dix environ au dessus du

(1) Je m'en suis proposé de rapporter ici un extrait de ce nivellement; mais cette Note étant très étendue, on trouvera cet extrait à la suite du nivellement. On peut consulter les Cartes (n°. VI, VII, VIII, IX, XI & XXVII), & les Coupes (n°. XVII, XVIII, XIX, XX & XXI).

Plan

Plan sur lequel elles sont placées; leur étendue est souvent de vingt lieues de diamètre, & quelquefois plus. On parvient à leur sommet par une pente douce & presque insensible. Le Pays montagneux comprend la chaîne qui sépare la Russie de la Sibérie. Cette chaîne est la seule qu'on trouve dans cette surface immense de sept cents lieues environ en longueur, & de cinq cents en largeur. Elle est placée de même sur le second Plan, dont la hauteur est de cent cinquante toises au dessus du niveau de la Mer. J'ai déduit d'un grand nombre d'observations, la hauteur moyenne de ces montagnes de deux cents quatre-vingt-dix toises; & par conséquent elles n'ont que cent quarante toises au dessus du Plan sur lequel elles sont placées. Il y en a quelques-unes cependant dans les environs d'Ekatérinbourg & de Solikamskaïa, qui s'élevent jusqu'à trois cents neuf, & quatre cents soixante-onze toises. (Coupe 19 & 21).

On voit par cet exposé, que cette partie de la Russie ne présente en général que des plaines immenses presque de niveau. On n'y trouve point, comme en France, des inégalités; elles ont une grande influence dans les variétés qu'on observe dans le sol des Provinces de France, & dans l'atmosphère que ses Habitants respirent. Ces inégalités forment des Pays montagneux vers la partie méridionale de ce Royaume, & dans les autres des collines & des côtes plus ou moins élevés. Aussi quoique la France n'ait que deux cents quarante lieues environ de l'Ouest à l'Est, & deux cents vingt-cinq du Sud au Nord, ses Provinces, au nombre de trente-huit, offrent presque toutes des productions différentes; & l'on observe dans les Habitants, à travers le caractère général de la Nation, des différences très marquées. Tout le monde connoît ces différences entre les Gascons, les Normands, les Picards & les Bretons, les Champenois, & les Habitants du Berry: elles sont les sources des sobriquets qu'on leur a donnés.

La Russie au contraire est presque de niveau; on trouve aussi

Tome I.

E c

les mêmes productions végétales depuis Saint-Pétersbourg jusqu'à Tobolsk, sur une distance de près de sept cents lieues, quelque peu de bled, du chanvre ; & des portes de Saint-Pétersbourg jusqu'à celles de Tobolsk (1), on ne trouve que des pins, des sapins, & quelques espèces de bois blanc. Cette uniformité frappante s'étend sur les animaux & les hommes : les Rivieres contiennent les mêmes Poissons, excepté le Sterlet, qui devient plus rare à mesure qu'on approche de Saint-Pétersbourg. On trouve dans les bois les mêmes animaux. Le terrain des environs de Tobolsk étant plus marécageux qu'ailleurs, les Oiseaux aquatiques y sont plus nombreux ; quelques-uns différent à la vérité de ceux qu'on trouve dans le reste de la Russie. Des arbres fruitiers croissent dans les environs de Moscou ; mais ces petites exceptions n'infirmont point la loi générale ; elle subsiste dans toute son étendue.

Quant aux hommes, celui qui a parcouru une Province de cette contrée connoît tous les Russes ; ils ont la même taille, des passions semblables, la même tournure d'esprit, les mêmes mœurs. On n'observe point la plus petite différence dans leurs plaisirs, dans leurs exercices, dans leur méthode pour cultiver la terre, dans leur habillement. Cette uniformité s'étend jusqu'aux maisons qu'ils habitent. J'excepte cependant, à quelques égards, de cette observation générale, les Wotziaks, les Scheremiches, les Schuwasschi, & les Tartares : ces Peuples, qui se font fixés dans de petits cantons de la Russie, vers les limites occidentales de la Sibérie, ont conservé leur habillement, quelques-uns leur Religion, & une partie de leurs mœurs ; mais dans tout ce qui dépend du climat, les causes physiques sont si puissantes, qu'elles ont rangé tous ces Peuples dans la classe des Russes (2).

J'ai observé dans les Pays élevés quelques différences entre les

(1) En passant par Solikamskaïa.

(2) Les Wotziaks sont cependant d'une petite taille : on en passera ailleurs.

Peuples qui les habitent & ceux des plaines. J'en ai même rapporté quelques-uns dans le détail de mon voyage, ignorant alors l'usage que j'en ferois ici. J'ai reconnu dans le Pays élevé plus de vivacité & de gaieté que dans le Pays bas, particulièrement à Makhneva (page 71). J'ai fait la même observation à Ekaterinbourg, dont je parlerai par la suite, & ces différences y sont encore plus marquées ; elles deviennent considérables, si l'on compare les Habitants de Moscou à ceux de Saint-Pétersbourg ; mais dans ces deux dernières Villes le Gouvernement y contribue beaucoup, ainsi que je l'ai observé (page 193). Cependant ces différences entre les Habitants des Pays élevés & ceux de la plaine, n'y sont pas aussi décidées que dans les autres parties de l'Europe.

Dans les plaines immenses de la Russie, les rivieres ont peu de pente ; les eaux de pluie, & celles qui proviennent de la fonte des neiges, ont peu d'écoulement. Ces eaux rendent en général ce Pays très aquatique : la surface de la terre, couverte presque par-tout de bois, concourt encore à rendre l'atmosphère plus humide ; & l'été est toujours trop court, pour que le Soleil puisse dessécher ce terrain. De-là cette multitude de marais qu'on rencontre en Russie, même au milieu du Continent, & à trois ou quatre cents lieues des Mers.

L'hiver paroît presque le seul temps de l'année où les Habitants puissent jouir d'une atmosphère pure ; & alors le froid devient si rigoureux, que la Nature entière y paroît dans une inertie perpétuelle. Tous les Habitants renfermés & calfeutrés dans leurs poëles, y respirent un air infecté par les exhalaisons & les vapeurs que produit la transpiration. Ils vivent dans ces poëles livrés à la fainéantise, dormant presque toute la journée dans une chaleur étouffante, & ils ne font presque aucun exercice (1). Ce genre de vie & le climat occasionnent & entretiennent une si grande dissolution dans le sang de ces Peuples, qu'ils sont obligés toute l'année d'avoir recours deux fois

(1) Pages 56 & 67.

par semaine à leurs bains, pour se débarrasser, par une transpiration forcée, de l'humidité qui domine dans leur tempérament.

On conclut aisément de ce qui a été dit, que les Russes doivent avoir un suc nerveux grossier, sans jeu & sans activité, plus propre à former des tempéramens vigoureux que des hommes de génie : leurs organes intérieurs ne peuvent avoir ni ressorts ni vibrations ; la flagellation qu'ils se donnent perpétuellement dans leurs bains, & la chaleur qu'ils y éprouvent, détruisent toute la sensibilité des organes extérieurs (1). Les houes nerveuses n'étant plus susceptibles d'impressions, elles ne peuvent plus les transmettre aux organes intérieurs ; aussi M. de Montesquieu observe qu'il faut écorcher un Russe pour lui donner du sentiment (2). Le défaut de génie chez les Russes paroît donc être un effet du sol & du climat.

On auroit pu appuyer cette conclusion par d'autres raisonnemens également fondés ; mais cet Ouvrage étant destiné à rapporter des faits, il ne permet pas de s'appesantir sur cette digression ; peut-être déjà trop longue.

Il est aussi rare de trouver de l'imagination dans le Russe, que du génie ; mais ils ont un talent particulier pour imiter. On fait en Russie un Serurier, un Maçon, un Menuisier, &c. comme on fait ailleurs un Soldat. Tous les Régimens possèdent aussi dans leur Troupe les Artistes qui leur sont nécessaires ; ils ne sont pas obligés de les tirer des Ateliers, ainsi que par-tout ailleurs. Ils décident à la taille ; ceux qui sont les plus propres aux Arts qu'on leur destine. On donne à un Soldat une ferrure pour modele ; on lui ordonne d'en faire de semblables, & il en fait avec la plus grande adresse : mais il est nécessaire que le modele soit parfait ; il le copieroit avec tous ses défauts, quoiqu'il fût souvent aisé de les corriger. Les Artistes & les Ouvriers de tout genre sont dans le même cas.

Ce talent singulier des Russes est si frappant, qu'on le recon-

(1) Pages 50 & 56.

(2) Liv. XIV, Chap. II.

noît dans la Nation en arrivant en Russie. On y observe aisément, qu'elle le possède à un degré si supérieur, qu'on auroit pu en former un Peuple bien différent de celui qui existe.

J'ai dit ailleurs que les Russes étoient naturellement gais ; qu'ils avoient l'esprit de la Société, & qu'ils l'aimoient ; & ne le voit-on pas parmi les Russes qui voyagent chez l'Etranger ? Pourquoi le Russe est-il donc si différent de ce qu'il pourroit être, au-moins à certains égards ? C'est dans l'éducation & le Gouvernement qu'il faut chercher la solution de ce problème.

Dans un bon Gouvernement, l'éducation des enfans doit être dirigée vers la vertu, l'amour de la Patrie & le bonheur de la Société. Cette éducation est étroitement liée avec le Système politique d'un bon Gouvernement ; mais elle suppose que l'intérêt du Souverain soit le même que celui de la Nation. C'est dans les rapports & l'exacte combinaison de ces deux intérêts, qu'on trouve l'ordre & l'harmonie d'une bonne administration : elle fait la puissance du Souverain, & le bonheur des Peuples. On voit naître dès-lors cet amour de la Patrie, qui fait que chaque Citoyen ne trouve son bonheur que dans celui de la Nation ; la reconnaissance publique fait germer & entretient l'amour de la gloire, produit les grands Hommes, & leur assure la vénération de la postérité.

L'amour de la gloire & de la Patrie sont inconnus en Russie ; le despotisme (1) y détruit l'esprit, le talent, & toute espèce de sentiment. Personne n'ose penser en Russie ; l'ame, avilie & abrutie, en perd jusqu'à la faculté. La crainte est, pour ainsi dire, le seul ressort qui anime toute la Nation.

J'ai vu dans leurs Ecoles le jeune Géometre étudier Euclide avec un billot pendu à son cou (2), & des Maîtres commander aux talens comme on commande l'exercice à l'Armée.

(1) Voyez l'Article du Gouvernement (page 110).

(2) J'ai parlé page 38 de cette punition.

J'ai su par un fameux Artiste Etranger, qu'étant chargé de diriger une de leurs Ecoles, il rencontra un Eleve d'un talent supérieur parmi ceux qu'on lui avoit confiés. Jaloux de former un Sujet qui lui fit honneur, il culciva avec le plus grand soin cette jeune plante: il voyoit chaque jour avec joie les progrès de son Eleve; mais bien-tôt le jeune homme n'en fit plus aucun. Cet Artiste, après avoir épuisé tous les moyens de douceur pour l'encourager, lui demanda sur le ton de la plus grande amitié, la raison de son dégoût pour le travail. . . . Je fus Esclave de M. ***; quand je serai habile, il me rappellera pour me faire travailler chez lui; je serai maltraité, & j'aime bien mieux vivre comme mes camarades.

J'ai connu plusieurs personnes qui étoient convaincues que les Russes étoient incapables de faire de grands progrès dans aucun genre. Je crois cette opinion absolument fautive: ils ont été induits en erreur par des faits semblables à celui du jeune Esclave dont je viens de parler. Ces faits au contraire supposent au-moins beaucoup de jugement.

Le Gouvernement a cru remédier à une partie de ces inconveniens, en ordonnant que tous ceux qui se distingueroient dans les Ecoles, ne seroient plus Esclaves de leurs Seigneurs, mais qu'ils appartiendroient à l'Etat. Alors ou les Seigneurs n'envoient plus leurs Esclaves aux Ecoles, ou ils trouvent toujours le moyen de se le conserver; & dans tous les cas ils sont toujours Esclaves.

Je pourrois citer ici quantité de faits semblables à ceux que je viens de rapporter, & dont j'ai été témoin. Je les supprime, parce qu'ils compromettroient des personnes actuellement en Russie. Le souffre empoisonné du despote s'étend sur tous les Arts, sur toutes les Manufactures, & pénètre dans tous les Ateliers. L'on y voit les Artistes enchaînés à leur Etabli. J'en ai été témoin plusieurs fois, principalement à Moscou, & c'est avec de pareils Ouvriers que les Russes s'imaginent pouvoir contrefaire les étoffes de Lyon.

Pierre 1^{er} étoit convaincu, & toute la Nation l'est encore au-

jourd'hui, qu'il faut conduire les Russes de cette maniere. Cette conduite pouvoit avoir des fondemens à quelques égards, lorsque Pierre 1^{er} parvint au Trône; mais il est bien singulier que ce détestable préjugé subsiste toujours en Russie.

L'orgueil des Russes est encore un grand obstacle au progrès des Sciences & des Arts dans cette Nation. Ce vice tient à l'esprit national: on le reconnoît dans tous les états. Un Eleve a fait à peine quelques progrès, qu'il se croit égal à son Maître, & même bientôt supérieur. Le Public Russe est assez peu éclairé pour le mettre sur la même ligne. Outre les désavantages qui sont la suite de cette fausse présomption, cette conduite augmente les désagrémens de l'Etranger appelé en Russie pour instruire les Russes; & souvent les Artistes Etrangers se croient forcés de tenir leurs Eleves en tutelle, pour se rendre plus nécessaires. Dégoûtés de leurs états, la plupart cherchent moins à y former des sujets, qu'à s'y procurer quelque fortune, qu'ils emportent rarement dans leur Patrie: Je n'ai pas trouvé un seul Etranger en Russie qui ne regrette les moments où il vivoit avec ses Concitoyens.

La Noblesse destinée au Militaire envoie ses enfans au Corps des Cadets (1), ou les élève dans le sein de sa famille; elle a les plus grands égards pour les Gouverneurs chargés de l'éducation de ses enfans; mais elle est souvent forcée de livrer cette jeunesse à des Maîtres peu instruits. La plupart ont été en Russie pour y tenter envain la fortune. Ces Maîtres sont rarement faits pour former cette jeune Noblesse; & les peres, peu instruits eux-mêmes, & avilis par l'esclavage, sont encore moins dans le cas de concourir à l'éducation de leurs enfans, de leur former le cœur, &

(1) C'est une espece de College établi pour l'éducation de la Noblesse.

de leur donner des sentimens. Le despote leur fait toujours envisager le danger de s'instruire dans tous les genres qui peuvent lui porter ombrage.

Il est aisé de conclure de tout ce qui a été dit dans cet Article ; que le Gouvernement & l'éducation sont la source du peu de progrès que les Russes ont fait dans les Sciences & les Arts, & que ce Peuple sans génie & sans imagination en général, deviendrait cependant une Nation très différente, à beaucoup d'égards, de celle qui existe, s'il jouissoit de la liberté. Mais iroit-il bien loin ? Je n'en fais rien. Il seroit peut-être à souhaiter, si l'on en croit M. Rousseau de Geneve, que ce Peuple n'eût jamais été policé. Quoi qu'il en soit, le regne de l'Impératrice Catherine semble présager un changement dans l'esprit général de la Nation (1). Convaincue que le Savant qui réunit le génie de la Géométrie sublime à celui de la Philosophie & des Lettres, peut, en éclairant ses Peuples, lui faciliter le moyen de les mieux gouverner, elle offre à ce Sage un asyle auprès du Trône, & les avantages d'approcher d'une Souveraine qui honore les Sciences & les cultive. Elle appelle le savant Euler, qui s'est acquis l'immortalité par ses travaux mathématiques. Ce Savant va instruire les Russes une seconde fois. Quels progrès ne feront-ils pas sous le regne de Catherine ? Déjà elle a pris toutes les mesures nécessaires pour assurer le succès du passage de Vénus sur le Soleil ; plusieurs de ses Sujets doivent l'observer dans différens endroits de ses vastes Etats. Elle va créer une nouvelle Nation : Pierre le Grand en avoit conçu le projet, formé le plan, & préparé l'événement ; la gloire d'y mettre la dernière main semble réservée à l'Impératrice Catherine.

(1) Voyez page 116.

Tom I. N° VII.



SUPPLICE DES BATOQUES.



SUPPLICE DU KNOT ORDINAIRE.

DES LOIX,
DES SUPPLICES ET DE L'EXIL.

UN des premiers génies de l'Europe nous apprend, dans son Histoire de Russie (1), que Pierre I^{er} acheva en 1721 le nouveau Code de Loix commencé en 1718, & perfectionné sous l'Impératrice Elisabeth. Pierre I^{er} défendit, sous peine de mort, à tous les Juges de s'en écarter, & de substituer leur opinion particulière à la Loi générale. Cette Ordonnance terrible fut affichée, & est encore dans tous les Tribunaux de l'Empire. Il avoit défendu, sous les mêmes peines, aux Juges de recevoir des Épices, & à tout homme en place d'accepter des présents. Meens de la Croix, Chambellan de l'Impératrice Catherine, & sa sœur, Madame de Balc, Dame d'atours de l'Impératrice, ayant été convaincus d'avoir reçu des présents, Meens fut condamné à perdre la tête; & sa sœur, favorite de l'Impératrice, à recevoir onze coups de knout. Les deux fils de cette Dame, l'un Chambellan, & l'autre Page, furent dégradés, & envoyés en qualité de simples Soldats dans l'Armée de Perse (2).

Cette sévérité est bien changée depuis la mort de Pierre I^{er}. Toutes les Provinces que j'ai parcourues ont des Tribunaux qu'on appelle Chancelleries : les Tribunaux qui ont rapport aux affaires civiles & criminelles, relevent du Sénat ou du Collège de Justice. J'ai vu que dans toutes les Chancelleries éloignées, la Justice s'y vendoit presque publiquement, & que l'innocent pauvre étoit presque toujours sacrifié au criminel opulent.

(1) M. de Voltaire, Tome II, Chapitre 13 des Loix, page 228.

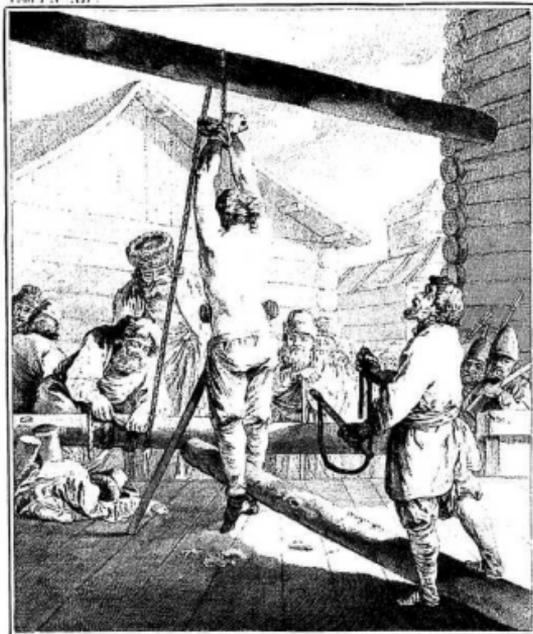
(2) M. de Voltaire, page 277.

Les supplices, depuis l'avènement de l'Impératrice Elisabeth au Trône de Russie, sont réduits à ceux des batogues (n^o. XII) & du knout (n^o. XIII).

Les batogues sont regardées en Russie comme une simple correction de police que le Militaire emploie vis à-vis du Soldat, la Noblesse envers les Domestiques, & ceux à qui elle confie son autorité, envers tous ceux qu'ils commandent.

J'ai été témoin de ce supplice pendant mon retour de Tobolsk à Saint-Petersbourg. Je me plaçai à une fenêtre, aux cris que j'entendis dans la cour : je vis deux Esclaves Russes qui entraînoient par les bras une fille de quatorze à quinze ans ; elle étoit grande & bien faite. J'imaginai à sa parure qu'elle appartenoit à quelque famille distinguée. Sa tête, coiffée en cheveux, étoit penchée en arrière ; ses yeux, fixés sur une personne, imploroient sa clémence ; sa beauté sembloit la lui assurer, & les larmes qu'elle répandoit paroissent un charme superflu. Les Russes la conduisirent cependant au milieu de la cour, & dans un instant ils la deshabilèrent toute nue jusqu'à la ceinture ; ils la couchèrent par terre sur le ventre, & ils se mirent à genoux ; le premier tenoit sa tête serrée entre ses genoux, & le second l'autre extrémité du corps : on leur apporta des verges, dont ils ne cessèrent de fouetter sur le dos cet enfant, qu'au moment qu'on cria, *c'est affect*. On releva cette victime infortunée : elle n'étoit plus reconnoissable ; son visage & tout son corps étoient couverts de sang & de boue. Je jugeai à ce dur traitement, que cette jeune fille avoit commis quelque grand crime : j'appris quelques jours après, qu'elle étoit Femme de Chambre, & que le mari de sa Maîtresse avoit ordonné ce châtimement, parce qu'elle avoit manqué à quelques devoirs de son état. Par-tout ailleurs on l'auroit peut-être renvoyée, si sa Maîtresse avoit été de mauvaise humeur. Les Russes prétendent qu'ils sont obligés de traiter ainsi leurs Domestiques, pour s'assurer de leur fidélité. Cette conduite est cause

Tout l'Asie.



J. B. Ponce.

J. B. Ponce.

SUPPLICE DU GRAND KNOTT.

que ces malheureux Esclaves ne trouvant que de petits Tyrans dans leurs Maîtres, les obligent de vivre dans une méfiance perpétuelle : jusques-là qu'au milieu de leurs familles, ils sont toujours en garde contre tous ceux qui les approchent.

Je n'ai pas été témoin du supplice du knout ; mais parcourant Pétersbourg avec un Etranger qui me conduisoit dans la Ville pour en voir les curiosités, nous nous arrêtâmes à l'endroit où M^{me} Lapouchin avoit reçu le knout. Cet Etranger en avoit été témoin : il en étoit encore si frappé, qu'il m'en fit tout le détail sur le lieu même. Je rapporterai ce fait tel qu'il m'a été conté, & tel que je l'ai trouvé dans mon Journal.

Tous ceux qui ont été à St. Pétersbourg savent que M^{me} Lapouchin étoit une des plus belles femmes de la Cour sous le Règne de l'Impératrice Elisabeth : elle étoit liée étroitement avec un Ambassadeur Etranger qui tramoit une conspiration. M^{me} Lapouchin compromise dans cette intrigue, fut condamnée par l'Impératrice Elisabeth à recevoir le knout. Elle parut à l'endroit du supplice dans un négligé qui donnoit un nouvel éclat à sa beauté. La douceur de sa physionomie, & sa vivacité, annonçoient plutôt quelque indiscretion, que l'ombre d'un crime. Tous ceux que j'ai consultés par la suite m'ont cependant assuré qu'elle étoit coupable. Jeune, aimable, fêtée & recherchée à la Cour, dont elle faisoit les délices, elle ne voit autour d'elle que des bourreaux, au-lieu d'une multitude d'adorateurs que ses attraits lui attachoient. Elle jette sur eux des regards étonnés qui font naître le doute si elle est bien convaincue que ces apprêts la regardent : l'un des Bourreaux lui arrache une espèce de mantelet qui lui couvroit le sein : sa pudeur allarmée la fait reculer de quelques pas ; elle pâlit, & répand un torrent de larmes : ses vêtements disparaissent, & dans quelques instants elle se trouve exposée toute nue jusque à la ceinture, aux regards avides d'un Peuple immense, qui gardoit un silence profond : l'un des

Bourreaux la prend par les deux mains ; & faisant aussitôt un demi tour, il la place sur son dos courbé, & l'éleve par ce moyen de quelques pouces de terre : l'autre Bourreau se saisit de ses membres délicats, avec de grosses mains endurcies à la charrue, il la porte, & la transporte sans aucun ménagement sur le dos de son camarade, pour la placer dans l'attitude qui convient à ce supplice. Tantôt il lui appuie brutalement sa large main sur la tête, pour l'obliger à la tenir baissée ; tantôt semblable à un Boucher qui va écorcher un agneau, il semble la caresser au moment qu'il a trouvé l'attitude la plus favorable.

Ce Bourreau prit alors une espee de fouet appelé knout : il est fait d'une longue courroie de cuir préparée à ce sujet : il s'éloigne aussitôt de quelques pas, en mesurant d'un œil fixe l'espace qui lui étoit nécessaire ; & en faisant un saut en arrière, il lui applique un coup de l'extrémité du fouet, & lui enlève une lanière de peau depuis le cou jusqu'aux bas du dos. Il prend en trépigant des pieds, de nouvelles mesures pour en appliquer un second parallèlement au premier ; & en quelques moments il lui découpe toute la peau du dos en lanières, qui pour la plupart pendoient sur sa chemise. On lui attachait la langue immédiatement après, & elle fut envoyée aussitôt en exil en Sibérie. Cet événement est connu de tous ceux qui ont été en Russie (1).

Le supplice du knout ordinaire ne deshonne point, parce que dans ce Gouvernement despote chaque Particulier est exposé aux mêmes événements, qui ont souvent été les suites de simples intrigues de Cour.

On condamne au grand knout les Russes qui ont commis les crimes qui ont rapport à la Société. Ce supplice tient lieu communément de celui de la roue en France. Le grand knout (n°. XIV) ne diffère du knout ordinaire qu'à quelques égards : on élève le criminel en l'air par le moyen d'une poulie fixée à une potence, &

(1) Elle fut appelée de son exil par Pierre III, en 1762.

d'une corde attachée aux deux poignets liés ensemble ; on place une poutre entre ses deux jambes, attachées de même, & on en place une seconde en forme de croix au dessous de l'estomac. On lui attache quelquefois les mains derrière le dos ; & en l'élevant dans cet état, ses bras se disloquent à l'omoplate.

Les Bourreaux rendent ce supplice plus ou moins cruel par la façon dont ils l'exécutent : ils font si adroits, que lorsque le criminel est condamné à mort, ils le font mourir à leur volonté, d'un seul ou de plusieurs coups de fouet.

Outre le supplice du knout, celui de la roue étoit en usage avant l'Impératrice Elisabeth. On empaloit quelquefois les criminels par le côté : on les pendoit en les accrochant par les côtes ; ils vivoient plusieurs jours dans cette dernière situation, ainsi que les femmes, qu'on enterroit toutes vives jusqu'aux épaules, pour avoir tué leur mari. Le supplice d'avoir la tête coupée, étoit commun au Peuple & à la Noblesse.

La Russie fournit un exemple bien frappant, que ni la mort des Scélérats, ni la cruauté de leurs supplices, ne rendent pas les hommes meilleurs. (Voyez l'Article du Gouvernement & des Mœurs).

L'Impératrice Elisabeth n'a laissé subsister que le supplice du knout, ainsi que je l'ai déjà observé : on condamne même rarement les Criminels à ce supplice ; elle l'a remplacé en exilant la Noblesse, en confiscant ses biens, & en condamnant le Peuple aux travaux publics. J'ai connu bien des personnes qui blâmoient la conduite de l'Impératrice Elisabeth à cet égard : ils regardoient ces châtimens comme trop doux.

Cette opinion peut avoir quelque fondement par rapport à certains crimes ; mais il paroît que ces personnes étoient peu instruites sur la façon dont l'exil se pratique en Russie.

Tous les Criminels condamnés aux travaux publics subissent le même traitement : ils sont enfermés dans des Prisons environnées

d'une vaste enceinte, qui est formée de pieux de cinquante à soixante pieds de hauteur; ils se retirent dans leurs Prisons dans le mauvais temps, & ils se promènent dans l'enceinte, quand le temps le permet. Ils sont tous enchaînés par les pieds; leur dépense est très modique, n'ayant communément que du pain & de l'eau, ou, suivant les endroits, quelque autre aliment qui leur tient lieu de pain. Un certain nombre de Soldats sont destinés à les garder, & à les conduire aux Mines ou aux autres travaux publics: ils y sont traités très durement. Ce châtimeut n'est pas proportionné dans bien des cas à certains crimes: il ne fait pas sur le Peuple Russe l'impression qu'on devoit en attendre, parce que ce Peuple est esclave. Il n'en seroit pas de même dans une Nation qui jouiroit de la liberté, & qui seroit policée. Ce châtimeut continué seroit souvent un frein plus puissant pour lui en imposant que celui de la mort. Certains Scélérats envisagent même ce moment comme le terme de leurs peines, & c'est à cette situation qu'il faut attribuer la fermeté que quelques-uns ont portée sur l'échafaud; mais je crois qu'il seroit très dangereux d'exposer ces Criminels, comme en Russie, à la vue de toute la Nation. L'habitude de voir des malheureux détruit à la longue la sensibilité; & ce sentiment est si précieux à l'humanité, qu'on ne sauroit prendre trop de moyens pour le conserver aux Peuples qui en jouissent, & le faire naître dans ceux qui ne le connoissent point. Je suis convaincu que le tableau odieux de la multitude des malheureux enchaînés qu'on rencontre dans la plupart des Villes de la Russie, n'a pas peu contribué à faire contracter aux Russes la dureté de caractère que j'ai observée dans cette Nation.

L'exil n'est pas le même par rapport à tous ceux qui sont condamnés à ce châtimeut; les uns sont enfermés, & les autres jouissent d'une certaine liberté. Le Comte de Lestoc, après avoir placé la Couronne sur la tête de l'Impératrice Elisabeth, fut exilé avec sa femme: Lestoc fut arrêté le premier, & enfermé dans le Fort de

Saint-Pétersbourg. Sa femme étoit née en Livonie d'une Famille des plus distinguées: elle étoit Fille d'Honneur de l'Impératrice avant d'épouser M. de Lestoc: elle avoit conservé, quoiqu'à la Cour, la noble fierté qu'inspire la liberté dont jouit la Province de Livonie, conquise par Pierre I^{er}: M^{me} de Lestoc étant arrêtée & les diamants dont elle étoit parée, ainsi que sa montre, & ses autres bijoux: elle les jeta aux pieds de ceux qui l'arrêtoient, & leur dit de la conduire où ils avoient ordre de la mener: elle fut enfermée dans le même Fort que son mari, mais dans un appartement séparé: tous leurs effets furent mis sous le scellé, en attendant le Jugement de la Chancellerie secrète. Livrés à ce Tribunal odieux, dont les Juges étoient les ennemis déclarés du Comte de Lestoc, principalement M. de Bestuchef, premier Ministre (1), ces illustres Prisonniers n'ignoroient pas que leur perte étoit assurée; aussi cherchèrent-ils peu à se défendre. Lestoc avoit reçu une somme d'argent d'une Puissance Etrangère alliée de la Russie, & l'Impératrice Elisabeth devoit la Couronne à cette Puissance. Ce présent étoit le grand crime du Comte de Lestoc: il avoua dans son interrogatoire qu'il l'avoit reçu; mais ses Juges lui ayant demandé la valeur de cette somme: *Je ne m'en souviens pas*, leur dit-il, *vous pourrez le savoir, si vous le désirez, par l'Impératrice Elisabeth*; & en effet, il avoit instruit cette Souveraine qu'on lui offroit cette somme à cause des bontés dont elle l'honoroit: elle lui avoit permis de l'accepter.

M^{me} de Lestoc aussi convaincue du jugement qui seroit rendu que de son innocence & de celle de son mari, demanda à ses Juges:

(1) J'ai lu dans des Notes manuscrites sur la Russie, que l'Impératrice Elisabeth avoit aboli en 1741 la Chancellerie secrète lors de son avènement au Trône, & qu'elle avoit renvoyé au Sénat toutes les affaires qu'on y jugeoit; mais il ne paroît pas que cette Ordonnance ait jamais été exécutée. M. le Comte de Lestoc & ses semblables n'ont jamais été jugés par le Sénat, ni par aucun Collège de Justice.

pour toute grace, qu'on lui fit trancher la tête; mais qu'on épargnât sa peau, c'est-à-dire, qu'elle n'eût pas le knout.

Malgré les intrigues de Bestuchef, l'Impératrice Elisabeth ne voulut jamais consentir que ces Prisonniers fussent condamnés au knout: tous leurs biens furent confisqués; ils furent exilés en Sibérie, & enfermés dans des endroits différens, sans avoir la permission de s'écrire.

Une chambre formoit tout le logement de M^{me} de Lestoc: elle avoit pour meubles quelques chaises, une table, un poêle & un lit sans rideaux: il étoit composé d'une paillasse & d'une couverture; elle ne changea que deux fois de draps dans la première année. Quatre Soldats la gardoient à vue, & couchaient dans sa chambre, d'où elle n'avoit point la permission de sortir, même pour ses besoins: à peine avoit-elle quelques chemises pour en changer de temps en temps. Lestoc publioit à son retour que sa femme étoit toujours étonnée de ce qu'elle n'avoit pas succombé au seul désagrément d'être rongée par la vermine, suite de la malpropreté dans laquelle elle étoit forcée de vivre. Elle jouoit aux cartes avec les Soldats, dans l'espérance de gagner quatre ou cinq sours, dont elle pût disposer; ce qui ne lui étoit pas toujours permis. Ayant pris un jour de l'humour contre l'Officier qui commandoit, cet Officier lui cracha au nez, & lui rendit sa captivité plus dure.

Le Comte de Lestoc étoit encore plus malheureux, parce que la vivacité de son caractère ne lui permettoit pas de souffrir patiemment la plus petite contrariété; & il ne jouissoit de la liberté de se promener dans sa chambre qu'autant qu'il ne s'approchoit pas de la fenêtre.

L'Impératrice Elisabeth avoit cependant accordé à Lestoc, ainsi qu'à sa femme, douze livres de France par jour, traitement avantageux en Russie: mais dans la crainte qu'ils n'employassent cet argent à corrompre leurs Gardes, ces exilés n'avoient point le maniement

des

des fonds qui leur étoient destinés: l'Officier de garde en étoit le trésorier; il étoit chargé de leur procurer tout ce qui leur étoit nécessaire, & il les laissoit manquer de tout.

Le Comte de Lestoc fut réuni avec sa femme après quelques années: ils avoient alors plusieurs appartemens, & un petit jardin à leur disposition; M^{me} de Lestoc cultivoit le jardin, portoit l'eau, faisoit la bière, le pain, blanchissoit, &c. L'Officier de garde leur procuroit même quelquefois de la compagnie: un de ses amis, chargé de conduire un Détachement en Sibérie, désira de voir Lestoc. Ayant lié une certaine intimité avec lui, cet Officier lui proposa de jouer. Le Comte de Lestoc lui gagna quatre cents livres de France: cette somme étoit une fortune pour les deux exilés; ils furent informés presqu'aussi-tôt qu'elle étoit destinée pour le Détachement que cet Officier conduisoit. M^{me} de Lestoc se jeta aux genoux de son mari; elle le conjura de remettre cet argent à cet imprudent Militaire; Lestoc la releva, & envoya cette somme au plus prochain Village, pour être distribuée aux Pauvres.

Après l'exil de M. de Bestuchef, M. le Comte de Woronzof, grand Chancelier, tenta plusieurs fois d'obtenir de l'Impératrice Elisabeth le rappel du Comte de Lestoc, dont il connoissoit l'innocence. Cette Souveraine ne voulut jamais l'accorder; elle avoit cependant la singulière attention de donner des ordres, pour qu'on lui envoyât de temps en temps du vin: elle savoit qu'il l'aimoit beaucoup.

Après quatorze ans d'exil, Lestoc & sa femme sont enfin rappelés par Pierre III: Lestoc arrive à St. Pétersbourg en habit de Mousic (1). Tous les Seigneurs de la Cour & tous les Etrangers s'empresrent de l'aller voir, & de lui faire oublier le temps de son exil. Les témoignages d'amitié qu'il recevoit étoient sincères, parce que tout le monde connoissoit son innocence; l'Impératrice Elisabeth n'avoit jamais eu

(1) Habit du bas Peuple: il est fait communément d'épeau de Mouzon.

de Sujet qui lui fût plus attaché : il avoit conservé ce sentiment dans son exil ; il publioit que M. de Bestuchef en étoit l'auteur, & que l'Impératrice n'avoit cédé qu'aux importunités de ce Ministre.

Le Comte de Lestoc, quoiqu'âgé de soixante-quatorze ans, avoit encore toute la fermeté dont il avoit eu besoin pour placer la Princesse Elisabeth sur le Trône. Il racontoit hautement tout le détail de cet événement & de son exil, quoiqu'il n'ignorât point qu'il déplaîtoit souverainement aux Russes, & qu'il se mettoit tous les jours dans le cas d'être exilé de nouveau. Ses amis l'en avertissoient envain. Pierre III lui ayant fait l'honneur de l'admettre un jour à sa table, Lestoc lui parla ainsi : *VOTRE MAJESTÉ, mes ennemis ne manqueront pas de me rendre de mauvais offices ; mais j'espère de V. M., qu'elle laissera radoter & mourir tranquillement un vieillard qui n'a plus que quelques jours à vivre.* Il réclamoit tous les effets qu'on lui avoit enlevés quand on l'arrêta : ils avoient dès-lors été distribués à différents Particuliers, ainsi que cela se pratique. Il publioit qu'il les prendroit par-tout où il les trouveroit. Il demandoit aussi qu'on lui rendit compte de ses bijoux, & de l'argent que les Officiers de sa garde avoient reçu pendant son exil (1).

M. le Comte de Munic, aussi grand Politique que grand Général, tenoit une conduite différente. Il ne se plaignoit jamais. Les Russes & les Etrangers avoient pour lui la plus grande vénération.

Le Général Munic étoit d'une grande taille : il avoit conservé dans ses malheurs, quoiqu'âgé & très maigre, une physionomie des plus agréables. Il captivoit tous les cœurs par sa politesse & par la douceur de son caractère.

Munic avoit une fille lors de son exil ; trop jeune pour être développée dans sa disgrâce, elle étoit restée à Saint Pétersbourg. La jeune Munic, à l'âge de seize ans, réunissoit aux vertus, à la dou-

(1) Je tiens de M. le Comte de Lestoc tout ce que j'ai rapporté sur son exil, & le détail de la révolution qui plaça l'Impératrice Elisabeth sur le Trône (page 224).



HABILLEMENT DU PEUPLE RUSSE.

Tom L'AMÉ.



1871. 1872.

1873. 1874.

FEMME SAMOYÈDE.

ceur & à l'esprit de son pere, la plus belle figure & tous les agréments d'une jeune personne. M. de Witenhof, né sensible, ne put résister à tant de charmes. Il avoit le Cordon de St. Alexandre Neuski, & n'étoit pas sans ambition. Il n'ignoroit pas le danger d'épouser la fille du Général Munic disgracié : mais il aimoit ; il obtint la permission d'être heureux. Il s'est applaudi chaque jour d'avoir eu le courage de faire son bonheur.

M^{me} de Witenhof étoit séparée de son pere depuis vingt ans : elle ne le connoissoit que par la renommée, qui en publioit les malheurs & les vertus. Elle demouroit à Riga, où son époux commandoit en second. A la nouvelle du rappel de son pere, elle vole avec M. de Witenhof à Saint-Petersbourg. L'Empereur venoit de monter sur le Trône, tout respiroit le plaisir dans cette Capitale ; mais le cœur tendre de M^{me} de Witenhof gémissoit que le devoir l'obligeât de paroître un instant à la Cour : elle part le jour suivant, & prend avec son mari la route de la Sibérie. Munic enfermé depuis vingt ans, n'avoit jamais entendu parler de sa fille. Il étoit parti de Sibérie ignorant son sort & tous les événements qui s'étoient succédés dans ce long intervalle. Il revenoit âgé de plus de quatre-vingts ans, avec sa femme. M^{me} de Witenhof trouve son pere sous un vil habit de peau de Mouton. Munic reconnoît sa fille à ses transports, & verse des larmes pour la premiere fois. Sa femme, accablée sous les malheurs de l'exil, tâchoit en vain de partager la joie commune : ses organes, usés par l'infortune, n'étoient plus susceptibles d'aucun plaisir. J'ai eu l'honneur de voir plusieurs fois cette respectable famille. Cette infortunée mere, quoique rassurée à Saint-Petersbourg par les justes égards qu'on avoit pour son époux, par sa prudence & par la vénération de toute la Nation, étoit encore toute tremblante. On n'ouvroit point la porte qu'on ne remarquât de l'inquiétude sur son visage.

Tous les exilés ne sont pas enfermés, ainsi que je l'ai déjà dit.

Étant en Sibérie dans une Manufacture où j'avois été pour faire construire sous mes yeux certaines choses dont j'avois besoin, une personne que je pris d'abord pour un Payfan Russe vint dans cet endroit : elle avoit une figure blême, une longue barbe dégoûtante : son habit étoit en guenilles ; tout annonçoit la plus grande misère. Son regard fixé sur moi, & une certaine inquiétude que j'observois sur sa physionomie extraordinaire, me surprirent : je m'approchai de cette personne, dans le dessein de m'éclaircir : quel fut mon étonnement, de trouver sous cet habit un homme des plus instruits ! Il m'entretint en Latin des Sciences, du Gouvernement, des intérêts des Puissances d'Europe, &c. Je reconnus aisément qu'il étoit du nombre des malheureux exilés qui vivent dans ce Pays. Je continuois mon entretien avec lui, lorsque je vis entrer un Soldat Russe, qui pâlit en me voyant avec cet homme. Connoissant le Pays, je fis signe des yeux à l'exilé qu'il y avoit quelqu'un de suspect ; il entendit ce langage, cessa de parler sans se retourner, & s'en alla presqu'aussitôt. Je n'eus garde de le suivre, malgré l'envie que j'en avois. Je tentai envain quelques jours après de le rejoindre, en me promenant dans tous les endroits où j'espérois le trouver : je ne l'ai jamais revu, & j'imagine qu'il aura été enfermé du-moins pour quelque temps.

L'exil en Sibérie porte avec soi une sorte de réprobation ; il rend un homme si malheureux, que quoiqu'il vive au milieu de ses semblables, tout le monde le fuit ; personne n'ose avoir avec lui aucune espèce de liaison ; mais c'est moins à cause du crime qu'on lui suppose, que par la crainte qu'on a du despote.

Les exilés les moins malheureux sont ceux qui ont la permission d'entrer en service chez les Russes ; ils vivent du-moins avec les humains. J'en ai connu qui étoient très contents de leur sort : ils étoient chez des Marchands qui avoient des égards pour ces infortunés. Un de ces exilés m'apporta un jour une petite fiole remplie d'une liqueur

qu'il m'assura souveraine pour toutes les maladies. On se persuade aisément que je l'achetai tout ce qu'il en demanda.

J'ai lu dans les Ouvrages des Voyageurs qui m'ont précédé, qu'on occupoit en Sibérie les exilés à la chasse des animaux qui fournissent aux Russes leurs belles pelletteries. Je n'y ai point vu cet usage ; mais il ne m'a pas été possible de tout voir. Les Russes sont d'ailleurs si méfians en général, que lorsqu'on les interroge, même sur des choses indifférentes au Gouvernement, ils répondent toujours, *Dieu le fait, & l'Impératrice.*



DE LA POPULATION,

DU COMMERCE, DE LA MARINE, DES FINANCES;

ET DES ARMÉES DE RUSSIE.

UN État ne doit sa puissance qu'à sa population, & dans bien des Pays cet objet est celui dont le Gouvernement s'occupe le moins. La corruption des mœurs, le luxe & la misère des Peuples, sont les principaux obstacles qui s'opposent à la population; car on fait que les conjonctions illicites contribuent peu à la propagation de l'espèce. Le luxe, en augmentant les besoins, fait craindre l'embarras d'une nombreuse famille, & la misère anéantit souvent jusqu'aux desirs de multiplier son espèce.

Dans les Pays du Nord, le climat est un nouvel obstacle à la population: les contrées des Lapons, des Samoïedes, & tout le Nord de la Russie, ont été dépeuplées de tous les temps, & le seront toujours, à cause de l'infertilité des terres, & de la mauvaise qualité des nourritures dont ces Peuples sont obligés de faire usage; elles n'ont presque aucun suc nourricier, & la Nature entière est dans une inertie perpétuelle dans ces contrées: on y reconnoît à peine quelques principes d'activité. Par les raisons contraires, les déserts de la partie méridionale de la Sibérie & de toute la Russie, ont été autrefois très peuplés, étant situés sous un climat plus tempéré. Les émigrations des Huns & des Scythes, attestent cette vérité.

Suivant l'opinion de presque tous les Philosophes, le tempérament agit moins dans les climats du Nord que dans ceux du Midi: les Peuples septentrionaux sont moins portés aux plaisirs de

famour. Ce sentiment est chaste & légitime parmi eux, & presque toujours criminel parmi les Peuples Méridionaux.

Les observations que j'ai faites en Russie sont totalement opposées à cette opinion; elles exceptent les Russes de cette loi générale, & les causes morales semblent donner la solution de cette contrariété apparente. Les femmes étant livrées à elles-mêmes & à l'oisiveté, les plus petites passions doivent produire de grands effets. Dans le Peuple, les hommes, les femmes & les enfants couchent pele-mêle, sans aucune espèce de pudeur (1). Dès-lors leurs tempéraments étant excités par la présence des objets, les deux sexes se livrent de bonne heure à la dissolution, & ayant d'ailleurs été dévastés pour le moment ceux qui en font usage (2), la flagellation qu'ils y reçoivent donne cependant de l'activité aux fluides, & du ressort aux organes (3); elle anime les passions. Ces causes particulières doivent nécessairement produire de grands changements dans les effets qui résultent du climat.

La partie de la Russie que j'ai traversée est la plus peuplée; elle tient un milieu entre les contrées glacées du Nord & les contrées tempérées du Midi. Ces dernières sont désertes à cause des émigrations des Peuples qui en sont sortis, & ayant d'ailleurs été dévastées par les conquêtes de Gengiskan & de ses successeurs. La route que j'ai suivie paroît par conséquent la plus propre à nous donner des connoissances exactes de la population de la Russie.

Je n'entrais dans aucune maison durant mon voyage, que je ne m'informasse de l'âge auquel les peres & meres avoient été mariés, du nombre des enfants qu'ils avoient eus, de leur éduca-

(1) Voyez pages 63 & 67.

(2) Voyez page 33.

(3) La flagellation donne de l'activité aux fluides, & du ressort aux organes, quoiqu'elle détruise la sensibilité des hommes nerveux dont j'ai parlé page 220. Sans leurs bains la machine animale se détruiroit promptement.

tion, de leurs maladies, & de tout ce qui pouvoit concourir à remplir mes vues.

Malgré les variétés que j'ai reconnues dans la multitude des faits que j'ai recueillis, je crois pouvoir établir qu'on marie communément les enfants vers dix-huit ans, souvent beaucoup plus tard, & dans quelques circonstances à quinze & à seize. Les femmes accouchent jusqu'à cinquante ans; mais cela est rare; elles m'ont paru plus fécondes que je ne l'avois cru, parce qu'elles ont la plupart les fleurs blanches, & que cette maladie est par-tout ailleurs un obstacle à la population. Ces Peuples ayant peu de besoins, ne craignent pas l'embaras des nombreuses familles: aussi ai-je trouvé des femmes qui avoient eu dix-huit enfants; mais il faut placer cette fertilité dans la classe des phénomènes. Ces femmes n'en avoient conservé cependant que deux ou trois sur un si grand nombre. Plusieurs causes particulières dépeuplent tous les jours ces vastes contrées.

La petite vérole emporte près de la moitié des enfants: il paroît qu'elle y a pénétré par l'Europe. Différentes personnes m'ont attesté le fait singulier, que les Tartares vagabonds situés au Midi de la Sibérie ne connoissent presque point cette cruelle maladie. Ils en ont une si grande horreur, que si quelqu'un en est attaqué, on le laisse seul dans une tente, avec des provisions de vivres, & l'on va camper ailleurs. Les Tartares qui pénètrent dans la Sibérie en sont attaqués presque aussi-tôt: il en meurt beaucoup; ceux qui ont atteint l'âge de trente-cinq ans n'en réchappent presque jamais. Plus ces faits me parurent singuliers, plus je pris de précautions pour m'en assurer. Je ne puis cependant les étayer que du témoignage de plusieurs personnes éclairées que j'ai consultées, & qui n'avoient aucun motif de m'induire en erreur.

Les maladies vénériennes sont répandues dans toute la Russie & dans la Tartarie boréale plus que par-tout ailleurs (1). Les hommes

(1) Voyez page 67.

sont

sont très sujets à la Sodomie en Russie. Tous les Peuples, depuis Pétersbourg jusqu'à Tobolsk, sont atteints des maladies vénériennes. J'ai vu qu'elles avoient pénétré jusques dans les contrées orientales de la Sibérie. M. Gmelin confirme cette vérité dans son Voyage en Sibérie. « Suivant ce Voyageur, le mal de Naples est; » pour ainsi dire, commun à tous les Habitants du district d'Ar- » gansk, hommes, femmes, vieux, jeunes, & même aux en- » fants. On ne peut ni en voir les effets sans une espèce d'effroi, ni » penser sans compassion aux tristes suites que peut avoir cette ma- » ladie. Le seul remède qui soit en usage est la décoction d'écorce » de peuplier blanc, ou de melese, avec l'alun. Ce remède étant » propre à faire pénétrer le venin jusqu'aux parties intérieures, » hâte la mort de plusieurs malades, & l'on ne peut décider si ceux » qui ne meurent pas sont moins malheureux. Le Peuple est dé- » truit peu à peu. Ceux que ce mal cruel n'a point encore consu- » més, sont incapables de travail, & réduits à mourir de misère » dans un Pays fertile & sain (1). »

Le même Voyageur a trouvé peu de maisons dans la Ville de Tomsk, où une personne au-moins ne fût affligée de cette maladie. Il y connoissoit des familles entières qui en étoient attaquées (2). Elle s'est répandue dans cette contrée avec la plus grande rapidité, à cause de la débauche des deux sexes, & parce qu'ils n'y font usage d'aucun remède efficace. La plupart des enfants naissent avec cette maladie (3). On fait que le lactus tire sa substance nourricière de la liqueur qui filtre à travers la matrice de la mère; & cette liqueur étant envenimée, le virus se communique à l'enfant, quand même il seroit sain dans sa formation. Ce virus est la source de

(1) Gmelin, Tome 1, page 156.

(2) Tome 1, page 157.

(3) Voyez page 66.

Tome I,

Hh

plusieurs autres maladies inconnues dans les Pays policés du reste de l'Europe, parce que les peres & les meres qui en sont attequés se font guérir par la facilité qu'ils en ont. Le peu de soin que les Russes ont de leurs enfans dans leurs maladies, augmente encore la mortalité.

La petite vérole, les maladies vénériennes & le scorbut, produisent de si grands ravages en Russie, qu'ils y détruiraient l'espece humaine, si le Gouvernement n'y apporte un prompt secours.

Les enfans qui jouissent d'une bonne santé, deviennent par leur éducation d'une vigueur extraordinaire (1). Non-seulement on les plonge dans l'eau froide, lorsqu'on les baptise pendant l'hiver, mais on les expose aux froids les plus rigoureux en faisant des bains (2). Ces Peuples ne conservent pas long-temps la vigueur qu'ils ont acquise dans leur jeunesse; ils ruinent leur tempérament par la débauche de l'eau-de-vie & des femmes. J'ai vu peu de vieillards dans mon voyage: j'en ai trouvé quelques-uns de soixante & soixante-dix ans, un de quatre-vingt; c'étoit un ancien Soldat. Pour le récompenser de ses services, on lui avoit donné une petite chaumière située sur la route. On s'y arrêtoit quelquefois pour faire reposer les chevaux. Seul & isolé au milieu de ces forêts, il n'avoit ni femme ni eau-de-vie.

Ces Peuples ne connoissent ni Chirurgiens ni Médecins, ni d'autres remèdes en général que les bains, excepté pour une maladie épidémique qui regne de temps en temps dans cette contrée, & dont je n'ai jamais entendu parler en Europe: elle s'annonce par des tumeurs de la grosseur d'une pomme d'api: au bout de trois jours il n'y a plus de remède; mais ils en guérissent aisément, lorsqu'ils y

(1) Voyez page 64.

(2) Voyez page 50 & suivantes.

apportent promptement du secours. Il suffit de mâcher du tabac avec du sel ammoniac; & d'en faire un cataplasme, qu'on applique sur la tumeur, après l'avoir piquée dans plusieurs endroits jusqu'au vif (1).

L'exploitation des Mines est encore une des grandes causes de la dépopulation de la Russie: plus de cent mille hommes font occupés à ce travail (2), & tout le monde fait que l'exploitation des Mines est une cause de destruction de l'espece humaine. Ce travail n'est propre qu'aux Etats très peuplés; il convient moins à la Russie qu'à toute autre Nation. D'ailleurs si l'on en excepte les Mines de Fer & de Cuivre, celles d'Or, d'Argent & de Plomb font d'un produit très modique; il est à peine égal à la dépense qu'exige l'exploitation de ces Mines (3). Il est vrai qu'elle multiplie l'espece monnoyée, très rare en Russie; mais l'or & l'argent font des richesses de fiction: la population, la culture des terres, & l'industrie, constituent la vraie richesse d'un Etat, & celle du Monarque. La puissance de l'Espagne ne s'est affoiblie après l'expulsion des Maures, que parce que, les Habitans de ce Royaume ont abandonné l'agriculture pour aller exploiter les Mines d'Or du Pérou. Les Colons que l'Espagne a envoyés en Amérique ont rendu quelques Provinces de ce Royaume presque désertes.

Depuis la conquête de la Sibérie, la Russie se dépeuple tous les jours par le nombre d'Habitans qu'elle envoie dans les déserts de cette vaste Province. La Sibérie est plus dangereuse à la Russie que le Pérou ne l'a jamais été à l'Espagne. Les Russes perdent inutilement un grand nombre de Sujets; l'Espagne reçoit au-moins des trésors du Pérou.

(1) Le détail de cette maladie & de sa guérison laisse à désirer bien des circonstances; mais je n'ai pu savoir que ce que j'en rapporte, & j'ai cru devoir me borner à ce que j'ai observé dans mon Journal.

(2) Voltaire, Tome I, pages 51 & 54.

(3) On en donne le détail à l'Article de l'Histoire Naturelle.

Un de mes amis , qui a été long-temps en Russie , où il s'occupoit beaucoup de cet Empire, a cru pouvoir établir que le nombre de ses Habitans étoit en 1760 de seize à dix-sept millions. M. de Voltaire estime le nombre des Habitans en 1747, à vingt millions, & à vingt-quatre, en y comprenant l'Ukraine, la Sibérie, & les Provinces conquises (1). Mais ce célèbre Ecrivain diminue considérablement cette population dans la même page ; puisqu'il suppose que l'Empire de Russie est presque aussi peuplé que la France. Or tout le monde fait que ce Royaume ne contient pas plus de vingt millions d'ames ; & en effet , M. de Voltaire s'explique ainsi dans son premier Calcul : » La Russie contenoit en 1747 six millions six cents quarante mille mâles payant la Capitation. Dans ce dénombrement les enfans & les vieillards sont comptés (2) ; mais les filles & les femmes ne le sont point , non plus que les garçons qui naissent depuis l'établissement d'un cadastre jusqu'à la confection d'un autre cadastre. Triplez seulement le nombre des têtes taillables, en y comprenant les femmes & les filles, vous trouverez près de vingt millions d'ames ». Sans y comprendre les Habitans des Provinces qui ne payent pas de Capitation , M. de Voltaire les suppose de quatre millions environ ; mais en triplant les six millions six cents quarante mille mâles.

On fait entrer dans ce calcul le nombre des garçons qui naissent d'un cadastre à l'autre , & on n'a pas égard au nombre des personnes qui meurent, nombre qui est en Russie beaucoup plus grand que celui des personnes qui naissent ; puisque j'ai fait voir que ce Pays se dépeuple tous les jours (3). Il paroît qu'il suffit de doubler le nom-

(1) M. de Voltaire donne l'état de la population en Russie, Tome I, pages 51 & suivantes : il l'a extrait du dénombrement fait en 1747.

(2) Il paroît par ce dénombrement que tous les mâles payent la Capitation. Il y a eu des Régimens nouveaux qui en exemptent tous ceux qui n'ont pas acquis l'âge de dix ans.

(3) Voyez page 241.

bre des têtes taillables , pour avoir en 1747 le nombre exact des Habitans : on aura alors treize millions d'Habitans en nombre rond , & dix-sept millions, en y comprenant ceux des Provinces qui ne payent pas la Capitation. Il est vrai que je suppose dans ce nouveau calcul, que le nombre des femmes & des filles est égal à celui des hommes & des garçons. Plusieurs personnes sont cependant persuadées que celui des femmes & des filles est communément plus grand (1). Mais je suppose aussi que dans l'intervalle d'un cadastre à l'autre, le nombre des enfans qui naissent est égal au nombre des personnes qui meurent, tandis qu'il est constant par tout ce qui a été dit, que celui des morts est beaucoup plus grand. Il paroît donc qu'on doit supposer en 1747 le nombre des Habitans de toute la Russie , de dix-sept millions. Le célèbre Ecrivain que j'ai cité paroît avoir fait les observations que je viens de rapporter. En supposant à la Russie presque autant d'Habitans qu'à la France, il est aisé de conclure, d'après ces différens calculs, que le nombre des Habitans de la Russie en 1760 étoit au dessous de dix-sept millions, en y comprenant tous les mâles, les femmes, les filles, & tous les non taillables des différentes Provinces. Quelque supposition que l'on fasse, ce nombre d'Habitans n'ira jamais à dix-neuf millions en 1760, qu'en outrant la population.

Pierre I^{er} tenta tous les moyens d'étendre le commerce de son Empire : il fit des Traités de Commerce avec la Chine, la Perse, & avec différentes Puissances de l'Europe. La Ville de Tobolsk, Capitale de la Sibérie, étoit le centre du commerce de la Chine : il se faisoit par le moyen des Caravanes qui partoient de Moscou ; elles employoient trois années pour l'allée & le retour. La mauvaise foi des Marchands Russes & des Chinois le rendit d'abord languissant ; & les différends qui se sont élevés en divers temps entre

(1) D'autres personnes croient que le nombre des hommes & des garçons est plus grand.

ces deux Puissances, l'ont totalement détruit. Les derniers font une suite de la révolution arrivée en 1737 dans la Nation des Calmouks Zongores, après la mort de Galdan-Tcheren, en 1746. Il étoit Kam des Tartares qui habitoient la partie de la Sibérie boréale, située entre la Sibérie & la Chine, vers la source de l'Irtyz (1). Toute cette Nation a été détruite par les Chinois. Ceux qui leur ont échappé se sont réfugiés sur le Volga, sous la protection de la Russie.

Les Russes ont tâché dans tous les temps d'étendre leurs limites vers le Midi : ils tenterent en 1761 de s'emparer d'une partie du terrain abandonné par les Calmouks Zongores. J'ai été témoin du petit armement que les Russes firent à Tobolsk à ce sujet, & j'ai appris en France que les Chinois les avoient obligés d'abandonner leur entreprise. Les Russes avoient pour principal objet de s'emparer des montagnes, où ils étoient trouver des Mines d'Or.

Le commerce des Russes avec la Perse n'a pas eu un plus grand succès. Les Anglois avoient formé une Compagnie pour faire ce commerce, par le moyen de la Mer Caspienne : mais les Russes en prirent de l'ombrage ; ils exigeoient que les Matelots fussent Russes, & que les Vaisseaux fussent construits par des Nationaux. Les troubles de la Perse acheverent de détruire ce commerce. Quelques Arméniens & des Tartares de la Boukarie apportent cependant en Russie du Lapis, de la Soie crue, & quelques Etoffes de Soie : ils en remportent des Fourures & des Cuir. Mais ce négoce est très borné, ainsi que celui de Turquie. Ce dernier est entre les mains des Cosaques de l'Ukraine. Ils descendent dans des bateaux la rivière du Don jusqu'à la Ville d'Azow, où ils échangent des pelleteries & du caïar contre du café & des étoffes de Turquie.

La plupart des canaux projetés pour la facilité du commerce

(1) Je parlerai ailleurs de ce singulier événement.

font restés imparfaits. On ne trouve pas dans les autres l'utilité qu'on en avoit espérée : les seuls qui méritent qu'on en fasse mention, sont le Canal de Ladoga & celui de Wysnei-Wolozok. On peut par leur moyen voyager par eau de Saint-Pétersbourg à la Mer Caspienne ; mais il y a cet inconvénient, que les Bâtimens sont deux ans en chemin pour l'allée & pour le retour, parce qu'ils vont contre le courant de l'eau ; aussi n'en fait-on presque pas d'usage pour cet objet.

Le Canal de Wysnei-Wolozok joint le Volga avec la rivière Msta (1), qui se jette dans le Lac Ilmen, d'où sort la rivière Wolchow, qui communique avec Saint-Pétersbourg par le Canal de Ladoga. Ce dernier Canal est des plus importants à la Ville de Pétersbourg, pour y amener les denrées nécessaires à sa subsistance. Le fond du Lac Ladoga (2) étant d'un sable très mouvant, les tempêtes en forment des bancs qui rendent la navigation impraticable sur ce Lac.

On voit par tout ce qui a été dit, que le commerce de terre se réduit à peu de chose en Russie. Les terrains immenses & les déserts qu'il faut traverser le rendent même presque impraticable. Tous ces faits sont connus des gens instruits qui ont été à Saint-Pétersbourg & à Moscou. M. de Voltaire donne la même idée de ce commerce (3), & je m'en suis assuré en pénétrant dans l'intérieur de l'Empire. Les premiers Voyageurs s'y sont trompés, parce que de leur temps c'étoit un objet de nouveauté qui occupoit beaucoup la Nation, & sembloit même promettre de grands avantages.

Le commerce de Mer que la Russie fait avec l'Europe est au contraire des plus avantageux à cette Nation, parce que l'exportation est toujours plus considérable que l'importation. En

(1) Carte n°. VI du Tome I.

(2) Ou Oz-Indorkoe.

(3) Tome II, page 211.

1749, l'exportation des différentes marchandises qui sortirent des Ports de Russie a été évaluée à trois millions de roubles, ou quinze millions argent de France, & l'importation à deux millions neuf cents mille roubles, ou quatorze millions cinq cents mille livres. Le nombre des Vaisseaux qui aborderent à Saint-Petersbourg, principal Port de Russie, fut en 1744 de deux cents soixante Bâtimens; de deux cents en 1745; de deux cents cinquante-deux en 1750, & de deux cents quatre-vingt-dix en 1751; de façon qu'on peut supposer que deux cents cinquante Vaisseaux abordent tous les ans à Saint-Petersbourg.

Les Russes commercerent avec les Suédois, les Danois, les Habitans de Lubeck, Hambourg, avec les Anglois, les Hollandois & les François. Les Anglois font plus de la moitié de ce commerce. Parmi les autres Nations, les Hollandois font ceux qui envoient en Russie le plus grand nombre de Vaisseaux. On voit peu de Vaisseaux François dans les Ports de Russie. Ceux-ci font ce

Exportation des Marchandises de Russie.

Mattres-Zibelines.	Rubache.
Renards noirs, blancs, &c.	Goudron.
Hermises.	Huile de Lin.
Agneaux momés.	Colle de Poisson.
Tigres.	Caviar.
Ours noirs & blancs.	Poisson salé.
Loops.	Résine.
Mattres communes.	Lin.
Chats sauvages.	Chaux.
Lieyres blancs.	Fil.
Castors.	Laine.
Loups Cerviers.	Nattes.
Cuir.	Toiles pour les voiles.
Suifs.	Miz.
Miel.	Fer.
Potasse.	Calice.

commerco

commerce par le canal des autres Nations, & ils perdent alors, ainsi que les Russes, tout l'avantage d'un commerce direct.

Les Russes font peu au fait du commerce: les Négocians font d'ailleurs trop dépendans du Souverain & des personnes en place. Ils n'ont ni assez de fonds ni assez de crédit pour établir un commerce en grand. Les premiers Négocians Russes ne font que les Commissionnaires des Errangers. D'ailleurs les Souverains de Russie font faire pour leur compte plusieurs branches de commerce (1). Ils se font réservé les monopoles, qu'ils donnent à des Seigneurs. L'exposition de ces faits suffit pour faire connoître les inconvéniens de cette administration, & que la Russie pourroit faire un commerce plus avantageux.

Les revenus de la Russie ont considérablement augmenté depuis Pierre I^{er}: quoique ces revenus varient suivant les différences des temps, on peut cependant s'en former une idée assez juste par le détail suivant; je l'ai puisé dans des États de Finance qu'un de mes amis m'a communiqués.

Chaque tête taillable paye au Trésor Royal pour la Capitation soixante-dix kopykkes (2), & tous les Payfâns qui appartiennent à l'Impératrice payent en outre quarante kopykkes. M. de Voltajre trouve en 1747 le nombre des mâles qui payent la Capitation, de

Importation des Marchandises de France en Russie.

Les François envoient en Russie des étoffes d'or, d'argent, de soie, du lin, du coton, & différentes sortes de draps & étoffes pour homme & pour femme, des bas, des bottes, des foulards, chapeaux, plumes, bouffes, bonnets; toutes sortes de quincaillerie & galanterie, des gants, des montres, d'inglets, lunettes, peignes, ciseaux, miroirs, mouchoirs, & quantité d'autres étoffes de cette nature; du vin, de l'eau-de-vie, du vinaigre, de l'huile, toutes sortes d'épiceries; des porcelaines, des faïences, des baranga, des encois, du sucre, des cassettes, du papier, des verres, des miroirs, des pipes à fumer, des bougies, du tabac, &c.

(1) Voyez les revenus de la Russie.

(2) D'autres écrivent kopeks ou copeks. Cette monnaie revient à un sou de France, & se no. ble à cent sou.

fix millions six cents quarante mille (1). S'appoyant dans l'état actuel de la Russie le même nombre d'Habitans, il est aisé de déterminer le produit de la Capitation. J'ai extrait des Etats de Finance que j'ai eu entre les mains, les autres revenus de la Russie rapporés dans la Note (2), & je trouve le revenu de l'Etat de treize millions quatre cents mille roubles en nombre rond, ou de soixante-sept millions argent de France, plus grand de deux millions de livres qu'en 1725.

(1) Voltaire, Tome I, page 55.

(2) Revenus de l'Empire de Russie.

	ROUBLES	ARGENT de France.
Capitation, 6640000 milles, à 70 kopykkes . . .	4640000	13140000
Les Domaines du Souverain, de 360000 Payfans, à 40 kopykkes de sarghas que la Capitation . . .	144000	710000
Les Cabarets produisent annuellement, par la vente de la biere & de l'eau-de-vie . . .	1000000	10000000
Les péages de mer & de terre, & les Douanes de Pétersbourg, Archangel, Wibourg, Narwa, Rewel, & Riga . . .	3150000	15750000
Le Fer & le Cuivre (*) . . .	140000	1100000
La Potasse & Wodasse . . .	70000	350000
La Rhubarbe . . .	30000	150000
Le Gaudron, & l'Huile de Poiffon . . .	380000	900000
Les Salines . . .	1400000	7000000
Papier Timbré & le Scuan . . .	300000	1000000
Les Bains payent un Impôt qui produit . . .	14000	70000
Le commerce des Toiles pour les Vaiffeaux (**). . .	110000	550000
Le revenu de la Monnoie . . .	150000	1150000
Le revenu de la Poste . . .	550000	1650000
Le commerce du Tabac . . .	76000	380000
Les droits sur le commerce des Grains . . .	160000	800000
Les Conquêtes sur la Suede . . .	100000	500000
Les Conquêtes sur la Perse . . .	300000	1500000
Total . . .	13402000	67010000

(*) C'est le produit des Mines des Domaines du Souverain.

(**) Ce Commerce a été donné esclavesment à un Particulier, qui rend à la Couronne ce revenu.

Avant Pierre I^{er} la Russie n'avoit que des Barques ou d'autres petits Bâtimens dont on se servoit sur le Wolga & sur le Don. Les

Ces Etats des revenus de Russie peut être sujet à quelques discussions, parce que les variations que le temps & les circonstances amènent, doivent nécessairement y produire différents changemens; mais le revenu diminue à quelques égards, il augmente à d'autres; & dans l'état actuel où se trouve la Russie, le résultat général est toujours à peu près le même. J'ai cru devoir rapporter le détail des revenus de Russie, tel que je l'ai extrait des Mémoires que j'avois, sans y faire aucune correction, excepté dans le nombre des milles qui payent la Capitation. Ils étoient confondus avec les femmes. Il me paroît, d'après ce détail, qu'on doit s'appoyant en 1767 le revenu de la Russie en argent, de treize millions quatre cents mille roubles en nombre rond, ou de soixante-sept millions argent de France. M. de Voltaire trouve par un Etat des Finances de l'Empire en 1725, en comptant les tributs des Tartares, tous les impôts & tous les droits en argent, que le total alloit à treize millions de roubles, indépendamment des tributs en nature (*).

Depuis 1725 la Douane a cependant considérablement augmenté par les précautions qu'on a prises d'empêcher la contre-bande. J'ai encore supposé le nombre des Payfans qui dépendent de la Couronne, de 360000 livres (ils payent quarante kopykkes de plus que les Payfans ordinaires), tandis que M. de Voltaire le détermine beaucoup plus grand en 1725. Je n'ai pas compris dans le même Etat le revenu des pelletieries qu'on tire de la Sibirie, ni celui des apothicaireries; mais aussi j'ai supposé le nombre des milles qui payent la Capitation, de six millions six cents quarante mille, tel que M. de Voltaire l'a déterminé en 1725, & on a vu à l'Article de la Population, que ce nombre devoit être prodigieusement diminué. Il paroît aussi que c'est pour cette raison qu'on avoit proposé un nouveau Règlement pour augmenter la Capitation de quarante kopykkes par tête; mais ce Règlement n'a jamais été exécuté; & en effet, dans l'état des Impôts ordinaires, les Russes ne font pas toujours en fort de les payer. Les ardeurs depuis 1724 jusqu'en 1747 se montent à deux millions cinq cents quatre mille roubles, ou à douze millions sept cents soixante dix mille livres argent de France, que l'Impératrice Elisabeth remit à ses Sujets.

J'ai aussi fait entrer dans l'état ci-dessus, le revenu qui provient de la vente de la potasse & de la Wodasse; mais on n'a assuré en Russie, que ce commerce n'existeroit plus, ou au moins qu'il étoit considérablement diminué, parce qu'il étoit préjudiciable à la Russie, en ruinant les forêts les plus à portée d'être exploitées; & l'on feroit évidemment la vérité de ce dernier fait.

Le nombre des Payfans de la Couronne diminue non-seulement à cause de la dépopulation, mais encore parce que les Souverains de Russie font dans l'usage de récompenser leurs Sujets en leur donnant un certain nombre de Payfans. Ce fait est connu de tout le monde.

Les pelletieries de Sibirie ne produisent pas en argent un aussi grand revenu qu'on l'a toujours cru. On transporte ces pelletieries de quatorze cents lieues, & même de deux mille,

(*) M. de Voltaire, Tome I, page 55.

Ruffes ont présentement des Chantiers à Archangel, à Cronftat, à Saint-Pétersbourg, à Revel, & l'on emploie beaucoup de Constructeurs nationaux. Il paroît par l'état des forces de Mer de 1756,

dans les magasins de Moscou & de Saint-Pétersbourg. Ces pelletteries passent alors par tant de mains différentes, que les plus belles parviennent rarement à ces magasins. D'ailleurs les contrées d'où on les tire étant plus fréquentées de jour en jour par les Marchands qui se font établis dans la Sibirie pour faire ce commerce, & par le Militaire qu'on y envoie ; ces Peuples vendent leurs belles pelletteries, au lieu de les donner à ceux qui font chargés de lever cette espèce d'impôt ; & cette conduite est toute simple. Les particuliers Ruffes se procurent par le moyen des Marchands, ou par leurs amis dans le Militaire, la plus grande partie de leurs fourures, & j'ai vu que quantité de pelletteries de la Couronne dépérissent, sans de débris, dans des Magasins en Sibirie & à Moscou.

Je n'ai point fait mention dans le revenu de la Russie du produit des Apothicaires ; parce que je ne l'ai point trouvé dans mes Mémoires. La Couronne s'est réservée le revenu de tous les établissemens formés dans ses Etats pour les Apothicaires, & la distribution des Remèdes ; elle donne des appointemens aux Employés, paye l'entretien de tous ces établissemens ; elle fait enfin toutes les dépenses & en retire aussi tout le revenu. Quoique la dépense que la Couronne fait pour cet objet soit très considérable, il est très certain qu'après en avoir retenu les frais, elle y gagne encore au-moins la revenue qu'elle fait sur les troupes pour les médicamens, & l'on m'a assuré que le gain alloit au-delà ; mais les Apothicaires n'étant plus que des gens à gage, ils n'ont plus le zèle nécessaire pour s'occuper à augmenter nos connoissances dans ce genre, parce qu'ils ne travaillent jamais pour eux. On voit de même dans l'état ci-dessus, que le Souverain s'est réservé plusieurs branches de Commerce, & tout le monde fait qu'il doit se borner à le protéger pour le faire fleurir. Ces abus font absolument contraires à une bonne administration, & ils ne subsistent que parce qu'on ne peut pas remédier à tout en même-temps.

J'ai supposé dans le même état le revenu des Provinces conquises sur la Suede de cent mille roubles seulement (ou de 100000 liv. de France) ; tandis que ces Provinces produisoient un grand revenu à la Suede ; mais ces Provinces ne payent plus de Capitation, & ce revenu médiocre est le produit des Biens domaniaux des Souverains de Russie : ces revenus ont beaucoup diminué par les donations qu'ils en ont faites à différents Particuliers.

Le détail dans lequel je suis entré sur le revenu de Russie en faisant connoître le nature des Impôts, donne une idée des richesses actuelles de la Nation, & de ses ressources. Les observations que j'ai faites sur le revenu de cette Puissance, paroissent confirmer qu'on le doit supposer en argent de quinze millions quatre cents mille roubles, ou de soixante-sept millions argent de France. J'ai connu plusieurs personnes très industrieuses sur la Russie, les unes estimoient le revenu de l'Etat à quinze millions de roubles, & les autres à treize & au dessous ; mais ces derniers faisoient entrer dans leurs calculs les valeurs.

comparé à celui que M. Strahlenberg en donne en 1720 (1), que la Marine de Russie a diminué depuis ce temps. On construit cependant presque tous les ans quelques Vaisseaux dans les différents Ports de Russie ; mais il en faut réformer dans la même proportion, par les raisons qu'on verra par la suite. Les Vaisseaux de guerre se tiennent à Revel & à Cronftat, & les petits Bâtimens à Saint-Pétersbourg ; mais ces Ports ne sont point bons. Le Port de Cronftat a trois grands inconvénients, suivant M. de Strahlenberg (2). « La Mer n'est pas assez large devant le Port, ni bien sûre, » à cause de quantité de Rochers & de Bancs de Sable cachés qui » environnent ce Port ; en sorte que les Vaisseaux ne peuvent en » sortir qu'avec certains vents favorables. Secondement, les glaces » y restent trop long-temps, & la Mer n'en est débarrassée que » vers la fin du mois de Mai. Troisièmement, les Vaisseaux se » pourrissent promptement dans ces Ports, parce qu'ils y sont toujours dans l'eau douce : (on m'a assuré qu'ils ne duroient pas plus » de dix ans). Le Port de Revel est trop exposé aux tempêtes, & » les Vaisseaux n'y sont pas en sûreté, puisqu'un jour il en périt » trois des plus considérables dans le Port même ».

Du temps de Pierre I^{er}, beaucoup de Vaisseaux étoient construits de sapin ; présentement les parties principales au-moins, sont

L'espèce monnoyé est rare en Russie, non-seulement faute de machine première ; mais parce que le nombre des roubles diminue annuellement. Cet objet ayant paru mériter l'attention du Gouvernement, on en cherche la source. On a reconnu que les Payfans & les Commerçans qui vont dans les Villes, emportent chez eux en argent le produit de la vente de leurs Denrées & de leurs Marchandises ; ils ensoiffent leur fortune dans la terre, pour les mettre à couvert de ceux dont ils dépendent, & le plus part mourant sans publier leur secret, ce argent est perdu pour l'Etat. Les tentatives qu'on a faites pour remédier à cet inconvénient ont été inutiles ; il subsistait tout le temps que ce Peuple sera dans l'obscurité.

(1) L'Auteur écrivoit en 1730. Tome II, pag. 115 & 121.

(2) Strahlenberg, Tom. II, page 227. Ces inconvénients sont confirmés par tous ceux qui ont été à Saint-Pétersbourg.

de bois de chêne, & la plupart des Vaisseaux font construits en entier de ce bois. On le tire des environs de Cazan (1). Cette Ville est éloignée de Saint-Petersbourg de plus de quatre cents lieues, en suivant les rivières qui servent à transporter ce bois. Il faut remonter le Wolga dans ce trajet, sur une distance de deux cents soixante lieues; ce qui oppose de grandes difficultés au transport des matériaux propres à la construction des Vaisseaux. C'est pour cela qu'on y emploie encore aujourd'hui quelque peu de sapins; & tout le monde fait que ce bois n'est propre que pour les mâts, & qu'il est absolument mauvais pour tout ce qui a rapport à la construction. On doit moins l'employer en Russie à cet usage, que par-tout ailleurs, à cause des eaux douces des principaux Ports de cet Empire, qui pourrissent promptement les Vaisseaux.

D'après les États que j'ai eus des forces de Mer de la Russie (2);

(1) On m'a assuré qu'on en tiroit aussi d'Anchangel, mais en petite quantité.

(2) *Etat des Vaisseaux de Guerre qui composoient les forces Marines de la Russie, en 1756.*

VAISSEAUX DE LIGNE.		Année de leur construction.	Nombre des canons qu'ils portent.
AU PORT DE CRONSTAT.			
Elizabeth, à réparer.	.	.	110.
Zacharie-Elizabeth.	.	1747.	99.
Saint Jean-Christofome.	.	1751.	99.
Saint Nicolas.	.	1754.	80.
Non inconnu.	.	1755.	80.
Lefroy, en mauvais état.	.	1741.	66.
Sergius, en mauvais état.	.	1747.	66.
Raphael Archange, en mauvais état.	.	1745.	66.
Vriël, en mauvais état.	.	1749.	66.
Gabriel, en mauvais état.	.	1749.	66.
Ingramme.	.	1751.	66.

je trouve qu'elles étoient, en 1756, de vingt-deux Vaisseaux de ligne, six Frégates, deux Galiotes à bombes, deux Paquebots, deux Brulots, & quatre-vingt-dix-neuf Galeres.

Elles consistoient sur la Mer Baltique en 1730, suivant M. Strahlenberg, en trente-six Vaisseaux de ligne, douze Frégates, neuf petites Frégates, & deux cents quarante Galeres.

Lorsque l'Equipage des Vaisseaux & des Galeres se trouve complet, le nombre des Officiers, des Soldats & des Matelots, se monte à vingt mille deux cents trente-neuf, & celui des Employés dans l'Amirauté, & des Ouvriers dans les différents Ports, à neuf

SUIITE DES VAISSEAUX DE LIGNE.		Année de leur construction.	Nombre des canons qu'ils portent.
AU PORT DE CRONSTAT.			
Non inconnu.	.	1754.	66.
Non inconnu.	.	1754.	66.
Pantlemont, en mauvais état.	.	1740.	54.
Non inconnu.	.	1756.	66.
Non inconnu.	.	1756.	66.
AU PORT DE REVEL.			
Saint Alexandre Newfich, en mauvais état.	.	1749.	66.
Mofchwa.	.	1750.	66.
Saint Jean-Christofome, le second, en mauvais état.	.	1749.	66.
L'Aigle du Nord, très mauvais.	.	1755.	66.
Schluffebourg.	.	1751.	54.
Verakil.	.	1752.	54.
Total des Vaisseaux du premier rang.	.	22.	
FRÉGATES.			
AU PORT DE CRONSTAT.			
Jegulice.	.	1746.	32.
Szifli.	.	1746.	32.
Non inconnu.	.	1754.	32.
Non inconnu.	.	1754.	32.

mille huit cents soixante-dix-neuf; mais il s'en fait de beaucoup que le nombre des Soldats & des Matelots foit complet.

Les Officiers font peu instruits sur la théorie de la Navigation; & encore moins sur la pratique, parce qu'ils vont rarement en Mer. Les Vaisseaux déperissent dans les Ports au milieu des glaces & des eaux douces, Un grand nombre de Vaisseaux ont été réformés sans avoir jamais porté la voile, & beaucoup d'Officiers ont achevé leur carrière sans avoir jamais monté un Vaisseau. Les Russes d'ailleurs craignent trop la Mer pour devenir bons Marins; ils n'ont pas de Matelots qui en méritent le nom; & la Russie n'en aura jamais, tant qu'elle ne fera point le commerce par elle-même.

SUIITE DES FREGATES.		Année de leur construction.	Nombre des canons qu'ils portent.
AU PORT DE REVEL.			
Michel-Archange,	1748.	32.
Kreyfel,	1751.	32.
GALIOTES A BOMBES.			
Le Tonnerre,	1751.	20.
Jupiter,	1752.	20.
PAQUEBOTS.			
L'Eléphant,	1752.	36.
Nom inconnu,	1754.	36.
BRULOTS.			
Mitau,	1747.	
Hollande,	1747.	
GALERES.			
Galeres à 22 bancs,		32
Galeres à 20 bancs,		22
Galeres à 16 bancs,		45

Chaque Galere porte six petits canons de fer, & sur le devant deux canons de vingt-quatre livres de balles.

Il y a deux rames à chaque banc, 1 Soldat à chaque Rame; un Officier commande la Galere; il a sous lui un Pilote & 12 Matelots.

LQ

Le Militaire de Russie se divise en troupes de Campagne & de Gouvernement. Ces deux Corps de troupes sont totalement différens; le dernier forme une espèce de Milice, qui est distribuée sur les limites de la Tartarie, & dans les différentes Provinces de ce vaste Empire. Son étendue exige un Corps de troupes très nombreux, pour tenir les Peuples dans l'obéissance, & mettre la Russie à l'abri des incursions des Tartares. Ces troupes n'ont point d'autre destination; elles ne vont jamais en campagne, & ne font pas propres pour faire la guerre contre des troupes aguerries; elles sont mal entretenues, & plus mal disciplinées. Il n'en est pas de même des troupes de campagne, la plupart sont très bien entretenues, & parfaitement disciplinées. On les distribue en garnison dans les Provinces situées en Europe, ou dans le voisinage, & vers les limites de la Tartarie, afin qu'on puisse les réunir plus facilement, pour porter du secours dans les différentes parties de l'Etat, ou pour attaquer les Puissances qui sont en guerre avec la Russie.

Je trouve par le détail des troupes de cette Puissance, que l'Etat Militaire se monte à trois cent trente un mille cinq cents hommes (1).

(1) *ETAT MILITAIRE DES TROUPES DE RUSSIE, en supposant les Régimens complets.*

MAISON DE L'IMPERATRICE.

Gardes du Corps, ou Leib-Compagnie,	500
Cuirassiers du Corps,	846
Gardes à Cheval,	8235
Gardes à Pied,	Régimens de Prochragenski,	3245
	Semenowski,	2250
	Ilnaslowiki,	2436
Le Régiment du Grand-Duc,	846
Six Régimens d'Infanterie de huit cents quarante-six hommes,	5076
Total,	16408

Ce Corps de Troupes uniquement destiné à la garde du Souverain, ne va jamais en

Tome I,

Kk

Il doit souffrir de petites variations de temps en temps, suivant les différents états que j'ai eus entre les mains. Les Régiments d'Infanterie étoient en 1750 de deux mille deux cents quatre-vingt-dix-huit hommes; & ceux de Cavalerie & de Province étoient encore moins nombreux que ceux dont je donne le détail. Le Régiment

Campagne. Ces différents Régiments sont toujours en garnison dans les environs de la résidence du Souverain, pour en disposer à sa volonté dans tous les événements.

Infanterie Russé de Campagne.

L'Infanterie Russé est composée de quarante-six Régiments (*). Chaque Régiment contient trois Bataillons, & chaque Bataillon est composé de douze Compagnies de Fusiliers, & de deux de Grenadiers. Le nombre des Grenadiers & des Fusiliers est de 1118 hommes; & le Régiment, y compris les Officiers, &c., est de 2637 hommes (**). Mais tous les Régiments ne sont pas si nombreux; en les supposant de 2637 personnes, les quarante-six Régiments complets se montent à

Chaque Régiment a avec lui quatre canons de trois livres de balle, & quatre petites mortiers à grenades.

Les Russes ont pour Cavalerie quelques Régiments de Grenadiers à Cheval, des Cuirassiers, des Dragons & des Hussards.

Cavalerie Russé de Campagne.

Quatre Régiments de Grenadiers à Cheval, de 1489 hommes,	9956
Quatre Régiments de Cuirassiers, de 1350 hommes,	5400
Vingt six Régiments de Dragons, de 1350 hommes,	35100
Six Régiments de Hussards, l'un portant fusée,	11860
Total.	63316

Génie & Artillerie.

Génie,	750
Mineurs,	210
Artillerie & Bombardiers,	10000
Total.	10960

(*) Elle a été quelquefois de 31 Régiments, Gévaux les différents états que j'ai eus entre les mains; mais il n'a paru après s'être interrogé sur ces Régiments à ceux destinés à la garde du Souverain, qui étoit aussitôt mesuré nombreuse.

(**) On en verra le détail dans l'état de la dépense de chaque Régiment.

des Gardes-du-Corps n'existe plus, ayant été cassé par Pierre III. Au reste, ces petits changements ne font rien au résultat général; il est toujours à-peu-près le même. Ainsi je suppose l'Etat Militaire de Russie de 330000 hommes en nombre rond.

On comprend dans ce nombre tous les gens de Métiers au service des Régiments, Maréchaux, Serruriers, Charpentiers, &c.; les Valets d'Equipage, les Valets d'Artillerie, les Valets de tous

Infanterie Russé de Gouvernement, qui ne va jamais en Campagne; espèce de Milice.

Vingt Régiments de 1344 hommes, dans les Pays conquis sur la Suède,	26880
Trente-deux Régiments distribués dans différents endroits de la Russie, Sibérie, &c. Ils sont composés de 1318 hommes, excepté quatre, dont trois sont de 664 hommes, & un de 1992,	41168
Vingt Régiments distribués en Ukraine, de 1077 hommes,	21540
Un Régiment sur les lignes de l'Ukraine,	1248
Total.	90836

Dragons.

Quatre Régiments de 1056 hommes,	4224
Trois Régiments de 1220 hommes,	3660
Un Escadron à Moscou de	568
Total de la Cavalerie de Milice.	8450

RÉCAPITULATION.

Maison de l'Impératrice,	16408
Infanterie de Campagne,	121102
Cavalerie de Campagne,	63316
Génie, Mineurs, Artillerie, Bombardiers,	10960
Infanterie qui ne va jamais en Campagne,	90836
Cavalerie de Milice,	8450
Total.	311272

On trouve, page 255, que la Marine suppose complète, se monte, en y comprenant les Officiers & les Matelots, à

Total des Troupes de Terre & de Mer,	317492
---	---------------

les Officiers de l'Armée : on appelle ces valets *Denfchik*. Ces derniers font très nombreux : on en fait des Soldats après un certain temps de service. On y comprend aussi tous les Soldats destinés à garder les prisonniers & les criminels ; mais je n'y ai pas compris les Troupes irrégulières : elles sont composées de Cosaques, de Zaporoviens, de Calmouks, de Valaques ; on n'en fait usage qu'en temps de guerre. On ne leur donne aucune paye, ils n'ont que ce qu'ils retirent du pillage. Ces Troupes ne sont pas redoutables par elles-mêmes, étant communément mal montées, & n'ayant aucune espèce de discipline ; mais elles le sont beaucoup par leurs brigandages : elles pillent & ravagent tous les Pays par où elles passent, & y exercent les plus grandes cruautés. Les Russes tirent peu d'avantages de ces Troupes pour garder leurs camps, & elles sont souvent très funestes à leur armée par la consommation des vivres & des fourrages. Elles ont toujours à leur suite quantité de chevaux pour emporter le butin. Dans les états que j'ai eus du Militaire de Russie, ce corps de Troupes se monte quelquefois à trente & quarante mille hommes, & quelquefois plus. Or faisant entrer ces Troupes dans l'Etat Militaire, le nombre des Troupes de Russie seroit de trois cents soixante mille hommes environ.

Ce nombre considérable de Troupes me parut d'abord un paradoxe, en considérant la dépopulation de cet Empire, & la modicité de ses revenus. J'ai eu entre mes mains les Etats Militaires, avec les noms & le détail des Régiments. Il est donc constant d'après ces Mémoires, que l'Etat Militaire se monte à 330000 hommes, en nombre rond, sans y comprendre les Troupes irrégulières. M. de Voltaire le trouve, en 1725, à peu-près le même (1). Mais par quel mécanisme d'administration, la Russie peut-elle entretenir un Corps si

(1) M. de Voltaire détermine en 1725 le nombre de Troupes, tout sur terre que fait avec, de 339500. Tome I. page 59.

considérable ? Est-il nécessaire au Souverain de cet Empire ? Ne doit-il pas diminuer l'Etat Militaire le plus qu'il est possible, vu la dépopulation de ses Etats ? Et si le Souverain est obligé d'avoir en temps de paix un corps de Troupes si considérable, est-ce une preuve réelle de sa puissance ? L'examen de ces différents objets me parut si intéressant pour l'humanité, pour l'Europe, & peut-être pour la Russie, que je me donnai tous les soins pour éclaircir cette matière.

Pour procéder avec ordre, il est nécessaire de considérer la Russie dans les rapports qu'elle a avec l'Europe, avec ses Voisins Asiati-ques ; & il faut faire attention à l'étendue de cet Empire. On connoît parfaitement l'état politique de la Russie dans ses rapports avec l'Europe. Plusieurs Auteurs ont écrit sur ceux qu'elle a avec les Tartares ses voisins ; mais soit que l'état politique de ces différentes Puissances ait souffert quelque changement ou non, il est indispensable de le rappeler ici. D'ailleurs les faits rapportés par les Voyageurs qui m'ont précédé, n'en seront que plus authentiques.

A mesure qu'on s'éloigne de Saint-Petersbourg en approchant du Kamtchatka, les Peuples sont moins soumis, non-seulement à cause de la difficulté d'envoyer des Troupes & des munitions vers la partie orientale de cet Empire, mais encore parce que celles qu'on y envoie n'étant plus à portée du Souverain, le Militaire, les Gouverneurs & tous les Employés y abusent de l'autorité que le Souverain leur confie. Ces Peuples sont toujours prêts à se révolter ; c'est un inconvénient attaché à tous les Etats d'une vaste étendue. On trouve même en Sibérie des Peuples que la Russie n'a jamais pu subjugué depuis la conquête de cette Province. Les Tchouktschi font de ce nombre. Les Ioukagires leurs voisins & les Koriaques sont médiocrement soumis. Tous ces Peuples habitent l'extrémité du Nord-Est de la Sibérie (1). Quoiqu'ils soient d'une foible ressource

(1) Il faut faire cette description, la Carte sous les yeux. Carte générale, N°. XX.

pour la Russie, cette Puissance ne cesse de faire la guerre à quelques-uns pour les soumettre. Les Tchouktchi sont les plus féroces & les plus cruels ennemis des Russes. Ils ont toujours conservé leur liberté, quoique les Russes ayent sur eux l'avantage des armes à feu, & des troupes aguerries. Cependant comme les Russes envoyotent continuellement de nouvelles troupes contre eux, ils les auroient détruits ou subjugués par la suite des temps, sans les Loukagires leurs voisins, qui leur prédirent cet événement, s'ils n'opposoient que des fleches aux armes à feu des Russes. Ils leur conseillèrent de fonder sur l'artillerie des Russes dès qu'ils les rencontreroient, de s'en emparer, & leur persuaderent qu'ils en triompheroient aisément, parce qu'ils n'étoient jamais en grand nombre. Le succès justifia ce que les Loukagires avoient prédit. Quelques années avant mon arrivée à Tobolsk, un corps de troupes Russes marcha contre les Tchouktchi; le Général Russe envoya en avant un petit détachement avec quelque artillerie: ces Troupes furent aisées & égorgées au moment qu'elles s'y attendoient le moins; quelques Soldats échappèrent à peine pour en porter la nouvelle au Général Russe. Il s'avança aussi-tôt contre ce Peuple; il fut battu & obligé de demander la paix. On convint de part & d'autre que les Chefs & une partie des Troupes se rendroient sans armes dans un Hameau voisin des deux armées. Les Tchouktchi remplirent exactement la convention; les Russes se rendirent au rendez-vous, en apparence sans armes; mais ils avoient caché sous leur habit une espèce de coutelas que les Paysans Russes portent toujours à leur côté. Les Russes entrèrent dans toutes les vues que les Tchouktchi leur propofoient: ils leur firent boire une si grande quantité d'eau-de-vie, qu'ils les enivrèrent bien-tôt; & ils en égorgèrent la plus grande partie pendant qu'ils dormoient. Les Russes allèrent attaquer aussi-tôt l'armée des Tchouktchi, qui se sauva dans les montagnes, leur Prince & les principaux Chefs ayant péri dans le massacre que les Russes avoient fait des Troupes de

cette Nation. J'ai su ce détail par un jeune Prince, neveu du Chef des Tchouktchi (1). Les Russes l'avoient emmené prisonnier à Tobolsk; il y vivoit dans l'infortune, quoiqu'en liberté. Le Gouverneur fournissoit à sa subsistance. Cet infortuné Prince, dans le désir d'avoir sa liberté, me fit prier (2) de le prendre pour domestique, & de l'emmener avec moi. Les Russes s'occupent encore, en 1761, à faire la guerre à ces malheureux Peuples, au-lieu de les laisser tranquilles dans leurs montagnes glacées.

La plupart des autres Peuples, comme les Kamtchadals, les Iakouti, les Tungoufes, quoique subjugués, sont toujours en garde contre les Russes: ces derniers ayant voulu envoyer des Ingénieurs pour lever le cours du Fleuve Amour, & examiner si l'on ne pourroit pas y établir quelque navigation; les Peuples qui habitent les bords de ce Fleuve, forcèrent les Russes d'abandonner leur projet.

Des multitudes de Hordes Tartares habitent les contrées situées au Midi de la Russie: elles obligent les Russes d'entretenir perpétuellement sur ces limites des corps de Troupes considérables, depuis le Lac Baïkal jusque vers la Pologne. Les Russes ont même fait construire dans la plupart de ces endroits, des Lignes & des Forts qui sont placés à peu de distance les uns des autres. Ces précautions sont nécessaires pour mettre cet Empire à l'abri des incursions des Tartares, & tenir dans l'obéissance ceux que la Russie a subjugués. La plupart de ces Tartares sont vagabonds & vivent de pillage. Ils ont inquiété de tout temps les Russes dans cette partie de leur Empire. Malgré les Lignes & les Forts, ils pénètrent aisément en Russie, lorsqu'ils sont en force: ils pillent les Villages pendant qu'on rassemble les Troupes les plus à portée, & ils s'en retournent avec

(1) Il m'a été confirmé par les Russes qui me servoient d'interprètes.

(2) Il me donna un Mémoire à ce sujet, qu'il avoit fait écrire en latin, afin que je puisse le comprendre.

leur butin lorsqu'elles arrivent : aussi les déserts de la partie méridionale de la Russie, principalement de la Sibérie, sont les armes les plus formidables que les Russes puissent opposer à ces Peuples : ces contrées n'étant pas habitées, les Tartares ne peuvent pas en piller les Villages ; la plupart n'osent avancer dans l'intérieur du Pays, à cause des Troupes considérables que les Russes entretiennent sur ces limites, & ces derniers tâchent de vivre en paix avec les autres.

Les Russes ont cependant de grands avantages sur ces Tartares ; qui pour la plupart ne peuvent opposer que des fleches aux armes à feu des Russes. On trouve parmi ces Peuples vagabonds, des Nations qui ne connoissent pas même les armes à feu ; mais tous ces Tartares sont guerriers & courageux. Un événement que j'ai vu depuis mon retour à Paris, par M. le Chevalier de Saint-Pierre, atteste que quelques-uns ne connoissent pas les armes à feu ; & il fait connoître en même-temps l'espece d'hommes que les Russes ont dans leur voisinage. Un gros détachement de ces Tartares s'approcha, il y a quelques années, des lignes de Sibérie ; le Commandant d'un des Forts Russes les ayant aperçus, & ignorant l'intention de ces Tartares en troupe, leur fit savoir qu'il seroit faire feu sur eux, s'ils ne se retiroient. Ces Tartares s'assemblerent, & après avoir tenu conseil, ils envoient prier le Commandant d'ordonner qu'on fit feu ; on le fit. Plusieurs d'eux ayant été tués par une canonade, ils s'éloignerent un peu, tinrent un nouveau conseil, & envoyèrent prier de nouveau le Commandant de faire feu : ils s'éloignerent encore, & ne décamperent qu'à la troisième canonade. Cet événement suppose un Peuple qu'il seroit dangereux pour la Russie d'instruire dans l'art militaire.

La révolution arrivée chez les Calmouks Zongores (1), nous

(1) Suivant quelques Auteurs, Calmouks Zongores, Kalmouks, ou Calmouques Dsongores.

donne

donne encore une idée de ces Peuples. Cette Nation étoit devenue si puissante sous le regne de Kaldan-Tcherin leur Kan, que les Chinois & les Russes redoutoient également ce Prince. Il mourut en 1746 ; sa mort excita une guerre civile entre ses Successeurs, qui entraîna la ruine de cette Nation. Les Chinois l'affoiblirent d'abord en favorisant tour à tour chacun des Prétendants ; & après une guerre de dix ans, ils accablèrent le nouveau Kan, en 1757, & détruisirent ses Sujets, dont le reste infortuné, au nombre de vingt mille Familles, se sauva sur le Volga, sous la protection de la Russie (1).

Plusieurs autres branches des Calmouks habitent encore dans cette partie de l'Asie. Ils ont conservé le courage & la bravoure qu'ils avoient du temps de Gengis-kan & de ses Successeurs. C'est avec ces Peuples que ces Princes firent tant de conquêtes & donnerent la loi à l'Asie. Les Mongales situés entre la Chine & la Sibérie descendent des mêmes Tartares, & ils ne sont pas moins courageux. La plupart dépendent de la Chine ; ils sont parfaitement aguerris. Les Chinois font la guerre avec ces Nations belliqueuses (2). Aussi le dernier Kan s'étant retiré en Sibérie, où il mourut, l'Empereur de la Chine le reclama si vivement, que les Russes, après avoir fait beaucoup de difficultés, furent obligés de transporter le corps de ce Prince sur les frontieres de la Chine ; les Chinois prétendoient pouvoir s'assurer par ce moyen de la vérité de la mort de ce Kan, qu'ils redoutoient encore.

Les Peuples Russes qui habitent vers le Midi de la Sibérie, quoi-

(1) On donne ailleurs le détail de ce singulier événement, qui fait mieux connoître cette Nation.

(2) Il faut bien distinguer ces Peuples des Chinois ; ces derniers forment de mauvaises Troupes, suivant différents Auteurs.

que subjugués, sont cependant les plus enclins à la révolte. J'ai été à portée de m'en assurer, ayant suivi cette route à mon retour de Tobolsk à Saint-Petersbourg.

On voit par ce détail de l'intérieur de la Russie, que le Souverain est obligé d'avoir perpétuellement un corps considérable de Troupes pour tenir les Sujets dans l'obéissance, & pour mettre cet Empire à l'abri des incurSIONS des Tartares : c'est ce Corps qu'on appelle Armée de Gouvernement ; il se monte à cent mille hommes environ (1) : ces Troupes n'ont point d'autre destination ; elles ne sont jamais la guerre autre part, non-seulement parce qu'il seroit trop dangereux de dégarnir les Provinces & les limites, mais encore parce que ces Troupes étant dispersées dans cet Empire de près de 2.000 lieues, sur 500 environ de large, il n'est pas possible de les faire mouvoir, ni de les rassembler. Dans certaines circonstances, elles arriveroient au rendez-vous lorsque la guerre seroit terminée ; car les chemins sont presque toujours impraticables pendant l'Été ; on ne trouve pas toujours des Ponts, même sur la route de Saint-Petersbourg à Tobolsk, qui est très fréquentée ; aussi ne voyage-t-on que pendant l'Hiver en traîneau ; & quoique je n'eusse que trois Personnes avec moi lorsque je voyageois dans ce Pays, je ne trouvois pas toujours dans les Villages le nombre de chevaux qui m'étoient nécessaires pour continuer ma route. Ce sont ces difficultés locales & l'étendue de cet Empire, qui sont cause que la Russie ne peut faire un autre usage des Troupes de Gouvernement. Elles ne sont ni aguerries, ni disciplinées ; aussi les Russes n'en font-ils aucun cas. Elles sont très mal entretenues, leur paye n'est environ que la moitié de celle des Troupes de campagne. Les Soldats n'ont par conséquent que onze deniers environ par jour, argent de France ; mais on leur distribue chaque mois, ainsi qu'à ceux de campagne,

(1) Voyez page 259.

deux boisseaux de farine & un boisseau de gruau par tête. Ce corps de Troupes, de près de cent mille hommes, ne coûte, en argent à la Russie, qu'un million cent soixante mille roubles, ou cinq millions huit cents mille livres, argent de France ; parce que ces Peuples sont obligés de fournir en nature les denrées nécessaires pour les faire subsister. Cet impôt, indépendant de la Capitation & des autres droits (1), procure à la Russie les moyens d'avoir un corps considérable de Troupes, les Peuples fournissant les mêmes denrées aux Troupes de campagne, depuis l'Ecrivain du Commissaire jusqu'au Denfchik (domestique des Officiers). Aussi on envoie en garnison les Troupes de campagne dans les Provinces les plus fertiles. Par cette administration, l'Etat Militaire de Russie, de Terre & de Mer, quoique de trois cents trente mille hommes, ne coûte cependant que six millions quatre cents mille roubles environ, ou trente-deux millions trois cents mille livres, argent de France (2).

(1) Voyez page 250.

(2) Pour déterminer la dépense des Troupes, j'ai pris dans les Etats de dépense du Militaire, celle d'un Régiment. On verra par les détails suivants, que les moyens dont j'ai fait usage, sont suffisants pour constater le degré de précision dont j'ai besoin dans mes résultats.

ETA T de Dépense annuelle d'un Régiment complet de trente Bataillons, composé de douze Compagnies de Fusiliers, & de deux de Grenadiers. On comprend dans ces Etats les places de Fourrages qu'on paye toujours en argent.

R A N G E.	Nomb. hom.	Appointement de chaque Offi- cier & Soldat, y compris le dé- compte de son détachement.		Dépense annuelle.	Mont de son logement annuel.	Mont de son pantalon annuel.	Mont de son garnement annuel.	Mont de son pantalon annuel.	Appoin- tement de son pantalon en pièces de Fusils.	Appoin- tement de son pantalon en pièces de Fusils.
		Rou. Ko.	Rou. Ko.							
Grand Etat-Major.		Rou. Ko.	Rou. Ko.						Rou. Ko.	Liv. Sou.
Colonel.	1	385 0	385 0	77	102	91 80	4	476 80	1384 0	
Lieutenant Colonel.	1	315 0	315 0	63	86	75 40	4	410 40	1070 0	
Major.	2	286 0	286 0	57 20	76	65 40	4	341 40	757 0	
Aides-Majors.	4	275 50	311 0	63 98	86 40	4	437 40	1187 0		

roubles environ, ou quarante-deux millions argent de France, & ayant supposé (page 250), le revenu de la Russie de treize mil-

Quarante-huit Régiments d'Infanterie faisant un Corps de 121 302 hommes à 39317 roubles le Régiment, coûtent 1887216 roubles, ou 945680 liv. argent de France.

La dépense d'un Régiment de Cavalerie est plus grande que celle d'un Régiment d'Infanterie, de 2630 roubles, ou d'environ un douzième. Cette augmentation paraît être nécessaire; mais il faut faire attention que les Sujets fournissent les fourrages, ainsi que les denrées, en nature, & que les chevaux étant pris dans le Pays, coûtent très peu. Ainsi un Régiment de Cavalerie coûte en argent 41947 roubles, ou 20973 liv. argent de France; & les quarante Régiments, formant un corps de 63116 hommes, coûtent 1677880 roubles, ou 389400 livres, argent de France.

La garde de l'Impératrice est composée d'un corps de seize mille trois cents quarante-huit hommes; ce Corps contient à peu-près autant d'hommes que six Régiments d'Infanterie ou de Cavalerie. On fait que les Régiments des Gardes coûtent beaucoup plus que les autres. Je supposerai cependant que la paie de ces troupes est la même que celle de la Cavalerie ou de 41947 roubles; alors les Gardes de l'Impératrice faisant un Corps de Troupes égal à six Régiments, doivent coûter par an 251682 roubles, ou 1258410 liv. argent de France. Cette dépense est la plus petite qu'on puisse supposer, non seulement à cause que l'entretien de ces troupes est beaucoup plus cher que celui de toutes les autres, mais encore parce que la plupart de ces Régiments ont une paie double de celle des autres. Mais comme je me propose d'examiner si la Russie est en état d'entretenir le nombre considérable de troupes qu'elle a sur pied, je dois plutôt tenir l'état de dépense un peu au-dessous qu'un peu trop grand. Pour peu qu'on s'écarte de ce principe, l'Etat Militaire s'élèveroit la plus grande partie du revenu de la Russie.

Le corps du Génie, des Mineurs, de l'Artillerie & des Bombardiers est composé de 10960 hommes, qui égale le nombre de quatre Régiments d'Infanterie; & en faisant le même calcul que pour les troupes de la garde de l'Impératrice; ce Corps doit coûter 167788 roubles. Je l'ai trouvé dans mes états de 300000 roubles, ou de 150000 liv. argent de France. Je le supposerai de même. On trouve d'après ces différents calculs les résultats suivants.

Dépense des Troupes de Campagne.

	Hommes.	Roubles.	Argent de Fr.
Maison de l'Impératrice.	16780	251682	1258410
Infanterie.	121302	1887216	945680
Cavalerie.	63116	1677880	839400
Génie, Artillerie, &c.	10960	300000	1500000
TOTAL.	211958	4116728	20583890

lions quatre cents mille roubles, il reste cinq millions de roubles environ, ou 25 millions argent, de France pour les autres dépenses qui sont considérables (1). D'après ces observations, il n'est pas vraisemblable que la Russie puisse subsister avec un revenu aussi modi-

La paie des Troupes de Gouvernement est bien différente de celle des Troupes de Campagne. La dépense d'un de ces Régiments ne revient qu'à moitié environ de celle d'un Régiment de Campagne du même nombre d'hommes. J'ai trouvé dans l'état que j'avois, la dépense de l'armée de Gouvernement ou de Milice composée de
L'armée de Campagne,
Total de l'armée de Terre & de sa dépense,
La Flotte, le Canal de Cronstar, les Officiers & les Matelots faisant un Corps de
Total des Troupes de Terre, de Mer, & de leur dépense en argent,

DÉPENSE		
DE TOUTES LES TROUPES		
DE		
TERRE ET DE MER.		
Hommes.	Roubles.	Argent de Fr.
99266	1161155	5805775
211958	4116728	20583890
311214	5277933	2639665
20235	1200000	6000000
331463	6477933	3189665

(1) Il ne m'a pas été possible de donner le détail de ces nouvelles dépenses, faite de mémoires sur cette partie; mais l'exposition des objets qu'elles regardent, suffira pour nous en donner une idée, & jettera un nouveau jour sur tout ce qui a été dit.

1°. Je n'ai pas compris dans la dépense des troupes les appointements des Officiers Généraux. Ceux du Feld-Maréchal font de 3140 roubles, ou de 40600 liv. argent de France, & ceux des autres Officiers à proportion. On ne trouve pas dans cet état les récompenses qu'on donne aux Militaires, soit en pension, ou en leur accordant un certain nombre de Paysans de la Couronne, ainsi que cela se pratique souvent; & j'observerai que cette dernière façon de récompenser est la plus coûteuse à l'Etat, parce que ce nombre de Paysans ne rentre plus dans les biens de la Couronne, au lieu que les Pensions ne font que viagères.

2°. Les armes & les munitions pour toutes ces Troupes: cette dépense est sans doute considérable, mais bien inférieure à celle qu'on fait par-ou ailleurs dans ce genre, parce que ce Peuple étant esclave, la main d'œuvre est à très-peu.

3°. L'entretien des Bâtimens publics, de la Cour, & quantité de dépenses extraordinaires de la Cour & du Souverain.

4°. Les Ministres qui résident auprès du Souverain, le Grand Chancelier, le Vice-

que aux dépenses de nécessité absolue, & entretenir un Corps de Troupes de trois cents trente mille hommes; quoique convaincu de cette vérité, je supposerois le fait contraire; c'est-à-dire que cette Puissance peut entretenir ce corps de Troupes, & faire face à toutes les autres dépenses nécessaires à l'administration de ce vaste Empire; mais au moins est-il bien constant & démontré que la Russie n'en-

Chancelier, le Grand-Maître de la Maison Impériale, le Grand-Trésorier & le Grand-Ecuyer.

5°. Le Conseil de Guerre, composé de quatre Feld-Maréchaux, de deux Généraux d'Artillerie, & de douze Lieutenans Généraux. Ce Conseil a soin de l'entretien de l'Armée, & de l'avancement des Officiers jusqu'au grade de Lieutenant Colonel. Il a sous lui la Chancellerie de l'Artillerie, le Commissariat de la Cour, la Casse Militaire, la Chancellerie pour les Habillemens, la Chancellerie pour les Vivres, celle des Comptes, & le Comptoir du Collège de la Guerre établi à Moscou.

6°. Le Collège de l'Amirauté, qui prend soin de toutes les affaires qui regardent la Marine. Il a l'inspection de toutes les Forêts & des Bois situés sur les grandes Rivières. Il a sous lui 1°. le Commissaire Général de la Marine, chargé du paiement de tout ce qui a rapport à cet objet, comme des Vivres & de la Casse. 2°. Le Comptoir d'équipage établi pour avoir soin des Magasins & de toutes les choses nécessaires à l'équipement des Vaisseaux. 3°. Le Comptoir de la construction des Vaisseaux & de tous les matériaux qui ont rapport à cet objet. 4°. Le Comptoir de l'Artillerie & de la Marine.

7°. Le Collège des Affaires étrangères, dont l'objet est l'expédition des affaires secrètes, le paiement des Ministres dans les Cours étrangères, les Pensions & les Gratifications qu'on donne à ces Ministres, aux Officiers & autres Personnes. Ce Collège règle aussi toutes les affaires hors de l'Etat. Il a à Moscou un Comptoir chargé de la recette & de l'envoi des sommes qui lui sont assignées.

8°. Deux Collèges de Justice, l'un à Saint Pétersbourg, & l'autre à Moscou. Ils ont l'administration de la Justice. Pierre I^{er} établit qu'ils n'auroient point d'épices, & il assigna aux Juges & aux Greffiers des appointemens sur le Trésor public (*). Le Sénat, au contraire, n'a point d'appointemens.

9°. Le Collège des Finances. Il a soin de la recette des revenus publics, à l'exception de la Capitation & des Salines. Il y a actuellement un Comptoir à Saint-Petersbourg qui administre les revenus des Provinces conquises; tous les autres Départemens sont à Moscou. Je ne comprends pas dans la Finance la multitude des Employés chargés de la recette des Revenus, des Péages, de la Douane, des Salines, &c. Tous ces Em-

(*) Voltaire, *Tome II*, page 211.

trecient

trécient les troupes de Gouvernement & de Campagne, en temps de paix, que parce qu'elles exigent peu de dépense en argent, & que les Peuples fournissent en nature les denrées nécessaires à leur subsistance, & les Fourrages pour la Cavalerie, pourvu qu'on envoie la plus grande partie de ces Troupes dans les Provinces les plus fertiles: mais toutes ces facilités disparaissent en temps de guerre, parce qu'il n'est pas possible de transporter les denrées & les fourrages au-

ployés ne coûtent rien à l'Etat, parce qu'ils sont payés par les Fermiers, qu'on appelle *Otkouptiki*.

10°. Le Comptoir d'Etat qui dirige la dépense des sommes publiques, & qui donne les Ordonnances au Collège des Finances; les Chambres des Revenus établies à Saint-Petersbourg, ne paient que sur ces Ordonnances.

11°. Le Collège de révision, qui reçoit les comptes de tous les autres Collèges, & les examine.

12°. Le Collège du Commerce. Il a pour objet les Mines, les Manufactures, les Domaines maritimes, le Péage dans les Ports; & il règle toutes les disputes entre les Marchands.

13°. Le Comptoir du Sel dirige les revenus des Salines, & reçoit l'argent de ce qui entre dans les coffres de l'Impératrice; il paçoit que ces deux articles [XII & XIII.] ne sont pas payés sur le Trésor Royal.

14°. Les différentes Chancelleries distribuées dans ce vaste Empire, & tous les Gouverneurs & autres Employés Militaires qui reçoivent leurs appointemens des Chancelleries de leurs Provinces, ainsi qu'une infinité d'autres Employés de la Cour.

On conçoit aisément d'après le Tableau, de la multitude d'Employés nécessaires pour l'administration de tous ces Collèges, que les revenus de la Russie ne seroient pas suffisants, à beaucoup près, pour subvenir à toutes ces dépenses, si elles étoient prises en entier sur les revenus de l'Etat. Il fera aisé d'éclaircir par la suite cette maxime; je l'avois pu pendant mon séjour en Russie, si j'avois eu en ordre le tableau de cette administration, tel que je le présente; mais il étoit nécessaire d'en recueillir d'abord les matériaux, & ce n'étoit pas un petit travail. Au reste, il est constant que les dépenses qui concernent le Militaire, sont prises sur le Trésor Royal, ainsi que les appointemens d'une partie des Collèges. Or cinq millions de roubles (*) font un revenu bien modique pour subvenir aux seules dépenses qui concernent le Militaire; quoique dans les parties qui ont rapport à la construction des armes, des munitions & de la marine, l'écouvage fournisse à la Russie des moyens d'employer à vil-prix une multitude de bras à ces différents objets.

(*) Page 271.

Tome I.

M m

dehors de ce vaste Empire; & la Russie étant, par la modicité de ses revenus, hors d'état de faire des dépenses extraordinaires; il est de la plus grande évidence que cette Puissance ne peut pas entretenir sur ses revenus, un corps d'armée hors de ses Etats. Cette vérité est connue de tous ceux qui sont un peu instruits de l'état de la Russie; mais il étoit nécessaire d'examiner les principes sur lesquels elle est fondée.

En supposant à la Russie trois cents trente mille hommes de terre & de mer, deux cents dix mille hommes environ forment l'armée de Campagne (1), seize mille hommes de ces troupes sont destinées à la garde du Souverain, & le reste de l'armée est de cent quatre-vingt-quatorze mille hommes. On emploie un grand nombre de ces troupes à garder les Criminels, à les conduire aux Mines. Le nombre des Soldats détachés des Régiments, est considérable en Russie, ainsi que le non-complet. Dans les Mémoires que j'ai eus, on fait monter le non-complet à 700 hommes par chaque Régiment composé de 2637 hommes, les causes suivantes se réunissent pour le rendre énorme en Russie. Le Collège de la Guerre profite d'une partie du non-complet. Les Provinces d'où l'on fait venir les recrues sont très éloignées, & on les rassemble difficilement, parce que les chemins sont presque impraticables: les Russes ont la plus grande répugnance pour le militaire; & ce qui est cause qu'une grande partie desertent, & beaucoup meurent de fatigue avant d'arriver au Régiment; ces recrues en sont souvent éloignées de sept à huit cents lieues & quelquefois plus. J'ai vu dans l'intérieur du Pays, la répugnance des Russes pour le Militaire; j'ai suivi pendant quelque temps un de ces détachements à mon retour de Tobolsk à S. Pétersbourg; & après l'avoir quitté en entrant dans quelque Ville, où je m'arrêtois sept à huit jours, je le rejoignois souvent dès le len-

(1) Voyez page 238.

demain de mon départ (1); & j'ai vu par l'Officier Russe qui conduisoit ce détachement, que la désertion étoit si considérable, qu'il ne se flattoit pas d'en conduire la moitié à Saint-Pétersbourg, quoiqu'il prit sur la route des Troupes disciplinées pour empêcher la désertion. Le desespoir étoit peint sur le visage de chaque Soldat; cette recrue ressembloit à une troupe de malheureux que l'on conduisoit aux Galeres. La désertion est doublement funeste à la Russie: non-seulement elle perd des Soldats; mais ces déserteurs ne pouvant plus paroître dans les habitations, parce qu'ils y seroient arrêtés, ils forment des bandes de Brigands qui désolent le Pays; & ce n'est pas sur des oui-dire que je rapporte ce fait, je fus obligé de prendre une escorte, à mon retour de Tobolsk, pour traverser avec quelque sûreté ces Provinces (2).

Supposant le non-complet de sept cents hommes par Régiment, on trouve qu'il doit être au moins de soixante-quinze mille hommes dans l'armée de Campagne, que j'ai déterminée de deux cents dix mille hommes; il en faut diminuer la garde de l'Impératrice de seize mille hommes, garde qui reste toujours auprès d'elle. L'armée de Campagne est alors réduite à cent vingt mille hommes environ; mais il faut encore diminuer cette armée d'une multitude de personnes qui sont comprises, en Russie, dans l'Etat Militaire de chaque Régiment, quoiqu'elles ne se battent jamais. De ce nombre sont les Fourriers, les Ecrivains, les Barbiers, les Serruriers, les Maréchaux, les Charpentiers, les Valets d'équipages, d'Officiers & d'Artillerie, & différents autres Employés (3). Ce nombre de Personnes monte à plus de trois cents hommes par Régiment, & à plus

(1) On verra dans la relation de mon retour de Tobolsk, les difficultés de voyage pendant l'Hiver.

(2) Je rapporte ce détail dans la relation de mon retour de Tobolsk à Saint-Pétersbourg.

(3) Voyez l'état de la dépense d'un Régiment, page 267.

de trente mille hommes dans l'armée de Campagne. Si l'on considère ensuite le grand nombre de Soldats détachés des Régiments, il est aisé de conclure que, quoique l'Etat Militaire de Russie soit de trois cents trente mille hommes, en y comprenant les Troupes de Terre & de Mer, cette Puissance ne peut mettre en campagne qu'un corps d'armée de Troupes réglées de soixante-dix à quatre-vingt mille hommes environ ; & j'ai connu plusieurs Officiers qui étoient convaincus qu'il ne passoit jamais soixante mille combattants effectifs. En effet, dans la dernière guerre, l'Etat Militaire de Russie de Terre & de Mer étoit dans l'état le plus brillant : on fit venir de l'intérieur de l'Empire toutes les Troupes qu'on put en tirer, afin d'envoyer en Allemagne une armée considérable. Cependant en examinant toutes les campagnes des Russes depuis 1757 jusqu'en 1761, on trouve que leurs armées n'étoient communément que de cent mille hommes, en y comprenant les Troupes irrégulières dont j'ai parlé, les Ouvriers, les Domestiques, & tous les autres Employés que les Russes font entrer dans le nombre de leurs troupes (1). Ce dernier

(1) L'armée du Maréchal Appenzin étoit des plus brillantes à l'entrée de la Campagne, en 1757. Elle étoit de cent vingt mille hommes, en y comprenant les troupes irrégulières & cette multitude de non combattants dont j'ai parlé. Or quelque soit que l'on suppose le non-complet & le nombre des Soldats détachés des Régiments, on voit clairement que le nombre des Troupes réglées n'étoit pas de quatre-vingt mille hommes, à beaucoup près.

En 1758, l'Impératrice Elisabeth de Russie fut recrutée au commencement de l'année ; elle devoit être de quatre-vingt mille hommes (*). Le 5 Mars de la même année, l'armée du Général Fermier étoit de soixante mille hommes ou environ (**), en y comprenant les Troupes légères & tous les Valés & Ouvriers, &c. Il attendoit un nouveau Corps commandé par M. Braun, qui le joignit proche de Kurlin.

Au commencement d'Octobre, l'Impératrice Elisabeth ordonna au Général Burenin d'assembler un Corps de troupes de quarante mille hommes, & il se mit en marche le 10 Octobre (**), de façon que ce nouveau Corps de troupes, quoique réuni avec celui du

(*) Gazette de France du 18 Mars 1758, article de Pétersbourg, page 159.

(**) *Ibid.* Du 18 Mars 1758, article de Danzick, page 147.

(***) *Ibid.* Du 10 Octobre 1758, article de Pétersbourg, page 172.

Corps se montoit à plus de quinze mille hommes. Celui des Troupes irrégulières étoit encore plus grand, & alors le nombre de Troupes régulières n'a jamais été que de soixante mille hommes environ, & souvent beaucoup au-dessous. Je l'ai trouvé plus grand par mes calculs, parce que j'ai supposé le Militaire de Russie de trois cents trente mille hommes, tandis qu'il n'étoit en 1760 que de deux cents quatre-vingt-quatre mille, suivant l'état qui en fut publié par les Russes le 16 Mars de la même année (1), dans un temps par conséquent où la Russie avoit sur pied le plus grand nombre de troupes.

Une armée de Russes, quelque brillante qu'elle soit au commencement d'une campagne, diminue considérablement par les maladies. Ce fait paroît singulier, parce que les Soldats Russes sont communément plus robustes & plus vigoureux que ceux des autres Nations : ils couchent même sur la paille ou sur des planches, sans en être incommodés. D'ailleurs ils ne désertent pas à l'armée, soit qu'ils n'en ayent pas la facilité, soit par principe de reli-

Général Fermier, considérablement diminué par les maladies & l'affaire du 24 Août, l'armée de Russie ne passoit pas soixante-dix mille hommes de troupes régulières.

En 1759, l'armée du Général Fermier devoit être de cent mille hommes effectifs, quand elle auroit reçu le renfort considérable qui éroit en marche dès le mois de Janvier ; il consistoit en vingt bataillons & trente-deux compagnies de Grenadiers (*). On voit encore d'après tout ce qui a été dit, que cette année rassemblée se fit néanmoins qu'à soixante-dix mille combattants environ.

En 1760, l'armée des Russes, aux ordres du Maréchal Soltikoff, se montoit à cent vingt-trois mille hommes (**), en y comprenant les troupes irrégulières, les non-combattants & le non-complet, & par conséquent on la doit supposer de soixante à soixante-dix mille hommes de troupes réglées, ainsi que dans les autres années. Celle de Burenin étoit moins considérable en 1761.

(1) Gazette de France du 19 Avril 1760. Article de Pétersbourg, page 181. Il est même vrai-semblable que les troupes irrégulières font comprises dans cet Etat Militaire.

(*) Gazette de France du 3 Mars 1759, article de Pétersbourg, page 97.

(**) *Ibid.* Du 14 Juin 1760, article de Danzick, page 272.

gion, soit qu'ils soient assez stupides pour aimer jusqu'à leur esclavage, soit qu'ils ne sachent où aller, ignorant les Langues étrangères, soit enfin qu'ils croient qu'on ne peut être heureux qu'au milieu des neiges de Russie. Cent Soldats désertèrent à la vérité dans quelques jours du seul Régiment d'Azow, en 1761; mais ces événements sont si rares, qu'on doit regarder comme nulle la défection des Soldats Russes lorsqu'ils sont à l'armée. Cependant le nombre des Russes qui périssoient par les armes dans la dernière guerre, réuni à ceux qui mouraient de maladie, étoit si grand, que j'ai connu plusieurs Officiers de cette armée qui étoient convaincus que l'armée Russe se renouelloit, pour ainsi dire, chaque année. La mortalité, qui a fait souffrir dans les maladies qu'éprouvent les Soldats, paroît principalement fondée sur les raisons suivantes. On a vu à l'article des mœurs & du climat, que le tempérament des Russes exige qu'ils prennent des bains de vapeurs deux fois par semaine (1). Les Officiers Généraux & quelques autres Militaires sont en état d'avoir les secours nécessaires pour prendre ces bains; mais il est impossible qu'une armée puisse en jouir: il seroit même dangereux de les lui procurer si on en avoit les moyens, parce que l'armée seroit hors d'état de combattre deux fois par semaine. Or les Soldats ne pouvant pas faire usage à l'armée des bains nécessaires à leur santé, il est tout simple qu'ils aient beaucoup de maladies, & qu'il en meure une grande quantité, parce que leurs Hôpitaux sont si mal montés, qu'ils n'en méritent pas le nom. Dans les Villes de Pétersbourg & de Moscou, on manque de Médecins & de Chirurgiens, à plus forte raison à l'armée.

Le Corps des Officiers est peu instruit dans l'art de la guerre: cette science aussi vaste que compliquée, suppose une multitude de connoissances, dont elle est le résultat. La Russie possède à

(1) Voyez page 56.

quelques personnes en état de les instruire des connoissances préliminaires (1).

Les Russes n'ont presque aucune idée de la Tactique; ils ignorent jusqu'au nom des Xénophons, des Hérodotes, des Polybes, &c., & ils connoissent moins les grands Généraux de ce siècle, par leurs travaux, que par la Renommée qui en a publié les victoires. C'est cependant cet art de savoir ranger une armée, & de la faire manœuvrer, qui décide le plus souvent du sort des batailles & des Empires. Toute la Tactique des Russes se réduit à ranger leur armée en croissant, en carré, en potence, quelquefois en triangle, & ils profitent rarement dans ces circonstances des avantages du terrain, parce que le plus souvent ils ne les connoissent pas. Quoique la plupart de leurs troupes de campagne soient parfaitement disciplinées, ils ne savent pas disposer l'ordre d'une marche. Ils placent les équipages qui sont immenses, entre la première & la seconde ligne, quelquefois pêle-mêle. Une partie de l'armée est occupée à conduire les chariots; la plupart des soldats y attachent leurs armes; il regne un si grand désordre dans la marche d'une armée Russe, qu'elle ressemble à l'émigration d'un peuple. Les Russes connoissent peu l'usage des détachements en avant, des espions; leurs troupes irrégulières, formées pour veiller à la sûreté de leur marche, pour fouiller les endroits suspects, & aller à la découverte, s'occupent moins de ces différents objets, qu'à ravager & à piller les lieux par où elles passent (2); aussi le Maréchal Appraxon fut-il surpris dans sa marche en 1757. Le Général Fermer campé proche Kultrin en 1756, ne fut pas averti assez à temps de l'arrivée du Roi

(1) Voyez l'article du progrès des Sciences & des Arts en Russie.

(2) On m'a assuré cependant que sur la fin de la dernière guerre, le Général Tottleben, étranger en Russie, avoit discipliné une partie des troupes irrégulières. J'ai donné une idée de ces troupes, page 260.

de Prusse, pour pouvoir disputer à ce Monarque le passage de l'Oder. Soltikoff marchant en Silésie en 1759, fut surpris de même; les premiers Régiments de son armée ayant voulu camper dans l'endroit qui leur avoit été marqué, ils y furent ataqués aussi-tôt; le Général étoit dans ce moment à la chasse. C'est peut-être par la même raison que les Russes, quoique vers la Silésie; alloient prendre tous les ans leurs quartiers d'hiver sur la Wislule à plus de quatre-vingt lieues de l'armée du Roi de Prusse.

Les Officiers n'ont aucune connoissance de la distribution des magasins, ni du détail des vivres. On distribue aux soldats de la farine, du gruau, un chariot pour douze hommes, & c'est à eux de s'arranger pour faire leur four & leur pain. Dans bien des cas la fatigue & la négligence des soldats font cause qu'ils se nourrissent fort mal. La réunion de tous ces faits est la principale source de la lenteur des opérations militaires de leurs armées; elles forment des masses qu'on ne peut faire mouvoir.

Tous ces faits m'ont été confirmés par tous les Officiers que j'ai consultés, & par des Etrangers qui ont été à l'armée des Russes. Ils supposent, sans doute, un Corps d'Officiers peu instruits dans l'art de la guerre.

Le soldat Russe étant forcé de servir, n'est animé par aucun principe d'honneur, ni de courage; l'eau-de-vie, la crainte du châ-timent, & l'amour de la vie, lui donnent cependant une espèce de bravoure dans certaines circonstances.

L'Artillerie des Russes est très bien servie & toujours très nom-breuse. La Cavalerie est principalement composée de Régiments de Dragons & de Hussards; ils n'ont que six Régiments de Cuirassiers. Cette Cavalerie est trop légère, pour soutenir le choc d'une Cavalerie ordinaire; celle-ci culbutera toujours par sa seule masse la Cavalerie Russe. Leurs chevaux qu'ils tirent du pays, sont vigoureux

vigoureux & durs à la fatigue; ils vont d'une grande vitesse, mais ils sont si petits, qu'ils succombent sous le poids des Cavaliers. Après quelques mois de campagne, une grande partie de la Cavalerie est à pied. On m'a cependant assuré que la Russie tiroit quelquefois des chevaux du Holstein; & en effet elle est à portée d'en avoir de ce pays, ainsi que les autres Puissances de l'Europe; mais la modicité de ses revenus ne lui permet pas cette nouvelle dépense (1). Tout le monde convient que la Cavalerie Russe est la plus mauvaise qui soit en Europe; il n'en est pas de même de l'Infanterie. On écrivoit il y a cent ans, qu'elle se battoit bien, pourvu qu'elle eût au-devant d'elle des fossés ou des pallissades, afin de pouvoir attendre à couvert l'ennemi; qu'elle prenoit lâchement la fuite, & que si elle ne voyoit pas de lieu de défense. Il est remarquable que tout cela est encore aujourd'hui de la plus exacte vérité, quoique ces troupes soient mieux disciplinées. Si les Russes voient une fuite ouverte aisée, ils ne songent qu'à fuir, mais s'ils sont enfermés & s'ils défendent leur vie, ils deviennent redoutables. Le Russe ne combat jamais pour l'honneur, mais pour sa vie.

Les campagnes de la dernière guerre semblent appuyer ces différentes opinions. Le Roi de Prusse occupé vers la Silésie contre les armées formidables de l'Allemagne, à plus de cent lieues des limites orientales de ses Etats, n'a jamais été à portée de faire une campagne suivie contre les Russes. Ce Monarque ne pouvant leur opposer que de petites armées dans cette partie de son Royaume, il les laissoit avancer jusqu'au point où il en auroit été incommodé: alors il marchoit à eux avec le projet de les détruire, & défendoit qu'on fit des prisonniers; mais ce grand Roi & ses Généraux ont presque toujours combattu les Russes dans des positions où ils n'a-

(1) Voyez page 270 & suivantes.

voient aucune fuite ouverte; ils étoient renversés sur leurs équipages dans des marais, ou aculés contre une rivière. Ce sont là précisément les positions où les Russes qui ne combattent que pour la vie, deviennent redoutables; ils ne feront pas un pas en avant pour attaquer l'ennemi; mais s'ils ne peuvent pas se sauver, il faut les assommer pour obtenir le champ de bataille (1).

(1) L'armée Russe étoit en Livonie en 1758. Elle se porta sur la Prusse, forte de cent vingt mille hommes, & suivait d'autres, de soixante mille effectifs. Le Général Laval fut au-devant d'elle dans la Liebanie Prussienne avec trente mille hommes. Le Général Apprassin fut averti qu'il alloit être attaqué; mais il n'en voulut rien croire, & continua sa marche. Laval, en effet, l'attaqua dans sa marche, & ce ne fut que sur les premiers coups de canon, que l'armée Russe se rangea en bataille à la hâte. Laval eut d'abord tout le succès qu'il pouvoit espérer; l'armée Russe fut culbutée sur ses équipages, ce désordre qui devoit achever sa perte, fit son salut & lui donna la victoire. Les Soldats arrêtés dans leur fuite & enfilés par ces embarras d'équipages, se rallierent & repoussèrent leur vainqueur. Laval fit retirer en désordre, & l'armée Russe victorieuse recouvra sur ses pas & alla prendre des quartiers d'hiver en Courlande. On prétend qu'Apprassin fut retiré par les conseils de M. le Comte de Betschuef. Le Général Apprassin fut arrêté à Nawra en Décembre 1757, remplacé par le Général Ferner, & le Comte de Betschuef fut délogé au mois de Mars 1758.

Le Général Ferner leva ses quartiers dès le mois de Janvier 1758. Une colonne de son armée, aux ordres du Général Romanow, se porta sur Konigsberg, Ville située dans la Prusse Ducale. A l'approche des Troupes Russes, les garnisons de cette Ville & de la Forteresse de Pillau, se retirèrent, après avoir encloué le canon qu'elles ne purent emporter. Les Russes mirent garnison dans cette Ville & dans le Fort le 21 Janvier. Toute la Prusse leur étoit alors ouverte, & ils n'avoient d'autres ennemis à combattre, que la rigueur de la saison. Ce Pays abandonné & sans défense, quoique coupé & propre à la guerre de chicane, néanmoins affez que toute la Prusse alloit être évacuée, & que le système du Roi de Prusse étoit de consacrer ses forces.

Le 21 Février, les Russes occupèrent Marienwerden & toutes les Places situées sur la Vistule. L'armée Russe étoit le 3 Mars de plus de soixante mille hommes (*). Le 13 du même mois, cette armée passa la Vistule, sans être inquiétée par les Prussiens; elle continua sa marche vers l'Oder, tandis que le Roi de Prusse faisoit une irruption en Moravie, à plus de cent lieues de la patrie de la Prusse occupée par les Russes. Pendant que le Général Ferner s'approchoit vers l'Oder, en dirigeant sa marche vers Kultrim, le Général Browne s'en approchoit de même par la Pologne, avec un autre corps de Troupes

(*) Guerre de France de 1757, à l'Année de Dardick, page 141.

En examinant de près les Campagnes des Russes qui ont fait tant de bruit pendant la dernière guerre, on est étonné de voir qu'ils n'ont jamais conquis que les Provinces que le Roi de Prusse avoit fait évacuer; parce que ces Provinces étoient trop éloignées de l'armée de ce Monarque, & qu'il ne pouvoit opposer aux Russes que de petites armées dans cette partie de ses Etats.

considérable. Le Général Ferner occupé au siège de Kultrim, avoit été joint par le Général Browne; lorsqu'il apprit, le 24 Août au soir, que le Roi de Prusse marchoit à lui avec un corps de trente mille hommes (d'autres le font monter à quarante mille), & qu'il se dispoit à passer l'Oder pour lui livrer bataille, il détacha sur-le-champ le Colonel Chomourow, avec des troupes, pour l'inquiéter dans son passage; il leva le blocus & se porta à Zornsdorf (*). Le Roi passa l'Oder, & se trouva au dos de l'armée Russe. Ce Monarque ordonna le combat, & défendit de faire des Prisonniers. L'armée fut-tout à l'alle droite qui pouvoit être prise en flanc; mais elle avoit derrière elle un marais impenetrable. Après un combat des plus opiniâtres, on vit un carnage, tout ce côté alla sur mille en désordre & culbuté sur ce marais où elle resta, ne pouvant se sauver; & la position désavantageuse des Russes empêcha la déroute entière de cette armée. Le jour suivit, on rallia pendant la nuit les Soldats dispersés sur les bords du marais, & cette alle rejoignit le reste de l'armée le 26 au matin; cette journée se passa en cassande. Les deux armées délibérèrent sur des lieux de réjouissance la victoire que chacune eut avoir remportée. Le Roi de Prusse se retira par Kultrim, & le Général Ferner alla le 27 rétablir à Grief-Kamin, où il fut joint par le Corps aux ordres du Général Romanow. Malgré ce nouveau renfort, le Général Ferner abandonna le siège de Kultrim, le Brandebourg, & se retira dans la Prusse.

Le 5 Mai 1759, toute l'armée Russe, commandée par le Général Ferner, avoit passé la Vistule. Le 29 du mois de Juin, le Général Solतिकoff avoit pris le commandement de cette armée; & le 13 Juillet, elle occupa sur la rivière Warta deux camps retranchés. Le Comte de Dohna commandoit l'armée Prussienne; elle étoit si inférieure à celle des Russes, qu'il fut obligé de se retirer vers Breda. Les Russes suivirent le Général Prussien camp à camp. Il se retira à Cosseln le 18 Juillet, dépourvu des subsistances les plus nécessaires. Le Général Wedel eut ordre de prendre le commandement de l'armée du Roi de Prusse, & fut battu par le Général Solतिकoff le 23 du même mois proche Zulichau. Wedel, dans sa retraite, enleva tous les Magasins, & les Russes marchèrent alors au projet concerté de se réunir avec le Général Laudon. Les Troupes légères des Russes s'emparèrent de la Ville de Francfort, où toute l'armée devoit passer l'Oder pour se joindre au corps du Général Laudon, qui, de son côté, pressa la marche de ses troupes pour

(*) Je croirois des Partisans qui prétendent qu'il faisoit sa retraite, lorsqu'il fut attaqué.

La ville de Kultrim étant un poste avantageux, le Roi de Prusse attaquâ avec un petit corps d'armée le Général Fermer qui en faisoit le siège, les Russes s'attribuerent la victoire; le Roi de Prusse se retira en effet avec son armée diminuée considérablement; mais le Général Fermer après avoir été joint le jour suivant par le corps de Romanzow, abandonna le siège de Kultrim, & se retira dans la Prusse.

Soltikoff après avoir remporté deux victoires, l'une sur le Général Wédel, qui n'avoit qu'un petit corps à opposer à toute l'armée des Russes, & la seconde sur le Roi de Prusse, qui attaquâ proche Francfort l'armée des Russes combinée avec celle de Laudon, ne fit jamais la plus petite conquête. Ce Général Russe se retira encore dans la Prusse, sans avoir osé tenter un siège, ni suivre le Roi de Prusse. Buturlin qui lui succéda, ne voulut jamais attaquer ce Monarque, quoique réuni au Général Laudon, l'un des grands

cette réunion. Le Roi de Prusse se mit entre les deux armées, & cependant la réunion fit. Le 11 du mois d'Août, le Roi de Prusse passa l'Odér entre Lebus & Kultrim, & se forma en bataille près de Roske & de Frawendel. Le Général Laudon avoit passé l'Odér à Francfort, & les deux armées combinées se disposèrent à la bataille qu'on avoit prévue. L'armée Russe faisoit une pointe. Elle étoit étoit parallèle à l'Odér, & l'aile gauche dirigée sur ce fleuve. Le corps du Général Laudon étoit entre l'Odér & l'aile droite, il portoit du soutien sur les deux ailes. Le 12, vers les trois heures du matin, le Roi de Prusse s'ébranla, & parut diriger ses principales forces contre la droite des Russes. Dans cette position, l'armée combinée n'avoit pour toute retraite qu'un pont sur l'Odér, mais pendant ce temps le Roi de Prusse fit établir contre leur gauche une grande batterie, qui fut maltraitée avec soin. Il avoit fait faire de grands abatis d'arbres dans ce même endroit.

Le Roi de Prusse tâcha d'arrêter l'attention des ennemis sur leur droite; il fit démanteler la batterie, & se porta tout à coup sur la gauche, qu'il attaqua & renversa. Il s'empara de trente pièces de canon qu'il mitra contre les Russes. Le Corps de M. de Schowallow, qui formoit une partie de cette aile, fut massacré, & cet resta fut dispersé par la fuite dans le reste de l'armée. Les Russes faisoient de ceses parts, & le Roi de Prusse avoit remporté une victoire complète, sans le Général Laudon qui, s'étant avancé avec son corps, rétablit l'affaire. Sa Cavalerie battit celle du Roi de Prusse; il reprit son feu; & ce sont les canons que le Roi de Prusse avoit enlevés sur les Russes, mais encore ceux des Prussiens, avec

Généraux de l'Impératrice Reine; il se tint au contraire toujours à l'écart, crainte d'être attaqué lui-même; il fut encore se réfugier dans la Prusse Ducale; & enfin Romanzow prit Colberg au mois de Décembre 1761, après un siège de quatre mois environ.

Tous ces faits supposent que les Russes n'ont, pour ainsi dire, conquis que les Provinces évacuées par les Prussiens au commencement de la guerre, & que non-seulement les Officiers sont peu instruits, mais que les troupes font médiocres pour attaquer, quoique redoutables pour se défendre si elles n'ont pas de retraite ouverte, ainsi que je l'ai déjà dit.

Tout le monde fait que l'Etat Militaire contribue beaucoup à la dépopulation, & que dans tout Gouvernement le nombre des Militaires doit avoir un rapport avec le nombre des habitants; sans cet équilibre, la Nation se détruit d'elle-même. Si la France fait monter pendant la guerre son Etat Militaire jusqu'à trois cents mille hommes effectifs, elle réduit considérablement ce nombre

une partie de leurs bagages, & décida la victoire qui fut complète. Les Russes n'en retinrent cependant aucun avantage, ils ne firent aucune entreprise sur le reste de la campagne, & ne voulurent jamais entrer dans les vues du Baron de Laudon, qui avoit fait ses dispositions pour attaquer le Roi de Prusse, dont l'armée étoit inférieure à celle des Autrichiens combinée avec celle des Russes. Ces derniers abandonnèrent le Silésie, se retirèrent dans la Prusse, & y prirent des quartiers d'hiver sur la Vistule.

Quoique l'armée Russe fut de cent mille hommes en 1760, la campagne se réduisit à une incursion que les Russes firent à Berlin. Le détachement qu'on y avoit envoyé, étoit réuni à un Corps commandé par le Général Lefcy. Ces deux corps levèrent quelques contributions, & se retirèrent. La même année, commandée par le Général Buturlin en 1761, se réunit au corps du Général Laudon, qui tenta en vain d'engager le Général Russe à livrer bataille au Roi de Prusse retranché dans son camp. Ce Monarque se fortifia de plus en plus, & rendit enfin son camp insurmontable. Le Comte de Buturlin laissa un corps de Russes à l'armée du Général Laudon, sous les ordres du Comte de Czernichev, & se retira vers la fin de Septembre dans la Pologne, pour accélérer la prise de Colberg, que le Général Romanzow assiégeoit par Mer & par Terre depuis le 15 Août 1761. On étoit sur la Ville dans certains jours jusqu'à deux mille bombes ou boulets; c'est la seule façon que les Russes connoissent pour prendre une Place, qui sera par conséquent insupportable toutes les fois qu'on voudra sacrifier une partie de la Ville.

en temps de paix ; & on trouve encore parmi ses troupes plus de vingt-sept mille hommes de troupes étrangères, qui font à sa solde. Malgré la sagesse de cette administration, il est constant que la population n'augmente pas en France, si elle ne diminue.

La Russie, quoique moins peuplée que la France, est forcée à cause de l'étendue de ses Etats, d'avoir en temps de paix un Etat Militaire de près de trois cents mille hommes ou au-moins de deux cents cinquante mille hommes, si elle veut avoir une armée de campagne de cinquante mille hommes environ. Or, quel tort ne doit pas faire à la population ce corps considérable de troupes dans un Etat, où les autres causes de dépopulation semblent annoncer la destruction entière de la Nation. (Voyez l'article de la population).

D'après tout ce qui a été dit, on peut faire le résumé suivant.

L'Etat Militaire de Russie, en y comprenant les troupes de mer, de gouvernement & de campagne, se monte à trois cents trente mille hommes (page 259).

La Russie, quoiqu'avec un revenu de soixante-cinq à soixante-dix millions, argent de France, peut entretenir dans ses Etats ce corps considérable de troupes, parce que la paie des soldats est très modique en argent, & qu'elle envoie ces troupes en garnison dans les Provinces fertiles, qui fournissent en nature les denrées nécessaires à leur subsistance (page 273).

La Russie avec un Etat Militaire si nombreux, ne peut mettre en campagne qu'un corps effectif de soixante à soixante-dix mille hommes de troupes réglées (page 276 & 277), & elle dépeuple ses Etats. Cette Puissance ne pouvant faire aucune dépense extraordinaire, vu la modicité de ses revenus, n'est pas en état par elle-même d'entretenir hors de son Empire ce corps d'armée, parcequ'elle n'a plus la facilité de le nourrir par le moyen des denrées que les peuples lui fournissent dans les Provinces de cet Empire (pag. 272 & suivantes).

La Marine de Russie est faible, non-seulement à cause que le nombre des vaisseaux est très petit, mais encore parce que le Corps des Officiers de mer est aussi peu instruit, que celui de terre ; d'ailleurs les Russes n'ont point de Matelots, & n'en auront jamais, tant qu'ils ne feront pas le commerce par eux-mêmes (page 256).

L'Artillerie Russe est très bien servie (page 280).

La Cavalerie est la plus mauvaise de l'Europe (page 281).

L'Infanterie forme ses meilleures troupes ; la plus grande partie est parfaitement disciplinée : elle n'est point propre pour attaquer, médiocre pour se défendre, si elle n'est pas à couvert ; mais elle est redoutable dans le cas contraire, surtout si elle n'a pas de fuite ouverte (page 281 & suivantes).

Le Corps du Génie est peu instruit, incapable de conduire un siège. Les Russes ne savent que bombarder une ville.

Ces vérités m'ont paru pouvoir être utiles à l'Europe, parce qu'elles détruisent le préjugé où l'on est sur la Russie ; & au-moins c'est retrancher une erreur parmi les hommes. Les habitants de Lubbeck, d'Hambourg, trembloient au seul nom des Russes. La Pologne & l'Allemagne que j'ai traversées, considéroient la Russie comme une Puissance des plus formidables de l'Europe. Les Russes avoient cette opinion de leur Empire, surtout Pierre III, & dans le moment que j'écris, la France & une grande partie de Paris la considèrent de même. Etant à Saint Pétersbourg & sur le point de partir pour la Sibérie, on m'écrivait de cette Capitale de la France de bien examiner ce pays, dont il sortiroit au premier moment des peuples entiers, qui comme les Scythes & les Huns, viendroient s'emparer de notrepetite Europe. J'ai trouvé au lieu de ces Peuples, des marais & des déserts.

Pour déterminer la puissance de la Russie, il ne faut pas la calculer à raison de l'étendue de ses Etats, comme la plupart des Auteurs l'ont fait ; mais en raison inverse de cette même étendue : alors

elle est foible dans le même rapport. Dans l'état actuel, la population de la Russie, & le peu d'argent qu'elle possède, ne lui permettent pas d'envoyer une armée hors de l'Empire, sans que ses victoires même ne lui soient très funestes; ses armées y dépérissent presque en entier, quoique les subsides de ses alliés lui procurent les moyens d'entretenir ses troupes; l'Officier, vu la modicité de ses appointements, dépense hors de l'Empire une partie de ses revenus patrimoniaux, & tout le monde fait que la Russie prend dans tous les temps les plus grandes précautions pour empêcher la sortie de l'espèce monnayée, parce qu'elle en connoît les inconvénients; aussi tous les Russes conviennent que la dernière guerre a été des plus funestes à l'Etat.

Il seroit avantageux au Souverain de la Russie de renoncer au projet d'étendre cet Empire; il devroit même rapprocher & concentrer ses sujets. Cet avantage seroit considérable, s'il abandonnoit aux Ours toute la partie boréale de la Sibérie, & qu'il fit transporter les peuples qui habitent cette contrée glacée dans les déserts de la partie méridionale de cette Province; déserts qui par la température du climat & la fertilité du sol, sont tout-à-fait propres à devenir la demeure des hommes. Il n'y auroit que l'inconvénient, qu'étant voisins des Tartares, ceux-ci n'apprirent des Russes l'Art Militaire; comme ces derniers l'ont appris des Suédois. Quoi qu'il en soit, la Russie en rapprochant ces peuples, ne seroit plus obligée d'avoir, même en temps de paix, un corps énorme de troupes qui augmente la dépopulation de ses Etats, & sa dépense, sans augmenter sa puissance. Sa force deviendroit par ce changement, plus considérable, parce que toutes ces troupes pourroient être occupées à la défense de ses Etats; & si la Russie travaille dans ce moment à donner la liberté à ses peuples, elle trouvera les plus grandes difficultés pour allier cette liberté avec son ambition. Le Souverain, Maître absolu des biens & de la vie des Russes, peut entretenir par ce

moyen

moyen une armée considérable, en donnant, pour ainsi dire, une médiocre nourriture aux Soldats & à ceux qui sont employés dans les ouvrages qui ont rapport au Militaire; mais il n'en sera pas de même, lorsque ces peuples jouiront de la liberté.

Il m'a paru d'après ces différentes observations, que beaucoup de personnes avoient une trop grande idée de la Russie, & j'en ai connu d'autres qui étoient tombées dans un excès contraire. Cette Puissance sera toujours dangereuse pour les Peuples du Nord ses voisins.



R E V O L U T I O N
D E S C A L M O U K S - Z O N G O R E S ,
E N M . D C C . L V I I .

*De leur Religion , & de la Mythologie d'une partie
de leurs Idoles.*

O N EST toujours étonné du peu de connoissance que nous avons des Peuples Tartares qui habitent le midi de la Sibérie, & de l'imperfection des cartes géographiques de ces contrées. Les Russes, voisins de ces peuples, pourroient nous procurer ces connoissances. Je fais même qu'ils ont d'excellents matériaux sur ces différents objets ; & il est bien singulier, qu'ayant la facilité de s'illustrer en éclairant l'humanité, ils aient abandonné cet avantage aux étrangers que le zèle a conduits en divers temps dans ces pays, de toutes les parties de l'Europe. Il s'y passe de grands événements dont nous n'avons aucune connoissance ; la révolution des Calmouks Zongores, en est une preuve frappante. Cette Nation occupoit une étendue de pays plus grande que la France ; elle a été détruite en 1757 par les Chinois, à la suite d'une guerre qui a duré dix ans. Cet événement n'étoit connu durant ce temps & en 1761, que du gouvernement de Russie ; & en voyageant en Sibérie, aussi peu instruit de cette révolution, que le reste de l'Europe, je ne l'ai apprise que par des Calmouks qui avoient échappé à la fureur des Chinois, & par quelques Russes qui vivoient en Sibérie.

A mon retour de Tobolsk à Saint Pétersbourg, j'en instruisis

les étrangers que j'avois l'honneur de connoître (1) ; & les Russes en publièrent quelque temps après une relation dans leur langue (2).

Ces peuples Calmouks réfugiés en partie dans la Sibérie & sur le Volga, établirent leurs mœurs & leur Religion dans ces contrées, & peut-être quelques-unes de leurs Idoles enfouies sous la terre, seront pour la postérité les seuls indices de cet événement ; indices souvent obscurs ! puisqu'une partie de ces idoles transportée à l'Observatoire Royal de Paris qui tombe en ruine, peuvent être enfouies d'un moment à l'autre, & retrouvées de même par la suite des temps, sous les débris de ce monument qui a fait jusqu'ici l'admission de tous les Curieux de l'Europe. J'ai donc cru qu'il étoit utile de transmettre cette révolution à la postérité, avec les connoissances que j'ai recueillies sur la Religion des Calmouks, & sur la Mythologie de leurs Idoles. Je ne rapporte que les faits dont je suis certain : j'ai supprimé ceux qui ne m'ont pas paru assez authentiques pour mériter d'être placés dans cet ouvrage.

Les Calmouks ou Eluths se divisent en trois branches principales, les Calmouks-Zongores, les Calmouks-Koskotes, & les Calmouks-Torgautes ; c'est des Calmouks-Zongores que nous allons parler : cette Nation est au midi de la Sibérie, elle s'étendoit depuis 90 degrés de longitude, jusqu'à 120 (3), & de puis le 55^{me} degré de latitude, jusqu'au 48^{me} environ, en comprenant dans cette étendue de pays plusieurs Provinces voisines, & la petite Boukarie, dont les Calmouks firent la conquête en 1683.

Les Calmouks-Zongores étoient gouvernés par un Kan déf-

(1) Le 1 Novembre 1761. Je communiquai aussi cet événement à mon retour à Paris, à l'Auteur des *Mélanges intéressans*, qui en a publié un extrait dans cet *Ouvrage* cauiet.

(2) Le 14 Décembre 1762.

(3) Voyez la Carte (N^o XXVII.)

poté, connu sous le nom de Contaïsch. Il a toujours été considéré comme le grand Kan de tous les Calmouks; & en effet, quoique les autres branches de Calmouks eussent des Kans particuliers, ils dépendoient à quelques égards du grand Kan, & lui fournissoient des troupes en temps de guerre.

Tous ces peuples campent sous des tentes; ils sont divisés par Hordes ou Tribus, sous un Chef appelé Taïka.

Le Kan des Calmouks-Zongores faisoit sa résidence sur la rivièrè Ili', qui se jette dans un lac appelé en langue Calmouke *Balkach-nour* (1).

Cette Nation devint si puissante sous les regnes de Tsagan-Araptan-chon-taidji & de son fils Galdan-Tcheren, que les Russes & les Chinois la redoutoient également. Ces Kans avoient des armées d'environ 150 mille hommes, pendant les guerres qu'ils firent avec beaucoup de succès durant quarante ans aux Chinois, aux Tangoutes, aux Russes, & à différents Peuples leur voisins.

Ils firent la conquête de la petite Boukarie (2), dont Erken est la Capitale.

Le Contaïsch Tsagan-Araptan se fraya une route à travers de vastes déserts, & surprit la Nation Tangoute située entre la Chine & l'Inde. Il attaqua aussi des Calmouks appelés Chochout, dépendants des Tangoutes qui habitent près du lac de Kokou-nour, ou lac bleu. Après avoir sacagé le Tibet, pillé la résidence du Dalai-lama, il retourna dans ses Etats avec un butin immense.

Galdan-Tcheren lui succéda, & mourut en 1746; il désigna

(1) Quelques Auteurs le nomment *Palkai-noe*; il est à quatre-vingt-dix-sept degrés de longitude, & quarante-six de latitude.

(2) Les principales Villes sont: Kachkar ou Kaslgar, Oumch ou Oosthou, Ousfidiferman, Acof, Koten ou Kouza, Ierkén ou Erken, Choton ou Kores. Je n'ai pas pu placer cette dernière sur ma Carte N°. XXVII, ne connoissant pas sa position.

pour son successeur son fils Tsebek-Dorjou, âgé de 17 ans; mais les principaux Seigneurs n'aimant pas ce jeune Prince, le déposèrent, lui creverent les yeux, & le reléguèrent dans la petite Boukarie, où il fut assassiné. Les Calmouks-Zongores proclamèrent quelque tems après Lama-Darja, âgé de trente ans. Ce Prince, aussi fils de Galdan-Tcheren, étoit né d'une concubine; l'usage rendoit son élection nulle. Il existoit d'ailleurs un héritier légitime, connu sous le nom de Noyon Debatchi; il devoit succéder au trône, comme le plus proche parent de Galdan-Tcheren; mais la faction de Lama-Darja étoit si considérable, que le Noyon Debatchi, loin de chercher à monter sur le trône, se sauva chez les Kirsi-Cosaques, avec le Noyon Amour-Saman, & beaucoup de Calmouks.

Le Noyon Debatchi avoit cependant un parti parmi les Calmouks, il l'entreteint pendant son séjour chez les Kirsi-Cosaques, & il entreprit de monter sur le trône par leur secours, & celui du Noyon Amour-Saman, Prince entreprenant, & rempli de valeur. Le Noyon Debatchi, accompagné d'Amour-Saman, des Calmouks qui les avoient suivis, & d'un corps de Kirsi-Cosaques, entra dans ses Etats, surprit à la faveur de la nuit le Contaïsch, dispersa son armée, & se fit élire Kan, à la place de Lama-Darja, qui avoit été tué dans la bataille; quelques Noyons (Princes) refusèrent cependant de reconnoître le nouveau Kan, & formèrent une faction considérable. Amour-Saman, mécontent du Noyon Debatchi depuis son élection, à laquelle il avoit tant contribué, se rangea du parti des rebelles. Ils devinrent redoutables sous un tel Chef; mais leur bonheur n'égalait pas leur courage. Le Noyon Debatchi livra bataille à Amour-Saman, le défit entièrement, & le contraignit de se sauver à la Chine.

Les Chinois redoutant la puissance des Calmouks-Zongores, firent cette occasion de l'affaiblir en entretenant la guerre civile

parmi cette Nation. L'Empereur reçut Amour-Saman avec la plus grande distinction, il fut reconnu Tsin-wan (Prince du premier rang) par le Bokdo-Chan, Chinois, & envoyé en Calmoukie à la tête d'une armée Chinoise. Le Kan Debatchi fut à la rencontre d'Amour-Saman, & lui livra bataille. Mais Debatchi ayant été battu & mis en fuite, son ennemi le poursuivit, le fit prisonnier dans la ville de Tourfan (1), & les Chinois le conduisirent à Pékin.

La Cour de la Chine en donnant du secours à Amour-Saman, lui avoit promis de le placer sur le trône de Calmoukie; mais elle ne songeoit guere à effectuer cette promesse. En effet le Kan Debatchi fut reçu à Pékin avec les plus grands égards, & plutôt comme un Allié, que comme un Ennemi. Amour-Saman comprit alors que la politique Chinoise avoit uniquement en vue de détruire sa Nation. Animé par ces idées, il excita secrètement à la révolte les Calmouks & les Mougales qui faisoient partie de l'armée Chinoise, il se met à leur tête, tombe sur un corps Chinois endormi dans la sécurité, le défait entièrement, & se retire en Calmoukie, poursuivi par le reste de l'armée. Il attire dans son parti quelques troupes Zongores, il attaque avec ce secours l'armée Chinoise, & l'oblige de se retirer dans le plus grand désordre. Amour-Saman prend alors le titre de Contaisch, & se dispose à soutenir ses droits. Une partie de la Nation le reconnoît, l'autre reste fidèle au Kan Debatchi, toujours prisonnier à Pékin. Différentes Hordes de Mougales secouent ouvertement le joug Chinois, tout semble annoncer une guerre sanglante. L'Empereur de la Chine envoie en Calmoukie une armée formidable, il donne la liberté aux Calmouks qui avoient été faits prisonniers à la défaite du Kan Debatchi, les comble de bienfaits, & ils se réunissent aux troupes Chi-

(1) La Ville de Tourfan ou Tufan est située vers les limites Boréales de la petite Boukharie. Cette bataille se donna en 1754.

noises, persuadés qu'ils vont combattre pour leur Souverain Debatchi, que l'Empereur de la Chine garda toujours auprès de lui, pour s'assurer de la fidélité des Calmouks.

A l'approche de l'armée Chinoise, la plupart des Hordes Mougales révoltées rentrent dans l'obéissance, & leurs Chefs arrêtés & envoyés à Pékin, y furent punis de mort. Les Princes Zongores qui étoient dans l'armée Chinoise, débâcherent la plus grande partie des troupes d'Amour-Saman; il fut battu & se sauva chez les mêmes Kirsi-Cosaques où il avoit accompagné Debatchi.

Ces Peuples, qui ne vivent que de pillage & de rapines, voyant les Calmouks-Zongores épuisés par ces guerres civiles, & hors d'état de leur résister, entrent en force en Calmoukie, portant partout où ils passoient des fers, la mort & la désolation. D'un autre côté, les Chinois tenoient la même conduite, sous prétexte de secourir les Calmouks. Ce Peuple infortuné, attaqué de toutes parts, abandonna sa terre natale à ses ennemis, & se sauva vers la Sibérie au nombre de vingt mille Familles, & ensuite sur les bords du Volga, sous la protection de la Russie, & la plupart devinrent ses Sujets.

Amour-Saman n'étant pas en sûreté parmi les Kirsi-Cosaques, se retira vers les frontières de la Sibérie, dans des déserts & des montagnes presque inaccessibles; poursuivi par-tout par les Chinois, il se refugia, en 1757, en Sibérie, & mourut à Tobolsk.

Les Chinois furent à peine informés qu'Amour-Saman s'étoit retiré en Sibérie, qu'ils demandèrent qu'on leur livrât ce Prince, ou, suivant la relation Russe, qu'il fût enfermé pour toujours. On convint après sa mort, que son corps seroit transporté sur les frontières de la Sibérie. Les Chinois y envoyèrent plusieurs fois des Commissaires pour l'examiner. J'ai laissé à Tobolsk, à mon départ de cette Ville, deux Ambassadeurs Calmouks, qui avoient été envoyés à Saint-Petersbourg avant le regne d'Amour-Saman, pour demander la

destruction des Forts que les Russes avoient fait bâtir sur les bords de la riviere Irtyz : ces Ambassadeurs de retour à Tobolsk , y apprirent que leur Nation n'existoit plus.

Suivant la relation des Russes , Amour-Saman n'entra point en Sibérie ; il se refugia sur les frontieres de cette Province ; il y fut aussi-tôt attaqué de la petite vérole , dont il mourut. Il avoit été joint par sa femme *Bitei*, qu'on a vu à Saint-Petersbourg en 1761. Elle étoit fille de Galdan-Tcheren ; elle avoit épousé en premieres nôces *Ichidangin*, frere aîné d'Amour-Saman , dont elle avoit un fils qui s'appelloit *Pounsouk*.

Mais on ignore pourquoi la relation Russe passe sous silence le long séjour que l'infortuné Amour-Saman fit à Tobolsk ; il y a été enfermé très long-temps dans la maison de campagne de l'Archevêque.

J'ai recueilli dans ce Pays une partie de leurs Idoles , j'en ai eue la Mythologie par le moyen des Ambassadeurs Calmouks ; & je puis ajouter quelques connoissances à celles que nous avons de la Religion de ce Peuple. Les lumieres que j'ai acquises sur ces objets me paroissent certaines , parce qu'à mon retour à Saint-Petersbourg , j'y trouvai un Lama ou Prêtre Calmouk : il servoit d'interprète dans le Collège des Affaires étrangères. Je parvins par le canal de M. de Voronzof , Grand Chancelier de Russie , de constater avec cet Interprète , la vérité de ce que j'avois appris à Tobolsk ; sur la Mythologie des Idoles des Calmouks & sur leur Religion. Cette vérification se fit chez M. le Comte de Voronzof , en présence de ce Ministre , de M. le Comte de Mercy , Ambassadeur de l'Impératrice Reine , & de M. le Baron de Breteuil , Ministre Plénipotentiaire du Roi de France. Ces Ministres , aussi instruits que curieux , avoient désiré d'acquérir de nouvelles connoissances sur ces objets.

Celles que je me procurai par le moyen de cet Interprète , se trouverent

trouverent absolument conformes à celles que j'avois eues des Ambassadeurs Calmouks. Je m'étois lié avec eux dans le dessein de m'instruire , je n'y voyois aucun inconvénient ; ces Ambassadeurs étoient d'ailleurs des plus aimables. Quoiqu'ils eussent conservé la fierté Tartare au milieu de leur infortune , ils se livrerent avec le plus grand zèle à l'empressement que je leur témoignai de me lier plus intimement avec eux ; mais M. le Gouverneur en ayant été informé , défendit , sous les plus grandes peines , à l'Interprète qu'ils avoient auprès d'eux , de se prêter à notre Correspondance. Elle ne dura que sept à huit jours , & je n'ai jamais été à portée de les revoir.

La Religion des Calmouks-Zongores est la même que celle du Tibet , dont le Dalai Lama est le souverain Pontife. Cette Religion est fort étendue ; elle s'est répandue dans l'Inde , la Tartarie & la Chine : elle a souffert cependant quelques changements dans ces différens Etats , suivant les intérêts des Princes , & des Lamas ou Prêtres. La Mythologie des Idoles que j'ai apportées , peut répandre du jour sur cette matiere intéressante ; mais il est nécessaire de donner d'abord une idée de cette Religion , qui paroît être la même que celle de la Secte de *Fo* parmi les Chinois.

» Le Dalai Lama est l'image vivante du Dieu que les Chinois appellent *Fo* , & les Lamas *La* (1). *Fo* étoit un Prince qui naquit
 » 1026 ans avant Jésus-Christ , & qui régna dans une partie de l'Inde ,
 » que quelques-uns nomment *Chang-tyen-cho*. Il se fit passer pour
 » Dieu , qui s'étoit revêtu de la chair humaine. Ses Disciples prétendent , à sa mort , qu'il n'avoit disparu que pour un temps , & qu'il
 » reparoitroit bien-tôt. Ils publièrent en effet sa nouvelle appari-

(1) J'ai pris cet Extrait dans le Tome VII de l'Histoire générale des Voyages de M. l'Abbé Prevost.

» tion, qui arriva au jour marqué par le Dieu *Fo*. Cette tradition,
 » en passant de siècle en siècle, a acquis d'autant plus d'autorité,
 » qu'elle se trouve confirmée par les anciens écrits de leurs Au-
 » teurs, & qu'on l'entretient dans ce Peuple ignorant, par une
 » suite d'impostures.

» Le Dalai Lama ou Lama-Dalai est regardé dans cette contrée
 » comme le Dieu *Fo* incarné. On le nomme aussi Pere éternel. On
 » lui donne tous les attributs de la Divinité, & par conséquent
 » l'immortalité. Pour entretenir cette imposture les Lamas ou Prê-
 » tres choisissent dans tous ses Etats un enfant qui a quelque ressem-
 » blance avec le grand Lama. On l'éleve dans l'intérieur de son Pa-
 » lais, pour le substituer à la place du grand Lama lorsqu'il vient à
 » mourir. Cette fraude est aisée à entretenir chez ce Peuple, parce
 » que le grand Lama ne paroît jamais en public, & que tout le
 » monde n'a pas la liberté de paroître devant lui. Aucun Voyageur
 » n'a pu en effet avoir cet avantage.

Grueber (1) raconte, d'après le témoignage des Habitants de Ba-
 rantola, » que le grand Lama se tient assis sur une espede de lit
 » très riche, dans un profond appartement de son Palais, orné d'or
 » & d'argent, illuminé d'un grand nombre de lampes. En appro-
 » chant de lui, ses Adorateurs se prosternent, baissent la tête jusqu'à
 » terre, & lui baissent les pieds avec une vénération incroyable. Il a
 » toujours le visage couvert, & ne se laisse voir qu'à ceux qui sont
 » dans le secret.

» Le grand Lama reçoit cependant les adorations de ses sujets &
 » d'une multitude d'Etrangers qui viennent de fort loin pour lui
 » rendre un culte comme à la Divinité. Les Kans & les autres Prin-
 » ces y viennent de même pour l'adorer & lui apporter leurs hom-

(1) Tome VII de l'Histoire générale des Voyages, pag. 123 & suivantes.

» mages. Ils sont traités de la même manière que les plus vils de leurs
 » sujets. La seule faveur qu'il daigne accorder à tous ses Adorateurs,
 » est de mettre la main sur leur tête, & ils se croient lavés de tous
 » leurs péchés.

» Le grand Lama est dans une si grande vénération, sur-tout
 » dans le Tibet, que, suivant Grueber, les Grands de ce Pays se
 » procurent, avec beaucoup d'empressement, quelques parties de
 » ses excréments qu'ils portent autour du cou en forme de reliques.
 » Les Mougols sont dans le même préjugé suivant Gerbillon,
 » & tous les Adorateurs croient qu'on se garantit de toutes les infir-
 » mités corporelles, pourvu qu'on ait au cou de ces reliques, &
 » qu'on mêle de l'urine du grand Lama dans les aliments dont on
 » fait usage. Ces précieuses reliques produisent un grand revenu
 » aux Lamas, par la vente qu'ils en font à la multitude des Peuples
 » qui en viennent chercher.

» L'étendue de la Religion du grand Lama, l'a obligé d'avoir des
 » Vicaires qui le représentent : on les nomme *Koukous* ou *Kou-
 » rouks*; le nombre n'excede jamais deux cents : ils sont regar-
 » dés comme de petits Dieux, mais dépendans du Dalai-Lama.
 » Plusieurs se sont cependant rendus indépendans, en s'attri-
 » buant les pouvoirs du Dalai-Lama. Des Souverains éclairés ont
 » même favorisé cette désunion, pour diviser cette puissance trop
 » étendue.

» Les Lamas ou Prêtres sont subordonnés aux Koutouka,
 » de façon qu'on trouve dans le Tibet une espede d'Hérarchie
 » Ecclésiastique pour le maintien de la discipline, & qui a beau-
 » coup de rapport à celle de l'Eglise Romaine. On y voit dif-
 » férens grades qui répondent à ceux de nos Archevêques, de
 » nos Evêques & de nos Prêtres. On y voit aussi des Abbés &
 » des Abbeses, des Prieurs, des Provinciaux & d'autres Supé-
 » rieurs dans les mêmes degrés pour l'administration du Clergé

» régulier. Les Lamas ou Prêtres qui ont la conduite des Tem-
 » ples dans toute l'étendue du Royaume, sont tirés du Collège
 » des Disciples; les simples Lamas officient en qualité d'Assistans
 » dans les Temples & les Monastères. Le nombre de ces Lamas est
 » incroyable, ils sont communément des plus ignorans.

» Bentink raconte que plus de vingt mille Lamas habitent au
 » pied de la montagne de Putola, où le Dalai-Lama fait sa rési-
 » dence. Ces Lamas environnent cette montagne en demi-cercle à
 » différens degrés de proximité, suivant que leur rang ou leur di-
 » gnité les rendent plus ou moins dignes de s'approcher de leur sou-
 » verain Pontife.

» Le grand Lama ayant renoncé à toutes les affaires temporelles;
 » même depuis la donation qui lui a été faite du Tibet, il choisit
 » un Vice-Roi pour gouverner en son nom & par son autorité ses
 » Etats. Ce Vice-Roi est connu sous le nom de *Tipa*, que d'autres
 » écrivent *Deva*: il fait sa résidence à Tonker, capitale du Tibet,
 » à peu de distance de la montagne de Putola.

» Les Peres Grueber & Desideri, Jésuites, ainsi que le Pere
 » Horace de la Penna, Capucin, ont remarqué une grande con-
 » formité entre les pratiques de notre Religion & celle du Tibet.

» Quelques-uns de ces Ministres évangéliques se sont imaginé
 » que le Christianisme ayant été prêché dans ces régions du temps des
 » Apôtres; il en est resté des traces dans les anciens livres des Lamas,
 » Leurs conjectures ont plusieurs fondemens. 1°. L'habillement
 » des Lamas, qui ressemble assez à celui des Apôtres. 2°. Leur subor-
 » dination, qui a quelque rapport avec la Hiérarchie Ecclésiasti-
 » que. 3°. Une ressemblance sensible entre leurs cérémonies & celles
 » de l'Eglise Romaine. 4°. Leur idée d'une incarnation. 5°. Les
 » maximes de leur morale.

» Gerbillon remarque avec étonnement que les Lamas ont l'u-
 » sage de l'eau-bénite, le chant dans le Service Ecclésiastique, &

» la priere pour les morts; que leurs habits ressemblent à celui sous
 » lequel on représente les Apôtres; qu'ils portent la mitre comme
 » nos Evêques; enfin que le grand Lama tient à-peu-près parmi eux
 » le même rang que le souverain Pontife dans l'Eglise Romaine.
 » Grueber va plus loin: il assure que sans avoir jamais eu de liaison
 » avec un Européen, leur Religion s'accorde sur tous les points es-
 » sentiels avec la Religion Romaine. Ils célèbrent un Sacrifice avec
 » du pain & du vin; ils donnent l'extrême-onction; ils bénissent
 » les mariages; ils font des prieres pour les malades; ils font des
 » processions; ils honorent les reliques de leurs Saints, ou plutôt
 » de leurs Idoles; ils ont des Monastères & des Couvents de Filles;
 » ils chantent dans leurs Temples comme les Moines Chrétiens;
 » ils observent divers jeûnes dans le cours de l'année; ils se morti-
 » fient le corps, sur-tout par l'usage de la discipline; ils consacrent
 » leurs Evêques; ils envoient des Missionnaires qui vivent dans une
 » extrême pauvreté, & qui voyagent pieds nus jusqu'à la Chine.
 » Je ne rapporte rien, dit Grueber, que sur le témoignage de mes
 » propres yeux.

» Horace de la Penna rend témoignage de son côté que la reli-
 » gion du Tibet est comme une image de celle de Rome. On y
 » croit un seul Dieu, une Trinité, mais remplie d'erreurs, un Pa-
 » radis, un Enfer, un Purgatoire, mais avec un mélange de fa-
 » bles. On y fait des aumônes, des prieres, & des sacrifices pour
 » les morts. On y voit un grand nombre de Couvents, où l'on ne
 » compte pas moins de trente mille Moines, qui font les vœux de
 » pauvreté, de chasteté, d'obéissance, & plusieurs autres. Ils ont des
 » Confesseurs que les Supérieurs choisissent, & qui reçoivent leur
 » pouvoir du Lama comme d'un Evêque; sans quoi ils ne peuvent
 » entendre les confessions, ni imposer des pénitences. La forme de
 » leur Hiérarchie n'est pas différente de celle de Rome; car ils ont
 » des Lamas inférieurs choisis par le grand Lama, qui ont l'auto-

» rité des Evêques dans leurs Dioceses respectifs, & d'autres Lamas
 » subalternes, qui représentent les Prêtres & les Moines. Ajoutez,
 » dit le même Auteur, qu'ils ont l'usage de l'eau bénite, de la
 » croix, des chapelets, & d'autres pratiques chrétiennes.

» Quelques Missionnaires, tels que Regis, n'en mettent pas
 » moins les Peuples du Tibet au nombre des Idolâtres; d'autres
 » voudroient nous persuader que ces Peuples étoient autrefois Chré-
 » tiens, & qu'ils ont malheureusement dégénéré. Andrada pré-
 » tend qu'ils conservent encore une idée des Mystères chrétiens,
 » mais confuse & fort altérée ».

Malgré les ressemblances que l'on vient de rapporter de la reli-
 gion du Tibet avec le Christianisme, M. l'Abbé Prevôt conclut
 que l'opinion de ceux qui prennent la religion du Tibet pour une
 corruption du Christianisme, n'est qu'une conjecture mal établie.

Les connoissances que j'ai acquises de la religion du Tibet, peut-
 être corrompue par les Calmouks-Zongores, supposent que ces
 Peuples ont eu une idée confuse du Christianisme; je me borne-
 rai dans ce qui suit, à rapporter ce que j'en ai su par les Ambassadeurs
 Calmouks, & par le Lama dont j'ai parlé.

Les Calmouks-Zongores admettent trois Ordres de Divinités.
 Les premières sont sorties des eaux, elles ont créé celles du second
 ordre, les Etoiles, le Soleil, la Lune & les Planetes. Les Divinités
 du second Ordre ont créé les Hommes, des plantes, des fleurs & des
 pierres; & les Dieux du premier ordre ont déifié par la suite les
 Hommes qui ont aimé la vertu.

Dans le principe la terre étoit toute couverte d'eau. Un grand
 vent qui s'éleva des quatre parties du monde, y excita un si grand
 mouvement, que les Terres furent calbutées. Quatre-vingts mon-
 tagnes se formerent alors, quarante s'éleverent au-dessus de la surface
 des eaux & formerent un petit continent; sept Dieux parurent
 après un certain temps; ils avoient des ailes & voltigeoient sur la



IDOLES DES CALMUCZS ZUNGORES
ERLIK-MAN.

surface de ce continent. Quatre de ces Dieux s'acquitterent de certains besoins de la nature, leurs excréments étoient du miel. Deux de ces Dieux de différens sexes en ayant mangé, furent privés des facultés de monter au Ciel avec les autres : ils restèrent sur la terre qu'ils peuplerent.

Le nombre des Dieux du premier ordre est de mille ; ils doivent régner chacun à leur tour, & six de ces Dieux, dont je vais rapporter les noms, ont déjà fini leur regne. Ce sont :

1°. Sandgi-namzic, qui signifie bon inspecteur.

2°. Zougdor, c'est-à-dire, chevelu.

3°. Tamdgergob, qui signifie, miséricordieux.

4°. Korwa-dgiguedan, celui qui ruine le monde en transportant les ames en Paradis.

5°. Sertoupe, le Créateur de l'or.

6°. Ostroune, Gardien du monde.

7°. Chaque-dgumeni, est celui qui regne actuellement ; il porte le nom d'une Famille distinguée qui regne dans l'Inde.

8°. Maidiry, c'est-à-dire, le Pourvoyeur en Tangout *Dgamba*.

Ce dernier doit succéder à Chaque-dgumeni ; mais la fin du monde arrivera avant son regne ; il annoncera aux hommes cet événement.

L'Antechrist paroîtra au milieu des sept Soleils qui brûleront tout ce qui sera sur la surface de la terre ; une pluie abondante éteindra le feu, & Maidiry montera au Ciel pour y prendre possession de la primauté. Les Habitans du monde précédent, qui auront aimé la vertu, iront alors en Paradis, & ceux des Enfers viendront peupler la terre : les plus méchants animeront d'abord les corps des plus vils infectés : ils passeront après leur mort dans le corps d'autres animaux plus parfaits ; & ils parviendront à l'état d'homme après différentes transmigrations.

On fera sans corps en Paradis, & cependant on y jouira de tous

les plaisirs imaginables, qui seront alors analogues à la nature de l'ame. On ne pourra néanmoins entrer en Paradis qu'à la fin de chaque monde; mais les hommes qui meurent dans un état de sainteté, sont dans une grande place située devant le Paradis, d'où ils voient les Dieux en attendant la résurrection.

Ces Peuples admettent un Enfer où l'on souffre de grands tourmens; on en fort à la fin de chaque monde pour venir repeupler le nouveau, ainsi que je l'ai déjà dit, & l'on n'entre en Paradis qu'autant qu'on a pratiqué la vertu pendant qu'on étoit sur la terre.

Les réprouvés les moins criminels sont sur un cheval de bronze perpétuellement rouge par la vivacité du feu qu'on entretient dans sa capacité. Un réprouvé pressé de la soif, jouit de la facilité de se transporter au bord d'un étang ou d'une rivière; mais si-tôt qu'il en veut approcher, il en sort des couteaux & des sabres qui l'empêchent de boire. Des diables ont la direction des Enfers.

L'Antechrist fut conçu par une Vierge, fille du Roi du Japon, & par le Dieu des Enfers Herlick-han.

HERLICK-HAN (1), signifie *Diable, Satan, Roi*. Il est

(1) HERLICK-HAN. (N°. XVII.)

Cette Idole est représentée dans un Tableau de deux pieds de haut environ, sur un pied de large (l'origine est réduite au tiers dans l'Estampe). La voile est de lin: elle est imprimée par derrière d'une couleur blanche en détroite; la peinture est aussi en détroite (*).

Herlick-han est placé dans le milieu du Tableau. Sa couleur est d'un bleu très foncé. Sa

(*) On n'a fait aucun changement dans les desins étrangers, excepté dans celui de Herlick-han. On a supprimé le Priape avec ses accessoires. Tous les desins de ces Idoles ont été faits d'après les originaux que j'ai apportés de Sibirie, & que les Russes avoient eus des Calmoucks, lorsqu'ils s'établirent dans leur pays en 1737. Je les ai fait voir à des Calmoucks instruits, à un de leurs Princes en Lamer, & nonobstant ils les ont reconnus, mais encore ils m'en ont donné les noms & la mythologie. Ces Idoles sont donc des mensonges anthropiques de la Religion de ces Peuples.

Le Lecteur trouvera peut-être que je me suis trop appuyé sur la description de ces Divinités, j'ai suivi ce Plan, dans l'espérance que quelques érudits trouveront les moyens de comparer exactement

cruc

cruel & méchant. C'est lui qui juge les hommes, ils croient que les autres divinités ont trop de bonté pour condamner les coupables.

ête à quelque rapport à celle d'un chat en fureur. Il a deux grandes cornes. Ses yeux sont rouges & les prunelles noires. Le bout du nez est rouge, ses sourcils sont enflammés. Il a un œil au milieu du front, & de la même couleur que les autres. Sa bouche est ouverte & très fendue. Elle est rouge, armée des deux côtés de deux grandes dents; le reste de la mâchoire est garni de dents ordinaires. On voit aux deux côtés de sa bouche deux touffes en or qui forment un triangle, & une semblable au-dessous du menton en forme de barbe. On observe sous son cou une espèce de collier avec de petits cercles blancs & un rond autour formant une médaille qui lui tombe entre deux grosses & larges mammelles. Sa tête est coiffée de cinq têtes de morts. Elles ont au-dessus des espèces d'ovales, dont le milieu est bleu foncé. Ses oreilles sont semblables à celles d'un âne, mais rouges en dedans. Elles portent à leurs extrémités deux cercles blancs faits en pendans d'oreilles. La tête est sur un fond blanc disposée par anneaux. Elle ressemble à l'épine du dos d'un fauchetto d'animal. Elle est entourée par le haut d'une draperie rouge, flottante, & se termine par une tête de mort. Les bords des doigts de ses mains & de ses pieds sont armés de griffes. Il tient à sa main gauche une corde en forme de discipline, dont les extrémités sont garnies de deux anneaux de fer; & on observe dans un de ces anneaux une pointe sous la forme d'ardillon. L'intérieur de ses mains & de ses pieds sont rouges. On voit sur ses cuisses des têtes humaines garnies de leurs cheveux. Elles font toutes rouges & attachées à un cordon qui est sur ses épaules en forme de bandoulière. Son Priape est en érection. Le bout du gland est rouge; ses testicules sont gros & ressemblent à ceux d'un homme (supprimés dans la gravure); les pieds de cette Idole sont posés sur un animal. On voit à ses bras & à ses poignets des espèces de bracelets blancs. Le fond sur lequel ce Dieu est placé est composé d'ornemens composés en or & en rouge. Ces ornemens finissent en espèces de flammes rouges sur un fond de nuages très bruns, semblables à de la fumée.

La figure tracée à sa gauche est aussi bleue. Elle lui présente un vase blanc fait en forme

Mais à leurs similitudes, qu'on a renouvelées dans différentes contrées du Globe, quoique très différentes, & que ces comparaisons pourroient jeter un grand jour sur la Religion du Tibet.

La plupart de ces Idoles sont de bronze, de glaise, d'argent ou d'or. Elles peuvent par conséquent nous faire connoître l'état des Arts parmi ces Peuples, & nous donner une idée de leur génie. Tous leurs Tableaux sont peints sur des toiles planes, ainsi que ceux des Chinois. J'en ai vu une seule que les Calmoucks avoient un système de couleurs pour exprimer leurs idées, ainsi que nous en avons vu dans le blason, & qu'on pourroit même déterminer la couleur où cette Religion a pu subsister par la nature des ornemens & des plantes analogues à ces Pays (mais en restant sans Ouvrage, je n'ai pu être assez instruit de mes recherches sur ce sujet; je les ai supprimées, & me suis contenté de rapporter des faits).

Tome I.

Qq

Aussi les Calmoucks offrent beaucoup de sacrifices à Herlick-han pour implorer sa clémence. Il a seize Juges avec lui. Huit sont pris

de crâne. Il contient une liqueur rouge qui paroît être du sang. Ses cheveux épars lui reviennent par devant. Ses yeux sont blancs; il en a un au milieu du front. Les prunelles sont noires & le tour rouge; ses sourcils sont en or. Cette figure est coiffée de trois têtes de morts semblables à celles de Herlick-han, avec cette différence que la première porte une fourche à trois branches de la forme d'un trident, qui est d'un bleu clair. Elle tient à son bras gauche un bâton au bout duquel est un drapeau qui voltige; il est terminé par un tête de mort & par une fourche à trois branches. Ce Dieu porte un ornement en or à son oeillet sous la forme de pendans. Il paroît avoir une soubraveille faite de la peau d'un Cerf ou d'une Renne. La tête de cet animal située en bas, est cependant différente de celles de ces animaux: elle a des cornes & des oreilles; le bout du museau est rouge; mais les pattes ressemblent aux pieds d'un Cerf. Cette soubraveille est entre ses mammelles. Elles sont si allongées qu'elles ressemblent à des cornes. On voit une draperie rouge sur sa poitrine. Cette Divinité a un pied sur le même animal, que le Dieu Herlick-han. Cet animal ressemblé à quelques égards à un Taurus par les pieds, la queue, les oreilles & les cornes. Le bout du nez, la langue & l'intérieur de ses oreilles sont rouges. Il a à sa mâchoire supérieure une grosse dent, & trois à l'inférieure. On voit sous cet animal une figure humaine toute nue; elle est couleur de chair & couchée sur un plateau d'un rouge fourré, & divisé par lesonges en or. La figure humaine tient de sa main droite un des pieds de l'animal. Ses cheveux sont plats. Ses ornemens placés au milieu du plateau forment des espèces de feuilles rouges dans le milieu, & les bords sont d'un verd foncé. Il y a au-dessous d'autres ornemens; ils sont placés dans un vase semblable à celui que ces Divinités tiennent presque toujours à la main. Ils semblent indiquer une boisson. Le grand vase qui forme ici un ornement, a dans son milieu une espèce de terre dont les draperies sont à l'extérieur bleues, & dans l'intérieur couleur de rose. On voit à un côté de la terre deux vases remplis d'une liqueur rouge; ils sont blancs, ainsi que tous ceux qui sont dans cette image. Les ornemens servent de supports à la figure principale: ils sont placés sur une terrasse. On y voit un lac, des feuillages & des fleurs.

L'idole placée au bas à la gauche de Herlick-han, est bleu foncé: elle ressemble à la luxure. Ses yeux sont blancs & ses sourcils en or. Elle a un œil dans le milieu du front. Le dessus de sa tête est couronné de cinq têtes de morts, ainsi que le Dieu Herlick-han, avec cette différence cependant que celle du milieu porte une fourche à trois branches. Les pendans de ses oreilles sont d'or; sa bouche est ouverte, ses lèvres sont rouges. Il a trois dents en haut & autant en bas avec deux crocs à chaque côté. Il y a aux deux coins de sa bouche deux espèces de moussaches en or, & une autre sous sa lèvre inférieure avec un collier en or à son cou. Le bout de son nez, le dessus de ses mains & la plante de ses pieds sont rouges. Elle tient de sa main gauche un vase qu'elle semble

Planche N° 117



IDOLES DES CALMUCS ZINGOPES
FANANBAGA.

parmi les Divinités du sexe masculin, & les autres parmi celles du sexe féminin.

porter à sa bouche, & un autre de la main droite qui ressemble à une soufflette. Elle a des ongles, ainsi que Herlick-han, au-dessous de sa poitrine, à ses bras & à ses poignets. Ses mamelles sont grosses & larges. Elle est encore entourée, ainsi que Herlick-han, de étres d'hommes garnies de leurs cheveux. Ces étres sont attachées à une ceinture placée sur une peau qui paraît être de Tigre. On en voit une paire sur la jambe droite de la Divinité. Ses pieds sont posés sur une figure humaine toute nue & couchée sur un plateau qui est d'un jaune ardent & de forme ovale. Ce plateau est dans une figure triangulaire d'un bleu foncé, où l'on voit différents ornemens. On trouve au bas & à côté du triangle un vase semblable à ceux dont on a parlé, & il a été trois autres; deux sont d'un verd foncé, & le troisième bleu. Ils portent tous les mêmes fruits (*). Ils sont ronds & d'un rouge très vif. Les espèces de gloire qui ornent ce Dieu, ressemblent à des flammes: elles sont en or & rouges, & terminées par des nuages.

Le Dieu placé en bas, à droite de Herlick-han, paraît être Herlick-han lui-même: il a encore quelques rapports avec celui dont on vient de parler; mais sa couleur est d'un rouge foncé, & l'animal d'un rouge clair. Ce Dieu tient à sa main droite une espèce d'ornement qui se termine en pointes enflammées.

La figure placée en haut, à gauche de Herlick-han, ressemble à une femme: elle paraît adresser la parole à ce Dieu: elle a un air gracieux: son visage, son cou & ses bras sont d'une couleur de chair. Ses yeux sont parfaitement semblables à ceux des Calmoucks, petites & longs; sa coiffure est en pointe. Son habit est composé de différentes draperies rouges & jonquilles. (Cette dernière couleur est représentée dans la gravure par le blanc, les fleurs en or sont pointillées.) L'espèce de gloire qui l'environne est bleue.

La figure placée en haut, à droite de Herlick-han, ressemble aussi à une femme. Elle regarde ce Dieu, & paraît en contemplation. Elle a ses jambes croisées. Son visage, ses pieds sont d'une couleur de chair. Ses yeux sont aussi semblables à ceux des Calmoucks & des Chinois. Sa coiffure est en forme de capuchon qui descend sur ses dos. Son habitement est jonquille, fouci, & d'un rouge foncé. (La couleur jonquille est en blanc dans la gravure. Le fouci est exprimé par de larges traits, ils sont fort rapprochés dans la couleur rouge.) Cette Divinité tient dans ses mains les queues de deux branches qui se relèvent sur les côtés, & qui ont des fleurs à leurs extrémités. On voit sur la branche à gauche, un livre à ce qu'il paraît, & à l'autre un cimeterre flamboyant. La grande gloire de cette figure est couleur de rose, & celle qui est autour de la tête est bleue.

La figure placée en haut au milieu des deux autres, paraît un jeune homme d'une

(*) Il paraît que ces Animaux & ces Plantes sont l'effet de l'insignation du Peuple. J'ai consulté M. de Jussieu à ce sujet, & il est du même avis.

IAMANDAGA (1), suivant les Ambassadeurs Calmoucks ; & MACHA-ALLA, suivant le Prêtre que j'ai consulté, est un démon du second ordre. Les Calmoucks ont pour ce Dieu la plus grande vénération.

jolie figure. Il est presque nu. Il tient d'une main un cimier flamboyant, & de l'autre une branche où l'on voit des fleurs & un livre. Sa coiffure est un bonnet en forme de pyramide. On y reconnoît des pierres sur la partie qui lui ceint le front ; ses yeux ont aussi beaucoup de rapport avec ceux des Calmoucks ; mais sa physionomie est absolument différente des deux autres Divinités. Sa carnation est d'un rouge très foncé, couleur de feu. Ses jambes sont croisées. Des draperies qui voltigent forment son habillement. Elle a plusieurs gloires concentriques. Celle du milieu est bleue ; la seconde est composée de différentes nuances en forme de rubans de diverses couleurs ; & la troisième est une guirlande de feuillages & de fleurs. On voit à ses côtés le Soleil & la Lune.

(1) IAMANDAGA. (N°. XVIII.)

Cette Divinité est représentée dans un Tableau semblable à celui de Herlick-han. Elle a six bras & deux jambes. Elle est toute nue & d'une couleur bleue foncée, (cette couleur est exprimée dans la Gravure par un travail serré), excepté l'intérieur des mains, la plante des pieds, le bout du nez, le tour de la bouche & la langue qui font d'une couleur rouge foncée (exprimés par des traits parallèles pointillés). Cette Divinité a trois yeux ronds, dont l'un est au milieu du front ; tous les trois sont blancs & les sourcils d'un jaune doré, ainsi que des espèces de moustaches placées à côté de la bouche & au-dessous du menton. Sa bouche est garnie de huit dents très blanches & de quatre crocs. Ses oreilles sont fort larges ; elles ont à leurs extrémités un anneau avec un ornement en or, & un voile rouge qui voltige. Une espèce de collier en or termine le bas du visage ; il est attaché à la naissance des oreilles. Sa coiffure est composée de fleurs, de têtes de morts & de deux cercles qui ont quelque rapport avec des cadéans. La tête de mort du milieu est soutenue par un ruban enroulé d'un serpent. Le Dieu porte à son cou un collier qui lui descend sur la poitrine. On y voit aussi des serpents enroulés. Cette Idole tient avec deux de ses mains la peau d'un animal nouvellement écorché, elle est encore ensanglantée. Cette peau est placée derrière son dos. On voit en même-temps dans sa main gauche une espèce de massue ou de sceptre terminé par une figure humaine, une tête de mort & un ruban. Il tient de la troisième & de la quatrième main des espèces de disciplines ; & dans ses deux dernières mains deux vases, & elle paroît verser de la liqueur de l'un dans l'autre. Elle a au-dessous de son ventre beaucoup de têtes humaines, & pour ornement plusieurs serpents. On découvre à côté de ses jambes la peau & les pattes d'un animal ; elles ont beaucoup de rapport à celles d'un Tigre. Ce Dieu est de boue, & il écrase une



1850. A. H. F. 21

IDOLES DES CALMUCS ZYNGORES
AM-D-ARA.

A. H. F. 21

Pl. L. n. 11



www.konig.de

Dr. H. H. H. H.

IDOLES DES CALMUCS ZUNGARES
SABON DOURAK.

PL. LXV

TAB. N. INDIENS



Nagunsuma



Boursa

IDOLES DES CALMUCS ZENODRES.

AMID-ABA (1). Cette Divinité est du second ordre ; elle est reconnue pour la Déesse des Fleurs ; elle les change en hommes par sa seule volonté. Les hommes qu'on voit sur les côtés avec des espèces de trophées, sont du nombre de ceux à qui elle a donné la vie.

figure dont les bras & les jambes sont semblables à ceux d'un homme, & la tête à celle d'un animal. Il a sept autres Divinités autour de lui : les unes ont quelque rapport à celle dont on a parlé dans la description de Herlick-han, & on aura occasion de parler des autres par la suite. D'ailleurs la façon dont elles sont gravées suffit pour les expliquer, & me dispense d'entrer dans un plus grand détail à ce sujet.

(1) **AMID-ABA.** (N^o. XIX.)

Ce Tableau est semblable à ceux dont j'ai donné la description. Amid-aba est au milieu environnée d'une gloire ; elle est assise les jambes croisées ; elle tient entre ses mains un vase, d'où coule une liqueur dans la bouche d'une figure placée au-dessous d'elle. Cette Divinité a sous les traits des Calmoucks & des Chinois. Il paraît que c'est une femme qui a été déifiée ; sa carnation & ses pendans sont d'un rouge très foncé. (Cette couleur est exprimée dans la Gravure par des traits parallèles pointillés.) Le vase & le bouton qui forment sa coiffure, sont d'un vert très foncé ; les draperies d'un fouci foncé & jonquille, avec des ornemens en or ; la doublure est d'un bleu clair, où l'on voit aussi des ornemens en or. (Le bleu exprime le jonquille dans l'esquisse ; les traits parallèles & éloignés, le fouci ; ceux qui sont serrés, le bleu ; & tout ce qui est pointillé, les ornemens en or.)

Les cinq Divinités placées dans le haut & le bas du Tableau, sont aussi des femmes ; celle qui est à sa droite dans le haut est toute nue, excepté les cuisses qui sont couvertes d'une draperie. Un voile verdâtre voltige autour du reste de son corps, où l'on voit beaucoup d'ornemens semblables à nos coiffures de perles. Elle a les mains jointes, & tient une branche terminée par des fleurs. Sa coiffure a beaucoup de rapport à une mitre d'Evêque. Elle a sur la devant une croix en or. Tout ce qui est blanc indique les ornemens en or.

La figure placée au haut de la gauche d'Amid-aba, paraît être cette même Déesse, avec cette différence, que sa carnation est exprimée par une couleur verte ; elle tient d'une main une espèce de relique en or, dont le pied est un vase semblable à celui d'Amid-aba. L'habillement est d'ailleurs le même à tous égards.

La troisième Divinité diffère à peine de la première. Sa carnation est exprimée par une couleur bleue foncée, & les ornemens par du rouge.

La quatrième figure placée au bas, à droite d'Amid-aba, est aussi presque nue. Elle est coiffée en cheveux d'un noir très foncé. Une partie retombe sur ses épaules, & l'on voit

NAHON-DOURAKY (1). Cette Divinité est une femme connue sous le nom de *Déesse de la douceur*.

TABOUNISORTON (2) est une Divinité du second ordre qui est resuscitée cinquante-deux fois ; aussi est-elle représentée dans le Tableau par cinquante-deux figures semblables.

un diamant au milieu de ceux qui sont relevés sur sa tête. (Elle porte en bandolière la peau d'un animal dont les jambes ressemblent à celles d'un cerf. Elle tient d'une main une branche avec un fruit. (Le blanc indique sa carnation, ainsi que dans l'original.)

La cinquième figure est aussi presque nue : elle a les cheveux noirs entrelacés dans différents ornemens. Elle tient d'une main une branche avec un fruit, & de l'autre une espèce de foule.

L'intervalle compris entre ces deux dernières figures, est enfermé d'une balustrade où l'on observe différents ornemens. On voit dans l'intérieur un amas de fleurs qui environnent la figure humaine dont on a déjà parlé, & qui soutient avec ses mains une espèce de reliquie. On y trouve encore des rivières où l'on voit des oiseaux aquatiques.

Les figures situées aux deux côtés d'Amid-aba au milieu des fleurs, ont toute la poitrine & l'homme découverts. Le blanc dans la Gravure indique la carnation, ainsi que dans l'original. Celles qui sont ornées sont en rouge. Il en est de même des trophées.

On voit au-dessus de ces figures des espèces de génies qui font dans les aires. Ils tiennent d'une main un vase semblable à celui d'Amid-aba, & de l'autre une espèce de trident.

(1) NAHON-DOURAKY. (N^o. XX.)

Ce Tableau est semblable à ceux dont j'ai déjà parlé. Cette Divinité est presque nue. Sa chair est d'un vert foncé. Sa physionomie n'a aucun rapport à celle des Peuples Calmouks, si ce n'est qu'elle a de grandes oreilles où l'on voit des pendans à-peu-près semblables. Ses cheveux noirs & entrelacés dans différents ornemens, forment une coiffure qui s'élève en pyramide. Elle tient à chaque main une branche avec des fleurs. L'intérieur des mains & la plante des pieds sont rouges, & l'on y observe un ornement en forme de cadran. Elle porte des bracelets à ses poignets, aux bras, à ses pieds, & différents ornemens à son cou. On voit aussi au haut de Tableaux deux Divinités. Celle à droite est la gardienne du Soleil, & celle à gauche celui de la Lune. On y observe une espèce de lapin.

(2) TABOUNISORTON. (N^o. XXI.)

Cette Divinité est une femme parfaitement semblable aux Calmouks par la physionomie. Elle est assise sur un plateau les jambes croisées. Elle est nue en partie. Sa carnation & ses ornemens sont rouges. Sa coiffure & son habillement ont beaucoup de rapport avec ceux de la divinité de Nahon-Douraky. Elle tient entre ses mains une espèce de vase, où l'on voit un fruit qui ressemble à un ananas.



Gravé de Campet

J. B. Blot del.

IDOLE DES CALMUCS ET TIBÉTAIENS.
MOUSCHI.



Caumont & Comp. 31

J. B. Huet & Comp.

IDOLES DES CALMUCS ZUNGARES.

NAGUNSA (1). Ce Dieu est du second ordre. Il console des chagrins. Il en éprouva de si vifs étant homme, & il les soutint avec une si grande fermeté, qu'il mérita d'être désiré. Il se retira avant sa mort dans les forêts, où il vécut comme un Hermite.

BOURSA (2). Cette Divinité est de glaise. Elle a le pouvoir de conserver la beauté, & guérit des maladies vénériennes. Dans ce dernier cas ils la mettent en poudre & la mêlent dans leur nourriture. Ils ont une si grande confiance en ce Dieu, que les Ambassadeurs Calmoucks ayant rapporté de Pétersbourg cette maladie pour fruit de leur Ambassade, me firent prier de leur procurer un peu de cette poudre, en leur permettant de ratifier cette Idole. Ils furent satisfaits; & quoique ce remède n'eût aucun succès, ils restèrent aussi convaincus de son efficacité, qu'on l'est dans d'autres Pays de pareils remèdes.

Les Lamas ou Prêtres ont seuls le privilège de distribuer ces Idoles, qu'ils vendent très cher. Ils prennent la glaise sur la montagne Putola, où réside le Dalai-Lama. Par-tout ailleurs la glaise n'a point cette vertu miraculeuse.

ABOURZA-SOUBOURGAN (N°. XXI.). C'est une image qui représente l'endroit de leur Temple, où est l'Idole qu'ils y adorent. On la voit dans le fond d'une espèce de tabernacle.

(1) **NAGUNSA.** (N°. XXI.)

Ce Dieu est en bronze. L'original est un tiers plus grand. Il est presque nud & a ses jambes croisées. Il a entre les yeux une espèce de paireau. Il porte un voile en bas, doublé; un autre est entortillé autour de son bras gauche & couvre ses cuisses.

(2) **BOURSA.** (N°. XXI.)

Cette Divinité est gravée de grandeur naturelle. Elle est dans une petite boîte de cuivre disposée de façon qu'on peut, par le moyen d'un cordon, la porter à son cou, ainsi qu'il est d'usage. Elle tient un livre dans sa main gauche.

AIOUSCHI (1). Ce Dieu est du second ordre; on l'adore pour vivre long-temps & pour rajeunir.

OTCHIRBANY (2). Ce Dieu est du troisième ordre. Il fut envoyé du Ciel pour combattre de mauvais génies qui avoient arrêté le Soleil & la Lune. Il en triompha, leur coupa la tête, & s'en fit une espèce de chapelet, qui est attaché à ses oreilles, & descend au-dessous du ventre. La bouche de cette Divinité communique avec l'anus par un canal perpendiculaire. Les Lamas ou Prêtres en font usage pour donner la communion aux malades. Otschirbany étant assis sur la bouche du malade, on met dans celle de ce Dieu la pilule sacrée. Elle tombe par son propre poids dans la bouche du malade.

(1) **AIOUSCHI.** (N^o XXII.)

Ce Dieu est de cuivre jaune & de la grandeur de l'original. Il est muni de deux bras. Il a entre les deux yeux une espèce de poireau. Sa coiffure forme une sorte de pyramide. Elle est composée de cinq ornemens attachés à un bandeau qui lui ceint le front. Ce bandeau est fixé par derrière sur ses cheveux, qui sont relevés sur le sommet de la tête avec le toupet, & recouverts d'un autre ornement. Les ornemens placés sur le front ont la forme de losange. Ils ont au milieu une fleur composée de sept pierres. Celle du milieu est une améthyste, & les autres s'en para d'émail. Elles sont d'une couleur bleu-céleste. Ce Dieu est nu jusqu'à la ceinture. Il porte une espèce de jupon qui lui couvre le reste du corps. Il porte différents ornemens garnis d'Améthistes ou de pierres d'émail, semblables à celles dont j'ai parlé plus haut.

Cette figure suppose que les Arts sont cultivés dans le Pays où elle a été faite.

(2) **OTCHIRBANY.** (N^o XXIII.)

Cette Idole est de cuivre rouge; elle est ici un peu plus petite que l'original. Quoique d'une forme très grotesque, elle est très bien faite. Elle n'a pour tout vêtement qu'une espèce de jupon qui est attaché au-dessous des reins & qui lui couvre la cuisse jusqu'aux genoux. Elle a trois yeux, l'un est au milieu du front. Ses sourcils sont fort épais & découpés en forme de flammes. Son nez est large & écrasé. On voit autour de sa tête des rêes de mort; outre le chapelet qui est attaché au pendans de ses oreilles. Elle porte un collier qui descend sur sa poitrine, & tient une foudre à chaque main. Tout indique dans cette Idole un état de convulsion.

MAIDRY (1).

Tom. I. N. 1387



IDOLES DES CALMUCS ZUNGORES
NANGILMA.

MAIDERY (1). Cette Divinité est du premier ordre. Elle représente l'Antechrist, il prendra une figure humaine, suivant leur Religion, & fera conçu dans le sein d'une Vierge, fille du Roi du Japon. Son regne sera à Jérusalem. Il fera la guerre à tous les Princes ses voisins, portant par-tout la terreur & la défolation. Son regne sera très court. Le monde périra par le feu, & le Globé sera habité de nouveau.

ZOUNKABA (2), est le Dieu des Voleurs. C'est une Divinité du troisieme ordre : elle habitoit la terre, suivant leur tradition ; dans le même temps que Scakmoyny, qui a été placé aussi au nombre des Dieux. Zounkaba étoit un grand voleur, & Scakmoyny regardoit, au contraire, le vol comme un crime. Ces deux hommes prêchoient une morale différente & analogue à leur conduite. Zounkaba, pour terminer leurs discussions, proposa à Scakmoyny de prier les Dieux de les éclairer sur ce point de dispute, & de leur demander qu'ils fissent naître une fleur devant celui dont la morale leur seroit la plus agréable. Ils se mirent en effet en priere, & la fleur se trouva vis-à-vis de Zounkaba ; mais la plupart de ces Calmoucks prétendent qu'elle avoit paru devant Scakmoyny, & que Zounkaba la lui enleva pendant que ses regards étoient fixés sur le Ciel.

TARNI-NEGONIZAN-BOURCHAN (3), & par les Am-

(1) MAIDERY. (N°. XXIII.)

Cette Divinité est en glaise ; elle est ici de la grandeur de l'original. Elle n'a pour tout vêtement qu'un voile qui lui couvre les cuisses, & un autre en forme de bandouliere.

(2) ZOUNKABA. (N°. XXIII.)

Cette Idole est de glaise ; on l'a gravée de la grandeur de l'original. Elle a beaucoup de rapport à un Guerrier. Zounkaba tient une fleur à sa main droite, & n'a pour tout vêtement qu'une espèce de ceinture, un voile en forme de bandouliere, & une espèce de jupon qui lui couvre les cuisses.

(3) TARNI-NEGONIZAN-BOURCHAN. (N°. XXIII.)

Cette Idole est de terre cuite bronzée. Elle est dans la Gravure un peu plus petite que
Tome I. R 1

bassadeurs Calmoucks NIDUBEROUZKSYCHY. Cette Idole est du premier ordre ; on la regarde comme le conservateur & le Dieu tutélaire des Enfants. Ces Peuples croient qu'elle a mille yeux & mille bras.

NANGILMA (1). Je n'ai eu aucun détail sur cette Divinité : elle me paroît être la même que Tarni-Negonizan-Bourchan , ou le Manippe du Tibet.

Original. Elle a trois têtes , douze bras & trois enfans. Les trois têtes , ainsi que celles des enfans , ont un œil au milieu du front. Elle tient avec ses quatre premiers bras tendus , deux espèces de glaives flamboyans , deux ornemens en forme de cadrons , & différens fruits dans les autres. Elle presse contre son sein , avec deux autres bras , les trois enfans , & tient des foudres avec les deux dernières mains. Elle n'a pour tout vêtement qu'un jupon qui lui couvre les cuisses. Ses bras & ses poignets sont ornés de bracelets.

Cette Divinité a beaucoup de rapport avec le Manippe à trois têtes du Tibet. Grueber lui en donne neuf (*) ; mais ce que j'ai rapporté de Tarni-Negonizan-Bourchan paroît rapprocher ces deux Autels , parce que ces Peuples attribuant à cette Idole mille yeux & mille mains , il est vrai-semblable que suivant les circonstances ils représentent cette Idole avec plus ou moins de têtes & de bras ; & peut-être lui donnent-ils différens noms par les mêmes raisons.

On trouve dans la même Planche (N°. XXIII.) une Idole dont je n'ai pas trouvé le nom dans mes Journaux. Elle me paroît avoir quelque rapport avec la Déesse Boufa. (page 311.)

(1) NANGILMA. (N°. XXIIV.)

Cette Idole est représentée dans un Tableau semblable à ceux dont j'ai parlé (page 304 & suivantes). Elle a trois têtes & six bras. La tête du milieu est peinte en blanc , ainsi que tout le corps. Celle qui est à droite de l'Idole est en bleu , & celle de la gauche est en rouge. Ses mammelles , sa physionomie & la délicatesse de ses membres constatent que c'est une femme. Les trois têtes ont un œil très distinct au milieu du front. Elle tient d'une main un parasol de soie chinoise , & l'autre plié sur le sein semble indiquer la réflexion. Elle tient des autres bras tendus un arc & une flèche , un sabre & une espèce de sceptre. Ses bras & ses poignets sont garnis de bracelets , ainsi que Tarni-Negonizan ; mais la physionomie a plus de rapport aux Calmoucks , que cette dernière. Les quatre Divinités qu'elle a autour d'elle , sont les mêmes que celles dont on a déjà parlé.

(*) Tome VII. de l'histoire générale des Voyages , de M. l'abbé Prevôt , page 111.

D É P A R T

DE TOBOLSK POUR SAINT-PÉTERSBOURG ,

Le 28 Août 1761.

Les arrangements faits à Paris pour mon voyage ; exigeoient que je restasse peu de temps à Tobolsk , après mon observation de Vénus ; aussi je m'occupois de mon départ à la fin d'Août , lorsque je fus attaqué d'un vomissement de sang presque continu , suivi d'un accablement qui me permettoit à peine de marcher. J'étois obligé de me faire soulever pour aller à mon Observatoire. Cette incommodité hâta mon départ d'un Pays où l'on ne connoît que des étuves pour tout remède. J'étois d'autant moins tenté d'en faire usage , que j'avois failli d'y être étouffé à Solikamskaïa (1). J'avois à la vérité une Apothicairerie des mieux fournies , avec un mémoire très détaillé de la vertu des remèdes qu'elle contenoit ; mais ayant eu le malheur d'empoisonner un Russe que je voulois guérir d'une légère incommodité , j'avois renoncé à la Médecine : heureusement la dose n'avoit pas été assez forte pour lui donner la mort.

Différentes circonstances rendoient cependant mon départ difficile ; mon Dometique étoit dangereusement malade , pour avoir été trop galant à Tobolsk ; son incommodité le mettoit hors d'état de me prêter aucun secours ; d'ailleurs il étoit frappé , ainsi que l'Horloger , que nous serions assassinés dans notre voyage par des Brigands , qui , suivant le bruit public , ne cessent de commettre des meurtres sur la route d'Ekaterinbourg , que je veux bien prendre.

(1) Page 51.

Je m'étois décidé à suivre cette nouvelle route ; parce qu'elle m'offroit les moyens de connoître les mines d'Ekaterinbourg , & les différents Peuples qui habitent les limites méridionales de la Sibérie. Ces objets me parurent si intéressans , que je rejetai tous les avis qui tendoient à faire changer le plan de mon voyage.

Le Gouverneur m'offrit, avec toute l'honnêteté possible, une escorte de quatre Soldats pour m'accompagner jusqu'à S. Pétersbourg. Je la refusai d'abord , dans la persuasion où j'étois que les embarras de mon voyage augmenteroient à mesure que ma suite deviendroit plus nombreuse ; mais l'abattement de tous ceux qui m'accompagnoient , me détermina à profiter des bontés de M. de Soimanof. J'acceptai l'escorte ; elle étoit composée d'un Sergent & de trois Grenadiers bien armés ; je me procurai des munitions & des armes pour tous ceux qui étoient du voyage. On me donna en outre une spingole. J'avois fait construire un grand charriot pour y placer tous mes instrumens, mes autres équipages, les provisions de bouche & de ménage. J'avois encore deux voitures connues sous le nom de dormeuses : les Soldats furent distribués sur les différentes voitures. J'en avois un sur la mienne avec la Spingole. Cet arrangement & l'appareil militaire qui y régnoit, remirent le calme dans les esprits. Je partis le 28 Août , à la grande satisfaction du Peuple de Tobolsk. Il étoit dans l'opinion que la rivière d'Irtz ne rentre-roit dans son lit qu'après mon départ. Je ne pus me séparer de M^r l'Archevêque , de MM. de Soimanof & Pouskin , sans éprouver les regrets les plus vifs.

Quoique vers la fin d'Août , le temps de la récolte paroît en- core éloigné , les grandes chaleurs étoient passées, les insectes, si incommodes dans cette contrée , avoient disparu , tout annonçoit une saison favorable pour voyager ; ma maladie se dissipa dans les premiers jours de la route ; je ne la trouvai cependant pas si agréable que je l'avois d'abord imaginé ; les pluies continuelles qui avoient

succédé à la fonte des neiges, m'opposoient de grands obstacles pour traverser l'étendue de pays comprise entre Tobolsk & les montagnes. Ce terrain marécageux sur une distance de près de cent lieues, rendoit les chemins si mauvais , que j'étois obligé d'envoyer un Soldat en avant pour remplir de fascines les endroits impraticables. Je connus bientôt le désagrément de voyager en Été dans ces contrées, sur-tout avec de grandes voitures. Celles dont les Naturels font usage, sont très petites & très légères (1). Ma grande voiture étant chargée de tous les équipages & des provisions de bouche, étoit si pesante, qu'elle s'enfonçoit aisément dans la boue, & on l'en retirait difficilement, quoiqu'on y eût attelé douze chevaux.

Je traversai du 28 au 30 Août une partie de la plaine comprise entre Tobolsk & les montagnes (Poyas Zeminoi). On trouvoit par-tout une si grande quantité de canards , que sans me détourner du chemin , j'en tuois assez pour me nourrir & tout l'équipage : c'étoit un grand soulagement pour notre petite caravanne , parce que je n'avois, pour ainsi dire, que des viandes salées. Dans ces voyages on fait des provisions de poulets, d'oies & de canards domestiques qu'on enferme dans des cases. M^r l'Archevêque , M. de Soimanof & M. de Pouskin m'avoient procuré quantité de ces animaux ; je les avois placés sur les voitures, mais impatient par l'embarras qu'elles occasionnoient, j'en fis tuer une partie quelques heures après mon départ, & je lâchai les autres dans les champs.

Quoique les chemins fussent mauvais, les premiers jours de mon voyage furent assez agréables ; la saison étoit belle , je trouvai des Villages où je pouvois prendre mes repas ; je faisois quelquefois la halte sur le bord des rivières ; je n'éprouvai souvent que le désagrément de n'avoir que du pain du pays, auquel je n'avois jamais pu m'accoutumer.

(1) On les nomme Kubiés.

J'arrivai à Tumen le 31 (1), c'est une petite Ville dont une partie est sur une montagne qui borde la riviere vers le Midi. La position en est aussi agréable que celle de Tobolsk, elle est très peu peuplée. J'y reçus les plus grandes honnêtetés de M. Ivan Afanascovitch, qui en étoit Vainqueur; il me fit présent de thé & de sucre; plusieurs autres habitants eurent la bonté de me venir voir; & me firent de même quelques présents; mais ils mirent l'alarme dans ma petite caravane, en lui apprenant qu'on avoit arrêté la veille quatre brigands à trois lieues de cette Ville; ils nous confirmèrent, qu'ils étoient par bandes sur cette route, qu'ils attaquoient & pillotent non-seulement les Voyageurs, mais les petits Villages: la plupart de ces brigands avoient déserté des troupes de recrues, ou s'étoient échappés des mines d'Ekatérinbourg. Cette nouvelle me rendit plus circonspect, je visitai toutes les armes, & je fis de nouvelles provisions d'eau-de-vie pour entretenir le courage de ma troupe; j'en distribuais quelquefois moi-même aux Postillons & à ceux qui m'accompagnoient. Ma santé étant parfaitement remise, tout se passoit dans la gaieté, & je me suis trouvé dans des moments où tout le monde étoit assez indifférent sur les événements. J'avois huit personnes bien armées & la spingole chargée à mitraille, étoit placée sur le devant de ma voiture; ne craignant que la surprise, je fis distribuer sur chaque voiture des flambeaux (2) qu'on allumoit pendant la nuit.

J'arrivai le premier de Septembre à trois heures du matin sur le bord de la riviere Pizma, vis-à-vis le Hameau Kila. Cette riviere a quarante toises de largeur, je me disposai à la passer sur un train de bois qui servoit de pont (3). Il étoit si mauvais que les premiers

(1) Carte du Tome I. N°. IX.

(2) J'en avois fait faire à Tobolsk.

(3) La plupart des Ponts sont en Sibérie des trains de bois fixés sur le rivage par les extrémités.

chevaux de la grande voiture furent à peine sur le pont, qu'ils enfoncèrent jusqu'au poitrail; plusieurs cordes pourries à moitié se cassèrent, je fis couper promptement les traits, & je vis le moment où le pont délabré alloit être emporté par le courant avec les chevaux; nous les retirâmes cependant après bien des difficultés. Un des soldats passa la riviere à la nage, & fut au Hameau Kila, situé sur l'autre bord pour y chercher du secours. Ce Hameau composé de cinq à six-maisons avoit été attaqué le 29 Août par une bande de brigands dont j'ai parlé; trois Payfans perdirent la vie dans cet événement, mais ils obligèrent ces assassins de se retirer après en avoir tué deux. Le soldat ne put amener que deux Payfans; nous nous livrâmes tous au travail, & vers les sept heures du matin je fis passer les voitures, de façon cependant qu'il n'y en avoit qu'une à la fois sur le pont.

J'arrivai à onze heures du soir à Kuairowskaia; mes voitures étoient si délabrées que je m'y arrêtai pour les faire raccommoder; je n'y trouvai personne en état de les rétablir; je fus obligé d'envoyer un soldat à un Village voisin pour en amener un Charon; aucun Payfan n'avoit voulu y aller, à cause de la terreur que les brigands avoient répandue dans ce canton: la tradition & la peur en avoient grossi le nombre, & en avoient fait des combattants de la plus grande bravoure. Je passai le restant de la nuit à faire raccommoder sous mes yeux les voitures, & je partis à six heures du matin.

A mesure que j'approchois de la chaîne, le terrain étoit plus cultivé, on ne trouvoit presque plus de marais à Wolkava. La terre étoit noire, ainsi que sur toute la route depuis Tobolsk, mais elle étoit plus ferme. Les environs de ce Hameau promettoient une récolte abondante en blé, orge & avoine; mais on craignoit que le froid ne fût un obstacle à la maturité de ces grains. J'étois alors par cinquante-cinq degrés cinquante minutes de latitude, & éloigné de Tobolsk de cent vingt-cinq lieues environ. Toute cette plaine n'étoit pour ainsi

dire qu'un marais qui formoit un pâturage excellent. Cette étendue de terrain n'étoit presque point cultivée, excepté dans les environs de Pokrowskaïa & de Tumen, où je vis principalement de très beau blé, de l'avoine & quelque peu d'orge. L'herbe croit avec la plus grande abondance dans cette plaine immense. Je n'y trouvai que de petits bois dispersés au milieu des marais ; ils étoient presque tous de bois blanc ; j'en rencontrai rarement de sapin avant d'arriver à Wolkawa. J'avois été obligé de m'arrêter dans ce hameau pour y faire raccommoder mes voitures. La nuit étoit si belle que je fis faire la halte au milieu d'une esplanade ; mais malgré le grand feu qu'on alluma, on y éprouva un froid très vif ; du givre couvroit la terre le 3 Septembre. Je partis à onze heures du matin ; je vis dans les environs de Kofulina des pierres pour la première fois depuis mon départ de Tobolsk ; elles annonçoient les montagnes. J'y entrai en effet presque en sortant du hameau : le chemin devint affreux. La nuit le rendit si dangereux, que nous traversâmes ces montagnes le plus souvent à pied, malgré les flambeaux qu'on avoit allumés. J'arrivai enfin à Ekaterinbourg le 4 Septembre à une heure du matin. Tout le monde étoit si fatigué, qu'on passa le reste de la nuit dans les voitures, sans en décharger aucune. Quant à moi, je fis étendre mon matelas par terre dans la petite chambre où je me trouvai. J'appris en même-temps que c'étoit le logement que le Commandant de la Ville m'avoit destiné, & que je ne devois pas me flatter d'en avoir un autre. Il étoit cependant si petit, qu'il n'étoit pas possible d'y loger. Je m'étois proposé de rester quelques jours dans cette Ville ; j'en avois fait prévenir le Commandant par le Soldat qui me précédoit sur toute ma route, avec les ordres de l'Impératrice que je lui avois confiés. Ils portoient qu'on me procureroit tous les secours & toutes les commodités que je pouvois désirer ; & en effet j'avois été prévenu par-tout jusqu'à ce moment. Je me levai de grand matin dans le dessein de m'instruire des usages de

pays ; avant de faire aucune visite. J'envoyai un Soldat chez le Commandant s'informer s'il seroit visible dans la journée : il me fit réponse qu'il ne seroit pas chez lui. Cette réponse, à laquelle je ne m'attendois pas, m'embarassa beaucoup. J'étois muni de lettres pour les principaux Habitants de la Ville ; mais il convenoit que je ne les visse qu'après le Commandant, & ma situation ne me permettoit pas d'attendre le jour où il seroit de meilleure humeur. Je pris le parti d'aller chez lui pour remplir les devoirs auxquels je me croyois obligé ; je fis ensuite mes visites dans la Ville, bien résolu d'en partir immédiatement après, si les Habitants étoient aussi extraordinaires que le Commandant ; mais j'en reçus, au contraire ; l'accueil le plus favorable & toutes les politesses possibles. Je retournai chez moi fort satisfait. Il étoit alors deux heures après midi ; depuis la veille onze heures du matin, je n'avois pris aucune nourriture, non-plus que ceux qui m'accompagnoient, & il ne nous restoit que deux canards rôtis pour huit personnes. Je me disposois à envoyer acheter des provisions en ville, lorsque j'en reçus de toutes les personnes chez qui j'avois été ; & en un moment je me trouvai dans ma chambre de dix pieds en carré, avec deux moutons qui ne cessoiert de bêler, des oies, des canards, des poules. Tous ces animaux faisoient un si grand bruit, que je fus obligé d'aller dans la rue, pour savoir le nom de ceux à qui je devois ces bontés.

Un des Soldats prit aussi-tôt un des moutons, l'emporta chez une bonne vieille, ma voisine ; & dans une heure environ, il fut écorché, cuit, & mangé presque en entier.

Je fus l'après-midi remercier les personnes à qui je devois ces attentions : les nouveaux accueils que j'en reçus, éloignèrent toutes les idées défavantageuses que j'avois conçues, à mon arrivée, des Habitants de cette ville. M. & M^{re}. Artibacher me comblèrent d'honnêtetés. M. Artibacher, premier Conseiller de la Chancellerie,

étoit gai, instruit, & des plus aimables, quoiqu'il fût retenu au lit par une infirmité. M^e son épouse, âgée de 50 ans environ, conservoit encore un reste de son ancienne beauté. Sa physionomie & son maintien annonçoient la vertu & le respect que toute la Ville avoit pour elle. Cette Dame aimoit les Etrangers, & cherchoit toutes les occasions de leur être utile. Elle me fit dire par mon Interprete, en présence de son mari & de toute l'assemblée, qu'elle vouloit me servir de mere, & diriger mon ménage tout le temps que je serois à Ekaterinbourg. Je fus si sensible & si pénétré de cette honnêteté, que j'ai su par la suite que je n'avois rien répondu; mais ma situation & mon silence furent pour elle la marque la plus certaine de ma reconnaissance. Son mari, parlant un peu le François, me tira de l'espece de délire où j'étois: il me fit différentes questions sur l'objet de mon voyage. Sa femme ayant entendu une partie de notre entretien, qui rouloit sur les montagnes qu'on observe dans la Lune, sur Jupiter, &c. me fit demander par son mari, si je ne pourrois pas les lui faire voir avec mes lunettes. On s'attend bien qu'elle fut satisfaite de ma réponse. Je m'en allai presque aussi-tôt, totalement occupé du projet que j'avois formé à l'instant.

Mon logement étoit si petit & si mal arrangé, qu'il n'étoit pas possible d'y recevoir personne: je me donnai tous les mouvements possibles pour m'en procurer un autre. J'avois une lettre de M. le Baron de Strogonof, qui portoit des ordres pour que ses Gens d'affaires me procurassent tous les secours dont j'aurois besoin. J'appris, après quelques perquisitions, qu'un de ses Gens d'affaires étoit dans la Ville: je le fis prier de passer chez moi. Il y vint en effet, & reconnut que la lettre n'étoit pas de son Maître, mais d'un parent qui portoit le même nom: il m'offrit cependant ses services, m'assurant qu'il feroit sa cour à son Maître, s'il pouvoit être assez heureux pour m'être de quelque utilité. Je dois publier à la louange de la famille des Strogonofs, que par-tout où j'ai traversé des Terres qui leur

appartenoient; j'ai trouvé dans leurs Intendants les procédés les plus honnêtes. L'amour pour les Etrangers est héréditaire dans cette illustre famille. M. Strahleberg, & tous ceux qui ont voyagé après lui dans cette contrée, en ont éprouvé de même les plus grandes bontés (1).

Je priai l'Intendant de M. de Strogonof de me procurer les moyens d'avoir un logement commode & plus étendu que le mien: j'en eus un dès le lendemain, & je n'appris qu'après mon départ qu'il m'avoit cédé le sien. Me m'y établis le même jour, & j'y disposai un petit Observatoire. Je m'étois proposé de faire des observations astronomiques dans cette Ville, pour en déterminer la position.

Les Habitants de la Ville me firent l'honneur de me venir voir en corps le jour suivant: ils m'offrirent une garde. Quoique très sensible à cette nouvelle marque de bonté, je les priai très instamment de ne point m'envoyer cette garde: celle que j'avois avec moi me suffisoit, & j'avois éprouvé que cet appareil de grandeur est souvent fort incommode.

Je fus à peine établi dans mon nouveau logement, que je me disposai à y recevoir M^e. Artibacher, & une partie de la Ville que je desirois mettre de la partie. Le jeune Comte de Woronzof, à qui j'ai toutes sortes d'obligations, m'avoit adressé à son Homme d'affaires qui demouroit à un quart de lieue d'Ekaterinbourg. Il étoit on ne peut plus obligeant, très intelligent, & parloit d'ailleurs assez bien le François. Je le priai de me procurer, le six du mois où nous étions, le meilleur souper possible pour quarante personnes; mais j'exigeai que sa femme fût seule dans la confidence. On fit venir des provisions de différents endroits: tout se disposa hors de chez moi; & deux heures avant le souper, personne n'en avoit le plus petit soupçon.

(1) M. le Baron de Strogonof, Sénateur, a un très beau Cabinet d'histoire naturelle.
S s ij

Le ciel étoit parfaitement serein depuis quelques jours, & favorisoit mon dessein. Je fus voir, la veille, M. & M^e Artibacher; je les priai de venir voir, le jour suivant, la Lune & Jupiter qu'on voyoit à sept heures du soir: j'engageai en même temps M^e. Artibacher d'amener avec elle ses amies & toutes les personnes de la Ville qui étoient de sa connoissance. Je me proposois, par cette conduite, de lui faire connoître que cette petite fête étoit pour elle; j'étois cependant bien aise que les principales personnes de la Ville s'y trouvaissent, mais je n'en voulois prier aucune.

La ville d'Ekaterinbourg est habitée par beaucoup d'Etrangers; principalement d'Allemands: les mœurs & les usages ont dès-lors moins de rapport à ceux des Russes que dans les autres endroits de la Sibérie, où il n'auroit pas été possible de donner cette petite fête, parce que les femmes y sont trop gênées.

M^e. Artibacher vint à l'heure marquée avec une nombreuse compagnie en femmes seulement. Je la conduisis à l'endroit où j'avois disposé une lunette: il étoit fort éloigné de la maison, afin que tout pût s'y disposer sans qu'on s'en apperçût. Les hommes vinrent nous joindre aussi-tôt. Étant instruit qu'il étoit nécessaire, dans toutes ces fêtes, d'avoir des Musiciens, j'en avois fait assembler un certain nombre. On vint m'avertir lorsque tout fut prêt; alors je priai M^e. Artibacher & sa compagnie de venir se reposer chez moi: on y vint en effet, & la musique annonça leur arrivée. Toute l'assemblée passa dans l'appartement où étoit le souper, & sa surprise me fit connoître que le secret avoit été très bien gardé. N'ayant prié que M^e. Artibacher, je la quittai pour faire entrer tout le monde, dans la crainte qu'on ne se retirât. L'assemblée se trouva cependant plus nombreuse que je ne l'avois cru, & il n'étoit pas possible que tout le monde se mît à table. Je proposai aux hommes de servir les femmes, qui seroient les seules à table, ainsi que cela se pratique en Europe. Quelque extraordinaire que parût d'abord

Tom. I. N. 131.



DANSE RUSSE.

cette proposition en Sibérie, où les femmes servent; au contraire, les hommes, elle fut acceptée: M. Cléopet, Russe, homme d'esprit & aimable, voulut bien m'aider à la faire goûter; & l'espérance de son exécution ne fut pas le moindre plaisir que j'eus de cette fête. Je distribuai des serviettes aux hommes; & m'adressant à M^e. Artibacher, je lui dis que, puisqu'elle vouloit avoir la bonté de me servir de mere, c'étoit à elle de faire les honneurs chez moi. Elle répondit quelques mots en Russe que je n'entendis pas; mais je fus très étonné de voir une partie de l'assemblée se retirer, principalement la jeunesse qui me paroissoit fort disposée à la joie. M'étant mis en devoir de l'arrêter, mon Interprete m'en empêcha, & m'apprit que ces personnes se retiroient d'après la réponse de M^e. Artibacher: *Ceux qui sont faits pour rester, n'ont qu'à se meure à table.*

L'assemblée diminua cependant si considérablement, que les hommes se mirent à table, & il y avoit encore plusieurs couverts de vuides. Le souper se passa fort agréablement; nous en avions banni la triste étiquette: M^e. Artibacher y mit toute la gaieté possible, ainsi que M. Cléopet & sa femme. Cette dernière étoit jeune, vive, aimant la joie & le plaisir. Je proposai un bal après le souper; on s'en amusa également, quoique quelques Russes, sans doute de l'ancien temps, eussent envoyé chercher leurs femmes, qu'il fallut laisser partir. On dansa, malgré ce contre-temps, jusqu'à quatre heures du matin; & l'on se retira, à ce qu'il me parut, très satisfait.

Cette petite fête eut un plus grand succès que je ne le pouvois désirer. Tous les convives y furent si sensibles, que la Ville m'envoya le lendemain le carosse de cérémonie attelé de six chevaux, pour m'en servir tout le temps que je resterois à Ekaterinbourg. Le Gouverneur me rendit une visite, & me fit oublier, par toutes ses honnêtetés, les raisons de mécontentement que je pouvois avoir. Je fus remercier les principaux Habitans de la Ville, & je priai les

Officiers qui étoient à la tête des Mines, de me procurer les moyens de les voir. Cet objet étoit celui qui m'avoit déterminé à prendre la route d'Ekaterinbourg, & à faire quelque séjour dans cette Ville. M. Cléopet étoit un des Officiers qui en avoient la principale direction : il me donna la plus grande idée de leurs Mines d'or, en m'en faisant voir quelques échantillons qui étoient très riches. Ces Mines étoient situées à quelques lieues de la Ville : nous y fîmes le lendemain : nous partîmes de grand matin, accompagnés de plusieurs voitures & de beaucoup de personnes à cheval. Je passai toute la matinée à voir les Mines. M. Cléopet me conduisit à deux heures dans une petite maison où il avoit fait préparer un dîner des plus splendides. On fit venir, vers la fin du dîner, toutes les filles du village : elles s'étoient parties comme pour un jour de fête : elles chanterent tout le temps qu'on fut à table. On donna un petit bal après le dîner : voyant qu'il languissoit, je pris une de ces payannes & je la fis danser. On m'avertit immédiatement après, qu'il étoit de la plus grande indécence de danser en Russie avec une Esclave. Je ne pus réparer ma faute qu'en la rendant commune à toute la société; & après quelques petites explications, toute l'assemblée, hommes, femmes, payans & payannes, danserent tous ensemble, ainsi que cela se pratique par-tout ailleurs dans ces circonstances. Tout le monde en fut si satisfait, qu'on dansa jusqu'au souper.

Leurs instruments de musique sont la Balalaïca & le Violon. La balalaïca est une espèce de guitare : un Russe en toucheit (*Tomé I, N°. XXV.*) Le violon n'est qu'un morceau de bois grossièrement creusé : il n'a que trois cordes de crin de cheval; & on fait usage, au-lieu de résine, d'un morceau d'écorce de sapin, attaché au violon avec une corde. Un Tartare avoit cependant un violon plus parfait. Les danses Russes me parurent n'avoir aucun rapport avec celles du reste de l'Europe, excepté avec les Allemandes. Les Russes dansent souvent une douzaine ensemble; quelquefois deux seule-

ment, un homme & une femme : leurs danses sont la plupart de caractère : elles m'ont paru anciennes, & n'avoir aucun rapport avec la servitude dans laquelle les hommes tiennent les femmes.

Dans leurs danses de caractère, un amant exprime son amour à sa maîtresse par l'attitude & les gestes les plus lascifs. Sa maîtresse y répond en y joignant les grâces de son sexe : grâces d'autant plus piquantes, que l'érotisme languissant où elles vivent, met dans leur action une certaine langueur qui leur donne plus d'expression & de tendresse. La femme appuie quelquefois ses deux mains sur ses hanches, & fixe de côté son amant avec deux grands yeux noirs & ouverts, tandis que sa tête & son corps sont penchés du côté opposé : elle semble repousser son amant par cette attitude fière. Celui-ci avance alors en suppliant, la tête baissée, les deux bras pliés en avant, & les deux mains sur sa poitrine : il est dans un état de souffrance & de douleur.

Quelque rapport qu'aient les danses Russes avec les Allemandes par l'expression & la vivacité, elles en diffèrent d'ailleurs considérablement. Les danses Allemandes ne respirent en général que la gaieté & le plaisir, elles sont communément accompagnées de beaucoup de sauts : les danses Russes, au contraire, s'exécutent terre à terre, & expriment plutôt le désir que la jouissance; elles sont plus tendres & plus expressives.

La danse Russe est quelquefois une espèce de pantomime, qui demande beaucoup de souplesse & de légèreté (*Tomé I, N°. XXV.*) Les jeunes gens peuvent seuls danser, ils s'en acquittent avec une adresse singulière : ils tournent sur un pied, presque assis, & se relevent dans un instant pour prendre une attitude bizarre & grotesque, qu'ils varient à chaque instant, avançant, reculant, ou tournant autour de l'appareillement. Ils dansent souvent seuls, ou avec une femme qui ne fait presque aucun mouvement.

On n'avoit pas prévu, en partant d'Ekaterinbourg, que cette

ête nous retiendrait toute la journée dans cet endroit : j'avois d'ailleurs prié M. Cléopet de me faire voir les autres Mines ; & il fut décidé, en conséquence, qu'on coucheroit dans ce hameau ; afin de pouvoir y aller le jour suivant. On eut beaucoup de peine à trouver des matelas : on les étendit dans la chambre où l'on avoit soupé. Les uns y couchèrent, & les autres passèrent la nuit dans les voitures. Cette espèce de tracas & de désordre, loin d'incommoder l'assemblée, y répandit au contraire une nouvelle gaieté. On retourna le jour suivant à Ekaterinbourg, où je reçus des fêtes des principaux Habitants de la Ville. J'y restai quelque temps, dans le dessein d'y faire des observations astronomiques & de mieux connoître leurs Mines. J'en donnerai le détail à la fin de cet Ouvrage.

Ekaterinbourg est une petite ville, fondée par Pierre I en 1723 ; elle est du gouvernement de Tobolsk, & le centre de toutes les Mines & Fonderies de Sibérie ; aussi n'est-elle habitée, pour ainsi dire, que par des personnes qui ont rapport aux Mines. Les Habitants sont Allemands pour la plupart. La société y est plus agréable que dans aucune autre ville de Sibérie, parce que les mœurs y sont plus analogues à celles du reste de l'Europe.

La Ville a un Commandant, dont l'autorité ne s'étend que sur le Militaire. La Chancellerie y juge toutes les affaires & tout ce qui concerne les Mines : elle a le gouvernement général de celles des environs, ainsi que de celles de Solikamskaia, de Cazan & d'Orenbourg, soit qu'elles appartiennent à la Couronne ou aux particuliers. La Chancellerie a les mêmes pouvoirs & les mêmes qualités qu'un Gouverneur ; elle n'est subordonnée qu'au Collège Impérial des Mines, qui fait sa résidence à Saint-Petersbourg. Les Mines de Colivan & de Nerczinsk n'ont point de rapport à cette Chancellerie ; elles ont leurs juridictions particulières.

La Chancellerie d'Ekaterinbourg a au-dessous d'elle cinq juridictions qu'on appelle Comptoirs. Ces différentes juridictions ont pour

pour objet l'administration de la Justice, les impôts, l'exploitation des Mines, leur revenu, & le détail des biens domaniaux de la Couronne. Le Souverain entretient dans cette Ville une Manufacture pour travailler le marbre, le porphyre. On y polit aussi des corallines, des sardoines, & un cristal brun qu'on trouve dans les Mines des environs. Ce travail se fait par le moyen de différentes machines que l'eau fait mouvoir.

La garnison est de trois ou quatre cents hommes. Il y a un Hôpital, une Apothicairerie, & différentes maisons pour la Douane & la vente de l'eau-de-vie. Les Officiers qui ont la direction de ces derniers établissemens, forment une juridiction qu'on appelle le Commissariat : mais il est subordonné à la Chancellerie.

Pierre I^{er}. avoit ordonné l'établissement d'une Ecole où l'on devoit instruire la Jeunesse dans les Langues Latine, Allemande, Italienne, dans les Mathématiques & le Dessin : je n'y ai trouvé ni Maîtres ni Ecoliers ; le Clergé même ne fait pas le Latin. Cet établissement est réduit à un Maître d'école, dont les appointemens sont fixés à cent roubles, ou cinq cents livres argent de France. Ce Maître d'école étoit du nombre des personnes qui me firent l'honneur de me venir voir immédiatement après mon arrivée. Quoiqu'il fût âgé de soixante ans, il étoit d'une gaieté & d'une vivacité dont je fus surpris. Il m'adressoit souvent la parole ; mais comme je n'entendois pas la langue Russe, & que j'étois d'ailleurs très occupé à recevoir la compagnie, il ne me fut pas possible de m'entretenir avec lui.

Ce Maître d'école revint chez moi à mon retour des Mines, & je fus qu'il étoit le petit-fils d'un Réfugié François. Son grand-père, nommé *Mouiffet*, étoit Capitaine dans les Gardes Françaises ; il s'étoit retiré en Russie du temps de la révocation de l'Édit de Nantes. Je fus le voir le lendemain dans sa petite chaumière. Il étoit marié, & avoit quatre ou cinq enfans. Ce bon homme étoit

dans la plus grande joie d'avoir un François chez lui : il ne connoissoit notre nation & nos mœurs que par la tradition de ses ancêtres, qui ne lui en parloient jamais, disoit-il, sans verser des larmes ; & il ne put s'empêcher d'en répandre. Sa sensibilité me toucha vivement. Il me raconta tout ce qu'il avoit souffert pour parvenir à l'état médiocre dans lequel il vivoit. Erant entré dans quelques discussions sur la révocation de l'Edit de Nantes, il me dit en fureur que c'étoit le Pere la Chaise qui avoit conduit cette affaire, & que les Jésuites perdroient la France. Dans ce temps on les expulsoit de ce Royaume. Je n'aurois pu lui faire un plus grand plaisir que de l'en instruire ; mais ayant quitté ma patrie en 1759, je n'étois point dans le cas de prévoir cet événement. Ses ancêtres, en lui transmettant leur haine pour les Jésuites, lui avoient donné quelques connoissances de Géométrie & de Dessin : il faisoit le plan des Mines, & élevoit la Jeunesse. J'étois si satisfait de ce François, & si touché de sa situation, que je le quittai avec un grand regret de ne pouvoir l'emmener. Il vivoit d'ailleurs très content dans sa médiocrité, & les Russes le considéroient beaucoup. Il possédoit un petit jardin qu'il cultivoit lui-même ; ce jardin lui fournissoit toutes sortes de légumes. Il m'en offrit, en m'assurant que je n'en trouverois nulle part. J'en acceptai avec d'autant plus de plaisir, que je n'en avois pas fait usage tout le temps de mon séjour en Sibérie.

Je restai encore quelques jours à Ekaterinbourg ; j'en partis le 20, après avoir rempli les différents objets que je m'étois proposés. Je devois traverser une grande chaîne de montagnes ; ce qui exigeoit de nouveaux arrangements. Je fus obligé d'abandonner mon grand chariot, avec lequel je n'aurois jamais pu monter sur ces montagnes : j'y substituai sept petits chariots qu'on appelle quibiks : on ne connoît point d'autres voitures en Russie, pour transporter les équipages. Elles sont très petites, & par conséquent on les

charge peu ; autrement, il ne seroit pas possible de voyager dans ce pays, tant les chemins y sont mauvais. Ce nouvel arrangement que je n'avois pas prévu, m'auroit beaucoup retardé à Ekaterinbourg, sans les bontés de M. le Comte de Voronzof : son Intendant, & M. Cléopet, Conseiller des Mines, me procurerent toutes les facilités que je desirois. Je voyageai assez commodément le premier jour ; mais à mesure que j'avançois dans la chaîne, le chemin devint plus mauvais : d'ailleurs, j'avois besoin de 24 à 25 chevaux, & je ne trouvois pas par-tout ce nombre.

On rencontre différents Forts en traversant ces montagnes. Celui de Grobowa est dans le milieu de la chaîne, & le dernier, Altchitzkaia, est dans la plaine. Ces Forts ne sont que des tours de bois entourées de palissades. Ils ont été construits pour tenir dans l'obéissance les Baskirs, que la Russie a eu tant de peine à subjuguier. Ils avoient cru jusqu'alors être sous la protection de cette Puissance, & non ses Sujets.

Le pays est très découvert après la chaîne : je ne trouvai que de petites collines, semblables à celles qu'on rencontre dans toutes les plaines. Les bois étoient dispersés par bouquets : je n'y ai vu que du bois blanc, principalement du bouleau.

J'arrivai le 23 à la Forge de Souxon ; je m'y arrêtai dans le dessein d'y acquérir quelque connoissance des mines de cuivre des environs ; je savois qu'elles étoient des plus curieuses. N'étant point connu du Directeur, je ne me flattois pas d'y recevoir un grand accueil, ni d'y jouir de la facilité d'y satisfaire ma curiosité : aussi je fis arrêter les voitures dans une esplanade, sans qu'on détêlât les chevaux. Le Directeur, quoiqu'assez poli, me permit difficilement de parcourir les Forges & les différents établissemens qu'on y avoit faits. Je fus reconnu dans cette Manufacture par un des Ouvriers de M. Dimidof, qui m'avoit vu à Soli,

kamskaia (1) : il en avertit son Maître. Cette nouvelle Manufacture appartenoit aussi à M. Dimidof, qui avoit donné des ordres pour que je fusse parfaitement reçu à Solikamskaia. Le Directeur de Souxon informé de ce détail, vint me joindre, lorsque j'étois occupé à examiner les mines qu'on avoit disposées par tas dans une cour. Il me fit beaucoup d'excuses des difficultés qu'il m'avoit faites. Je parcourus de nouveau avec lui tous les lieux qui pouvoient m'intéresser : je croyois m'en retourner, quand je me trouvai chez lui, où il avoit fait conduire mes voitures, & préparer un grand dîner. Ce Directeur étant fort instruit dans sa partie & sur le Pays, me procura beaucoup de lumières sur la géographie, sur les mines, & me conduisit après le dîner dans une chambre où il avoit enfermé les morceaux de mines les plus intéressans. C'étoit un tas de bois métallisé par une dissolution de cuivre. Il offroit le coup d'oeil le plus agréable par les différentes couleurs que ces bois présentoient : ils étoient encore plus curieux en les examinant de près, à cause des différentes cristallisations qui s'y étoient formées. Je ne pus modérer l'excès du plaisir que me procura ce spectacle : le Russe s'en aperçut, & crut avoir un trésor dans cet appartement. Je choisiss plusieurs morceaux de ces bois, & je ne prenois pas les moins beaux. Mais ce Russe, qui d'abord s'étoit fait un plaisir de m'en procurer, me parut fort mécontent de mes arrangements : je m'en aperçus, & je me bornai à quelques petits morceaux. Je l'avertis cependant de ne pas fonder sa fortune ni celle de son Maître, sur cette collection très curieuse pour un Naturaliste, mais d'un médiocre produit si l'on ne considéroit que sa valeur intrinsèque. Je partis très satisfait de toutes les honnêtetés du Directeur de cette Fonderie, & j'arrivai à Tikonoska le 24 à quatre heures du matin. J'éprouvai de si grandes difficultés dans cet endroit pour

(1) Voyez page 48.



J. B. & Fils. M.

M. Edouard Lejeune.

TARTARES DES ENVIRONS DE KAZAN.

avoir des chevaux ; que je ne pus en partir qu'à neuf heures. Je découvris, presque en sortant de ce Village, une nouvelle chaîne de montagnes qui s'élevoit insensiblement. L'espace compris entre la première & celle-ci n'est qu'une vaste plaine où l'on trouve quelques collines. Le terrain n'étoit cultivé que dans quelques endroits, encore n'y semoit-on que de forge ; du moins je n'y vis point d'autre grain.

Le chemin devint mauvais à mesure que j'avançai dans cette chaîne : elle me parut différente à tous égards de la première. Dans celle-ci les montagnes étoient quelquefois allongées, & formoient une pente douce : les dernières au contraire, quoique peu élevées, étoient si escarpées, qu'on ne pouvoit les monter qu'avec de grandes difficultés ; le terrain en étoit *même différent*. Depuis Tobolsk jusqu'à cette seconde chaîne, la terre étoit noire & grasse ; dans ces nouvelles montagnes elle étoit jaunâtre & beaucoup plus ferme.

A quelques lieues de Birna, l'étrouderie d'un postillon faillit à me coûter la vie. Les Cochers Russes, loin de prendre des précautions pour descendre les petites montagnes, ainsi que cela se pratique par-tout, les descendent au contraire au galop. Ils passent sur le pont avec la même vitesse, & parviennent bientôt au sommet de l'autre colline ; mais s'ils n'enfilent pas parfaitement le pont, la voiture vole en éclats, sans qu'on puisse y apporter aucun remède, n'étant pas possible de retenir les chevaux dans ces moments. Après avoir traversé la rivière de Tourka, je montai une petite montagne que je descendis presque aussitôt. Le chemin étoit tortueux & sur le bord d'un précipice ; mon cocher alloit avec une si grande vitesse en descendant cette montagne, que n'ayant pas tourné assez promptement dans un coude de ce chemin, les chevaux en sortirent, & je vis le moment où les chevaux & la voiture faisoient la culbute dans le précipice. Un cheval s'abattit heureusement, je sautai promptement.

ment hors de la voiture, & je faisais les autres chevaux par la bride. Ayant été secouru aussitôt, cet événement n'eut point d'autres suites, excepté pour le cocher : une partie de ses camarades s'en emparèrent, sans que je m'en aperçusse, & le conduisirent dans le Bois : ils le couchèrent par terre sur le ventre, & le bâtonnoient avec une telle fureur, qu'ils l'auroient fait expirer sous les coups, si, averti par des cris redoublés, je n'eusse couru le délivrer. Je lui fis donner un verre d'eau-de-vie, & un moment après il étoit aussi gai qu'avant sa correction. Il remonta sur le siège, chantant une petite chanson, & ne pensant plus à ce qui lui étoit arrivé : aussi malgré cette correction, & la défense que je lui avois faite d'aller vite dans les descentes, il étoit toujours tenté de descendre les montagnes au galop ; & je fus obligé, pour l'en empêcher, de prendre un bâton dans ma voiture ; & à chaque descente je l'appuyois sur ses épaules pour l'avertir d'aller doucement.

J'arrivai enfin à Birna ; ce Village est habité par des Tartares. Plusieurs étoient venus au-devant de moi à un werst de leur Village, ils me témoignèrent par des signes les plus grandes marques d'amitié. La candeur & la paix qui régnoient sur leur physionomie annonçoient qu'elles étoient sincères : aussi je les suivis sans aucune inquiétude. Ils se placèrent à la tête de ma voiture, & me conduisirent à la maison du Chef de leur Village, qui y jouissoit de la plus parfaite considération : son mérite & ses vertus lui avoient acquis le droit de les commander, sans qu'il y eût eu aucune élection ; ils m'avoient fait préparer une espèce de dîner qui consistoit dans du miel, du beurre & quelques légumes. Leurs maisons sont aussi propres que celles des Sibériens le sont peu. Au reste, ils vivent à-peu-près de la même façon, excepté qu'ils sont Mahométans.

Leurs habillemens ont quelque rapport avec ceux des Russes ; (Tome I, N°. XV & XXVI.) Les Tartares ont une tunique de

laine sur laquelle ils mettent leur ceinture ; & ils portent par-dessus la tunique, une ample & longue robe qui flotte au gré des vents. Ils sont toujours en bottes. Leur tête est rasée, excepté une partie de derrière qu'ils couvrent avec une calotte de cuir. Ils portent un bonnet dont le contour est de peau. Cet habillement leur sied parfaitement. Ils sont d'ailleurs grands, robustes & bien taillés. Leur physionomie, quoique douce, annonce un peuple guerrier & indépendant ; aussi conserve-t-il ses anciens privilèges. Il fournit à la Russie, en temps de guerre, un certain nombre de troupes qu'elle souvoie.

L'habillement des femmes Tartares diffère peu de celui des hommes : il est plus court, & la ceinture est par-dessus la robe. Leur coiffure est un bonnet, souvent fait en pain de sucre ; il est couvert de copecks & de grains de verre, ainsi qu'une grande pièce de drap qui est attachée au bonnet, & qui leur descend jusqu'au derrière. Elles portent des bottes ; & sans leur coiffure, on les prendroit pour des hommes, au premier coup d'œil. Elles partagent la plupart des travaux de leurs maris : ceux-ci les traitent avec douceur : une parfaite égalité regne entre eux. Les femmes me parurent jouir de la plus grande liberté : les filles, au contraire, sont fort retirées ; & j'ai su que, malgré les précautions des pères & des mères, elles se procuroient des moments de liberté dont elles profitoient. En Sibérie, les femmes sont, au contraire, enfermées ; les filles jouissent d'une plus grande liberté, & on a vu qu'elles en profitoient aussi. Dans tous ces pays, on est fort embarrassé avec les filles.

L'habillement des Russes diffère de celui des Tartares, en ce que les premiers n'ont qu'une espèce de gilet au lieu de tunique, & que souvent ils laissent pendre leur chemise, sans la renfermer dans leurs culottes. Ils portent par-dessus une espèce de jaquette avec une ceinture. Ils n'ont point de bottes, mais ils s'enveloppent la jambe avec du drap, & l'entortillent par le bas avec une corde. Leurs fouliers

sont faits communément d'écorces d'arbres. Tout le peuple de Russie a conservé la barbe : ils portent tous un bonnet.

En comparant l'habillement des hommes Russes à celui des Tartares, ce dernier mérite à tous égards la préférence : il est noble, au-lieu que celui des Russes est mesquin. Il n'en est pas de même de l'habillement des femmes. Celui des femmes Tartares est communément plus riche, mais quelquefois moins agréable. Les femmes Russes portent dans leur maison, par-dessus la chemise, une tunique qui leur descend jusqu'aux talons : elle se boutonne par-devant. Quand elles sortent, elles ont une robe par-dessus, & quelquefois une capote. Leur coëffure ressemble plutôt à une espèce de chapeau, qu'à toute autre chose : il est ordinairement orné de copecks & de verres. L'habillement des filles est le même, avec cette différence seulement, qu'elles sont toujours coëffées en cheveux, & qu'elles n'ont qu'une espèce de ruban qui leur ceint la tête.

Lorsque je partis de Birna, les Tartares doublerent les chevaux à cause des montagnes qu'il falloit traverser, sans vouloir d'augmentation de prix, ni rien accepter pour la dépense que j'avois faite chez eux.

Le chemin devint affreux à peu de distance de ce Village. Les montagnes, quoique de peu de hauteur, étoient si escarpées, & la pluie les avoit rendues si glissantes, que malgré les efforts de tous les postillons réunis à ceux de la plus grande partie des chevaux qu'on atteloit à la même voiture, on pouvoit à-peine parvenir au sommet de la montagne, quoique tout le monde fût à pied. De nouvelles montagnes en présentant les mêmes obstacles fatiguoient d'autant plus les hommes & les chevaux, que chaque voiture exigeoit la même manœuvre. La mienne étant la plus légère, je pris les devants dans l'intention d'envoyer du premier hameau du secours aux autres ; mais on ne put me conduire qu'à un quart de lieue de l'endroit où je les avois laissés.

J'étois



UN VUE DE LA MONTAGNE DE LA BARRIÈRE ET LA ESCALIER DE SANGRE PENANSI A LA FI.

J'étois alors sur le bord du ruisseau Touka dans un fond entouré de montagnes (N°. XXVII) : mon Horloger & mon Interprete s'y rendirent presque aussi-tôt. Après avoir attendu en-vain les autres voitures dans cet endroit pendant deux heures, j'envoyai des Tartares au-devant avec une partie des chevaux que j'avois auprès de moi.

Les autres voitures parurent à une heure après minuit : j'avois laissé aux Voituriers des flambeaux qu'ils avoient allumés, & qui les faisoient distinguer au loin. Les Tartares qui étoient restés auprès de moi furent pour lors au-devant d'eux, & pour les éclairer, ils mirent le feu de distance en distance aux sapins qui étoient sur la route. Si ces arbres de la plus grande hauteur, en s'enflammant dans un instant, leur furent d'un grand secours, ils offroient un spectacle qui n'étoit pas moins curieux & singulier : ils représentoient différents feux d'artifice distribués sur les rampes & les hauteurs de ces montagnes. Je fis ranger toutes les voitures autour du feu; les chevaux furent attachés derrière à des piquets. On distribua de l'eau-de-vie à tous ces gens qui souperent, ainsi que moi, du meilleur appétit. Après une heure de repos, on racomma les voitures, & je me couchai auprès du feu sur une peau d'ours : je dormis très peu, je m'éveillai quelques heures après, & j'allai parcourir ces montagnes pendant qu'on dispoisoit tout pour le départ. Depuis le commencement de cette chaîne je n'avois vu sur ma route que des bouleaux ; mais à six wersts de l'endroit où j'avois passé la nuit, j'avois trouvé par-tout des sapins, ainsi que dans la première chaîne, avec cette différence cependant qu'ils étoient beaucoup plus gros, très élevés, bien nourris & bien venants; de façon que ces deux chaînes me paroissent totalement différentes pour le sol & les productions : la terre au-lieu d'être noire est au contraire jaunâtre.

Je partis vers sept heures du matin, & je montai aussi-tôt sur une montagne très élevée & très escarpée. J'éprouvai beaucoup de diffi-

culté pour parvenir au sommet, parce qu'il tomboit de la pluie qui rendoit le chemin si mauvais, que les hommes, quoiqu'à pied, avoient beaucoup de peine à la gravir. Nous arrivâmes enfin sur le midi à la Poste-Pisse. Ce Hameau est situé sur le bord de la petite riviere du même nom, & vers la fin de la chaîne. Je trouvai encore par-tout des sapins & le terrein jaunâtre. Les sapins avoient trois & cinq pieds de diametre, & près de quatre-vingts pieds de hauteur. Le Bois étoit touffu par la quantité des herbes & des arbrisseaux qui s'y trouvoient; au-lieu que dans la premiere chaîne, sur-tout dans les environs d'Ekatérinbourg, le sol étoit pelé; on n'y voyoit que des sapins de peu de hauteur, rabougris & malvenants.

Depuis le commencement de cette seconde chaîne je n'avois vu nulle part la terre cultivée: elle l'est dans les environs de Pisse où le pays commence à être découvert. Le blé nouvellement ensemencé avoit déjà plus de deux pouces de hauteur; il étoit par conséquent plus avancé qu'à Tobolsk au commencement de Juillet. Je ne m'arrêtai dans ce Hameau que le temps nécessaire pour prendre de nouveaux chevaux. J'arrivai à Ossa vers trois heures du soir. C'est une petite Ville située sur le bord de la Kama: une partie médiocrement fortifiée est sur une hauteur. Ossa est au milieu d'une plaine très découverte, cultivée presque en entier. Je suivis en partant de cette Ville les bords de la Kama, & je rentrai à deux lieues d'Ossa dans les Bois que j'avois quittés avant d'entrer dans cette Ville, à-peu-près à une égale distance: la pluie avoit rendu le chemin très mauvais. Je n'arrivai à Cracova qu'à une heure du matin, quoique j'eusse voyagé toute la nuit à la lueur des flambeaux. N'ayant point trouvé de chevaux dans ce Hameau, je me déterminai à y passer la nuit. On fit un grand feu au milieu de la rue, & tout le monde se rangea autour & se coucha sur de la paille. Je fis porter mon matelas dans la plus proche maison, où je passai la nuit. Je m'éveillai de



FEMMES WOTIAKES EN SIBERIE.

très bonne heure ; je descendis aussi-tôt dans la rue où je trouvai tout mon monde qui dormoit d'un profond sommeil : ils me parurent si heureux, que je les laissai dormir paisiblement jusqu'au jour. Je racommodai le feu presque éteint ; je visitai les voitures, & je partis à huit heures. J'arrivai à midi sur le bord de la Kama. Cette Rivière que nous passâmes dans un bateau qu'on fait aller avec des rames, me parut avoir plus de cent toises de largeur : nous employâmes dix-huit minutes à la traverser avec quatre rames. On m'assura qu'elle avoit trente à quarante pieds de profondeur. La traversée de cette Rivière est très dangereuse à cause de la petitesse du bac qui sert à la passer. On est obligé de mettre les grandes voitures en travers, de sorte que si l'on ne prenoit pas les plus grandes précautions pour les empêcher de glisser, le bateau se renverferoit au plus petit mouvement. Après avoir passé la Kama, j'espérois voyager dans de meilleurs chemins & dans un Pays plus habité : j'avois déjà essayé deux gelées, de sorte que les matinées étoient très froides. Tous les jours la terre étoit couverte le matin de frimats ; les arbres se dépouilloient de leurs feuilles ; les fruits se détachent de leurs tiges penchées ; les chemins en étoient couverts. Tout annonçoit le deuil de la nature, on ne voyoit plus que la triste verdure des sapins. J'étois encore éloigné de quatre à cinq cents lieues de S. Pétersbourg, & je craignois d'être surpris en route par l'hiver : je m'arrêtois peu par cette raison ; j'arrivai le 28 à Sowialova après avoir éprouvé bien des accidents. Dans une de ces circonstances deux Soldats avoient été blessés.

Sowialova est un Hameau habité par des Wotiaks. La singularité de ce Peuple & de leur habillement me déterminâ à m'y arrêter une partie de la journée. Quelques Auteurs ont placé les Wotiaks au nombre des Tartares, mais je n'ai reconnu aucun rapport entre ces deux Nations. Les femmes & les hommes Wotiaks n'ont communément que quatre pieds & quelques pou-

ces de hauteur. Ils sont d'un tempérament foible & délicat. L'habillement des hommes ne differe point de celui des Russes ; mais celui des femmes n'a aucun rapport avec tous ceux que j'ai vus en Sibérie (N^o. XXVIII). Elles ont une chemise de grosse toile, fendue sur la poitrine comme celle des hommes ; elle est bordée dans cet endroit avec du fil ou avec de la laine de différentes couleurs. Elles ont encore une petite broderie d'une figure triangulaire sur le côté droit de la chemise. Leur habit est de laine ; il a beaucoup de rapport à celui des Jésuites lorsqu'ils sont dans le Collège ; les manches de l'habit de dessus sont fendues vers le milieu pour y passer la main ; communément la partie inférieure est pendante. Cet habit n'est attaché sur le devant que par une ceinture artistiquement brodée ; il descend jusqu'à la jambe. Elles portent de gros bas de drap avec des sandales à la Russe. La coiffure des femmes Wotiakes est assez singulière : elles s'enveloppent d'abord la tête avec un torchon, elles attachent par-dessus avec deux cordons une espèce de casque fait d'écorce d'arbre ; il est garni pardevant d'un morceau d'étoffe & de coques. Ce casque est ensuite couvert par un mouchoir brodé de fil & de laine de différentes couleurs, & entouré de franges ; cette coiffure les élève de près d'un pied. Leurs cheveux forment deux tresses qui tombent sur la poitrine avec un collier semblable à ceux des Tartares. Une des personnes qui m'accompagnoient, curieuse de l'examiner, fut obligée d'ouvrir la chemise d'une de ces Wotiakes, de façon que sa gorge étoit totalement à découvert. Loin de le trouver mauvais, quoiqu'en public, elle rioit de sa curiosité.

M. Strahlemborg croit ce Peuple un des plus anciens de la Sibérie (1). Il est Chrétien depuis plusieurs années, mais si peu instruit, qu'il n'a pas la plus petite idée de cette Religion. Les Russes

(1) Tome II, page 153.

leur envoyèrent des Prêtres & des Soldats pour les convertir. Je trouvai à Sowialova un Missionnaire Russe chargé de les instruire & de les baptiser. Quoiqu'il n'entendit pas leur langue, il les faisoit toujours Chrétiens ; aussi ont-ils conservé toutes les superstitions de leur Religion.

Désirant acheter un habit de femme, on m'en apporta un qu'on me vendit vingt-cinq livres argent de France. Le Village en fut à peine informé qu'il s'assembla & réclama cet habit. Il regardoit cette vente comme un sacrilège dont le Village seroit la victime, parce qu'ils enterroient les femmes avec leurs habits ; c'étoit un article de leur Religion. On emmena la femme qui me l'avoit vendu ; elle convint du fait ; mais elle représenta que cet habit avoit appartenu à sa mere. Elle vivoit lorsqu'ils furent faits Chrétiens, & il fut alors défendu de la part de l'Impératrice d'enterrer les morts avec leurs habits. Cette femme fut renvoyée innocente : cependant les Wotiakes voulurent m'obliger à rendre l'habillement, & je ne le conservai que par le secours des Soldats que je fis mettre sur la défensive.

Les femmes Wotiakes sont très laides en général, & plus malpropres qu'aucun Peuple du Nord, excepté les Samoyedes, suivant le rapport que m'en ont fait des Russes qui ont voyagé dans cette Contrée. Ces dernières ne portent jamais de chemise ; leur habillement est fait de peau de rennes en forme de sac (N^o. XVI). Leurs bas sont aussi de peau du même animal, & elles portent quelquefois des sandales à la Russe (1).

Je partis très tard de cet endroit ; je traversai plusieurs Hameaux habités par des Wotiakes & des Tartares, & j'arrivai le 29 à huit heures du soir sur les bords de la riviere Wiatka. Pour la passer, on

(1) Un Russe qui a voyagé chez les Samoyedes, m'a fait présent d'un de leurs habits, d'après lequel on a fait le dessin.

avait établi sur deux bateaux un pont que l'on conduisoit à la rame. Cette Riviere est moins large que la Kama, mais elle est plus rapide, & si dangereuse que le Batelier ne voulut pas nous passer à cause du vent & des rochers qui s'y trouvent. Je me déterminai à rester toute la nuit sur ses bords : on alluma un grand feu ; je fis construire une espede de tente avec des branches d'arbres ; & après avoir soupé, je me couchai sur une peau d'ours. Je m'éveillai vers minuit tout gelé & tout couvert de neige : je ne savois dans le premier moment si je révois ; cependant la neige continua de tomber toute la nuit ; la terre en étoit couverte le matin de plus d'un demi-pied. Je passai la riviere sur ce pont ambulant en douze minutes. La quantité de neige qui étoit tombée, avoit rendu les chemins si mauvais, que j'éprouvai les plus grandes difficultés pour arriver au Hameau Scynd, quoique tout le monde eût fait à pied ce court trajet, afin de soulager les chevaux. J'étois fort embarrassé sur les moyens de continuer ma route : je passai une partie de la matinée flottant dans l'incertitude, si j'abandonnerois mes voitures pour prendre des traîneaux, ou si je courrois les risques de voyager avec mes voitures à roues. Ce dernier parti étoit très dangereux ; mais on m'assura d'un autre côté que je ne trouverois pas de neige en approchant de Cazan(1), & que je serois obligé par conséquent d'abandonner les traîneaux.

Je partis avec mes voitures à roues, quoiqu'il neigeât beaucoup ; on doubla le nombre des chevaux : j'en avois quarante-deux, je leur fis donner de l'avoine en quantité ; on distribua de l'eau-de-vie aux Postillons, & par ces moyens j'arrivai à Sicchi le même jour à dix heures du soir malgré les chemins affreux. Je traversai dans ce trajet plusieurs Villages habités par des Tartares ; leurs habits sont différents à quelques égards de ceux des Tartares de Sibérie : ces Peuples

(1) Quelques Auteurs écrivent Kazan.

étoient plus polis ; ils conservoient cependant leur simplicité & la pureté de leurs mœurs.

La neige diminuoit à mesure que j'approchois de Cazan ; elle avoit totalement disparu à Wifocogora. Une vaste prairie, où l'herbe avoit repoussé, offroit la verdure du Printemps ; le pays devenoit plus riant à chaque instant, & le ciel plus serein ; les frimats n'avoient point encore dépouillé les arbres de leurs feuilles : je voyois dans les environs de Cazan des chênes pour la première fois depuis mon séjour en Russie, & des arbres fruitiers dans des especes de verger, au lieu des terrains glacés de la Sibérie & des déserts de sapins qui n'étoient presque habités que par des animaux la plupart inconnus en Europe. Je voyageois sur des côreaux à travers des bosquets, j'en recherchois l'ombrage que je redoutois quelques jours auparavant. Des Villages opulents annonçoient la fertilité du Pays ; on y voyoit des jardins arrangés avec art, que des fleurs ornoient encore. Tout sembloit alors me rapprocher de ma Patrie ; agréable situation, dont on ne peut se faire une idée qu'après en avoir été privé.

J'arrivai à Cazan le premier Octobre. Un Prince Tartare en étoit le Gouverneur, j'en reçus l'accueil le plus favorable : il avoit ordonné qu'on me préparât un logement ; mais M. Weroffchin, Russe que j'avois eu l'honneur de voir à Pétersbourg, avoit eu la bonté de m'en faire préparer un chez lui, & l'on m'y conduisit.

Je fus voir le Gouverneur le jour suivant ; après quelques compliments que je n'entendis pas, nous nous assîmes autour d'une table couverte d'un beau tapis : on y plaça quatre grandes pipes & un vase de porcelaine rempli de tabac de la Chine : je fumai quelques instans. On servit aussi-tôt des liqueurs du pays, des confitures, avec des fruits & un melon d'eau ; ce dernier fruit est si délicat & si agréable que je me bornai à ce mets. Les melons sont communs à Cazan ; on en peut manger avec excès sans en être incommodé. Je trouvai ce fruit si supérieur à tout ce que je connoissois dans ce

genre, que je m'en procurai de la graine, mais elle n'a pas réussi en France.

M^r. l'Archevêque me fit prier d'aller à sa campagne située aux environs de la Ville; il eut la bonté de m'envoyer plusieurs voitures pour m'y transporter & ceux qui m'accompagnoient. Je trouvai un Prélat instruit dans les Sciences, l'Histoire & la Littérature : aussi étoit-il traité avec la plus grande vénération dans toute la Russie ; c'est le seul Prêtre que j'aie vu dans ces vastes Etats, qui ne parût pas étonné qu'on se transportât de Paris à Tobolsk pour y observer le passage de Vénus sur le Soleil.

Je séjournai plusieurs jours à Cazan : j'y fis quelques observations astronomiques, qui me servirent à fixer avec exactitude la position de cette Ville. Elle conserve encore un reste de son ancienne opulence, quoique son commerce soit presque éteint. Les maisons, quoiqu'en bois pour la plupart, y sont très bien bâties. Quantité de Noblesse y est réunie, & y vit en société. Tout ce qui est nécessaire ou utile à la vie y est très commun, même en gibier, en poisson & en fruits. On y trouve du pain blanc, aussi peu connu en Sibérie que les ananas. Le vin seul est très rare à Cazan, mais ils ont l'art d'en faire avec différents fruits : il diffère peu du naturel par le goût & la couleur ; mais il est très dangereux pour la santé à cause de l'eau-de-vie qui en est toujours la base.

Les mœurs sont aussi différentes de celles de la Sibérie que les climats. Les femmes y sont à table, dont elles font les honneurs & l'agrément : elles font partie de la société, ainsi qu'à Moscou & à Saint-Petersbourg.

Les Tartares forment une grande partie des Habitants de Cazan ; mais loin d'y être persécutés, ils y sont traités avec les plus grands égards ; aussi sont-ils très attachés à leur Souverain. Ils ont conservé l'innocence de leurs mœurs, leur probité, leur bonne foi : ils jouissent presque tous d'une petite fortune. Leurs habillements sont

beaucoup

beaucoup plus riches que ceux des Tartares dont j'ai déjà parlé : celui des femmes étoit même différent à quelques égards, principalement par rapport à la coiffure ; je n'y en ai jamais vu en pain de sucre. Elles ont beaucoup de rapport avec celle des Russes, & cela près que leurs cheveux sont entrelacés de pierres précieuses & de perles. Ils en font des ornements sur les manches de leurs habillements ; d'autres sont attachés à leur cou, & pendent sur leur poitrine.

Cette Ville est très étendue & bien peuplée. M. de Schouvalof, l'un des plus grands Protecteurs des Lettres en Russie, avoit déterminé l'Impératrice Elisabeth à y établir un Gymnase ou Collège pour y élever la Jeunesse. M. Wérofkin, Russe, en étoit le Directeur : il avoit sous lui huit Professeurs, deux pour la Langue Française, deux pour la Langue Allemande, deux pour le Latin, un pour le Russe, & un Maître en fait d'armes, qui apprenoit aussi à danser. Les appointements de ces Professeurs étoient de cent cinquante roubles, ou de sept cents cinquante livres, argent de France. Malgré des appointements si modiques, les exercices de tout genre se faisoient avec les plus grands succès, par les soins & le zèle de M. Wérofkin. Il étoit très instruit, & il réunissoit à ces connoissances le grand art de savoir conduire les hommes qui lui étoient subordonnés, & les Elèves qu'il devoit former : homme rare & fait pour la place qu'il occupoit : il ne l'a cependant pas conservée long-temps pour le malheur de cette Ecole naissante. Son mérite distingué lui avoit fait des ennemis de tous ceux qui courtoient la même carrière. L'envie & la jalousie le poursuivoient par-tout. On ne cessoit de le tourmenter, quoiqu'à quatre cents lieues de la Capitale : les coups qu'on lui portoit étoient d'autant plus sûrs, qu'occupé dans Cazan à se rendre utile à sa Patrie, il ignoroit d'où ils partoient, ou il n'étoit pas à portée de les parer. Dans les Pays les plus éclairés, l'envie & la jalousie sont les fléaux les plus funestes aux hommes

de Lettres , mais ils y font moins dangereux que parmi les Peuples ignorans. Dans la société instruite, les traits empoisonnés de l'envie & de la jalousie tournent à la longue contre ceux dont ils partent ; & l'homme supérieur triomphe toujours ; mais dans un pays ignorant , les hommes instruits font les plus intéressés à perdre l'homme supérieur ; & comme ils font seuls capables de décider la Nation ignorante, elle confirme bien-tôt leur iniquité. M. de Schouvalof , Protecteur de M. Weroskin , & Favori de l'Impératrice Elisabeth , lui avoit toujours servi de bouclier. Il perdit son autorité à la mort de cette Princesse ; & l'envie en sentinelle fit dans l'infant une victime de M. Weroskin : il aura été trop heureux , en perdant sa place, s'il n'a pas augmenté le nombre des Infortunés de Sibérie.

Je cherchai par-tout dans les environs de Cazan la fameuse plante nommée Borametz, dont parle M. l'Abbé Lambert dans son Histoire Civile & Naturelle. Suivant M. l'Abbé Lambert, cette plante ressemble à un agneau , elle en a toutes les parties avec une toison délicate, dont les femmes se servent pour couvrir leur tête. Elle a quelque peu de sang & de chair : elle n'a point de cornes, mais des bouquets de laine en façon de cornes : elle vit & se nourrit tant qu'elle a de l'herbe verte autour d'elle ; mais ce zoophyte ou plante animale périt aussi-tôt que l'herbe voisine vient à se sécher.

On ne doit pas croire que M. l'Abbé Lambert ait donné ces faits extravagants pour des vérités qu'il croyoit ; il ne les a sans doute rapportés que pour mettre les Voyageurs dans le cas d'examiner ce qui a pu être la source de cette fable ridicule. Malgré mes soins je ne pus jamais me procurer cette plante inconnue à Cazan, On la voit au Jardin du Roi ; & quelques Auteurs la placent dans la classe des mouffes , mais elle n'a aucun rapport avec la fable rapportée par M. Lambert.



Je partis de Cazan à quatre heures du soir, & j'arrivai sur le bord du Volga à sept heures dix-huit minutes. Ce fleuve me parut avoir dans cet endroit deux cents toises de largeur environ ; on me dit qu'il en avoit dix de profondeur, ou foixante pieds. Le temps étoit calme ; les eaux de ce fleuve, l'un des plus beaux de l'Europe , n'étoient pas agitées : je le passai dans un bateau que six rameurs faisoient aller, j'employai dix-sept minutes pour le traverser. On m'avoit assuré à Tobolsk & à Cazan qu'on y trouvoit quantité de Pirates, & qu'on s'amuloit même à les chasser au fusil comme des canards ; mais je n'y ai jamais vu de ces Pirates, quoique j'aye parcouru ses bords l'espace de cent lieues. J'arrivai le 8 du même mois à Kusnodemiaks, après avoir traversé le pays de nouveaux Peuples, les Schuwafchi. Ils diffèrent peu des Russes dans leurs habillemens : ils sont Chrétiens, mais aussi peu instruits que les Wotiakés ; aussi ont-ils conservé de même toutes leurs superstitions.

Je repris à Kusnodemiaks la route que j'avois suivie pour aller à Tobolsk : à mesure que j'approchois de S. Pétersbourg, situé plus au Nord, le froid se faisoit sentir de jour en jour plus vivement, & m'opposoit les plus grands obstacles pour voyager avec des voitures à roues : quelques rivières étoient déjà gelées ; j'arrivai enfin à Saint-Pétersbourg le premier Novembre 1761 : je passai l'Hiver dans cette Capitale auprès de M. le Baron de Breteuil, qui m'y combla de nouveaux bienfaits. Je m'embarquai au Printemps, dès que la mer fut libre, pour revenir en France, où j'arrivai au mois d'Août 1762, près de deux ans après en être parti.

Fin de la première Partie du Tome premier.